●●● Autobiographie

Au début des années 1960, à contre-courant de la vague yéyé qui déferlait, Leny Escudero a fait irruption dans les transistors avec ses chansons passionnées et romantiques. En particulier avec *Pour une amourette,* qui va faire le tour du monde et que va reprendre Sarah Vaughan : *Pour une amourette/Qui m'avait souri/Je me suis fait honnête/J'ai changé ma vie.* Personne ne s'y attendait, même pas lui !

Il n'était pas destiné à devenir chanteur. Né en Navarre, enfant de républicains espagnols réfugiés en France, élève de la communale à Mayenne, il s'était retrouvé ouvrier du bâtiment à Paris, à 20 ans à peine. « Créchant » à Belleville, devenu carreleur, que pouvait-il espérer de l'existence ?

La suite est racontée dans ce récit autobiographique : *Ma vie n'a pas commencé.* C'est un époustouflant feuilleton à épisodes multiples qui, entre rires et larmes, emprunte à la fois à l'émotion d'un Jules Vallès et aux fresques enlevées d'Alexandre Dumas père. Un ton unique.

Chez Leny Escudero, la maîtrise du verbe signe le début de l'émancipation. Parlée ou écrite, sa langue est chantante. Elle est à son image : directe et combative. Ce raconteur est un artiste de la liberté.

Leny Escudero est un guérillero infatigable, un éternel communard qui murmure fraternellement à l'oreille de son semblable : *Viens, je t'emmène en ballade/Du côté de mon Paname/De ma folle jeunesse. […]/C'est la vie qui commence.*

*Auteur-compositeur-interprète de chansons à grand succès (*Ballade à Sylvie, Pour une amourette, Parce que tu lui ressembles, L'arbre de vie, Je t'attends à Charonne, Vivre pour des idées, *etc.), Leny Escudero a aussi tourné pour le cinéma. Il a fait le tour du monde et construit une école en Afrique.*



9 782749 115696
18,50 € TTC FRANCE
ISBN 978-2-7491-1569-6

cherche midi

Couverture : Lætitia Queste - Photo : © Patrick Ullmann / Roger-Viollet

●●● Autobiographie

Documents

Leny ESCUDERO

MA VIE N'A PAS COMMENCÉ

cherche midi

Leny **Escudero**

MA VIE N'A PAS COMMENCÉ

COLLECTION **DOCUMENTS**

cherche **midi**

L'histoire nous dit que toute obéissance est une abdication,
que toute servitude est une mort anticipée.

Élisée Reclus

Vous aimez les documents ? Inscrivez-vous à notre newsletter
pour suivre en avant-première toutes nos actualités :
www.cherche-midi.com

Direction éditoriale : Jean-Paul Liégeois

23, rue du Cherche-Midi
75006 Paris

Préambule

Je dirai ce que je veux. Pas tout. Jamais tout. Mais ce que je dirai, ce sera ce que j'ai vu de là où j'avais posé mon cul. À « Malypense », j'ai connu les pires. J'y ai aussi rencontré les meilleurs. Moins nombreux que les pires, mais ceux-là m'ont tellement plus donné que les autres n'ont pu me prendre. C'est vrai que j'ai perdu tout ressentiment depuis très longtemps. Il n'y a jamais de « relents souvenirs ». J'avais tellement de haine dans la tête, si épaisse, que j'étais sûr que même un chagrin d'amour ne pourrait pas y faire son trou. Et, alors que dans mon adolescence j'ai eu plusieurs fois la preuve du contraire, j'ai voulu le croire longtemps.

*Aujourd'hui encore, je suis émerveillé par ce qui m'est arrivé, mais, d'abord, je me réveille en colère. Je ne sais pas humilier la connerie comme le fait encore Jean Yanne dans son livre**. *Je le regrette. J'aurais à dire. Le problème, c'est qu'il est difficile de parler de la connerie sans parler des cons, et qu'alors, comme le cocu, le con, c'est toujours l'autre. Jean Yanne sait le dire sans que ce soit toujours l'autre.*

L. E.

---

* Jean Yanne, *On n'arrête pas la connerie* (le cherche midi, 2010).

PREMIÈRE PARTIE

NÉ POUR ÇA ?

1

Première embauche

Je sors du métro, le journal à la main. Il pleut à verse. Je n'ai ni capote automatique ni parapluie. J'ouvre le journal, le pose sur ma tête. Rapidement les trombes d'eau et les rafales de vent le déchiquettent et les lambeaux de papier se posent sur ma figure. Les journaux sont fabriqués avec de l'encre d'imprimerie et cette garce imprime tout ce qu'elle touche. J'ai les nouvelles du jour tatouées sur les joues. Je cours la tête levée, sous la douche ça lave. Ma veste trop courte pour mes bras, un jean aussi vieux et usé que mes baskets, décollées juste ce qu'il faut pour faire le « floc floc » avec la plante des pieds, et ça dégringole bien serré, pour ne rien épargner à qui n'est pas bien couvert.

J'ai dix-neuf ans et quelques mois et débarque à Paris venu de la province ; j'aurai vingt ans le 5 novembre 1952. Mes cheveux transformés en gouttières, la pluie me dégouline dans les yeux. Par l'échancrure du col de ma veste, l'eau s'insinue jusqu'à la raie des fesses et goutte sur mes testicules. Et juste ce qu'il faut de vent en rafales pour bien me réveiller, si des fois… Interminable, cette avenue. Je ne vois pas les immeubles qui la bordent. Je cours, tête baissée, la relevant de temps en temps face à la bourrasque

pour éviter un rare passant, un ancien bec de gaz ou tout autre obstacle. J'y suis.

Au fond de l'entrepôt, s'entassent des dizaines de kilomètres de tuyaux de divers diamètres. Accroché à une porte, un écriteau portant la mention « bureau ». Je frappe et, sans attendre la réponse, ouvre la porte. À droite, une table avec quelques dossiers dessus et un homme assis. Le regard qu'il porte sur moi n'est pas accueillant. Je reste figé sur le seuil, tout ruisselant, prenant conscience qu'il n'a pas envie que je transforme son lieu en bouche d'égout.

– C'est pour quoi ?

Le ton de sa voix décalqué sur son regard.

– C'est pour l'annonce...

Exhibant la petite coupure que j'avais serrée dans le creux de la main pour la protéger.

– Quelle annonce ?

– Dans le journal.

Lui lisant le texte depuis le pas de la porte – « Cherche manœuvre terrassier. Embauche immédiate » :

– Tu as déjà fait ça ?

– Oui monsieur, j'ai déjà creusé des tranchées avec une pelle et une pioche.

– Sois ici demain matin, huit heures.

– Bien, monsieur.

Je suis embauché. Et, pour que la fête soit complète, comme une récompense, il ne pleut plus. C'est pas Austerlitz, il n'y a pas de soleil pour me sécher un poil, mais j'ai un travail et je suis content. Le chemin du retour me paraît bien plus court. Je retourne à la station de métro où la poinçonneuse m'indique que pour aller rue Pouchet je dois descendre à Guy-Môquet. J'arrive à l'hôtel du même nom. C'est là que loge mon pote « Le Lit ». Il a parlé de moi à la patronne qui tient ce microscopique hôtel-pension.

Je ne sais pas si elle est veuve ou vieille fille. Dès le premier abord, je vois qu'elle n'est pas « baisante » et que

ça ne sera pas le grand amour entre nous deux. Elle ne m'aime pas. Déjà.

– Ici, aucun crédit. Dans le prix de la pension, le dîner du soir est compris. Je vais vous montrer la chambre.

Au premier étage. Un long couloir avec plusieurs portes. Au bout, de face, une lourde. Pour ne rien perdre de surface, elle a baptisé « chambre » le fond du couloir. Elle est large comme le corridor. Deux mètres cinquante de profondeur. Le lit, sur des pieds, très haut, et un œil-de-bœuf pour la lumière du jour. Une ampoule sans abat-jour pend du plafond, et c'est tout. Je glisse sous le lit ma valise en bois, fabriquée par mon père. Elle contient plus de papiers que de vêtements.

– Je vous préviens, vous ne pouvez recevoir personne et il est formellement interdit de faire de la cuisine. Les toilettes et le lavabo se trouvent sur le palier. Sur l'avenue, à droite en sortant, vous avez les douches municipales, moi aussi c'est là que je vais.

Comme si elle m'avouait qu'elle avait renoncé à sa salle de bains pour faire ma piaule. Je me rends compte que son vouvoiement à mon égard est une marque de défiance. D'autres pensionnaires, plus âgés que moi, ont droit au tutoiement. Et pour mon copain, ce sont des câlins, des gentillesses, des bonnes manières. Deux morceaux de viande dans sa soupe, des « Tu es le fils que j'aurais voulu avoir ». Mais c'est mon pote. Quand elle a le dos tourné, il m'en refile un bout. Dès ma première paie, je sais que je n'aurai pas les moyens de faire préparer ma gamelle par la patronne comme elle le fait pour d'autres pensionnaires. En me penchant bien sur mes comptes : ce sont deux carafes de lait et une boîte de petits pois ou haricots pour le repas de midi. Le travail est dur et cela dure longtemps. Je suis gros comme un barbelé.

J'ai commencé le lendemain matin dans la tranchée. « Tine », le chef des terrassiers, m'a eu à la bonne tout de

suite. Je ne sais pas pourquoi il m'a à la bonne. Il m'a accueilli avec un grognement qui pouvait vouloir dire «bonjour», «salut» ou «merde». Il doit rigoler quand il se mord. Il ne doit pas se mordre souvent. Ça n'est pas parce qu'il me l'a dit. J'étais le seul de toute l'équipe à ne pas boire et le premier à lui rapporter d'un seul voyage, intacts, non étrennés, ses onze litres de vin rouge. «Et, a-t-il ajouté, ils font deux voyages, à deux, et chaque fois ils entament.» C'est pas ça. Ça s'est passé tout de suite. C'est le premier jour. Il a fait un effort pour articuler: «Prends pas la pelle… Prends pioche… C'est moins dur…» J'ai baissé la tête pour remercier, il n'était déjà plus là. Je me suis dit: la pelle ou la pioche, ça va me chagriner dur, je le sais…

Et pourtant, après quinze jours dans la tranchée, j'ai apprécié le service rendu. Nous étions à deux mètres de profondeur nous devions descendre à trois sans pouvoir «étager». Les pelletées sont éreintantes à balancer là-haut. Presque à la verticale…

2

Le burin et le marteau

C'est toujours en plein air et l'hiver est rude. On m'a retiré de l'équipe des terrassiers pour me mettre dans l'équipe des «poseurs, mateurs et fondeurs». Ils veillent à l'alignement et à l'étanchéité des tuyaux. Lorsqu'il s'agit de tuyaux en fonte avec emboîtement à collerette avec un mastic spécial, ils ourlent la collerette, laissant une ouverture évasée au point le plus haut. Ils versent ensuite du plomb fondu qui devient le joint d'étanchéité. Il faut, avec un burin et un marteau, «ébarber» les coulures. Ensuite, avec un bédane de la taille du joint, il faut «mater» le plomb. Pas de bulles, pas de manque, étanche!

3

Le petit Marc

Un soir, à la pension, Jacqueline est là. Elle m'attend. Je ne sais pas comment elle a trouvé mon nid, mais je suppose que c'est par « Le Lit », par l'intermédiaire de ses sœurs. Il écrit et donne de ses nouvelles, donc elles sont au courant. Elle est très jolie, en pleine forme, élégante. Nous nous installons sur une des tables du fond où il n'y a jamais personne. Si elle est venue jusqu'ici, c'est qu'elle veut qu'on parle. Elle se soucie pour ma santé.

– Comment vas-tu ?

– Ça va… toi ?

– Moi aussi… Voilà… Le petit Marc a maintenant presque deux ans. Je ne t'en veux pas. C'est moi qui suis partie, même si toute ma famille m'a forcé la main. Je ne te rends responsable de rien. Je sais que tu as cherché à savoir où j'étais. Tu ne risquais pas de me trouver… J'ai un bon travail. Je gagne bien ma vie. On s'en sort bien tous les deux.

Un silence.

– J'ai du mal à te dire tout ce que je veux te dire et pourtant, je suis heureuse. J'ai rencontré quelqu'un depuis un an. Il est le patron d'une usine de chaussures. Il adore Marc et Marc l'adore. Depuis le début, il veut me marier.

Adopter le petit. J'ai hésité longtemps et il y a huit jours, je lui ai dit « d'accord » pour que l'on se marie. Maintenant, je suis sûre que je l'aime…

Je garde le silence, mais ne la quitte pas des yeux.

– Alors pourquoi venir te dire tout ça ?

Je sais déjà que c'est pour ce qu'elle va me dire maintenant qu'elle est venue.

– Je voulais que tu le saches et que tu me dises que tu es d'accord.

– Que je suis d'accord ?

– Oui… parce qu'il va reconnaître le petit Marc.

– Tu m'as dit qu'il était déjà son papa. Si tu me demandes de te promettre que, maintenant et plus tard, je n'essaierai pas de le revoir au risque de casser sa vie et la vôtre, je te le promets. Si vous pouvez être heureux tous les trois, je ne ferai rien pour l'empêcher.

– Je savais que tu me dirais ça.

Ses yeux brillent. Son sourire est dedans, tout au fond. Je revois mon amoureuse d'enfance.

– Vous vous mariez bientôt ?

– Dans un ou deux mois.

Elle abrège… Parle d'autre chose… Elle reprend.

– Tu manges bien ?… T'es pas gros… Elle ne fait pas de parts généreuses, ta logeuse !

Je ne lui dis pas que, toutes proportions gardées, ce soir, ça ressemble à un petit festin.

– Je n'ai jamais été bien gros.

– Là, tu es maigre.

Je sais qu'elle s'échappe, qu'elle dérive. Elle ne parlera plus du petit Marc. En essayant, sans calculs, de banaliser cette discussion. De peut-être, me faire oublier l'essentiel de ce qui a été dit. Le petit Marc, j'ai eu envie de le voir, mais l'acte irréfléchi aurait été malvenu. Il était évident que, si je le voyais, je le voudrais et je ne pouvais pas l'avoir. Je suis dans l'incapacité totale de l'élever. Si je fais

abstraction de moi et ne pense qu'à lui, c'est sûr qu'il est plus heureux là où il crèche. Ce n'est pas pour me défiler. C'est la réalité. Il a aujourd'hui ce que je ne peux pas lui apporter. Et le futur, je ne le vois pas bien.

On ne sait pas trop comment se dire adieu. Il n'y a plus que quelques pelés au bar, et nous deux.

– Onze heures!... Je dois rentrer maintenant. J'ai une garde à partir de minuit et j'ai au moins cinquante minutes de métro et de bus.

Elle ne souhaite pas que je l'accompagne jusqu'au métro. Il doit l'attendre au coin de la rue. Sur le bord du trottoir, elle me dit:

– Je ne te donnerai plus de nouvelles.

En souriant, je lui réponds:

– Gardez-vous bien!

Cette nuit-là, j'ai chialé dans mon lit. En pensant à elle?... À eux deux?... À eux trois?... À ma misère?... J'en sais rien. J'ai eu envie de chialer. Alors, j'ai chialé.

4

Bouffer dehors

Je rencontre ma nouvelle équipe. Je suis chargé, entre autres, de préparer le brasero dehors pour chauffer les gamelles. Nous bénéficions d'une baraque de chantier avec un poêle où nous pouvons manger, au chaud. Ils sont déjà tous à l'intérieur en train de becqueter. Quand j'entre dans la baraque la première fois, le fluide ne passe pas bien.

– C'est quoi ça?

Désignant mes deux carafes de lait.

– Ben... c'est du lait.

– Du lait!... Pas étonnant que tu sois si maigre. Tu ne peux pas faire ta journée avec du lait. Le rouge, c'est comme du sang de bœuf, ça donne des forces!

– Je ne bois pas d'alcool.

– T'es musulman? Et puis d'abord le vin, ce n'est pas de l'alcool. Le vin c'est le sang du Christ, hein!... les gars?

Après approbation unanime:

– Même Pasteur l'a dit que c'est bon. Et puis tu dois savoir, quand on arrive sur un chantier, on paie son litre.

– Je veux bien payer mon litre.

– On s'en fout de ton litre. Nous, on veut que tu en boives. Ici, on n'ingurgite pas de lait. T'es plus un nourrisson. Alors, tu bois ton rouge ou tu bouffes dehors!

Je bouffe dehors.

Trois semaines que cette situation dure. J'ai beau me coller au brasero, je suis gelé. J'attends presque avec impatience la reprise du travail pour me réchauffer. Très vite, au fil des jours, je me rends compte que ce sont tous des mecs bien. Mais ils ne savent pas comment faire marche arrière sans perdre la gueule.

5

La marque de l'alliance

Les dimanches à la pension Pouchet sont plutôt tristes. Des balades à pied dans Paris et quand mon regard croise celui d'une fille, je n'essaie même pas. Je n'ai pas de quoi assumer deux diabolos. L'usage minimum pour une première rencontre. Un dimanche, je marche longtemps et me retrouve devant le zoo de Vincennes. L'entrée est presque gratuite. Quelques centimes. Je les ai. Je rentre, fais le tour dans sa circonférence entière. J'en aurai pour mon argent. J'arrive aux singes. Ils sont dans une fosse agrémentée de quelques branches en ciment et de cordages pour leur faire croire… avant. Beaucoup de monde à les regarder, mais comme ils copulent et se masturbent sans pudeur, les mamans se retirent rapidement avec leurs petits. Et je la remarque. Elle est seule. Son ventre collé au parapet mime d'infinis mouvements de reptation qui ne me trompe pas. Elle participe à la frénésie sexuelle des chimpanzés mais dans la discrétion. Je l'observe, pour être sûr d'arriver au bon moment :

– Moi aussi, je veux bien.

Elle me regarde, me prend la main et me dit :

– Viens.

Je la suis. Elle m'entraîne aux toilettes. Pas de long préambule. Après le rut, elle me quitte et s'éloigne rapidement sans savoir mon prénom et sans m'avoir dit le sien. Sur le chemin du retour, je gamberge[(1)**] en me demandant si, pendant la fête, elle pensait à moi ou à nos ancêtres. Peu importe, j'y retournerai. Elle ne doit pas être la seule à avoir de la mémoire. J'y suis retourné plusieurs fois et j'ai souvent remarqué la marque de l'alliance sur leur annulaire gauche. Ces jeunes femmes manquaient sans doute de tendresse à la maison.

** Pour chaque appel de note, consulter le glossaire proposé en fin d'ouvrage, pages 417-419.

6

Véronique

Le chef de chantier, que je ne connais pas, revient de son arrêt maladie. Ils le surnomment « Beulbeul ». Je ne sais pas pourquoi. Il a une baraque pour lui tout seul. On me demande d'allumer son poêle.

– Tu vas connaître Beulbeul !

Quand il arrive, je mange mes petits pois le cul dans le brasero. Chaud devant, l'hiver dans le dos. Il s'arrête devant moi. Un gros pull à col roulé, une veste en velours à grosses côtes, un pantalon gris qui ne fait pas chantier et des gros brodequins. Le bonnet de laine enfoncé jusqu'aux yeux pétillants d'intelligence. Je me dis qu'il n'est pas devenu ce qu'il aurait voulu être.

– T'es un nouveau. Tu t'appelles ?

Je lui dis mon nom suivi de ma qualification : manœuvre.

– T'es un garçon du Nord pour aimer bouffer au froid ?

– Pas vraiment, non, mais il n'y a pas beaucoup de place dedans et j'aime bien dehors.

Sans ajouter un mot, il pénètre à l'intérieur de sa baraque. Après quelques minutes, il ressort, revient vers moi :

– Dans mon isba, il y a beaucoup de place et je m'emmerde tout seul. Viens !

Je le suis, installe ma baguette, mon lait et ma boîte de petits pois sur la table. Une bouteille de vin rouge et un verre à demi plein se dressent devant lui. Il va chercher un autre verre, le pose et saisit la bouteille pour me servir.

– Je ne bois pas du tout d'alcool, ni de vin.

À lui, je lui raconte pourquoi. Il ne fait aucun commentaire. Puis, tout à trac :

– Je vais te parler de deux bouquins où presque tous les personnages sont des ivrognes et je suis sûr que tu les aimerais. Il commence à me raconter et, très rapidement, je reconnais…

– Vous me racontez *Le Petit Arpent du bon Dieu* d'Erskine Caldwell.

– Tu l'as lu ?

– Il y a les mêmes personnages dans *Tortilla Flat* et *Rue de la Sardine* de Steinbeck.

– Tu as lu tout ça ?

– Oui.

– Mais qu'est-ce que tu fous là ?

J'ai envie de lui répondre : « Et vous ? » J'ai seulement dit :

– La vie, on ne fait pas ce que l'on veut.

Il dodeline de la tête comme quelqu'un qui sait ce que c'est la vie.

A-t-il parlé aux autres de mon exclusion ? Je ne l'ai jamais su. Mais dès le lendemain, celui qu'on appelle « Le Breton » est sorti de la baraque avec sa gamelle :

– Tu veux la finir ?

Un fricot de lapin avec des pommes de terre presque pas entamées.

– « La Bretonne », si je lui ramène la gamelle ainsi, c'est la tempête à la maison et je n'aime pas jeter le manger. Viens dans la baraque la finir… avec ton lait. On t'emmerdera plus avec ça.

Beulbeul leur a donné l'occasion de revenir et je vois qu'ils en sont contents. À partir de ce jour-là, je n'achète

plus de petits pois. Avec eux, je réapprends la chaleur de la solidarité que j'ai perdue dans mon enfance et mon adolescence.

J'engrange de plates économies qui me permettent, chaque mois, de glisser un petit billet dans la lettre destinée à mes parents. Pas tellement pour améliorer leur ordinaire, mais surtout pour leur faire croire que je ne manque de rien. Cela ne les aide pas mais tend à les rassurer.

Le maigre pécule me permet également d'aller danser une fois par mois. C'est là qu'on rencontre les filles. J'y suis déjà allé deux fois. Le samedi soir, à La Boule Noire, un dancing à Pigalle. Cette fois-ci, j'y vais en semaine. Un mercredi soir. J'ai appris, très jeune, la valse musette, le tango… Je sais faire. C'est un atout important pour rencontrer. Je danse une première valse, je me rassieds. À la deuxième, une fille vient se planter devant ma banquette :

– Tu me fais tourner ?

Elle est très jolie. Brune, les cheveux taillés en frange sur le front, à la Louise Brooks, avec en dessous des yeux vert pâle. Une plume. Légère. Nous gambillons comme j'aime. Bien collés. Joue contre joue. Sa main posée sur ma nuque. Faisant la pression quand il le faut. À la fin de la valse, elle me dit :

– Je danse aussi le slow, le tango, si tu veux je te réserve.

À la fin du tango, elle m'invite à sa table et m'offre un verre. Je commande un diabolo. Pour couper court, elle ajoute en payant :

– C'est moi qui invite, c'est moi qui régale.

Moi, je paie mon entrée et je ne consomme jamais. Nous avons dansé jusqu'à tard dans la nuit. Elle me propose d'aller prendre le petit déjeuner chez elle. Je ne réunis pas le conseil de famille pour dire oui. C'est Villa Dancourt. Un appartement immense. Plein de beaux meubles. Des rideaux aux fenêtres.

– Comment tu t'appelles ?

– Leny.

– Moi, c'est Véronique. Qu'est-ce que tu veux manger?

– Un café au lait avec des tartines beurrées.

– J'ai le café et le lait, mais pas de pain. Des biscuits si tu veux!

Il est tard. En deux minutes, j'avale mon café au lait, trempe quelques gâteaux. Sans débarrasser, elle m'entraîne vers sa chambre. Nous faisons l'amour et, à peine fini, elle occupe la salle de bains. Je remarque un réveille-matin sur une table basse. Avec, au centre du cadran, un coq qui ne fait pas cocorico mais qui dodeline de la tête pour marquer le tic-tac. Je le positionne à cinq heures moins le quart, pour avoir le premier métro et ensuite choper un train à la gare Saint-Lazare. Je ne suis jamais arrivé en retard. Les jours de grève de transport, nous avons l'habitude de nous retrouver, avenue de Saint-Ouen, au dépôt-bureau. On nous emmène au chantier dans des camions bâchés.

Et puis le réveil sonne. On s'est endormis. Pas longtemps, mais profond. Elle se redresse brusquement:

– Mais qu'est-ce que c'est ce boucan?

Je la rassure.

– C'est le réveil... le réveille-matin.

– Je l'ai remonté hier. J'ai dû toucher le mauvais bouton. Je suis désolée.

– Ne le sois pas, c'est moi qui l'ai mis pour qu'il sonne.

– Mais pourquoi?... Sincère!

– Pour être à l'heure au chagrin.

– Tu perds combien si tu n'y vas pas?

– Mes heures supplémentaires, mais surtout je risque de perdre ma place.

– Qu'est-ce que tu fais comme boulot?

Je lui explique. L'entreprise de canalisations, et le lieu du chantier à Joinville-le-Pont. Elle me dit:

– Je t'explique. Une tante m'a laissé trois magasins de confection et l'appartement en héritage. Coût de revient,

zéro. Je suis en béguin pour toi. Un bail que ça ne m'est pas arrivé. Alors, voilà: on est jeudi. Je connais un toubib qui te signera un arrêt de travail.

– Je n'ai jamais manqué.

– Eh bien, justement!... Ils ne diront pas que tu es toujours malade. J'ai des sous, plus que toi. Si tu en avais eu et que tu en pinçais pour moi, peut-être que tu m'aurais emmenée à Venise!... Et je n'aurais pas dit non. Trois jours de vacances avec une fille qui te plaît!

C'est vrai qu'elle m'attire. On ne se quitte pas. En amoureux.

– J'ai des vendeuses bien futées, au courant de tout, elles pourront se passer de moi.

Je dis:

– D'accord.

Elle téléphone à son toubib, nous avons rendez-vous à quatorze heures. Nous nous recouchons et, un moment après, nous nous rendormons. Quand je me réveille, la pièce sent bon le café, les croissants beurre, la confiture. La totale! Elle s'est levée sans me réveiller.

Le jeudi et le vendredi, on les passe à faire l'amour, à bien manger, à se balader. Durant ces échappées, il ne faut pas que je m'arrête trop longtemps devant la même vitrine car, si je fais une fixation particulière sur un des objets exposés, c'est tout de suite:

– T'en as envie?

– Pas trop, mais de toute façon, il y a plein d'envies que je ne peux pas m'offrir. Et puis ce sont des envies. Pas des rêves.

– Mais le blouson en daim, là, il t'irait bien.

Je rigole pour couper court. Je suis gêné. Il aurait fallu que nous soyons un couple depuis longtemps. Elle n'insiste pas.

Le samedi dans la matinée, elle m'annonce des problèmes dans ses magasins. Elle sera occupée jusque dans la soirée.

Elle ne me propose pas de l'accompagner. Je respecte. Vers quatre heures de l'après-midi, j'enfile ma veste et me dirige vers les Grands Boulevards. Je mets la main dans ma poche pour sortir mon ballot de gris et trouve un billet de banque entouré d'une feuille sur laquelle elle a écrit : « Si je rentre trop tard, va au restaurant. Je t'embrasse tendrement. »

Je prends les boulevards à la porte Saint-Denis et continue tout droit par le boulevard Haussmann. Aux Capucines, je tourne à droite pour passer par Saint-Lazare, Trinité et remonter la rue Blanche, pas loin de chez elle. Je contourne une partie de la Madeleine et je la vois ! À sa façon d'aborder les mecs, je n'ai pas besoin d'un dessin. Elle fait le ruban. Je n'ai pas d'opprobre pour les filles qui sont sur le macadam, mais le pain de la fesse, je n'en mange pas. Et en plus, j'ai promis.

Je lui laisse un petit mot sur la table : « Je t'ai vue à la Madeleine. Je m'en vais. » Je n'aurais pas dû, peut-être... Et... partir sans rien dire, mais... je l'ai fait. Je voulais expliquer davantage. Je ne l'ai pas fait, ça n'aurait rien changé. Je rentre à la pension. Elle ne sait pas où j'habite.

7

L'inspecteur Maton

Je retourne au chantier. Le premier qui me voit, c'est Dédé.

– Alors on agonise ? me dit-il en rigolant.

Les autres surenchérissent.

– Tu te sens mieux, t'es guéri !

Dans l'équipe, existe une sorte d'émulation qui pousse chacun à être le meilleur « mateur ». Le roi, c'est Dédé ! Il est presque aussi large que haut. Mais il ne fait pas barrique. Quasi pas de cou. Les épaules tout de suite et des bras musculeux qui font de lui le premier des compagnons et respecté de tous. Nous posons des canalisations en acier. Des « 140 » de diamètre. Celles-là sont soudées. Pour « ébarber » à l'extérieur c'est relativement facile. Les tranchées sont larges et profondes. Les tuyaux posés sur des berceaux permettent que l'on se glisse en dessous.

À l'intérieur, c'est une autre histoire. Je suis chargé de ce travail. Tous les kilomètres, on tamponne la dernière section pour une mise en eau qui permettra de contrôler toute fuite. Je suis dans les entrailles, équipé d'un harnais sur lequel vient se fixer une corde de plus d'un kilomètre. Faut la traîner. Plus une massette, un burin en acier trempé et un balai. Le tuyau doit être propre. Un casque de mineur

avec une lampe orientable m'aide à y voir clair. La corde sert à me sortir en cas de pépin. Le gros danger provient des gaz résiduels émanant des chalumeaux oxhydriques. Je peux perdre conscience et m'évanouir. La corde, c'est en quelque sorte mon masque à oxygène. Quand ça bourdonne fort dans ma tête, que je commence à flotter dans mon tuyau, avec ma massette contre la paroi, je leur joue « Ici Londres ! Les Français parlent aux Français ! » Deux, trois fois, espacés. On aide alors à mon rapatriement. Je reste une dizaine de minutes à me réoxygéner puis j'y retourne. C'est dur mais ce n'est pas barbare. On ne peut pas faire autrement.

Ce jour-là, je ne cogne pas le tuyau pour du secours. Ce sont eux qui m'appellent. Des tiraillements successifs sur la corde. Je suis à huit cents mètres de l'ouverture, la distance demande du temps, plié en deux pour avancer. Heureusement, ils tirent sur la corde. Je n'ai pas à la trimbaler. Je débouche à l'air libre. Je vois Beulbeul, Dédé et deux hommes en imperméable que je ne connais pas.

Beulbeul, tourné vers les deux inconnus, me désigne du doigt :

– Tenez, le voilà, votre « mac » !

J'ai déjà reconnu des flics, je pense à la police de l'immigration. Je suis un sans-papiers. Ce n'est pas ça. Beulbeul s'adresse à moi :

– Montre-leur tes mains, môme.

Elles ne sont pas belles à voir. Des blessures à chaque doigt. La massette pèse lourd. Les deux inconnus me demandent de les suivre dans la baraque de Beulbeul. Il entre avec nous. Dédé attend dehors. L'un est beaucoup plus jeune que l'autre. Je ne le sens pas bien. C'est l'autre qui prend la parole. Je préfère. Ils se présentent d'abord.

– Nous sommes de la police, la brigade mondaine.

Désignant son coéquipier :

– Inspecteur Lambert.

... et autre chose que je ne saisis pas clairement, mais je crois qu'il me dit sans trop appuyer que Lambert n'est pas tout à fait inspecteur. Question d'ancienneté peut-être. Mais quand même, le fait qu'il le dise, même en marmonnant, révèle qu'entre eux deux, ça ne doit pas être le grand amour. Il poursuit.

– Moi, c'est inspecteur Maton, te marre pas !

Je n'ai pas envie. Il me demande mon état civil, adresse et tout.

– Bon voyons. Tu connais une certaine Gaby ?

– Non.

– Voyons, Villa Dancourt, au quatrième ?

– Elle m'a dit qu'elle s'appelait Véronique !

– Dans le métier, c'est Gaby. Elle t'a donné son vrai prénom. C'est rare.

Lambert intervient :

– Elle t'a bien fait quelques cadeaux, puisqu'elle t'a tellement à la bonne ? Je ne sais pas, moi : foulard, montre, un peu d'argent peut-être ?

– Je n'ai pas de montre. Elle ne m'a fait aucun cadeau.

Je n'ai pas dit qu'il n'en avait tenu qu'à moi :

– Elle a payé le restaurant, une fois, et j'ai bouffé pendant trois jours sur son frigidaire.

L'heure de la soupe est passée depuis un moment, mais le Lambert, il ne me lâche pas. Comme si c'était l'affaire de sa vie. Celle qui ferait de lui un inspecteur entier.

– Elle t'a bien dit comment elle le gagne, son fric ?

Je raconte comment je l'ai appris. Maton reprend la parole :

– Et tu es parti sans lui dire au revoir ?

– Oui. Je n'avais pas envie. Elle aurait insisté.

Il continue, désignant Beulbeul :

– Il nous a dit beaucoup de bien de toi. Travailleur... avec peu de moyens, toujours à l'heure, à part ces trois jours où

tu t'es fait porter pâle. Volontaire pour travailler les samedis et jours de fêtes.

Il enchaîne :

– Il est l'heure passée, vous connaissez un petit resto bon et pas trop cher dans le coin ?

Beulbeul connaît. Maton revenant vers moi :

– T'es invité puisqu'on t'a pris ton temps.

Beulbeul ajoute :

– Je vous y conduis, c'est tout près d'ici. Je paierai mon repas.

Je comprends qu'il ne veut pas me laisser seul avec eux. Surtout avec Lambert. On arrive au restaurant, un petit routier. Je n'y ai jamais mangé, mais Beulbeul sûrement, parce que la patronne qui sert nous accueille avec un grand sourire :

– Bonjour messieurs, bonjour monsieur Tissier, une table pour quatre ?

Elle dépose le menu devant nous. Côtes de porc aux haricots, fromage ou dessert, une chopine de rouge et une tranche de pâté pour commencer. On mange en silence pendant un moment, puis Maton dit, se tournant vers moi :

– C'est elle qui t'a dénoncé.

Je m'en doutais. Comment auraient-ils pu le savoir ? Il enchaîne :

– D'habitude, les filles, elles ne donnent pas leur « mac ». Par mentalité ou par peur des représailles. Elle t'a dénoncé parce qu'elle a plus que le béguin pour toi. Elle n'a pas supporté que tu la repousses. Elle pense aussi que si tu vas au trou, comme primaire, pas trop longtemps, elle sera la seule à venir au parloir, à t'assister pour « cantiner » et la seule à t'attendre à la sortie. Voilà ce qui s'est passé.

Lambert toujours dans ses bonnes œuvres ajoute :

– C'est incroyable, une belle fille de cette trempe qui s'amourache d'un cave. Je ne comprendrai jamais les putes !

J'en suis au dessert ma chopine intacte. Maton me demande :

– Tu ne bois pas ton vin ?

C'est Beulbeul qui lui répond tout en partageant ma chopine :

– Il ne boit jamais d'alcool ni de vin, que du lait et de l'eau.

Lambert, avec un sourire de « guigne » :

– Mais il a toutes les qualités, ce mec !

Nous avons fini de grailler. C'est Beulbeul qui se lève le premier. C'est plus que l'heure. Arrivés au chantier Maton me tend la main :

– Sans rancune.

Je lui serre la main :

– C'est pareil pour moi.

Lambert ne m'a pas tendu la main. Ça ne m'a pas contrarié. Ils reprennent leur voiture. Je ne les ai jamais revus.

Je suis accueilli par l'équipe avec des « Alors, môme ! On va aux putes à l'œil ! Putain, nous, on paie ! ».

Beulbeul coupe court :

– Bon, ça va bien, au boulot !

Je retourne dans mon tuyau mais je sais qu'avec les autres il faudra raconter.

Le chantier de Joinville se termine. Beulbeul me prévient que je vais travailler à Paris, avenue Montaigne. Mais pas toute l'équipe.

Depuis quelque temps, je « mate » aussi et j'ai été augmenté. Je suis toujours « Môme » et j'apporte cinq litres de rouge pour arroser mon augmentation et mon nouveau statut même si je ne suis encore qu'un petit « mateur ». Je sais que je le dois à Beulbeul mais il ne m'en a pas parlé.

Le chantier de Montaigne ne dure pas longtemps, mais tout du long sous la pluie. Quand il est terminé, je rejoins l'équipe à Herblay.

Là, c'est du gros !

8

À Belleville

Cela fait à peu près un mois que je suis sur le chantier d'Herblay quand, un matin, je parcours cent mètres dans le tuyau. Tout équipé, lampe allumée. Je le découvre : il est tout nu. Une de ses mains, retournée, la paume en l'air. Elle est carbonisée. Ceux qui l'ont tué travaillent aussi au chalumeau. Je m'approche. Il est bien mort. Je vois ses grands yeux ouverts, qui me regardent fixement en ayant l'air de me dire : « Fais quelque chose pour moi. » Je n'ai pas besoin de le regarder deux fois pour savoir que plus personne ne peut rien faire pour lui et, à voir les blessures qu'il porte au visage, il a dû souffrir avant de mourir. J'ai de la compassion pour lui, mais je n'ai pas peur. Des morts, j'en ai vu. Beaucoup. Plus assassinés que lui. Je ressors rapidement.

Beulbeul est dans sa baraque. Je lui raconte.

– Merde, on est déjà à la bourre, ça ne va pas nous avancer !

Il téléphone à la police. Quand il revient, il me demande :

– T'as touché à rien ?

– Ben… non.

– Ils arrivent, tu restes là.

La nouvelle a vite fait le tour du chantier. Dédé, pour ne pas en manquer une, me dit :

– T'as du bol, Môme. À chaque fois que les flics viennent ici, c'est toi qui te reposes.

C'est dit en rigolant, sans méchanceté. Personne n'a envie d'aller voir le refroidi, mais Beulbeul prévient quand même :

– Personne ne rentre dans le tuyau !

Ils arrivent une demi-heure après, dans des voitures séparées. Dans l'une, deux enquêteurs de la criminelle ; dans l'autre, quatre policiers qui ont revêtu une blouse blanche et enfilé des gants blancs en caoutchouc très fin, comme les docteurs. Ils demandent où se trouve le corps. Beulbeul leur désigne l'entrée du tuyau.

– Qui a trouvé le corps ?

Beulbeul me désigne. Ils me demandent d'aller leur montrer. Comme je suis celui qui a découvert la viande froide, les policiers de la criminelle pensent sans doute que je suis censé en savoir plus que les autres et, trois ou quatre fois, ils me font répéter la même chose.

– Non, hier il n'y était pas. Je commence toujours par la fin pour bien tout balayer jusqu'à la sortie. J'en suis sûr, hier, il n'y était pas. Non, je n'y ai pas touché.

L'un d'eux insiste :

– Tu es sûr que tu n'y as pas touché ?

Si bien qu'à la fin je me demande s'ils ne me prennent pas pour un demeuré ou un détrousseur de cadavres. Je répète :

– J'ai vu les entailles sur le visage, j'ai bien vu qu'il n'était pas mort de mort naturelle. Je n'ai touché à rien, je savais bien que je ne pouvais plus lui porter secours. Non, je le connais pas, je l'ai jamais vu avant.

Eux, savent déjà que c'est un règlement de comptes du milieu : pas de vêtement pour remonter au magasin qui les a vendus ; et les mains cramées pour effacer les empreintes

et faire une dernière douceur à la victime, s'ils l'ont faite quand il était encore vivant. Moi non plus, je n'aime pas ceux qui font ça, mais je n'en sais pas plus. Ils ont pris mon nom, mon adresse, des fois qu'ils aient encore un truc à me demander, puis ils sont repartis. Je n'ai plus eu de nouvelles et s'ils ont arrêté ceux qui ont commis ce meurtre, ils ne sont pas revenus nous le dire.

Les experts en empreintes sont partis les premiers. Ils n'ont pris que les miennes, mes compagnons n'ayant touché que l'extérieur des tuyaux. Beulbeul leur a déjà dit que le gardien, la nuit, ne restait pas sur le chantier sans ajouter que « Tine », le chef des terrassiers, dort parfois sur place dans la tranchée. Les policiers n'auraient pas été plus avancés, « Tine » n'a rien vu, ni entendu, tellement il est saoul en permanence. Cette nuit-là, il n'a pas dormi sur place. Après le départ des policiers, Beulbeul s'en est assuré.

Un jour, Beulbeul s'informe :

– Combien tu paies ta piaule ?

Je le lui dis.

– D'après ce que tu m'as raconté, c'est un bout de couloir ?

– Oui.

– J'ai un camarade au syndicat qui a trouvé un deux-pièces. Il quitte sa chambre meublée à Belleville. Il est pote avec la propriétaire. Il peut te recommander. Ce n'est pas plus cher que ton couloir et c'est une chambre digne de ce nom. Il y vit depuis cinq ans avec sa femme mais, depuis un an, ils ont un môme et la chance d'avoir trouvé un nid plus douillet. Si tu es intéressé, faut pas traîner. Tu n'as rien de spécial à faire ?... Je t'accompagne maintenant.

Nous y allons.

Le passage Lauzin passe sous un immeuble de la rue de Belleville. Un tunnel de quarante mètres, éclairé par deux réverbères. Juste assez large pour que deux voitures s'y croisent. Quand un camion déboîte, il a priorité. Le passage

fait à peu près quatre cents mètres de long et se termine par un large escalier qui mène à La Courtille. Au pied des marches, un hôtel-restaurant : Chez Stéphane. Cent mètres plus bas, sur le trottoir en face : l'hôtel-meublé des « Lilas ». Mon nouveau domicile. *« Des lilas y en avait guère, des lilas y en avait pas. »*

Je fais la connaissance de Mme Sieger, la propriétaire. Elle me conduit à une cour intérieure où résonnent des coups de marteau. Toutes les chambres du rez-de-chaussée donnant sur la cour ont été transformées en ateliers. Je suis au royaume des fabricants de chaussures. J'apprendrai plus tard qu'il s'agit d'une entreprise familiale qui tourne grâce aux enfants et aux gendres de Mme Sieger. Un escalier en bois conduit aux chambres du haut. Un long balcon dessert les quatre piaules, côté cour. Il y en a d'autres, côté passage. Mme Sieger me montre mon petit paradis. Il fait un peu plus de vingt-cinq mètres carrés. Je pourrais y caser douze fois mon boyau de la rue Pouchet. Bien meublé. Il y a une fenêtre donnant sur le balcon. Déjà là, un réchaud à gaz de ville. Je peux donc faire la cuisine. Mme Sieger me dit que je dois venir dès le lendemain, début de la location. Elle ne sourit pas beaucoup mais elle ne m'assène pas les paroles contraignantes genre « Et vous ne faites monter personne, ni fille... ».

J'emménage. Je suis heureux comme un môme qui retrouve son « calot » perdu.

Je dis merci à Beulbeul.

– De rien, Môme... de rien.

Puis il ajoute :

– Tu devrais te trouver un autre boulot. Ici, tu n'as pas beaucoup d'avenir. Moi, j'ai trente ans de boîte et mon bâton de maréchal, c'est ce que tu vois.

Des regrets et de l'amertume cognent quand il me parle de mon futur. Sans l'évoquer, il parle aussi de son passé.

9

Carreleur

Je reste deux hivers dans mes tuyaux. Un jour de 1954, l'un des ouvriers cimentiers-maçons me dit :

– Je retourne dans le bâtiment. J'en ai marre de toujours faire des « berceaux ». Si tu veux, je te fais embaucher. Tu me serviras de garçon.

C'est une promotion. Je suis sûr que Beulbeul le lui a suggéré. Ce Lucien, je ne l'avais jamais vu auparavant. Il a déjà fini son travail lorsque notre équipe arrive. Je dis oui.

Ma nouvelle entreprise refait tous les quais, les postes, les escaliers de la gare de Lyon. Il ne me faut pas longtemps pour savoir que l'avenir que me prédisait Beulbeul n'est pas là, non plus. Je lis les petites annonces dans *Le Parisien libéré* qu'achète quotidiennement mon compagnon pour regarder les images : « Cherche carreleurs hautement qualifiés. Embauche immédiate. » J'en fais part à Lucien.

– T'es aussi fou que Mermoz !

– Ce n'est quand même pas la cordillère des Andes.

– C'est pire ! Lui était allumé, mais il savait piloter un avion. Toi, t'es seulement complètement fêlé. Tu es sûr de vouloir le faire ?

– Oui.

Durant mon adolescence, j'ai déjà appris quelques rudiments avec le « Père Mian »... Ces cinq mois sous la férule de Lucien m'ont enseigné, énormément : gocter[2], tirer des aplombs, dresser un mur, poser des briques que je mets à tremper la veille sont devenus des automatismes.

Au moment du départ, Lucien ouvre une boîte à outils dans laquelle se trouve une vieille truelle sans sole, un marteau de carreleur, un vieux tamis, un seau de maçon, un fil à plomb, et plusieurs autres outils :

– Je te les donne. Fais bien attention à « la pointe widia », c'est rare. Et « y en a ceux », quand ils peuvent prendre avec la main, ils ne vont pas chercher une échelle. Je te donne tout mon matos, parce que moi je n'en aurai plus besoin bientôt. Et puis, si tu arrives avec des clous tout neufs, ils se méfieront avant que tu commences... T'as un peu d'argent ?... Va acheter des règles chez Canillac. Il fournit tous les carreleurs.

– Mais tu arrêtes le métier ?

– Oui, je vais changer de profession. Je ne sais pas quoi encore.

Il doit savoir, mais n'a pas envie de dire. Je n'insiste pas.

10

Arnaqueur

Les hivers sont parfois longs à Belleville entre deux chantiers. Il faut pourvoir autrement...

Il y a plusieurs journaux entièrement consacrés aux annonces nécrologiques : noms des défunts, âge, adresse où les amis se réunissent avant ou après les obsèques et, très souvent, les causes du décès. Nous étions trois à nous partager le travail.

Des deux autres, l'un aurait pu être quelconque si ce n'est ses sourcils fournis comme les moustaches de Brassens. Je lui ai dit de se les faire épiler.

– J'suis pas une « gonzesse » !

– Non. Mais, dans une séance retapissage [3], avec des balais à chiottes pareils, tu ne passes pas au travers...

L'autre, c'est pas un vrai gentil. Je préférerais dormir avec un crotale plutôt que lui confier ma petite sœur pour l'emmener à l'école. Il n'est pas très épais, pas très grand, une gueule d'ange, blond, les yeux bleus, toujours très propre sur lui. Presque élégant. C'est un vicelard, un mauvais. Je n'ai aucune estime ni respect pour lui, mais c'est lui qui a monté l'affaire ; et moi, c'est Momo qui m'a mis sur le coup. Je lui dois et ce qu'il me demande c'est gentil. Presque une bonne œuvre qui peut nous aider

à passer l'hiver, mais je suis étonné qu'il ait gambergé ce coup-là. Ça ne lui ressemble pas. Je n'en suis pas sûr, mais je le vois plutôt manger du pain de la fesse. De toute manière, y aura pas débordement. Je serai avec lui. C'est sûr qu'avec sa petite gueule d'angelot innocent c'est bien pour le casting(4).

Nous trions les annonces. Nous ne gardons que les morts subites, accidents... et seulement les veuves. Nous achetons les « bijoux » au poids rue d'Aboukir. Ce qui coûte le plus cher, ce sont les écrins. On achète des fonds de stock, papier cadeau, ruban. C'est une copine de Manu qui fait les paquets et noue les faveurs, se demandant à qui on va offrir tous ces cadeaux. Il vaut mieux qu'elle se le demande.

Nous nous présentons, le blondinet et moi, chez la veuve avec le paquet-cadeau à la main.

– Bonjour, madame. Nous venons livrer l'achat de monsieur X, un cadeau pour sa femme.

– Je ne suis pas sa femme, mais je vais la chercher.

Elle revient avec la veuve éplorée à ses côtés.

– Madame, nous ne savions pas votre malheur. Nous vous présentons nos condoléances. Votre mari est venu au magasin acheter un bracelet pour vous. Il nous a versé des arrhes. Il reste 200 francs à verser, mais vous n'êtes pas obligée, madame. On peut vous rendre le versement de votre mari.

« Je me sens obligé de soulager ma conscience. » Mais, à décharge, je dis que souvent j'ai vu des femmes pleurer de chagrin et de bonheur mêlés. En général, pour ne pas dire toujours, les veuves acceptent de payer le « reliquat » pour avoir le dernier cadeau de leur mari.

Une fois, ça a failli « foirer ». La dame qui nous ouvre, après notre laïus, nous lâche :

– Mais c'est pas possible qu'il soit allé l'acheter ! Il était alité depuis trois ans sans pouvoir bouger.

– Mais il n'est pas mort dans un accident ?

– Si... Mais dans l'ambulance qui l'emmenait à l'hôpital.

Le grain de sable... Elle enchaîne :

– Mais je vais chercher son frère. Il vous expliquera mieux. Attendez... Je reviens...

On n'a pas attendu. Dévalé les trois étages comme si il n'y en avait qu'un ! Décroché Manu, le guetteur !

Métro... Un autre quartier...

11

Rio

Chez le premier patron-carreleur, je tiens le temps d'une éclipse. Le commis de chantier passe quelques jours après mon embauche. Il constate le désastre et me vire immédiatement. J'en suis encore étonné aujourd'hui. Ils m'ont payé rubis sur l'ongle alors que je leur avais fait perdre de l'argent.

La ronde infernale commence. Je m'accroche. Quarante-huit heures. Puis une semaine, deux, trois, et un mois… et puis plusieurs. Certains compagnons me disent la même chose :

– Pourquoi tu ne te fais pas embaucher comme garçon ? Tu apprendrais le métier et t'aurais plus la honte.

– Quand je serai devenu compagnon, je rapporterai de l'argent au patron. C'est normal qu'il paie pour que j'apprenne.

Certains pensent que j'ai une drôle de mentalité.

Les mois passent d'entreprise en entreprise. Puis une année pleine. La reconstruction bat son plein. La société qui m'emploie m'envoie avec toute une équipe poser du 5/5 dans les villes ravagées par les combats du débarquement : Caen, Le Havre, Cherbourg, Saint-Lô… Il faut

loger les gens. Les architectes ne sont pas regardants sur la qualité du travail. Des barres de HLM ressemblant à des clapiers. Des carreaux de troisième choix. On ne peut pas faire bien. Il faut faire vite. Je commence à m'en sortir pour la faïence. Pas trop pour le sol.

Et puis, la chance ! Je suis embauché au Revêtement Moderne, à Boulogne-Billancourt. Le commis me conduit sur un chantier de HLM améliorées. Il grimpe à huit étages et je vois que la grue de chantier n'est plus là. Si les matériaux n'ont pas été distribués par palier, il va falloir se les coltiner sur le dos. Le commis me présente à un compagnon qui est déjà sur place, plus très jeune, qui tire la patte. Il n'a plus de jambe gauche et, ostensiblement, fait des efforts pour le dissimuler. Je ne sais pas encore que grâce à lui, je vais devenir un vrai compagnon H.Q.

Dès le commis parti, il s'adresse à moi :

– T'as pas vraiment l'air d'un gars du bâtiment.

Je n'ai pas l'allure. Il va droit au but :

– T'as un problème… T'es pas un vrai compagnon.

Je lui dis tout. Il enchaîne :

– Le commis m'a demandé de t'évaluer. Tu sais ce que ça veut dire ?

– Oui. T'auras pas de mal à me faire virer.

– Moi aussi, j'ai un problème. Pas le même, mais je suis quand même sur le pas de la porte. Je commence à vieillir et ma patte folle n'arrange rien. T'as remarqué, la grue est partie. J'arrive plus à monter la camelote. Si tu es d'accord, les matinées, tu fais la distribution dans les pièces, tu prépares la première boulée[5] ; et, l'après-midi, on travaille ensemble. C'est surtout du sol et un peu de faïence. OK ?

– Ça me va.

Il est portugais et fait la soixantaine avec sa gueule façonnée par les tempêtes de la vie. En réalité, il a cinquante

ans et a passé une grande partie de sa vie au Brésil. À São Paulo. Il se prénomme Nascimiento, je l'appelle Rio.

Je garde de cette époque des souvenirs qui tiennent chaud l'hiver. Notre alliance a bien fonctionné. Au premier relevé de métrage par le commis une semaine après, il était satisfait. Nous nous sommes partagé les surfaces, alors que Rio avait pratiquement tout fait de ce qui touche au professionnalisme.

Au bout d'un mois, il me dit:

– T'apprends vite. Tu sais, on dit de certains qu'ils sont nés pour ça. Toi, t'as dû voir le jour à côté d'une truelle.

C'est un compliment. Je suis heureux comme un môme de douze ans auquel on vient d'offrir, pour son premier Noël, un train électrique. Il ajoute:

– T'es bien parti pour devenir un compagnon, tu es né pour ça.

Il se répète. Sûr de lui.

Au bout de quatre mois, j'en étale autant que lui. C'est l'hiver, les journées sont courtes et Rio me propose de dormir sur le chantier. Nous nous procurons deux matelas d'occasion chez un brocanteur. Après avoir isolé le sol avec des sacs de ciment vides et des planches, obturé portes et fenêtres, posé deux sacs de couchage, une lampe à carbure, un réchaud à alcool, nous créchons dans un vrai palace. Je ne regrette pas ma cellule de la rue Pouchet. Il nous arrive de terminer une pièce ou deux en nous éclairant avec la lampe à carbure.

J'ai presque la même paie que Rio. Un petit peu moins pour marquer l'ancienneté.

Et mon problème de carte de travail!

À l'embauche, j'ai eu de la chance. Il y a deux républicains espagnols, arrivés comme moi en 1939, déjà adultes.

Un des deux patrons, qui s'appelle Sidoly, en déduit qu'arrivé enfant avec mes parents, je dois être en règle, mais que j'ai dû égarer les papiers, comme je l'affirme:

– J'ai déclaré la perte, mais pour les refaire, l'administration n'est pas pressée!

C'est « cahin Kafka ». Je le pense aussi. Je tiendrai donc encore un moment.

12

Tarzan

Nous sommes en janvier. Je rentre du chantier. À la sortie du métro, à l'angle de la rue de Belleville, il y a une grande brasserie, Le Rébéval, qui propose des fruits de mer sur un étal adossé à la devanture, avec toutes les sauces en bouteille pour les accommoder. Je passe devant lorsqu'un mec m'arrête en posant sa main sur ma poitrine. Un peu plus court que moi, mais deux fois plus large. Ses épaules démarrent aux oreilles. Je sais que ce n'est pas pour me demander l'heure. Je me suis déjà trouvé dans ce genre de situation. Des plus costauds que moi. Même plusieurs. Je frappe toujours le premier quand je sais que c'est inévitable. Là, j'ai la totale. Un balèze et deux autres plus grands que moi. Je suis adossé à l'étal. Le costaud s'adresse à moi:

– On m'appelle «Tarzan». T'es qui, toi?

– Je m'appelle Leny... Escudero.

– Le droit de passage à payer pour les étrangers est inévitable... Les étrangers, c'est tous ceux qui ne sont pas du quartier. Alors, deux options: tu paies, ou tu te la donnes(6) avec mes deux potes... ou moi tout seul. Choisis!

Je ne le laisse pas terminer. J'ai déjà saisi une bouteille de condiments. Son pote de droite ne l'a pas vue venir. La bouteille éclate sur le haut de sa pommette gauche, lui posant une guirlande béante qui découvre ses dents. Il va sourire longtemps. Mon bras se détend déjà avec le tesson vers la figure de l'autre, resté figé. Tarzan le bloque:

– Waouh... t'es un méchant, toi!

Il intervient, mais ne frappe pas:

– D'où tu viens?

– De trop loin pour me laisser dire encore «Ici tu peux vivre, ici tu ne peux pas».

On entre tous les quatre au Rébéval. La patronne nous prête une serviette pour éponger le sang. Tout indique que Tarzan est le chef:

– «Lubo», emmène Dan chez Dorny, le toubib. Il va le recoudre.

Nous allons nous asseoir devant une bière et un lait à la grenadine. Tarzan insiste:

– Tu viens d'où?

Je lui raconte un peu. Je survole la guerre d'Espagne, m'étends plus longuement sur la dernière. Il est plus jeune que moi. Son père était au maquis. Fusillé par les nazis. À la sortie, on est devenu potes. Les deux autres sont revenus. Le blessé gardera une cicatrice. Tarzan me désignant:

– Dan, tu peux lui serrer la pogne sans rancune. C'est un bon!

Une façon de donner le baptême, mais c'est beaucoup plus que ça. Je vais m'y faire des bons souvenirs.

13

La mémoire des fourmis

Le soir avec Rio, quand nous avons terminé, on passe à table. Une fois, j'ai voulu préparer le repas pendant que Rio faisait des coupes. Une seule fois ! Il est volontaire en permanence. Avec un budget plus serré que le mien, il arrive à préparer des plats mijotés qu'on peut réchauffer pendant quarante-huit heures, à s'en lécher les babines.

Rio aime bien me raconter. Son histoire d'amour. La femme de sa vie à São Paulo. Il a vingt ans, elle en a quarante, il est fou amoureux. Elle aussi. Mais elle est également la femme d'un commissaire de police… qui n'a pas apprécié quand il a appris.

« Un soir, se souvient Rio, le commissaire de police et ses hommes m'ont forcé, sous la menace de leurs armes, à monter dans une voiture. Ils m'ont conduit au port dans un entrepôt désert. M'ont fait descendre. Le commissaire s'est planté devant moi. Il tenait un pistolet de gros calibre avec silencieux :

– Je m'appelle Da Silva. Commissaire Da Silva. Mais tu sais qui je suis. Écoute bien ce que je vais te dire.

Il m'a désigné un cargo sur le port. Cheminée fumante, prêt au départ :

– Il se dirige vers la France, ta place est réservée. Tu ne remettras plus jamais les pieds au Brésil. Si tu n'avais pas la moitié de son âge, je te tuerais tout de suite. Mais pour que tu sois bien persuadé, je te laisse un souvenir.

Il m'a tiré une balle dans le genou, me l'a explosé. Puis ils m'ont traîné jusqu'au cargo qui n'attendait plus que moi pour lever l'ancre. Arrivé en France, il a fallu m'amputer. Quand elle me fait mal, cette foutue jambe que je n'ai plus, ça ravive mon chagrin d'amour. J'ai mal deux fois ! »

Trente ans ont passé. Elle doit être une vénérable grand-mère ! Je ne le lui dis pas. Il la voit pour toujours avec ses yeux de jeunot. Pour rien au monde, je ne voudrais lui pourrir son souvenir.

Le commis-métreur ne demande plus si je fais l'affaire. Je suis un compagnon. Il me manque les années de pratique pour être hautement qualifié – le bâton de maréchal ! –, mais je les ai devant moi. Depuis que je vis à Belleville, je ne dors plus tous les soirs sur le chantier. Mais de temps en temps, quand même.

Un soir, devant notre fricot, Rio me dit tout à trac :

– Je suis juif.

– Et alors, faut que j'me les coupe ?

Il rigole :

– Non, surtout pas ! Mais je ne le dis pas à tout le monde. T'as des mecs, quand ils ne savent plus comment t'insulter pour faire mal, le « Sale juif ! » ça vient vite. Certains me disent même : « Pourquoi tu bosses ici, toi ? Tu dois avoir une belle cagnotte planquée dans un coffre-fort… » Ils ont été instruits pour penser que tous les juifs sont riches. Je ne discute pas. Ces préjugés leur viennent de trop loin. À part ça, ce sont souvent des braves mecs. Prêts à partager leur gamelle.

– Moi non plus, je ne suis pas riche.

– Mais tu n'es pas juif.

– Ma p'tite mère est marrane. Tu sais, les juifs d'Espagne, et bien d'autres mortels que Tomas de Torquemada a torturés, brûlés, pour les obliger à renier leur foi et revenir dans le droit chemin de l'Inquisition… il y en a certains qui ont pu se tirer en Afrique du Nord. Apparemment, une partie de mes ancêtres est restée en abjurant, recevant le baptême, mais le cœur tranquille. On raconte qu'un rabbin les a rassurés en leur disant que ce n'était pas trois gouttes d'eau, même bénites, qui feraient d'un juif un chrétien !

– Alors t'es juif, aussi… Si ta p'tite mère est juive, tu es juif aussi !

– T'es pire que Torquemada, toi ! Moi, je n'ai pas de religion. Aucune. J'ai la chance d'avoir eu des parents qui ont respecté leurs enfants en ne leur en imposant aucune. Ils estimaient qu'à l'âge adulte, s'ils éprouvaient le besoin d'un Dieu pour faire leur vie, ils se le choisiraient eux-mêmes. À la maison, je n'ai jamais assisté à aucune manifestation de religiosité. Pour mon p'tit père… une évidence. Et j'ai été témoin de situations où notre vie ne pesait pas lourd. J'ai vu, au cœur d'événements particulièrement dramatiques, ma p'tite mère invoquer pour ses enfants. Personne n'en a parlé après. Mais ses prières secrètes ne m'ont pas rapproché de Dieu. Donc, je ne suis ni juif, ni chrétien, ni musulman. Et pour certains, je ne suis rien ! Toi, au moins, t'es juif. Et parmi tes « coreligionnaires », t'es comme le poisson dans l'eau. Tu es chez toi. C'est pour cette raison que vous vous réunissez autour de la même idole. Pour vous tenir chaud. Mais vous admettez difficilement que d'autres aillent prendre froid ailleurs. Tu vois que tu n'es pas si mal loti.

– Quand t'es juif et en plus étranger, c'est lourd ! L'antisémitisme, le racisme…

– C'est quoi, l'antisémitisme ?

– Ne pas aimer les juifs.

– Et tous ceux qui parlent les langues sémitiques… Cela fait du monde ! Les Arabes aussi, entre autres.

– Mais c'est surtout pour les juifs. Et le racisme ? Tu devrais le savoir… T'as dû te faire traiter de « sale Espagnol », non ?

– Oui, mais je ne sais toujours pas. Tu connais une autre race que la race humaine ? C'est une vraie connerie ! Des mots pour quelque chose qui n'existe pas, comme « multiracial » ! Tu vois, j'aimerais avoir en face de moi le salaud qui a inventé le terme « racisme ». Il y a longtemps que la science a défini l'homo sapiens une fois pour toutes. Même si la science balbutie un peu quant à nos origines. On descend du singe, mais après ?

– Après, nous sommes devenus des humains.

– Oui, mais comment ?… Ce qui me gêne, c'est le « devenu ». Je ne crois pas que nous soyons « devenus » des humains par l'évolution. J'ai ma petite idée, mais ça n'a rien à voir avec une théorie scientifique. Les fourmis ont une mémoire… Il faut les écouter…

– Tu as de l'ambition ?

– Non. J'ai fait des souhaits. Dans ce monde, où je sais que je ne pourrai rien changer, où je m'efforcerai à ce qu'il ne me change pas, je voudrais que plus personne ne puisse acheter mon temps, sans jamais rêver acheter le temps des autres. C'est mal parti !

– Maintenant, je suis sûr que tu es déjà un jeune compagnon, mais je crois aussi que je me suis trompé quand je t'ai dit que tu étais né pour ça. Aujourd'hui, je vois que tu sais faire, mais je crois que tu n'es pas né que pour ça.

– Eh bien, moi, je n'ai envie de rien d'autre.

14

L'Ogre

Le chantier terminé, le commis nous déplace au Vésinet. Il s'agit de construire trois fontaines en mosaïque. Le patron ne fait pas de devis pour ce genre de travail. C'est payé au temps passé en régie. Il y en a quatre autres. J'apprends. Après la cinquième, je sais faire. J'en conçois beaucoup d'autres, ensuite. Tout seul. Et j'ai toujours envie de les signer. Mais les compagnons ne signent pas. C'est le patron qui se tortille d'aise devant les clients quand la petite merveille est terminée.

Puis on nous sépare, Rio et moi. Le commis l'emmène sur un gros chantier à l'est de Paris. Avant qu'il ne parte, je lui demande si la grue est là. Il me répond que tous les étages sont distribués. Je suis rassuré pour Rio. En deux ans et demi, il m'a appris, donné, l'essentiel de son savoir-faire. Moi, je ne lui ai pas rendu sa jambe. Nous nous sommes donné l'accolade. Fort. Je ne sais pas que je le vois pour la dernière fois.

Je me retrouve sur le chantier du premier immeuble « miroir » de Paris. Nous sommes une dizaine de compagnons du Revêtement Moderne. L'architecte s'est réservé un étage entier pour son appartement et ses bureaux. Il y a

des modes pour tout. Pour l'instant, il est la coqueluche de tous les promoteurs. Il le sait. Il s'est permis de dire à Sidoly, un des deux patrons, que ses compagnons ne valaient pas grand-chose. Il râle pour les mosaïques murales, les halls en comblanchien, les salles de bains, les cuisines. Il râle pour tout. Tous ceux qu'il dénigre sont pourtant la crème des compagnons de la place!

Sidoly m'installe sur le chantier, me prévenant :

– Pour lui, tu es le meilleur compagnon de la maison. Nous savons tous les deux que ce n'est pas vrai. Il m'a demandé le plus performant pour ses travaux. Il a déjà les plus doués, mais il ne veut pas les voir chez lui. Tout le bâtiment se met à plat ventre. Il a les plus beaux chantiers de Paris. Tu comprends, je ne peux pas me fâcher avec lui ; alors, supporte-le, c'est du beau boulot!

Tous les matériaux sont de premier choix. Donc, aucune excuse. Mais je sais que c'est un bouffi. Il veut la quintessence! J'entre dans la salle de bains. Sa superficie, à elle seule, est un appartement. La baignoire est une déclinaison « à la romaine ». La vasque a la forme d'un haricot. On pourrait y faire des bulles à cinq ou six, dedans : trop grande pour une baignoire, à peine trop petite pour une piscine.

Lorsqu'il entre, je suis à genoux, vérifiant le repris de brai gravillonné qui donne forme au bassin. Je me redresse.

– Bonjour.

Neuf heures trébuchantes, il contrôle. En costume cravate. Sur le chantier, il ne risque pas qu'on le prenne pour un compagnon :

– Vous faites quoi ?

– Je contrôle le brai, surtout les remontées pour vérifier l'étanchéité. La moindre bulle, fissure, même minuscule et l'eau ferait son chemin... Je me doute que la vérification a dû être assurée, mais deux fois, c'est plus sûr. Ce n'est pas la mosaïque qui assure l'étanchéité. Mais vous le savez bien!

– Évidemment… Vous avez travaillé sur le carton.

– J'ai presque fini. Je vais étaler la première forme. Dégrossir. Ensuite, je prendrai le carton et commencerai l'implantation et la distribution.

– Vous attendez mon retour !

– Bien.

Il sort. J'ai marqué un point. Déjà, concernant des fuites éventuelles. Je lui ai refilé la patate chaude. Le brai n'est pas craquelé. Nulle part, à l'œil nu. Je tamise et gâche trois brouettes, « gocte » la première couche et je mets en forme à la taloche et au cul de bouteille.

J'ai terminé de me laver les mains quand il revient :

– Ah !… tout prend forme. Voyons ce carton.

Il le dépose au fond de la vasque, le déplace pour chercher le centre…

Je me penche en avant :

– Le carton est au cinquantième. Il faut multiplier par deux…

– Exactement. Mais c'est une erreur de mon agence. Ils auraient dû vous fournir un carton grandeur nature. Je vais commander d'autres tirages.

– Vous pouvez leur demander de me tracer des horizontales et des verticales espacées de deux centimètres, sur toute la surface ?

– Les traits très fins ?

– S'il vous plaît !

– Pas de problème. Vous aurez votre carton grandeur nature dès demain. Nous ferons l'implantation ensemble.

Le jour suivant, après l'implantation, il me parle du serpent à deux têtes. J'ai déjà choisi les matériaux. Pour le corps, des verts pâles allant jusqu'au vert foncé en passant par des gris, en pâte de verre italienne. Les yeux en opaline. Ceux de la maîtresse de maison sont bleus. Peut-être qu'il y a des serpents aux yeux bleus. Maintenant, il y en a deux. Mais ils ne feront pas de petits. Ginsberg reste persuadé

qu'il a en moi le meilleur compagnon du Revêtement Moderne.

Il se trompe. Les autres n'ont pas eu l'occasion de montrer leur talent, sinon que perdre leur temps en obsessions interminables, en revirements incessants entre la maîtresse de maison et ses nombreux conseillers. Ceux-ci s'étonnent que le fluide passe aussi bien entre moi et « l'Ogre ».

L'Ogre : le surnom de Ginsberg sur le chantier.

15

La petite garce et Spinoza

Mon chantier n'est pas terminé. Sidoly vient me voir :

– Je te mets sur un autre chantier. Une salle de bains. Baignoire à habiller. Le muret est monté, les murs sont dressés. Il reste les rangées de faïence. C'est un gros actionnaire d'un palace. Une immense fortune !

– Et l'architecte ?

– Aucun problème. Il connaît un retard dans la livraison de ses pâtes de verre. Prolongation qui ne nous est pas imputable. Comme il ne reste plus que l'habillage du serpent, il est d'accord pour te laisser partir une semaine.

– Comment va Rio ?

Un silence...

– Je veux dire Nascimiento Peirha, mon compagnon.

– Il a touché sa dernière paie il y a dix jours.

– Vous l'avez débauché ?

– Pas du tout. Il n'est pas revenu. C'est tout.

– Vous savez où il habite ?

– J'ai les renseignements au bureau. Demain, en venant t'installer, le commis te donnera l'adresse.

Le lendemain soir, après ma journée, je me dirige vers la porte de Clignancourt. Hôtel des Voyageurs. Une pension au mois. Il est parti depuis une semaine. Sans laisser

d'adresse. Il a dit qu'il allait faire un long voyage. Le Brésil ? Il va être déçu. Pour le risque, c'est fini, trop de temps a passé. Mais pour le souvenir...

Sur mon nouveau chantier, pas compliqué. La cliente est belle. La trentaine. J'ai croisé son mari une fois. Lui, il ne m'a pas vu : il est passé devant moi sans me saluer. Je suis devenu un zombie. Peut-être aurait-il pu échanger ses lunettes contre un chien d'aveugle. Moi, je suis devenu transparent, mais lui est moche, moche !

Il m'est recommandé, ordonné, qu'aucune poussière ne pénètre dans l'appartement. J'ai l'habitude de laisser mon chantier bien propre. C'est l'une des premières choses que j'ai apprise : « Bien nettoyer ses outils le soir et laisser son lieu de travail impeccable. »

Le quatrième jour, au matin, par précaution, comme d'habitude, je frappe à la porte de la salle de bains. Rien. Pas de réponse. Le verrou n'est pas enclenché. J'entre. Elle est nue. Allongée dans la baignoire. Je recule, balbutiant des « Excusez-moi » :

– Vous ne me dérangez pas. Au contraire. Fermez la porte. Vous allez m'aider. Je me suis tordu un peu le bras, je n'arrive pas à me frotter le haut du dos.

Elle me tend le gant. Je retrousse la manche de mon blouson.

– Enlevez-le, vous serez plus à l'aise.

Je le laisse tomber.

Elle s'est assise. Ses seins sont superbes. Arrogants. Bien dressés. Comme pour me dire : « Tu vois, nous aussi, on peut. » Je lui frotte le dos et rince avec le pommeau de la douche. Je retire le gant. Elle se lève :

– Vous pouvez me savonner partout.

J'ai bien compris, mais je veux qu'elle le dise. Les seins, je sens le bout durcir sous mes doigts, le ventre, les cuisses, les genoux...

– J'ai dit : partout !

Elle a une fine toison blonde. Mes deux mains bien savonnées. Je passe et je repasse entre ses cuisses, puis je caresse. Ses grandes lèvres. J'écarte doucement les petites pour découvrir une vulve minuscule entrouverte au plaisir. C'est elle qui prend la douchette pour se rincer. Je garde son clitoris sous mes doigts, elle pose son autre main sur ma tête pour me plier. Ma bouche à hauteur de son sexe. La langue sur toute la longueur de sa fente jusqu'à sa petite lune. Elle jouit très vite, retenant des gémissements qui ressemblent à des pleurs. Elle continue d'appuyer sur ma tête, jusqu'à la dernière goutte. Je me dis : « Si elle est comme certains hommes qui jouissent et qui après se rhabillent satisfaits, très peu pour moi ! »

Je me trompe : elle sort de la baignoire, étend une grande serviette sur le tapis de sol. Elle ne me laisse pas me déshabiller complètement. Dès que mon jean et mon slip sont sur mes godasses, elle m'attire sur elle, prend mon membre et pas besoin de salive. Son sexe est humide de plaisir. Je sens rapidement que je ne vais pas devoir l'attendre. Plutôt la rattraper. Je ne sais pas s'il y a eu d'autres préliminaires qui l'ont amenée au bord du bord, sans conclure. En tout cas, elle a une belle nature ! Elle jouit en gémissant tout doucement. Ses yeux donnent l'illusion d'implorer. Et puis, dès que je l'ai rattrapée : « Viens… viens, jouis en moi ! » Elle me prend par la nuque, se colle à mes lèvres, me donne sa langue et j'explose dans sa bouche quand elle hurle dans la mienne.

Il se passe dix secondes :

– Vous voulez bien sortir pour que je m'habille ?

Je remonte mon slip, mon jean, sors de l'appartement et je vais boire un café au bistrot. Je lui laisse vingt minutes. Elle n'est plus là.

Je commence ma journée à onze heures, une employée de la maison est venue me chercher. Mon patron me demande au téléphone.

– Tu ramasses tes outils. Je viens te chercher à midi.

Je pense que les pâtes de verre sont arrivées.

– Je t'emmène déjeuner chez Chartier. Tu connais ?

Mieux que lui. C'est un restaurant plutôt populaire. Dans les six cents couverts, à vue d'œil. Et c'est bon ! Un lieu pas trop destiné aux chefs d'entreprise, ou alors en passant, pour pouvoir dire aux amis : « J'ai bouffé chez Chartier. » Sidoly fait partie des exceptions. Il connaît Chartier mieux que moi. J'ai déjà remarqué plusieurs bizarreries chez lui.

On a passé notre commande. Je ne me pose pas de question.

– Tu n'es pas curieux ?

– Si, je suis curieux. Les véritables ignorants ne sont pas ceux à qui il manque le savoir mais ceux qui ont perdu toute curiosité. Là, je n'ai pas à me montrer curieux, vous venez m'apporter la réponse.

– Qu'est-ce qui s'est passé avec la cliente ?

– Qu'est-ce qui s'est dit entre vous et elle ?

– Tu es trop sale. Des traces de ciment bavent sur la moquette. Tu laisses la porte de la salle de bains ouverte alors qu'il y a une fenêtre…

– Elle était fermée, la fenêtre, ce matin quand elle « m'a sauté » dans la salle de bains.

– Quoi ?

Je lui raconte tout. Il n'en perd pas une miette. Au final :

– La salope !

– Pourquoi, la salope ?

– Parce que, si je l'écoute, elle veut que je te foute à la porte. Pour cette raison : la salope ! Et aussi parce qu'elle n'a pas la reconnaissance du ventre. Elle a dû prendre peur. Que tu considères vos ébats comme un avantage sur

elle, un moyen de pression... Son mec est richissime. Tu l'as vu? Il compense par l'argent.

– Je ne vais pas pleurer pour lui. Tous ces mecs qui achètent la beauté s'imaginent que la vertu est en prime. Mais c'est aussi une salope parce qu'elle contrarie l'évolution de l'espèce humaine...

– Je crois que l'évolution se fait par le mélange et la multiplication des ADN. Plus il y en a, mieux ça marche. Il y a ce qui freine. Les langues, les cultures, les religions et aussi le fric!.. Tu ne vois pas une «Barbie» du XVIe arrondissement se faire engrosser par un mec de Belleville. Des gènes qui ne se rencontreront jamais. Néanmoins, c'est une sacrée petite garce!

Et puis, crac! comme s'il s'agissait d'une question qu'il a envie de me poser depuis longtemps:

– Tu as lu Spinoza?

– Pas assez pour parler de lui. J'ai lu des bouts. Assez longs. Mais je n'avais pas tout.

– Tu pourrais dire ce que tu en as retenu?

– J'ai seulement lu deux extraits. D'une trentaine de pages, chacun. Deux bouquins déchirés. Ce que je crois avoir lu dans le premier, c'est l'existence de Dieu: l'impossibilité qu'il ne soit pas. Dans le second, la non-existence de Dieu: l'impossibilité qu'il soit. Les deux démonstrations aussi implacables l'une que l'autre. Mais peut-être aussi que j'étais fermé et que je n'ai rien compris.

Je ne suis pas vraiment étonné que Sidoly me pose ce genre de questions. Il est très différent de tous les autres patrons que j'ai connus. Et j'en ai connu déjà pas mal! Le Revêtement Moderne est celui où j'ai «duré» le plus longtemps. C'est aussi celui où je suis devenu compagnon:

– Pourquoi dis-tu de Nascimiento Peirha qu'il est ton compagnon... ton ami?

– Mon ami, oui... mon compagnon... Parce que c'est lui qui m'a appris le métier. Je lui dois d'être son compagnon. Il m'a tout appris.

– C'est un homme du bâtiment. Il reviendra sûrement.

– Je ne crois pas.

16

Enveloppes

J'ai terminé. Ginsberg est content et me donne une enveloppe. C'est la première fois. Pour tous les deux, peut-être. Il devient rationnel face à Sidoly. Trois jours de vacances. Deux jours à la maison.

Depuis quelque temps, Sidoly m'a convaincu de demander ma naturalisation. Il avance surtout les avantages promotionnels, la fin des tracasseries administratives. Un bail que mon dossier est à la préfecture de police !

Dès le premier jour, le fonctionnaire qui reçoit les dossiers me montre des piles de dossiers semblables au mien :

– Tu es le dernier, faudra pas être pressé !

J'y suis déjà allé deux fois pour rien. La troisième fois – je suis seul au comptoir –, les yeux dans les yeux, il me dit à voix basse :

– Ceux qui sont chargés de ce boulot-là, ils feraient bien des heures supplémentaires, mais, ici, on ne paie pas les heures additionnelles. Il faut bien que quelqu'un s'en acquitte ! Ton dossier pourrait être au-dessus du paquet...

Il m'annonce un chiffre. Je ne me souviens plus combien, mais de toute façon, bien au-dessus de mes moyens.

J'en parle à Sidoly. Il lâche un « C'est dégueulasse ! ».

17

Naturalisé

Sidoly m'a installé sur un nouveau chantier. Un député. Juste une salle de bains. Je viens avec ma gamelle, c'est Stéphane qui me la prépare. La cuisinière maison me la réchauffe.

Ce jour-là, le député vient me voir, me disant que nous sommes seuls. Je ne réchauffe pas mon déjeuner : il m'invite à partager le sien.

– Ne soyez pas gêné, la cuisinière me prend pour Gargantua. Elle m'en fait toujours trop.

Je me régale. Après qu'il s'est servi, le député me tend la casserole :

– Vous pouvez prendre le reste.

Puis il pose deux petits verres sur la table :

– Un digestif ?

– Merci. Je ne bois jamais d'alcool.

– Bravo ! Rare dans le bâtiment.

– J'en connais d'autres.

– M. Sidoly m'a dit que vous vouliez obtenir la nationalité française... que vous aviez des problèmes ?

Je lui explique.

– Vous allez retourner à la préfecture et demander le numéro de votre dossier au fonctionnaire qui en a la

charge. Vous irez demain matin avant de venir ici. Maintenant, je file à l'Assemblée. Moi aussi, j'ai des problèmes à régler...

Il ne me dit pas lesquels. Je l'apprendrai plus tard.

Aux aurores, je me rends à la préfecture. Je suis tout seul devant le comptoir. Mon fonctionnaire arrive avec un petit sourire. Il croit peut-être que j'ai gagné à la loterie. Il va être déçu.

– Alors?

– Je viens chercher le numéro de mon dossier.

– Le numéro de ton dossier? Pour quoi faire?

– La personne qui me le demande m'a dit que vous ne pouviez pas le refuser.

– Et si je te le refuse?

– Je lui dirai que vous n'avez pas voulu.

– Et qui c'est, cette personne?

– Une personne...

– Qui ne veut pas dire son nom?

– Elle, ça ne la gênera pas. C'est moi qui ne veux pas le dire. Lui, s'il doit se déplacer, il vous le dira, son nom.

Un grand silence... Puis, rageusement, il sort le dossier. J'ai mon stylo à la main, une feuille de papier, et j'inscris les coordonnées qu'il me donne. Il ne répète pas, mais j'ai tout inscrit.

Je remets les coordonnées à mon député.

Deux mois après, je reçois l'ampliation du document qui fait de moi un Français. Dans le même laps de temps, ça sent le roussi pour mon député. Une sombre histoire de « Pierre Levée ».

Et ça ne s'arrange pas en Algérie. L'opération de police est devenue une guerre.

18

Retour à Malypense

J'ai trois jours de congé. Un « pont »... Un peu d'argent pour aller à la maison. Quand j'arrive à Malypense, c'est tout bonheur. J'apporte un cadeau à chacun. Pas grand-chose.

Les deux premiers jours, je ne sors pas à l'extérieur. Toute la famille est réunie. C'est la récréation pour tout le monde. Je dois raconter. Mon travail, ma chambre... J'embellis et... je ne dis pas tout.

Une de mes petites sœurs, Maria-Elena, m'annonce qu'elle aussi veut monter à Paris. Je n'essaie pas de la dissuader, ni de l'encourager. Je dis: « Bon!... » Je suis un des grands frères. L'aîné, « Petit Prince », est déjà à Paname. J'ai passé quelque temps chez lui, à Bonne-Nouvelle: une chambre garnie dans un hôtel. Il y vivait en couple avec sa compagne, enceinte. Presque quatre, dans la pièce exiguë. Je devais trouver rapidement du travail. Je savais aussi que « Petit Prince » et sa compagne ne me diraient jamais de m'en aller. Nous savons tous, l'amour fraternel. Qu'est-ce que cela rend la vie plus douce! Mon frère s'appelle depuis toujours Bernardo pour l'état civil. Il a d'autres prénoms... mais pour l'état civil, ils ne figurent pas dans le calendrier

des saints ! Il est tout de même inscrit comme homo sapiens, mais les autres prénoms… pas assez chrétiens, pas assez de « chez nous » pour les inscrire sur le grand livre ! J'en parle, mais cela ne nous a jamais gênés à la maison. On n'est pas entièrement dans leur livre, mais nous, on sait qui nous sommes et nous le saurons toujours. Et même sans l'aide d'un Dieu. Ma petite sœur, un jour où mon frère aîné s'était fait beau comme pour aller faire danser les filles, lui avait dit, les yeux émerveillés :

– T'es beau comme un petit prince !

Et ce surnom lui est resté. Et puis j'ai trouvé ma chambre rue Pouchet…

Le troisième soir, je décide de sortir. Je vais au Cinéma-théâtre. Je pense revoir les amis d'enfance, mais ils ont tous, ou presque, fait comme moi : ils sont « montés à Paris ». Cette fois-ci, je n'ai pas à me cacher. J'ai de quoi acheter mon billet. Le même écran. Les mêmes fauteuils. Les mêmes ouvreuses. Les mêmes strapontins au fond. Toujours à la même hauteur !

À l'entracte, c'est elle que je vois en premier. Elle est pareille. Elle me voit aussi. Mon cœur bat plus fort. Elle s'approche de moi et me murmure rapidement :

– Après le ciné, rejoins-moi chez moi. Fais attention !

Elle s'éloigne déjà. Elle ne doit pas être seule.

Sa maison est au fond d'un jardin, dans une ruelle. Tout au long du mur, sur le faîtage, les tessons de bouteilles sous la lune ont des reflets tels qu'on dirait la mer en colère. Méchante.

Au moment où je passe la porte, j'entends un bruit de pas. Je la referme doucement, fais tourner l'énorme clé, rabats la barre de fer dans son loquet. Je suis tranquille. « Il » n'est sûrement pas venu avec une échelle et il ne prendra pas le risque d'abîmer son beau costume.

Il y a, comme avant, les deux grands paravents. Tout de suite, nous nous déshabillons et nous apprivoisons de nouveau nos peaux. Morsures des baisers enfouis. Il y a longtemps qu'on attend. L'acte d'amour est dense.

– Je suis revenue il y a six mois. Chez ma grand-mère.

– Et elle est où, ta grand-mère ?

– Elle est là.

Elle me désigne le paravent.

– Elle est là ?

– Elle est morte.

Je reste la bouche ouverte… D'un coup, j'ai froid.

– Elle est morte hier, à l'hôpital. Je l'ai ramenée à la maison.

J'ai déjà enfilé mon pantalon, ma chemise, je suis déjà de l'autre côté. « Momme » me suit :

– Tu sais, elle était vieille, ma mamie !

La vieille dame a une mentonnière, les mains croisées sur le ventre, du buis sûrement bénit entre les doigts. Je suis glacé. La voix de Momme m'accompagne quand je traverse le jardin :

– Je l'aimais fort, ma mamie. Je l'aimais fort !

Je crie par-dessus mon épaule :

– Je sais que tu l'aimais, ta mamie… Je sais !

Je sais aussi que, quand je fais l'amour, c'est le moment unique où la mort n'existe plus. Je retrouverai ce moment sacré à la naissance de mes enfants et de mes petits-enfants.

Je suis dans la ruelle. Je m'en veux. Je ne suis pas bien. Je me trouve pitoyable. Je rebrousse chemin. Traverse le jardin. Elle est près de sa grand-mère. Dès que j'ouvre la porte, elle se précipite sur moi :

– Je l'ai dit à ma grand-mère que tu allais revenir. Elle aurait été d'accord. Elle t'aimait bien. Tu la choquais souvent. Elle faisait les gros yeux quand tu parlais de Dieu, mais elle aimait beaucoup ta façon de voir le monde.

On est de nouveau sur le lit. Tout nus. On se raconte des souvenirs qui nous font rire, nous excitent, et on refait l'amour, longtemps...

– Tu n'as pas changé, tu as toujours l'air d'un môme, et moi, j'ai pris un coup de vieux!

– Non. Tu es toujours aussi belle et tu as toujours une jolie mentalité. Ne les laisse pas t'abîmer!

L'aube n'est pas loin.

– Je dois repartir tout à l'heure, sinon je serais allé avec toi, après-demain.

On s'embrasse très fort.

À la maison, personne n'est encore levé, mais ils ne tardent pas à émerger. Personne ne s'étonne de mon lever matinal.

Après un bon café au lait, des tartines et des câlins, je reprends le train pour Paris.

19

La Chauffe

Quelques jours après mon retour, ma petite sœur arrive. Je vais la chercher à la gare. Je ne gagne pas encore assez pour prendre deux chambres. Je l'installe dans la mienne et vais voir Stéphane, celui qui sort mon ardoise quand il pleut:

– Je peux dormir dans la chaufferie?

– Pas de problème. Tu la partages avec Dédé la Chauffe et l'Inspecteur.

L'Inspecteur, je le connais un peu. Il a toujours un polar d'Agatha Christie sous le bras. Il en change souvent et te prend la tête pour t'expliquer comment, à partir de ses déductions, il a trouvé le nom de l'assassin dès la trentième page. Il est gentil, mais un peu vindicatif. Il ressemble à un sac d'os qui a besoin de reconnaissance. Pour maigrir encore, il faudrait qu'il en perde un!

Un jour, je le charrie un peu fort. On est à la même table, il saisit mon Laguiole et essaie de me frapper. Je bloque son poignet, tords un peu. Pas fort, je ne veux pas casser. Je l'oblige à lâcher la lame. Il se dit descendant des Vikings. Il est juste un peu blessé, un peu fêlé. Pas de grands chocs.

– Regarde-moi, « Inspecteur » ! Et dis par Thor et Odin que tu ne recommenceras jamais…

Il jure. Lâche mon couteau, se remet à manger comme s'il ne s'était rien passé. Il a raison. Il ne s'est rien passé. Que je lui demande de promettre au nom de Thor et Odin est de ma part comme une reconnaissance de ses Dieux. Il y est sensible et je le sais.

Dédé la Chauffe, je le connais moins bien. Lorsque je descends à la chaufferie avec mon barda, il m'accueille :

– Seul, le diable peut vivre sans rêver ! Alors, tu vois… on a toutes nos chances !

Il désigne d'un geste large notre habitat, me montre un matelas sur de la paille. Lui, crèche à la bonne place. Tout le long du tuyau d'eau chaude.

J'ai vite découvert que Dédé la Chauffe portait un secret qui nécessitait plusieurs dissimulations. Il disparaît le matin et réapparaît le soir. À heures régulières. Comme quelqu'un qui va au chagrin.

Personne à ma connaissance n'a su ce qu'il faisait. Il ne l'a jamais dit. Je sais aussi qu'il a pris vingt ans ! La raison, je ne la connais pas. C'est Stéphane qui m'a affranchi[7].

Dédé était un casseur. Un vrai. Il ne montait jamais armé sur une affaire. Aucune violence. Sa femme avait un amant. Un p'tit mac qui devait à son condé. Dédé ferrait sur un coup de bijouterie. Sa femme savait laquelle, le jour et l'heure. Elle l'a dit au p'tit mac qui est allé le dire à son condé[8] et Dédé s'est fait serrer[9] en flagrant délit. C'était la première fois qu'il tombait. Pas armé. Pas de résistance à l'arrestation. Certains flics ont apprécié et l'ont dit au juge. Condamné à trois ans de prison ferme, il a effectué un peu moins de deux ans pour bonne conduite. Il s'est tenu à carreau. Exemplaire. Il voulait sortir vite. Il avait un rat dans le bide. Il n'allait pas oublier.

À la sortie, il s'est renseigné sur son ex. Elle avait divorcé pendant qu'il était au trou. Son p'tit mac l'avait mise sur le ruban. Ils vivaient au fond d'une cour rue du Faubourg-du-Temple. Alors, il les a attendus. Ils descendaient vers République. Dédé a tué le mac avec son couteau, qu'il a jeté. Son ex a réagi. Elle a sorti une arme, a tiré sur la Chauffe. Il a réussi à s'abriter derrière des voitures et des passants ont désarmé sa femme. Il a été amené à l'hosto, et s'en est sorti sans aucune séquelle. Il a pris vingt ans. Tirés jusqu'au dernier jour.

Il devait être moins exemplaire parce qu'il avait fait Tataouine[10] : les « Chapeaux de paille », la plupart n'en reviennent pas. Ils y crèvent. La Chauffe a tenu. Il est revenu. Depuis presque un an, maintenant.

Dans les ramifications du vaste sous-sol, les couloirs sinueux et assez profonds se terminent, bouchés par un mur en briques.

Nous avons chacun un de ces couloirs comme espace intime. Celui de Dédé la Chauffe s'enfonce très loin. Dans le noir absolu. Moi, je n'ai jamais vu le mur. Chacun de nous respecte l'espace de l'autre.

20

Un soir à l'Opéra

Rue du Faubourg-du-Temple, fleurit au sous-sol un bal musette. Toujours avec orchestre-accordéon. Il porte bien son nom : La Java. On est samedi soir et les filles aussi sont de sortie. D'abord, je les regarde danser. La valse musette, c'est le juge. À l'envers, toupie, sans décoller les pieds. J'en repère une, très jolie. « Si les déesses dansent musette... » Elle guinche avec une autre fille. Une copine. À la fin de la danse, elles passent toutes les deux devant moi. Je m'adresse à elle, en particulier :

– La prochaine valse ?

Elle me regarde. Ses yeux plongent vers mes chaussures...

– D'accord. C'est moi qui viendrai !

Les amies disparaissent au fond de la salle, où il fait sombre. Je ne les vois pas s'asseoir. Et puis, l'accordéoniste nous régale avec sa « préférée ». Dès les premières notes, elles sont à nouveau devant moi. L'autre s'éloigne. Ma cavalière est une merveille ! Les pieds collés au sol, ça tourne avec la boule de cristal ! Elle donne l'impulsion au bon moment. Sans à-coups. C'est tout son corps qui plie et se redresse dans un mouvement presque imperceptible. On est collés. Comme un tout seul. Les lumières

se rallument, on termine la toupie en plein soleil. On se sépare. Je la remercie et...

– C'est pas elle que tu dois remercier. C'est moi... à qui t'as pas demandé la permission.

Ils sont deux. Ils ont bu. Celui qui s'adresse à moi continue d'avancer. J'essaie de lui expliquer :

– Je la croyais seule. Je ne vous ai pas vus...

Mais je sais déjà que c'est inutile. Il avance toujours. Je vois dans son regard qu'il a décidé de me punir. Il est à peu près de ma taille. Plus âgé. Plus gros. Il m'a prévenu. Quand il avance son bras droit, j'avance sur lui, écarte sa droite du bras gauche et lui met un coup de boule avec élan, juste à l'arête du nez. J'entends craquer. Il renverse des tables et des chaises, mais je ne suis plus là. J'ai déjà fait volte-face et cours vers l'escalier. Nous sommes dans une immense cave. Je grimpe les marches quatre à quatre et remonte en courant la rue du Faubourg-du-Temple. J'ai une centaine de mètres d'avance. Je les entends courir derrière moi. Je traverse le boulevard de Belleville, remonte la rue, tourne à gauche dans le passage. Ils gagnent du terrain. Je ne suis pas encore arrivé devant le café Molitor que je les entends sous la voûte. Cent mètres nous séparent. Mais cela est suffisant.

J'arrive à l'entrée, chez Stéphane. Dédé la Chauffe est assis sur les marches.

– Je ne m'arrête pas... J'ai des malfaisants qui arrivent. Rentre-toi !

– Assieds-toi. Tranquille !

Il a un journal posé sur les genoux. Il le soulève. Un revolver jaillit.

– Ne te fais pas de soucis. Il n'y aura pas besoin de s'en servir.

Ils arrivent. Soufflant fort. Ils s'arrêtent avant le bord du trottoir.

– On n'avance plus. Sous mon canard, j'ai un neuf millimètres. Ne m'obligez pas à vous le montrer, parce que, sinon, je m'en servirai !

Ils n'ont pas moufté.

– Surtout quand vous allez repartir, pas de menaces ! Je suis sensible et j'anticipe. On ne se reverra pas. Parce que vous êtes tricards[11] dans le quartier. Alors, il vaut mieux que je ne revoie plus vos gueules !

Ils sont repartis. Je suis soulagé :

– Dédé, je te dois une...

– Tu ne me dois rien du tout. Tu ne m'as rien demandé et tu ne me dois rien, parce qu'il ne s'est rien passé.

On est là, tranquilles... On se roule une bonne touffe... On fait de la fumée pour que nos rêves puissent voyager... Et il exhale une énorme bouffée...

– Il doit être lourd à porter ton rêve et il doit avoir envie de voyager loin parce que tu lui offres un vrai tapis volant.

Ce soir-là, je lui raconte un peu de mon enfance. Lui ne s'épanche pas. Je ne veux pas être indiscret ou importun. En racontant trop sur moi. Je ne veux pas essayer de lui forcer la main. On va se coucher. L'Inspecteur dort secoué par une crise d'éternuements. Ça ne le réveille pas. Nous, oui. Il met dix minutes à déclencher l'éternuement. Parfois plus. Ça tourne au cauchemar... des « pitiiii... pitiiii... pitiiii... » interminables et bruyants !

Dans la salle du restaurant, tout le monde couvre son assiette de ses mains et encourage l'explosion de la voix en se disant qu'un jour, l'Inspecteur va partir avec. Lorsque, enfin, il libère le monstre d'éternuements, dans une salve de « À tes souhaits », l'Inspecteur dévisage toute l'assemblée du regard orgueilleux qu'aurait un poids mouche qui vient d'éteindre la lumière d'un poids lourd avec un « jab » du gauche. Cela en rajoute au tableau et nous, on n'a pas la gueule assez grande pour rire. Lui ne rigole pas.

Il s'enorgueillit d'être le seul à pouvoir faire des « pitiiii... pitiiii... pitiiii... », mais on est trop cons pour apprécier. Dans ces moments-là, il méprise.

– J'ai deux billets pour l'Opéra. Des orchestres. Ils donnent *Carmen*. Tu connais ?

Il ne s'adresse pas à moi directement, mais à tous ceux qui sont là. Un téméraire se risque à livrer une réponse :

– Je connais le titre et je sais qu'il chante quand elle est au balcon !

– Des ânes. Je vis avec des ânes. Ce n'est pas ça l'intrigue ! *Carmen*... c'est une belle histoire d'amour.

– Tu m'invites ?

– Si tu veux venir, c'est demain soir.

On a fait des efforts pour être propres. Ce n'est pas suffisant. À l'entrée, ils vérifient longtemps et opiniâtrement nos billets, détaillent dédaigneusement la pelisse de l'Inspecteur usée jusqu'à la trame, mon jean délavé et mes baskets dépareillées. « En orchestre. Ça fait tache ! » Nous, on n'est pas gênés. Après tout, même s'ils ont essayé de nous faire croire qu'on avait pris la Bastille, on l'a prise quand même ! Alors, on est chez nous !

Les lumières s'éteignent et les merveilles commencent. Je n'ai pas assez d'yeux, pas assez d'oreilles pour me gaver d'éblouissements. Et vient la célèbre scène du balcon, de l'échelle de soie, et... « pitiiii... pitiiii... pitiiii... pitiiii... pitiiii... », entrecoupés de « Chut ! Chut ! » agacés. Deux balèzes nous prennent par le bras et nous entraînent vers la sortie. Je ne me défends pas. Moi aussi, je veux m'en aller, j'ai trop la honte.

– Allez faire vos « pitiiii... pitiiii... » ailleurs et n'essayez pas de revenir !

De l'Opéra à Belleville, nous ne pipons mot. Arrivés chez Stéphane, d'un ton divinatoire, l'Inspecteur me dit :

– Ils nous ont virés. Mais ils vont le raconter. À tous ceux qu'ils connaissent parce que, eux, ils ont vu, ils étaient là ! Et il y aura peut-être, même, un connard pour l'écrire dans un livre !

21

Mado

Vers le numéro 100 de la rue de Belleville, un grand bistrot accueille ses habitués. Pas genre brasserie mais troquet, avec des tables ornées de marbre blanc veiné et d'empiètements en fonte. Son nom : La Taverne. Le samedi soir, les tables sont repoussées au plus près des murs pour dégager une piste minuscule. Le long du comptoir, sur une estrade étroite, prennent place : un accordéoniste, un guitariste et un bassiste avec sa « grand-mère[12] ». Ici, que des habitués. Tous « musette ».

C'est là que je croise Mado. Des cheveux comme deux ailes de corbeau aux reflets bleutés. Des yeux gris avec… comme d'infimes paillettes dorées. J'ai tout de suite envie de m'y noyer. Avec ses talons aiguilles, elle est juste un peu plus petite que moi. Je l'invite pour une valse. « Collé-collé ». Je porte une chemise et un jean. Elle, une jupe noire brillante et un corsage doux comme de la soie. Dans le mouvement, la pointe de ses seins, s'écrase doucement contre les miens, inachevés. Sa joue contre la mienne, sa main glissée sous ma chevelure, se pose sur ma joue. Elle danse comme… Comme quoi, comme qui ? Comme aucune autre !

– Tu aimes voyager ?

– Oui.

– Si tu veux, on voyagera ensemble... sur un voilier... sans quitter Belleville. Je veux t'apprendre à faire le tour du monde, sans bouger.

Assis, sur le bord du trottoir de la rue de Belleville, le caniveau coulant sous nos jambes, un énorme poireau[13] dont on se refile les volutes. L'évent du Chinois se transforme en tripot de Macao. Les passants, en marins de Malte et de Singapour. Dans une large et épaisse écorce de chêne, j'ai taillé avec mon couteau la coque d'un voilier, fier et hardi, un mât, une voile haubanée à deux clous qui font office de winches[14]. Nous savons que vers quatorze heures, les préposés ouvrent la vanne d'eau pour provoquer le torrent qui va emporter les détritus du marché jusqu'à la bouche d'égout. Nous attendons que le gros ait été emporté pour monter à bord. Droits comme des I sur le pont, sans se tenir, nous dévalons la pente avec des gestes obscènes vers la foule effarée qui distingue le voilier, toutes voiles dehors, foncer vers le gouffre qui va l'engloutir. Du caniveau à l'égout, de l'égout à la Seine, puis à la mer, pour finir du côté de Deauville. Nous n'avons pas besoin d'en parler. Pour ramener notre voilier, nous emportons la mer à Belleville. Des nuits entières, nous parcourons les océans à la recherche des trésors des abysses.

– Leny ! Si un jour je fais naufrage sans toi, je deviendrai nuage et veillerai sur toi !

Quelques mois plus tard, Mado s'est trouvée au mauvais endroit au mauvais moment. Au milieu d'un règlement de comptes. Une balle perdue... C'est quoi, une balle perdue ? Une balle qui était destinée à un tel ou à une telle et qui a refusé son devenir ? Pas vraiment. Elle existe pour tuer. Elle a tué. À cause de cette connerie, ses amis ont perdu Mado, mais Mado a perdu d'un coup tous ses amis. Elle est partie en deuil. Je ne suis pas allé à l'enterrement.

Je ne vais jamais au cimetière. Je ne sais pas où sont les êtres aimés, mais je sais qu'ils ne sont pas là.

Mado

On allait à Deauville
Pour engourdir[15] la mer,
La ramener à Belleville,
La faire vivre en hiver.

Ça rameutait les voisins
Qui créchaient au terrain vague,
Le chant des violons raboins
Qui dorment au creux des vagues.

Et nous, marins de Belleville,
On repoussait les bornes.
La mer était dans Belleville
Plus folle qu'au cap Horn.

Et debout à la lame,
La main loin des haubans,
On saluait Paname
Et on pissait au vent.

On chantait, on dansait,
Quand, tourné vers la lune,
Dans sa corne de brume
Lago nous la donnait.

On rêvait comm' des branques[16]
Aux fabuleux doublons
Dans le ventre des galions
Qui gisent au Silver Bank.

On voyait des vieux rafiots
Qui s'en venaient d'un autre âge
Et qui refaisaient naufrage
Au bord du caniveau.

On invitait parfois
Des voisins hirondelles
Qui se faisaient la belle[17]
En volant de guingois,

Qui revenaient chablés[18]
D'un aussi long voyage
Et jouaient les dessalés
De l'équipée sauvage.

Puis, ce fut l'indécence
Sur les murs de Paris :
Y a forte récompense,
La mer est mise à prix.

On en a mis au vert
Au creux de la Courtille.
Ils n'ont pas tout repris.
C'est pour ça que la mer
Est si loin de Deauville
Et si près de Paris.

T'en fais pas, Mado,
Reste sur ton nuage.
Chaque goutte d'eau
Sur le visage

Me ramène à Belleville,
À not' dernier hiver
Qu'on allait à Deauville
Pour engourdir la mer.

Barrio Chino

Refrain
Comme des milliards de feux follets,
Mémoires non envolées
Au fond d'l'impasse de la Madone,
Barrio Chino, Barcelone,
Un fantôme vaguement gris,
Un corbeau blanc sur son épaule,
Distribuait de nouveaux rôles
À ceux qui ont raté leur vie.

Moi, je veux tout recommencer
Et retrouver mon infidèle.
Et lui montrer que j'ai des ailes
Et à nouveau l'apprivoiser.
Et à nouveau ouvrir ma porte,
Moi qui suis mort du mal d'amour
En oubliant au fil des jours
Que je revis mes amours mortes.

[Au refrain]

Moi, je ne veux pas revenir,
Je voudrais devenir nuage
Et faire pleurer sur son visage
Les larmes d'eau du souvenir.
Et traverser les univers,
Aller partout où il ira.
Dans chaque monde il entendra
Le chant du souffle de la mer.

[Au refrain]

Je veux voir le futur, folie !
Je ne veux pas faire marche arrière,

Être présent à la dernière
Du grand théâtre de la vie,
Le cœur glacé, car je vais voir
L'humanité perdre sa place
Et faire sa dernière grimace
Quand le soleil deviendra noir.

Ces deux chansons sont nées de mes amours avec Mado.

22

Artisan

Je change souvent de lieu. Sidoly me file des chantiers chez des particuliers. Il m'invite à déjeuner régulièrement. La conversation roule sur la réussite. Nous ne la concevons pas de la même manière. C'est vrai que je veux m'en sortir pour que plus personne ne puisse acheter mon temps, mais quand j'ajoute que je n'aspire pas à acheter le temps des autres, il ne veut plus comprendre. Je bouffe bien quand même. Encore maintenant, je ne sais toujours pas pourquoi il a mis tant d'acharnement à vouloir m'aider à réussir. À sa façon.

Un jour, Sidoly me convie. Un midi. À peine sommes-nous assis…

– Tu vas prendre une carte d'artisan. Ce n'est pas compliqué pour les papiers. Je te montrerai. Maintenant, tu es français, tu peux.

– Oui, mais…

Il me coupe :

– Je me suis occupé de tout. Je te donne ton premier chantier. Tu n'auras rien à fournir. Tu auras tout sur place. J'ai traité pour toi avec l'entreprise de gros œuvre. Tu factureras au mètre carré. J'ai négocié comme pour moi.

Seulement, il va falloir embaucher, parce que le planning est sévère. Il ne faudra pas prendre de retard.

– C'est où ?

– À Aubervilliers. Les entrepôts de vente et de démonstration de Jacob Delafon. Ça te donne une idée de l'importance du boulot. Je t'y emmène demain.

Le jour suivant, je vois des milliers de mètres carrés au sol. Plus de cent salles de bains. Un feu d'artifice de baignoires, de bidets, de mosaïques, de faïences, de cuisines, de robinetteries et d'éviers estampillés Jacob Delafon. Des mois de transpiration ! Je me sens tout ridicule. Mais c'est ma première chance et je ne vais pas la rater... Je bredouille :

– Je ne sais pas comment vous remercier et...

– En me tutoyant. J'aimerais que, toi aussi, tu me tutoies.

J'ai envie de lui dire : « Parce qu'on est patrons tous les deux ! » Mais je la ferme. Il vient de me faire un cadeau royal. Mieux qu'Anet et je ne suis pas obligé de coucher. Il serait malvenu de la ramener. C'est vrai, c'est un patron mais pas comme les autres. Je sais ce qu'il attend de moi et j'ai la conviction qu'il sera déçu.

Dès le lendemain, suivant ses directives, je présente les documents et me voici artisan. Je contacte trois de mes potes d'enfance. Deux sont déjà carreleurs. Compagnons dans des entreprises différentes : « Le Lapin » et « Le Lit ». Le troisième, « Nours », travaille chez Citroën. Il est compagnon P3 chaudronnier-formeur. Je ne mets pas beaucoup de temps à les convaincre. Je leur demande de prendre leur carte. Sidoly ne sera pas content : nous avons signé le contrat qui fait de moi le titulaire du chantier... Il ne pourra plus se désister. D'ailleurs, il n'essaiera jamais. Même verbalement. Quand il apprend que nous partageons tout en quatre, il est furieux, mais pas fâché. Pour le second beau chantier qu'il me propose, il s'est allié à Ginsberg, l'architecte. Des bâtiments de luxe, avenue Paul-Doumer,

dans le XVIe. Les appartements sont déjà vendus sur plan. Le dernier étage de l'un d'eux a été acheté par l'actrice Brigitte Bardot. Seulement, voilà, Sidoly n'a rien traité ! Je dois fournir les matériaux. Il est exclu que je puisse faire le compagnon.

Sidoly est prêt à m'avancer de l'argent pour acheter la bétonnière, le véhicule utilitaire et tous les matériaux. Ginsberg aussi est disposé à me concéder des avances sur un travail qui n'est pas encore commencé. Je reçois par la poste un paquet aussi épais qu'un bottin qui détaille le lourd cahier des charges. Il faudrait embaucher. Encore et encore. Pourquoi Sidoly tient-il tant à faire de moi un patron ? J'ai quelques idées, certes... sûrement pas les bonnes. Je laisse tomber et je refuse ce contrat.

Sidoly ne vient plus me voir, mais pendant longtemps je décrocherai les chantiers qu'il refuse et il me recommandera toujours aux entreprises de gros œuvre qui sous-traitent le carrelage. Je l'apprends lorsque je traite le chantier Citroën : la chaîne de montage du premier break DS.

Nous arrivons en retard pour nous accrocher avec les gardiens qui nous empêchent d'entrer parce que l'heure est passée. Ils ne savent pas qui nous sommes. Nous repartons. Le chantier n'avance pas. Nous avons une date butoir.

Après avoir signalé leur zèle déplacé, les gardiens se font copieusement engueuler, c'est un euphémisme ! Nous arrivons parfois à dix heures, le matin, en passant devant eux, arrogants : « T'as une casquette à galon, c'est fait pour saluer. Alors, salue ! » Ils saluent. Ils savent que le rapport de force leur est défavorable. C'est « Nours », ancien du quai de Javel, qui nous a dit que ce sont de vrais salauds, payés pour moucharder les autres. Deux ou trois retards de quelques minutes et c'est la porte ! Ils infligent des humiliations à ceux qu'ils ont dans le nez, par des fouilles au

corps, systématiques, jusqu'à ce que l'un d'eux se rebiffe. On venge un peu les humiliés.

Le travail commence. Nous sommes devenus indispensables. Des ingénieurs maison viennent tous les jours, avec leur règle à calcul se demandant comment nous faisons pour mesurer les pentes tout au long de la chaîne. Nous avons deux millimètres de tolérance. Nous ne leur disons pas comment nous pratiquons. Ils ne sont pas du bâtiment, mais dans leur spécialité, ce sont des épées[19]. Ils conçoivent les meilleures voitures du parc automobile français. Quinze à vingt ans d'avance sur tous les autres constructeurs.

On les respecte, mais on ne s'en fait pas des potes !

23

Deux valises

Un soir, chez Stéphane à l'heure de la bouffe, Dédé n'est pas rentré. C'est la première fois qu'il saute le repas du soir. Quand il arrive vers vingt-trois heures, on est encore attablés à taper le carton. On joue au tarot. À l'argent pour ne pas dénaturer la « jouerie ». De toutes petites mises. On ne peut pas se faire mal, ni devenir riches, avec ce rituel qui convient à tout le monde... Anatole, le garde champêtre intronisé sur la butte Montmartre, nous tient compagnie. Il ne joue pas. Nous sommes déjà quatre. Dédé la Chauffe s'adresse à moi :

– Je peux te parler ?

Je tends mes cartes à Anatole.

– Tu me remplaces ?

Dédé m'entraîne à la chaufferie :

– Je t'ai déjà dit que tu ne me devais rien. J'ai un grand service à te demander, mais tu peux refuser, ce n'est pas un dû.

– Dis toujours, j'écoute.

Il m'entraîne au fond de son couloir muni d'une baladeuse. Il n'y a presque rien. Quelques caisses éventrées, des bouts de tuyaux en plomb, de la paille et un matelas posé

sur les planches récupérées sur les caisses. Le couloir tourne à angle droit pour s'élargir façon rotonde jusqu'au mur de briques. Quand Dédé braque sa baladeuse sur le mur, je vois tout de suite que des briques ont été descellées et remises en place. Dédé s'écarte sur sa gauche, se baisse. Quand il se relève, il tient une plume[20] dans la main. Il commence par dégager les joints. C'est de la terre. Rapidement, il sort une brique, une autre… et je découvre un passage souterrain. Il s'y engouffre seul, puis revient :

– Attrape !

Il me tend une valise en cuir ceinte par deux larges lanières, également en cuir. Elle fait cossue et elle ne risque pas de s'ouvrir.

– Pose ! Ce n'est pas fragile.

Il m'en tend déjà une autre. Identique. Je sais que ce ne sont pas des enclumes qu'il a mises au chaud… Elles sont lourdes quand même.

– À Tataouine, je me suis fait pote avec un pauvre mec. Je l'ai soutenu, défendu. J'ai empêché les autres de lui piquer sa gamelle et tout le reste. C'était un braqueur. Il avait sauvé sa tête, mais pris perpétuité. Il avait déjà tiré douze ans. Au bout du bout. Il savait qu'il n'en avait plus pour longtemps. Il m'a raconté des trucs qu'il n'a pas voulu dire aux flics. Et moi, je l'ai cru. Alors voilà. Je voudrais que tu me portes ces deux valises au Havre. C'est possible ?

– D'accord.

Il retourne au trou, se baisse et ressort avec un carton et une boîte à chaussures :

– Essaie les chaussures. C'est du 42, ça devrait aller !

J'enfile les grolles[21]. Impeccable ! En même temps, il ouvre le carton et en tire un costume bleu, deux boutons, une chemise blanche, une ceinture en cuir discrète, une cravate bleue avec de fines rayures blanches. Tout me va. À croire que Dédé a pris mes mensurations !

– Demain, tu sors discrètement par le couloir. Tu prends un sapin[22] sur Simon-Bolivar. Tu chopes un train à neuf heures du matin. Tu arrives à vingt-deux heures. Tu montes dans un autre sapin. Tu te fais conduire au port, quai numéro 18. Je t'attendrai là. Voilà ton billet de train. Tu voyages en première. Avec les bagages et la livrée.

– Pourquoi tu ne portes jamais de costard ? Les langoustes[23], elles aiment les garçons bien sapés.

J'ai la bouche ouverte et les yeux ronds. Il vient de jouer à pile ou face des années de patience et de labeur pour aller au bout de son rêve et il me raconte des conneries sur les fringues. Demain, je n'irai pas au chantier. Destination Le Havre. La Chauffe me dit et répète que rien ne m'oblige. Alors, pourquoi vais-je le faire ? Parce que j'en ai envie. C'est tout.

Je ne lui ai pas demandé le contenu des valises. Il ne me l'a pas dit, mais il m'a remis les clés qui les ouvrent en me disant :

– Au cas où…

– Au cas où quoi ?

– Au cas où il arriverait un truc qu'on n'a pas pu prévoir. Alors, je ne peux pas te le dire. Je ne sais pas non plus.

Il n'y aura pas de « au cas où ». Tout se passera bien.

24

Et Dédé s'est fait la belle !

Dans le train, assises face à moi, deux vénérables dames, tout de noir vêtues, et aux corsages blancs identiques montant jusqu'au cou étranglé par un lacet noir, serrent vraisemblablement un missel entre leurs cuisses. Je ne peux pas mieux tomber. Pendant tout le voyage, pas un mot plus haut que l'autre. Pas de mot du tout. J'ai un bon bouquin : *On achève bien les chevaux*. Le voyage est très long, mais je vis dans un pays où les trains arrivent à l'heure…

J'arrive au Havre sans une seconde de retard. Je prends un taxi. Direction le port, quai 18. Il connaît. En chemin, je lui explique :

– J'apporte les bagages de mon patron. Il m'attend… Putain ! je viens d'Orléans pour lui porter ses bagages ! Monsieur, il n'aime pas s'encombrer ! C'est bien plus simple : j'apporte…

– Eh oui ! Moi aussi, j'ai un taulier et, tous les jours, j'apporte. Votre taulier aussi, il doit apporter à quelqu'un pour grossir encore… Vous êtes arrivé.

Les plates-formes sont faiblement éclairées par quelques lampadaires et les lueurs venues des bateaux à quai. Que

des cargos. Le quai semble désert, mais les coins sombres pullulent. Pendant que je règle le chauffeur de taxi, je remarque son coup d'œil vers les navires. Lui aussi a noté qu'aucune cheminée ne fumait annonçant un départ imminent. Il est observateur. J'espère qu'il ne sera pas curieux !

Je reste sur place jusqu'à ce que les feux arrière de son véhicule disparaissent. J'empoigne les valises et vais m'abriter dans la pénombre. Je suis sûr que Dédé nous a vus arriver. Il sait où je suis. C'est à lui de décider quand nous devons nous retrouver. Il se passe une bonne heure. J'attends, assis sur l'une des valises. Et puis je l'entends, sur ma gauche : un chat ! Mais je l'entends.

À voix étouffée, je me situe :

– Je suis là…

– Viens, suis-moi. File-m'en une !

Nous marchons une bonne demi-heure au travers des amoncellements de caisses, de fûts, coupant des entrepôts alanguis pour parvenir enfin au numéro 39. Il m'arrête :

– C'est là qu'on se quitte. Je vais te dire un truc, en cadeau. Sais-tu pourquoi Dieu a créé le chat ?

– Tu veux dire l'évolution.

– L'évolution, si tu veux. Alors ?

– Je ne sais pas.

– Pour que l'homme puisse caresser le tigre.

Je lui rends ses clés. Mais, cette fois-là encore, il ne me dit pas si cette pensée sort de son cerveau, s'il l'a lue ou si quelqu'un lui a raconté l'histoire et qui… Une ultime fois, il me la joue artiste. Je le vois monter la passerelle, disparaître à l'intérieur. Il ne s'est pas retourné et le cargo a quitté la France.

Il avait été convenu avec le chauffeur de taxi qu'il revienne me chercher quai 18 à une heure précise. Je marche le long du quai remontant jusqu'au quai 17

quand je vois ses phares. Je n'ouvre pas la bouche pendant tout le trajet. Lui non plus. Ce qui me fait penser qu'il est curieux, mais qu'il sait se tenir. Sans doute « pas plus pas moins » qu'un bon chauffeur de taxi qui connaît les adresses de tous les clandés(24) sans y amener des gens hostiles. J'en connais ! À l'arrivée, je le règle, lui laisse un bon pourboire en glissant :

– Ce n'est pas moi qui paie.

Mon train arrive. J'ai une couchette en première classe : la Chauffe a vu grand ! Je m'endors immédiatement d'un sommeil de plomb. Nous sommes à quai depuis un moment quand le personnel de la gare me réveille. Je remarque que la couchette voisine est défaite. Quelqu'un a dormi là. Je ne saurai jamais qui, mais ça ne me torture pas. Assurément pas une belle fille car la SNCF, en ce temps-là, séparait les garçons des filles.

J'arrive chez Stéphane. Je descends à la chaufferie, en tapinois. Retourne au fond du couloir, me déshabille et remets le tout dans les cartons. Je retrouve mes fringues et dispose les cartons derrière le mur. Je trempe les briques dans une demi-barrique. Le lendemain, je reviens avec du mélange tamisé, une grande bassine qui sert d'auge, un seau d'eau et une truelle. Je rebouche le trou et vieillis les joints avec de la terre. Le mur est uniforme. Dans dix mille ans peut-être, des archéologues découvriront des poussières de carton, de papier de soie enveloppant un costume, une chemise, une cravate, un ceinturon, plus une paire de chaussures neuves, ou presque. Utilisés une seule fois ! En cherchant bien, ils trouveront peut-être mon ADN et si avec ça ils trouvent à quoi ont bien pu servir ces accessoires, je leur donne ma part de dessert !

Je suis persuadé que la Chauffe est parti avec le pactole. À Tataouine, son pote lui a fait des confidences. Des vraies. Des... qui mènent à un trésor. La Chauffe a mis des années à préparer son départ et je reste persuadé qu'à l'arrivée à

bon port du cargo, une voiture avec chauffeur l'attendait pour le conduire dans sa maison. Loin du monde, intouchable, tranquille... Fais-la toi belle, la Chauffe !

Plus personne n'a eu de ses nouvelles. Il n'a pas envoyé de carte postale avec des soleils et des belles filles. S'il avait été au trou, on l'aurait su. Certains clients de Stéphane font parfois, pour des babioles, des transits à la Santé : ils auraient su...

La Chauffe s'est roulé une touffe plus grosse que les autres, il est sur son tapis magique.

Je ne l'ai plus jamais revu.

25

L'annonce faite à Leny

Ma petite sœur « s'est fiancée ». Elle vit maintenant avec son compagnon. Tout se passe bien pour eux. J'ai réintégré ma chambre.

Un soir, Jacqueline arrive. Elle a découvert mon adresse par un pote commun. Un malheur est arrivé. Le petit Marc, hospitalisé pour une coqueluche, a été placé, malgré les consignes, dans un lit de grande personne et il s'est étranglé avec une sangle. J'ai devant moi quelqu'un qui veut mourir. Un mur de souffrances. Jacqueline demande à rester avec moi. Même si je suis détruit de remords. Elle veut le même petit, convaincue que je suis le seul à pouvoir le refaire. Pour survivre.

Parfois, je rentre le soir, elle n'est pas là. Un mot sur la table. Toujours le même : « Je suis allée retrouver le petit. »

Taxi jusqu'à Thiais. Je lui dis de m'attendre. Je sais où elle est : effondrée sur la tombe. Je la ramène, en larmes tous les deux.

Les semaines passent. Jacqueline a repris son travail, puis elle m'annonce qu'elle est enceinte.

26

Mes potes, les blousons noirs

Mon chantier Jacob Delafon nous permet de payer une reprise pour un deux-pièces cuisine. Nous avons juste à traverser la rue. Mme Molitor devient notre concierge et elle accepte que l'on puisse nous appeler au téléphone chez elle. Je vais toujours chez Stéphane et je tape aussi le carton chez Mme Molitor. Les deux bistrots ont la même clientèle. Elle ne fait pas restaurant. Des ouvriers y mangent leur « gamelle ». Parfois, elle sert un plat du jour qu'elle a annoncé la veille. Le « Père Molitor » a son petit atelier, situé juste en face. Il refait des bobines d'induction en cuivre. Il faut un savoir-faire et une patience infinie pour rembobiner des kilomètres de fils ténus. À le voir s'exécuter, on se dit qu'il a fait ça toute sa vie. On pourrait croire que c'est Dubout qui les a mariés : elle pèse cent dix kilos et le fait savoir quand c'est nécessaire ; lui, il passe entre le mur et l'affiche sans la décoller.

Un grand immeuble se dresse également avec un immense portail façade rue, une grande cour intérieure et des locataires qui sont nés là. J'y ai quelques bons copains. Ils livrent aux points de vente *France-Soir*, *Paris-Presse* et *L'Intransigeant*. Ils travaillent en side-car. Le dimanche,

pour la balade avec Margot, ils « dételent » et roulent au-delà des banlieues. Les six, revêtus des indispensables blousons qui protègent du vent et en cas de chute : dans les années 1950, on les faisait noirs...

Ils allaient bientôt défrayer la chronique. Un connard de journaliste allait les baptiser « les blousons noirs ».

Un été, mes potes et d'autres détèlent le side-car, la langouste sur le *tan-sad*, et dégringolent à Bandol dans un camping. Ils sont une vingtaine. Un après-midi, deux couples vont faire un tour en ville. Ils s'arrêtent devant le casino et veulent y entrer. L'amiral tout chamarré le leur interdit. Ils insistent. Veste et cravate obligatoires. À ce moment-là, une Mercedes décapotable se range le long des marches. L'amiral salue et, casquette à la main, ouvre les portières : deux mecs, deux nanas ; blousons en daim, pas de cravate. Ils pénètrent dans le casino.

– Et eux, alors ? Ils n'ont pas de veste, pas de cravate...

– Eux, c'est eux ! Et vous, vous allez vous tirer d'ici, vous ne restez pas devant l'entrée, parce que sinon...

– Sinon ?

– Sinon, on va vous virer de là.

– T'es tout seul ou tu as tes matelots ?

Il s'est déjà tourné vers l'intérieur. Il a dû faire un signe convenu, parce que quatre balèzes se pointent. Videurs, service d'ordre, ils bousculent mes potes pour leur faire descendre les marches. C'est parti. Cinq mecs contre deux, et deux filles qui distribuent des coups de latte[25] là où ça fait mal. Cinq ne suffisent pas. Les renforts arrivent. Une nuée de serveurs. Mes potes refusent de fuir et ils se font massacrer. Deux arbres de Noël avec du bleu, du rouge, du violet : illuminés ! Ils se sont fait balancer aux bas des marches, à coups de pompes dans le ventre, dans les côtes, dans la figure et ailleurs. Les videurs ne portent pas des baskets. Le résiné[26] coule. Mes potes remontent péniblement sur leur « meule[27] » et retournent au camping. Les filles aussi ont pris des coups.

Ils racontent. Ils sont tous le cul sur les meules, direction le casino. Les filles restent au camping. Ils arrivent devant le casino, escaladent les marches sur leurs machines et pénètrent à l'intérieur. Bagarre générale dans tout le casino. Certains ont des « trials ». Ils grimpent sur les tables de jeu et les tapis verts s'effondrent l'un après l'autre. Il y aura des blessés. La police ensuite. Des arrestations. Des condamnations.

Seuls mes potes seront punis. Et « le blouson noir » deviendra pour longtemps le signe de la « voyoucratie. » Surtout grâce à certains journalistes : aucun d'eux n'a raconté toute l'histoire.

27

Une vraie force de frappe

Parfois, quand il fait beau le dimanche après-midi, Mme Molitor retient un taxi, un gros G7, avec des strapontins à l'arrière. On s'entasse à huit dedans, serrés, mais tous assis, direction La Guinguette, sur les bords de Marne. Elle m'invite, boisson comprise. Elle emporte toujours des casse-croûte préparés à la maison.

Au son de l'accordéon qui balance une valse musette bien lourée(28), comme j'aime, j'en vois une, jolie, qui tourne à merveille. Elle me regarde plusieurs fois. Moi aussi. À la fin de la valse, au moment où une autre démarre, je lui fais un signe discret. Elle se dirige vers la piste. Je vais à sa rencontre, mais on s'est à peine collés que deux types de son groupe nous rejoignent. L'un d'eux nous décolle. Et l'autre s'avance vers moi… certainement pas pour parler de Teilhard de Chardin !

Tout va très vite : Mme Molitor propulse ses cent dix kilos et se place entre lui et moi. Il s'arrête, étonné, un peu sceptique, mais sûr de lui. Il vient de commettre une erreur. Sourire aux lèvres, sans dire un mot, Mme Molitor lui met un coup de boule à assommer un bouc. D'ailleurs, il s'écroule sur le parquet. Quand il se réveille, il demande « qui a éteint la boule de cristal ». Aucun de ses potes ne moufte. Il s'est fait avoir à la régulière. L'incident est clos. Je danse avec Mme Molitor. Pas un seul ne ricane. Ils nous ont quand même pourri la journée ! Nous déjeunons, je bois mon lait à la grenadine et nous rentrons.

J'avais déjà vu Mme Molitor opérer. Un soir, dans la salle du café, elle m'avait demandé de chanter. Au bout de deux ou trois chansons, un type qu'on ne connaissait pas, bien chtarbé(29), m'avait harangué :

– Oh !… Tu vas nous faire chier longtemps avec tes conneries !

Mme Molitor avait fait le tour du comptoir, ouvert la porte donnant sur le passage, empoigné le gars en le plaçant bien en face de la sortie. Elle lui avait administré une droite de plus d'un quintal. Plus la hargne. Il avait traversé le passage en titubant, manquant pénétrer par effraction dans l'atelier de M. Molitor.

– Toi, en tous les cas, tu as fini de nous faire chier ! Ici, tu es tricard.

Il n'est plus jamais revenu.

28

La clé du champ de tir

En Algérie, c'est toujours « la guerre sans nom ». La vraie. Avec tout ce qu'il faut de massacres et d'atrocités de part et d'autre. Mais le plus fort tue et torture davantage. Et qui sommes-nous chez eux ?... On dit qu'ils ont attaqué les premiers. En réalité, ils résistent à la colonisation depuis 1531.

Je suis appelé sous les drapeaux. D'abord Satory, au 5e génie, régiment semi-disciplinaire. En 1936, on les a envoyés à Marseille mater les dockers en grève. Ils mettent la crosse en l'air. Le régiment est ostracisé et privé de la fourragère. Pour avoir refusé de charger et peut-être de tuer quelques Français, alors que la police parisienne et la gendarmerie la portent toujours malgré l'« épuration » à la Libération.

Je suis dans une section de sursitaires. Tous diplômés. Beaucoup de TP (ingénieurs des Travaux publics) et quelques-uns qui ont fait architecture. Je fais mes classes à Satory. Je suis pacifiste convaincu, anti-armées mais pas anti-militaires. Chacun a son histoire. Un uniforme ne suffit pas à tout raconter sur la destinée d'un humain. Je m'y fais des potes. Certaines recrues ne mangent jamais à la cantine, ne montent jamais la garde. Elles paient aux

plus désargentés qui « guéritent » à leur place. J'en touche un mot au capitaine. Malgré mon aversion pour l'armée, je croyais naïvement que cette institution nous mélangeait tous et nous rendait égaux face au « Devoir ». Pas du tout ! Ici aussi, le fric est roi et autorise à tout acheter.

Dès les premiers jours, tous alignés, un brigadier-chef nous fait le coup du « savoir conduire » :

– Alors... qui sait conduire ?

Tout le monde connaît mais personne ne bouge. Sauf un architecte et moi.

– Moi chef... moi chef !

Nous gratifiant d'un sourire de suffisance, il jubile :

– Vous voyez la brouette, posée là... le fût, les balais-brosses, le seau ? Vous devenez chefs-chiottes !

Il faut vider les latrines tous les jours et nettoyer nickel... « qu'on puisse y manger ! ». Notre jeu favori est d'« emboucaner » le mess des officiers qui déjeunent, embrasures ouvertes, en choisissant notre halte face à la fenêtre stratégique et en donnant du roulis à notre fût plein à ras bord. Cela ne traîne jamais : inlassablement, un galonné furibard nous invective, parfois la bouche pleine... À croire qu'il a du mal à avaler sa bouchée. Nous, hypocrites, nous nous défendons :

– On ne choisit pas où le moyeu se coince !

– Démerdez-vous ! Dégagez !

On reprend notre activité.

Bien que nous sachions conduire, il faut quand même se taper des marches interminables avec tout le barda. Il n'y a rien à dire. Corvée de cons !

Départ pour le champ de tir. Sept kilomètres aller, et il faut revenir !

Je monte un coup avec mon pote architecte. Nous avons déjà parcouru trois kilomètres. Il s'approche du brigadier-chef et lui parle à l'oreille. Ce dernier m'appelle :

– Garde à vous !

– Oui, chef !

– On a oublié la clé du champ de tir. Retournez au quartier. Elle doit être à l'intendance.

– À vos ordres, chef !

Je me marre déjà…

Je refais le chemin inverse. Tranquille. À l'intendance, le brigadier me répond en ânonnant pour bien marquer les syllabes :

– Putain !… Les mecs de la caserne Dupleix à Paris dans le XVe ne l'ont pas ramenée !

Je ne lui dis pas qu'on ramène sa petite sœur de l'école.

– Et alors comment je fais ?

– Comment tu fais ? T'es en service commandé. Tu ne veux pas que j'aille à ta place, non ? Alors au trot, ils vont s'impatienter à l'entrée du champ de tir !

– À vos ordres, brigadier !

Il n'attend même pas que je sois parti pour se tourner vers les autres avec un sourire de pitié, semblant dire : « Comment peut-on être aussi crétin à ce point-là ? »

Je m'accorde deux jours de permission à Belleville.

La clé du champ de tir m'ouvrira une autre porte, mais je ne le sais pas encore.

29

Premières chansons

Durant ces deux jours, ma sœur aînée vient nous rendre visite avec son fiancé, violoniste au Conservatoire de Paris. Devant moi, elle lui dit qu'étant môme j'ai écrit des « poèmes » qui pourraient faire de jolies chansons…

Je suis retourné à ma vieille valise en bois. Je la traîne dans tous mes déménagements : à l'intérieur, des cahiers d'écolier, des feuilles éparses. Des années que je ne l'avais pas ouverte !

Mon futur beau-frère me demande de lui confier deux textes : *Ballade à Sylvie* et *L'Arbre de vie*. Je les ai recopiés deux fois. Chacun les siens : deux textes pour lui, deux pour moi. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Je n'avais aucun plan derrière la tête.

À la caserne, je les ai lus et relus jusqu'à ce que je puisse me les dire. Et puis, un jour, je me les suis dits en musique. Les mélodies devaient dormir dans ma caboche depuis longtemps, attendant un réveil…

Je ne joue d'aucun instrument, je ne connais rien au solfège… Même si je rendais souvent ma rédaction en alexandrins, essayant d'imiter le style épique de Victor Hugo ou l'argot et la nostalgie de Villon. Je n'ai jamais

osé toucher au visionnaire Baudelaire. Avec ce dernier, je rêvais toujours de demain.

Valy, mon futur beau-frère, repasse à la maison. Il a apporté son violon et un lutrin pliable. Les textes sont retapés en lettres capitales :

– Je vais te les chanter en faisant le guide-chant au violon, pour que tu entendes bien mes mélodies.

Il joue, il chante, il termine :

– Alors ?

– La deuxième, s'il te plaît.

– On peut peut-être déjà parler de celle-là. Je te la chante à nouveau, si tu veux.

– Non. Je préfère après.

Ma grande sœur, Eusebia, est tout ouïe.

J'ai bien écouté. Les deux. Prêt à aimer. Mais je préfère mes mélodies et je le lui dis.

– Les tiennes ! Tu as fait des musiques ?

Il sait que je suis incapable de lire une note :

– Elles sont où, tes musiques ? Elles sont écrites ?

– Elles sont dans ma tête, je peux te les chanter.

Ma sœur aînée ne me quitte pas des yeux. Elle a plutôt peur pour moi. Son petit frère, elle le voit désarmé devant ces années de Conservatoire !

– Je ne pense pas symphonie, je pense juste mélodie pour faire cette chanson-là !

Je fredonne *Ballade à Sylvie*...

– C'est toi qui as composé ça !

Devant mon silence, il enchaîne :

– Tu peux me chanter l'autre ?

Je m'exécute avec fébrilité.

– Elles sont magnifiques tes deux mélodies... tes deux chansons... Parce que je suis très sensible aux paroles... Tu vas les chanter ?

– T'es dingue ! Je vais faire le tour des maisons d'édition !

Ma grande sœur intervient :

– Tu dois les chanter ! Tu n'aimes pas ta voix, mais les gens pardonnent quand c'est sincère.

Elle retrousse la manche de son pull :

– Regarde, j'ai la chair de poule et tu es mon petit frère. Je suis persuadée que tu peux émouvoir les autres comme tu m'as émue !

Elle ne me convainc pas. J'irai voir les éditeurs.

Avant de retourner à Satory, je recopie plusieurs textes, les mets dans ma poche de blouson et laisse les originaux dans la valise.

J'apprends les textes par cœur et les fais tourner inlassablement dans ma tête : *Pour une amourette*, *Rachel*, *Le Tour du monde*... Et j'écris *Rue de Belleville*. Les mélodies chantent dans ma tête aussi vite que les premières. Il m'en faut plusieurs pour montrer aux éditeurs. Je n'envisage pas du tout d'aller voir les maisons de disques.

30

Des mots pour le dire

Il y a beaucoup d'illettrés à Satory. On les a mis dans la même chambrée. Pour qu'ils copient entre eux sans doute.

L'un deux me demande de lui écrire une lettre pour sa femme qui est en train de mourir d'un cancer :

– On s'est connus tout mômes. Dis-lui combien je l'aime. Je voudrais lui dire plein de choses, mais j'connais pas les mots et je sais ni lire ni écrire. Je n'ai que mon chagrin… que j'étale.

Ses larmes secouent ses épaules de déménageur, le refont môme du temps des chagrins incurables. Mort, il n'aurait pas été « plus » rien. Je lui ai écrit sa lettre. Plus tard, mon fils Julian a composé une mélodie.

Ne meurs pas

Refrain
Déjà, quand nous étions enfants
Au doux temps des jeux innocents,
Au doux temps de l'école,
Après la dernière farandole,
Nous arrivions au bout du chemin.

Il nous fallait lâcher nos mains,
Tu me criais : « Au revoir, au revoir ! »,
Mais déjà, sur un dernier regard,
Dans tes yeux un peu de chagrin,
Tu me disais : « Surtout, demain,
Surtout, demain, viens pas trop tard. »

Nous ne sommes plus des enfants,
Nos jeux ne sont plus innocents
Et si loin le temps de l'école !
Où sont passées les farandoles ?
Je t'aime tant, je t'aime tant !

Reste le temps, restent les heures,
Je ne veux pas que tu meures.
Puisqu'on dit que le temps passe,
Que l'on me dise où il passe,
J'irai me cacher pour l'attendre,
Je me battrai pour le prendre
Et je te l'apporterai là,
Mais ne meurs pas !
Crie que tu veux vivre encore,
Et si tu me le demandes,
J'irai jusqu'à Samarcande
Et je tuerai la mort.
Mais ne meurs pas !
Moi, je veux que tu vives
Comme la flûte est au roseau,
Comme tes hanches sont les rives,
Comme je suis le ruisseau.
Méphisto, si tu te presses,
Viens, mon âme est à vendre
Pour un seul jour de jeunesse.
Un jour encore, être tendre !

Écoute, le printemps arrive.
Écoute, il faut attendre un peu.
J'ai tant nagé pour atteindre tes rives ;
Quand j'y serai, je serai vieux.
Crie, mon amour, crie !
J'ai le cœur qui bat l'amble,
Prends la moitié de ma vie
Pour qu'on la vive ensemble.
Tu es l'arbre et la forêt,
Le feu et l'or,
Tu es hier et tu es toujours.
Et dans tes yeux j'ai vu mourir ma mort
À chaque fois que nous faisions l'amour.
Ne meurs pas,
Ne meurs pas !

31

Place Descartes

Quand je retourne à Satory, je ne sais pas si le brigadier-chef a compris que je l'avais piégé. Il n'en montre rien :

– Comme ça, t'es allé de caserne en caserne. Bon, ton collègue t'attend pour pousser la brouette, mais ne joue pas au plus con avec moi, tu vas perdre. Je t'ai à l'œil !

Peut-être pas tout à fait à l'œil, mais pour pas cher ! Je me liquéfie dans la couleur muraille. Je salue tous les gradés que je croise. Sans être ostentatoire, mais je ne fais rien qui puisse me faire remarquer. Je rase les murs et rentre toujours à l'heure après mes permissions.

À la fin des classes, je suis muté à l'École polytechnique. Je fais partie de l'unité casernement. Mon travail consiste à garder propres les sanitaires : couloirs et caserts(30) d'un étage. Et à balayer la cour en automne : pas de feuilles mortes dans le temple du savoir !

S'il est vrai qu'à des degrés divers, les élèves officiers sont tous pointus en mathématiques, certains, qui ont dû consacrer tout leur temps à « Euclide et Poincaré », sont carrément nuls en culture générale. Pas assez de neurones pour tout. Mais pas tous.

Et puis… les tours de garde au poste 5 : passage obligé pour entrer ou sortir sur la place Descartes, en haut de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève.

32

Naître et mourir

Le chagrin ne s'effrite pas. Nous attendons celle ou celui à qui donner le trop-plein d'amour : Jacqueline est enceinte de huit mois. Nous décidons de nous marier, en toute intimité. Nous ne connaissons pas les témoins. Toujours des « potentiels » qui s'attardent sur les marches de la mairie. En échange d'un billet, ils témoignent du bonheur des autres. Nous ne faisons pas la fête mais nous sommes contents tous les deux.

Un soir, je rentre du chantier, Mme Molitor m'annonce que Jacqueline est « à l'hôpital Lariboisière ». Julian est né. Je compte aller les voir après m'être un peu lavé. Puis Mme Molitor m'interpelle :

– Un coup de téléphone pour toi… tu dois rappeler !

L'appareil est sur le comptoir et je m'exécute. Une voix de femme s'échappe du combiné :

– Ici l'hôpital de Villeneuve-Saint-Georges, je vous écoute.

– Vous m'avez demandé de vous rappeler. Je m'appelle Leny Escudero.

– Vous êtes de la famille de Maria-Elena Escudero ?

– C'est ma petite sœur.

– Votre sœur a eu un accident de voiture. Elle est décédée et…

Je n'ai pas entendu la suite. Je suis tombé sur le dos, à la verticale, mais j'étais déjà inconscient avant que l'arrière de mon crâne cogne sur le sol. Peut-être pour qu'en me réveillant je puisse croire quelques instants avoir fait un cauchemar.

Quand j'ouvre les yeux, je suis allongé sur trois chaises. Je me redresse. Je sais que c'est la réalité. Mme Molitor me serre de dos contre son opulente poitrine :

– Pleure, mon petit Leny… pleure… crie… tout le monde t'aime ici.

C'est sûr, la compassion est dans tous les regards et je libère mes larmes, sans pudeur, sans honte, comme devant des compagnons.

– Leny, tu dois être fort. On va te conduire à Larib'[31], tu ne dois rien dire à Jacqueline, qu'elle ne se doute de rien. Elle pourrait faire une montée de lait. Elle pourrait en mourir.

33

Des larmes et du bonheur

Dès mon arrivée à la maternité, une infirmière m'accompagne vers la chambre de Jacqueline. Je lui raconte un peu… et lui demande d'invoquer un prétexte pour écourter ma visite. Elle me comprend et confirme qu'une montée de lait peut s'avérer dangereuse pour la maman. Je pénètre dans la pièce. Jacqueline est assise dans son lit, le dos calé par de gros oreillers. Le berceau de Julian disposé contre le sien. Le temps d'y parvenir, resurgit dans ma tête un remugle de souvenirs, de tumultes, de cris et d'oiseaux. Je me penche pour voir mon fils pour la première fois. Il dort… Je me penche plus encore pour poser ma bouche sur sa joue et je n'essuie pas la larme qui roule sur sa paupière. Je me redresse et regarde Jacqueline qui ne m'a pas quitté des yeux. Je m'approche d'elle et l'embrasse emprisonnant son visage dans le creux de mes mains. Et j'enfouis le mien dans ses cheveux. Elle sent mes larmes couler dans son cou… elle veut me voir :

– Tu es triste ?

– Oh ! non… Il est beau, notre fils.

– Mais tu pleures…

– C'est de bonheur… Tu sais aussi pourquoi je pleure…

Elle sait aussi, même si moi je mêle mes chagrins pour n'en faire plus qu'un. L'infirmière revient et me demande de partir.

Je saute dans un taxi pour me rendre à l'hôpital de Villeneuve-Saint-Georges. Je n'écris pas le nom de la ville sur un papier et je n'y chanterai jamais. Je dois me rendre à la morgue pour reconnaître ma petite sœur. Puis, je vais au commissariat pour les formalités d'usage. Dans le bureau, se trouvent le propriétaire du camion et sa femme. Le commissaire me remet le sac à main et les effets personnels de ma petite sœur. Je signe une décharge. La femme prend la parole :

– Oui mais nous... dans cette histoire... notre camion ne va pas travailler pendant plusieurs jours. Et la perte...

Elle n'a pas le temps de finir sa phrase. Je la bascule sur la table, la prends à la gorge et je serre. C'est le commissaire qui me fait une clé au cou pour que je la lâche, me murmurant :

– Calme-toi... calme-toi... calme-toi...

Il desserre son étreinte.

– Ça va, commissaire... ça va, je regrette ce que j'ai fait, je regrette de...

Je tremble. Je suis en larmes. Elle est retournée s'asseoir. Elle hurle.

– Je veux porter plainte. Il voulait me tuer...

Son mari se lève, la décolle de sa chaise et lui balance une gifle à la volée :

– Tu me fais honte... tu me fais honte ! Il n'y aura aucune plainte.

Il la gifle à nouveau :

– Ou alors il te faudra porter plainte contre moi aussi !

Il vient vers moi, me serre fort, tremble autant que moi, je sens ses larmes couler dans mon cou et à l'oreille...

– *Yo tambien, soy hijo de la Republica española*[32].

Elle se tait, stupéfaite. Le commissaire reprend la parole :

– Ça va aller ?

Je baisse la tête. Nous nous asseyons tous. Deux agents restent en position verticale derrière nous.

– Madame, si vous souhaitez porter plainte, je suis prêt à l'enregistrer. Qui plus est, je suis témoin pour dire que M. Escudero vous a agressée, que votre mari vous a giflée et je suis témoin aussi de tout ce que vous avez dit.

Elle bredouille, larmoyante :

– Je regrette, vraiment...

Son mari se lève. Le commissaire n'a plus besoin d'eux. Elle me demande pardon. Le commissaire me fait des condoléances et je m'en vais.

Le crève-cœur est à venir. Pour le moment, je suis seul à avoir le chagrin. Il ne se divise pas. Il va falloir aller porter le malheur à la maison. En entier, pour chacun, sans qu'aucun n'en perde une miette.

C'est en banlieue, pas loin. Muni des papiers de ma petite sœur et de l'acte de décès, je découvre, stupéfait, le certificat de naissance et l'existence de sa fille Corinne ! Je me rends chez la nourrice. Elle est avec son mari. Je leur apprends l'accident sans pouvoir retenir mes larmes. Elle est un peu réticente à me remettre la gosse. Ma petite sœur n'ayant mis personne au courant de la naissance de son enfant. J'apprendrai plus tard que ma sœur aînée était dans le secret...

Le mari de la nourrice après avoir lu tous les documents, sans doute ému par ma souffrance :

– Vous l'emmenez où ?

– D'abord à Belleville où j'habite, demain chez mes parents en province.

– Vous êtes venu en voiture ?

– Non... en autobus et taxi.

– Je vous raccompagne à Belleville.

Sa femme couvre Corinne de baisers, me remet ses affaires qu'elle a mises dans un sac me disant que je peux le garder et m'embrasse très fort mêlant son chagrin au mien.

Arrivés à Belleville, Mme Molitor m'arrache presque mon précieux colis. Elle couvre la fillette d'affection. Toutes les femmes présentes ont les yeux humides. Elles m'embrassent toutes. Les mecs me serrent fort contre eux. Tapes affectueuses dans le dos.

– Madame Molitor, je dois prévenir l'École.

Je demande l'adjudant Buisson. Je l'informe du drame et lui explique que je dois aller voir mes parents et que ma permission sera caduque.

– Vas-y, je te signe une autre permission et la fais parvenir chez toi dès demain après-midi.

– Je serai déjà parti mon adjudant.

– Si tu es contrôlé par la police militaire ou par la gendarmerie, tu leur dis de téléphoner à l'École et de demander l'adjudant-chef Buisson. Reçois mes condoléances et ne te fais aucun souci pour ta permission. Tu es en règle.

Je retourne à Lariboisière. En arrivant, j'explique toute la situation à la sage-femme et lui demande d'écourter la visite à cinq minutes. Dès que je revois mon fils, j'essaie de me retenir, mais mes larmes jaillissent à nouveau. J'ai peur que cela finisse par alarmer Jacqueline.

– Tout va bien ?

– Oui, tout va bien.

– Tu pleures de bonheur alors !

– Oui, c'est le bonheur qui me fait pleurer. Il est beau, notre petit homme. Je lui explique que je ne pourrai venir ni le lendemain ni le surlendemain.

Comme convenu, une infirmière arrive pour me chasser de la chambre.

34

Corinne et Martine

Je prends le train, Corinne dans les bras. En entrant, je vois qu'ils sont là. Je les rassemble dans mes bras. Je veux les toucher tous. Je ne retiens pas mes sanglots. Ils savent déjà que j'arrive avec le malheur. Ils se serrent contre moi. Dans le même souffle je dis :

– Maria-Elena n'est plus. Elle est morte dans un accident de voiture.

Tendant le bébé :

– C'est Corinne, sa petite fille et moi… j'ai un petit garçon.

Je sais que la gosse aidera ma famille à survivre. Il faut être vivant pour avoir du chagrin. Le malheur, celui qui efface toutes les couleurs quand tout devient blanc, je n'en parlerai pas beaucoup, parce que toute la famille attendra le grand silence pour oublier.

Le jour même, mes parents confient Corinne à Mme Dussucre, leur meilleure amie, et nous reprenons tous le train pour Paris. Peut-être à cause de la tradition, nous passons par l'église. Je n'ai pas le cœur à m'y opposer. Deux jours après, ma famille reprend le chemin du retour. Ils ne visiteront pas Julian et Jacqueline, toujours à l'hôpital Lariboisière. Ils ont peur de ne pas pouvoir cacher.

Ils veulent aussi retourner vite auprès de Corinne. Elle est déjà leur fille, leur sœur, leur lien de sang. Un autre soleil dans leur vie. Elle sera leur raison de vivre. Celle qui fait déjà qu'ils pourront rire à nouveau et se le pardonner.

Je vais voir Jacqueline et Julian. Cette fois, je peux rester plus longtemps. Je n'ai plus de larmes.

– Tout va bien, Leny?

– Mais oui, tout va bien, ne t'inquiète de rien.

– Quand tu es venu les premières fois, j'ai eu l'impression que tu avais un problème, un gros.

– Mais non. Pas du tout. On pleure aussi avec le bonheur.

On me permet de prendre mon fils dans mes bras. Je tremble. J'ai peur de lui faire mal. Cela m'empêche de le serrer contre moi. Jacqueline m'informe de l'agenda:

– Je rentre à la maison dans deux jours.

– À quelle heure?

– Vers dix-huit heures.

– Je viendrai vous chercher en taxi. Je m'arrangerai à l'École pour pouvoir venir. J'ai acheté tout ce que tu m'as demandé. Tout est prêt.

Il y a de longs silences et une infirmière vient me reprendre Julian. Elle le couche et me demande de partir, elle doit faire les soins à la maman. Le lendemain, à l'École, j'écris une chanson: *La Procession.*

Les cauchemars vont m'assaillir durant des mois. Je me réveille en hurlant. Jacqueline fait très attention à moi. Quand je m'agite trop dans le lit, elle me réveille tout doucement et me rassure. Ces nuits-là, je me lève pour me pencher sur le berceau de Julian, pour écouter sa respiration. Il dort tranquille.

J'ai mis les effets de Maria-Elena dans ma valise en bois. Jacqueline m'a dit plusieurs fois de ne pas les garder. Je n'y arrive pas.

Elle est la plus jeune première d'atelier, dans la haute couture. C'est elle qui prend les mesures des clientes, elle qui conçoit la toile et définit le patron. Une véritable artiste dans son domaine. Elle habille une clientèle très fortunée. Parfois, ce sont des vedettes de cinéma.

Dès la naissance de Julian, elle démissionne et prend du travail à domicile. Elle ne veut confier notre fils à personne. Elle le veut vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Pendant quelque temps, son ancienne maison lui confie des tâches. Ce soir, exceptionnellement, elle doit se rendre chez Martine Carol. Emblématique «sex-symbol» des années 1950, cette actrice est associée au personnage cinématographique qui l'a rendue célèbre, «Caroline chérie», adapté des romans de Cécil Saint-Laurent. Battue en brèche par l'étoile montante, Brigitte Bardot, sa notoriété est sur le déclin, définitivement assassinée par la «nouvelle vague».

Je suis en permission, Jacqueline m'entraîne chez elle, avec Julian dans les bras. Nous prenons le métro et arrivons pile à l'heure. L'homme qui nous ouvre a l'air étonné par notre petite équipe, mais l'actrice de cinéma surgit derrière lui:

– Bonsoir, Jacqueline.

Elle se tourne vers moi.

– Vous êtes le mari et lui, c'est Julian...

Mutine, elle rajoute:

– Je prononce bien!

Je réponds:

– Son premier prénom, c'est Pascal; mais pour nous, c'est Julian... le prénom de son grand-père paternel.

– Qu'il est mignon!

Des «Areuh... areuh...» et des «que je te bave de bonheur», la risette humide, complètent la présentation de Julian.

– Et vous, votre prénom?

– Leny.

– Avec un I ?

– Non, un Y. Avec un I, c'est un prénom féminin allemand, comme Leni Riefenstahl, et c'est aussi un prénom américain…

– Mais vous êtes de quelle origine ?

– Espagnole. Mon petit père est gitan. Leny, c'est mon second prénom. Il n'apparaît pas sur le calendrier, alors il n'est pas inscrit dans le Grand Livre.

Elle ne me demande pas le premier. J'en conclus que Martine Carol est une grande dame.

Les femmes passent dans une autre pièce et nous restons avec Jean-Luc son mari. Il s'est plongé dans une revue de sport hippique. Y a des « gails[33] » sur la couverture. Je ne les aime pas trop. J'ai de la rancune.

Il se passe un bon moment puis elles reviennent dans le salon. Martine Carol est revêtue d'une toile grise de plusieurs morceaux assemblés avec des épingles partout. Comment fait-elle pour bouger sans se piquer ? En regardant plus attentivement, je remarque que les pointes des épingles sont toutes tournées vers l'extérieur. Sacré boulot ! Ainsi, déjà, on devine la robe. Martine parade. Sa plastique est irréprochable.

– Alors, Jean-Luc ?

– Cette robe t'ira très bien… très bien.

Elle se tourne vers moi :

– Et vous ?

Je ne dis rien, je ne sais pas faire des compliments. Je bredouille :

– Vous êtes très belle !

Elles repartent et réapparaissent comme par enchantement. Martine s'est rhabillée et Jacqueline porte un sac en papier contenant la toile. Martine nous offre à boire, mais c'est l'heure du biberon, nous rentrons. Jacqueline me dit :

– Elle est sympathique.

– Lui, c'est un bouffi !

35

René, le solitaire

Un nouveau locataire crèche à l'Hôtel des Lilas. Sa piaule est au premier, côté rue. Il s'appelle René. Une armoire à glace. Des yeux vert pâle, chauds comme des glaçons. Au début, pas bavard. Et puis, on devient amis. On parle davantage.

Il a fait une partie de la guerre. Rhin et Danube. Il a appartenu aux troupes d'occupation en Allemagne. Il sévit surtout dans le marché noir. Sa spécialité : les cigarettes américaines. Il me raconte qu'une nuit, sur les bords d'un canal, il attend la livraison d'un GMC bourré de cartouches de cigarettes. Les Américains sont trois. Dès qu'ils descendent du camion, ils veulent voir l'argent. René leur dit qu'il doit d'abord vérifier la cargaison et leur indique qu'un de ses amis attend avec l'argent, caché aux abords du lieu. Les gars n'ont pas l'air d'apprécier. Il devait être seul. René soulève la bâche. La cargaison est là, mais il se méfie. Il ne les sent pas. Par le blouson entrouvert de l'un d'eux, il a vu la crosse d'une arme coincée dans le pantalon. Il est persuadé que le GMC a été vendu plusieurs fois. Ils vont le descendre. Il n'attend pas. D'abord… celui dont il a vu l'arme. Il ne tire que trois coups, bascule les corps dans le canal et jette son arme loin des dépouilles. Il se met au volant et va faire sa livraison.

Il est arrêté pour un contrôle par une patrouille de M.P. L'enquête ne fera pas le rapprochement avec le reste des carcasses déchiquetées par les hélices des péniches qui naviguent sur le canal. Il prend deux ans avec sursis pour trafic de cigarettes. Les macchabées ne devaient pas être blanc-bleu sur les registres de l'armée.

– Alors, t'es pas allé au trou?

– Pas cette fois-là. J'ai eu moins de chance le dernier coup. J'en sors, avec une petite remise pour bonne conduite et je vais t'apprendre un truc: c'est plus difficile d'avoir une bonne conduite au trou que dehors.

Je ne le pousse pas à raconter. Il en a envie:

– J'ai braqué la perception du XVe arrondissement. Tu sais, le dernier jour des impôts, les braves citoyens font la queue pour apporter… J'avais une traction, garée presque devant la façade, moteur tournant, ma copine au volant. Elle avait insisté pour venir. Je l'avais mise au parfum[34]. Je n'aurais pas dû. Je suis entré avec les derniers payeurs, j'ai braqué tout le monde. Les percepteurs mettaient les billets dans de grands sacs en toile de jute. Plus qu'à se servir! J'ai fauché quatre sacs. Je suis sorti, la voiture n'était plus là. J'ai vu un vélo posé contre le mur. J'ai lâché trois des sacs et j'ai pédalé comme un fou. Une meute hurlante m'a cavalé après. Et puis, la chaîne du vélo a grippé. Les braves citoyens m'ont sauté dessus, brandissant l'acquit qui prouvait qu'ils avaient payé leur tribut. Ils couraient après un fric qui n'était plus à eux, mais ils cognaient comme si! Les assises… J'ai bénéficié des circonstances atténuantes: aucun chargeur dans mon calibre. J'ai pris huit ans. J'ai toujours dit que j'étais seul. Ma copine n'a pas balancé[35]. Elle a pris peur, ce n'est pas pareil. C'était de ma faute, je n'aurais jamais dû la mettre sur ce coup-là. Elle m'a suivi par amour…

On y était. J'allais sûrement la connaître d'ici peu!

Elle, je ne sais pas; mais lui, il est amoureux. Il a déjà pardonné. Il s'est convaincu de ce qu'il me disait en me le disant. Ainsi, le moment venu, il n'y aurait pas de moments gênants. Il la protégerait encore. C'était un vrai dur, mais amoureux comme un môme.

On est vite devenu inséparables. D'autres auraient dit que c'était un beau mec[36], qu'il faisait le poids pour l'être. Mais pas lui. Il ne fréquentait pas du tout le milieu. Il méprisait, et avait toujours «travaillé» en solitaire. Il détestait particulièrement les fourgues[37], les macs qui vivent du pain de la fesse et qui balancent à tout va pour tenir le pavé.

Depuis sa sortie, il est grutier, dans le bâtiment. Il préfère ça, plutôt que faire le manœuvre avec une pelle et une pioche et la paie est bonne.

Beaucoup de grues dans le ciel d'Île-de-France. Si elles perdaient leur bras, Paris et sa banlieue ressembleraient à un vaste champ pétrolifère.

36

Une furie

Une nuit, il doit être trois heures du matin, un bruit me réveille. C'est l'été, j'ai laissé la fenêtre entrouverte. Je distingue une forme humaine qui pousse la vitre pour l'ouvrir davantage. Je me lève rapidement, empoigne la carafe de lait, la lève au-dessus de ma tête, ouvre d'un coup la fenêtre, prêt à frapper. C'est une femme.

– Vous cherchez quelqu'un ?

Elle hurle :

– Je t'ai trouvé, ordure ! C'est toi que je cherche !

– Tu dois faire erreur. Et ne crie pas, parce que les voisins vont rappliquer ici en peu de temps, et ils ne vont pas être contents.

– Si tu ne veux pas que je crie, viens dans la rue qu'on s'explique.

– J'arrive.

J'enfile mon jean, mes baskets et un pull, et je descends, malgré Jacqueline qui me supplie de ne pas y aller. Mais je ne peux pas laisser cette furie réveiller tout le quartier. Déjà, le petit hurle dans son berceau. Cette nana m'inquiète.

Elle m'a bien regardé et elle persiste dans son délire. Je suis sûr de ne l'avoir jamais croisée. Deux mecs l'accompagnent. Elle vocifère sa haine :

– Tu vas payer, salaud !

Je m'adresse à son escorte :

– Je ne sais pas ce qu'elle vous a raconté, mais je peux vous dire que je ne l'ai jamais vue. Elle vous a berlurés[38]. La totale !

Elle a dû les convaincre. Sans dire un mot, celui qui est resté près d'elle s'avance lentement vers moi, les bras pendants. Dans la main droite, il tient un couteau. J'ai vu la lame scintiller. C'est un consciencieux, il nettoie après usage.

Tout ce raffut a sans doute réveillé du monde… qui s'est rendormi. Un silence trompeur enveloppe la nuit. Pas tout le monde ! René ne s'est pas rendormi : il a regardé de sa chambre et il a vu. Il ne perd pas de temps. Il saute par la fenêtre, retombe bien sur ses pieds, plie un peu et se redresse entre l'homme à la lame tranchante et moi. Tout va très vite. Il arrête le geste du méchant en lui bloquant le bras qu'il ramène en arrière, le remontant au-dessus de la tête, mais pas dans le bon sens. À l'envers. Les os craquent. Le couteau tombe par terre. L'inconnu à genoux, prêt à tourner de l'œil. C'est suffisant pour tout le monde. La « furie » et l'autre type ramassent leur pote et se tirent aussi vite qu'ils le peuvent.

– Qu'est-ce que tu leur as vendu qui n'a pas voulu cuire ? me demande René.

– C'est la première fois que je les vois. Peut-être que la nana avait un compte à régler avec le locataire qui occupait ma piaule avant, ou qu'elle s'est gourée de chambre. En tout cas, elle m'a pris pour un autre. J'ai peut-être un sosie, mais elle ne m'avait pas l'air d'être claire. Elle a dû se bousculer les méninges avant de venir. Avec quoi, j'en sais rien, mais sûrement pas avec une camomille. En tout cas, merci.

– Dimanche, on mange le poulet à la maison. T'es invité avec Jacqueline.

J'ai eu du mal à me rendormir. J'étais sûr, mais... Je n'ai jamais su. Ils ne sont jamais revenus. Elle a dû reconnaître son erreur.

René est le roi du poulet rôti avec pommes de terre finement découpées, bien revenues dans la sauce. Un régal. À part les os, il n'y a jamais de restes. J'étais sûr que sa nana devait être belle. Elle l'est. Et comme elle ne s'en contente pas, elle est très cultivée. René aussi. Au trou, ça laisse des temps libres pour bouquiner et René a voulu tirer d'une situation négative tout le positif qu'elle pouvait offrir. De là à dire: « Allez au trou pour vous instruire ! »

Le déjeuner se passe très bien. Il est fol amoureux. Devant nous, il ne dissimule pas. Et ce n'est pas la pudeur qui lui manque. Un bon dessert et nous laissons les amoureux en tête à tête, pour le café. C'est la première fois qu'elle vient. Peut-être est-ce pour ne pas lui imposer une intimité trop rapide qu'il nous a invités. Elle pourrait se lever en même temps que nous. Mais, elle reste. Pendant le repas, nulle parole qui puisse révéler les confidences de René. Je n'en ai pas parlé à Jacqueline par respect pour mon pote.

37

Une fille bien nichonnée

Place Descartes, il y a deux cafés. L'un fréquenté par les X. L'autre par les habitants du coin et par les soldats, Chez Bacchus : une grande salle avec bar et une deuxième désaffectée où s'empilent tables et chaises. Je suis plus souvent dans la pièce abandonnée, avec un mec que j'ai rencontré là et qui joue de la guitare : Christian Sarrel. Je lui chante mes chansons et très rapidement, « à la feuille[39] », il m'accompagne. Au début, il n'y a que nous ; et puis, petit à petit, la patronne dresse des tables et sert des clients qui, entendant la musique, changent de salle. Au bout de quelque temps, la patronne nous offre les casse-croûte, la boisson et une carafe de lait. Ce sont mes premiers contacts de « faiseur de chansons » avec des gens que je ne connais pas. Ils ont l'air d'apprécier.

De plus en plus de curieux viennent prendre place dans la salle. Il y a même des habitués. La patronne en profite pour augmenter légèrement le prix des boissons et des casse-croûte. Elle nous en concède un peu moins déjà. Christian Sarrel ne veut pas de sa part et me donne tout. Il est sous contrat chez Philips et a déjà enregistré un 45 tours de quatre titres. Il est persuadé que je pourrais

faire carrière dans la chanson. Plus persuadé que moi. Je suis conscient de mes faiblesses. J'ai horreur de ma voix et, qui plus est, j'ai des problèmes avec la mesure. Je ne connais rien à la musique et si je pars en mesure avec Christian, c'est parce qu'il me fait signe que nous terminons ensemble. Je ne suis jamais sur les accords. La mélodie de mes chansons chante dans ma tête pendant l'écriture du texte, je ne la commande pas. Elle s'invite et elle est la bienvenue. Christian transcrit ces mélodies sur le papier. Lui, il sait faire. Je ne saurai jamais. Au début, ça me complexe un peu et puis je me dis: « Tu écris un bouquin en français, quelqu'un le traduit en chinois, c'est toujours ton bouquin. » Alors, c'est toujours ma musique. C'est ce que ne cesse de me répéter Christian.

Un après-midi, une cliente, jeune et jolie, venue plusieurs fois écouter les chansons, m'aborde en m'offrant un casse-croûte. Je me contente d'un verre de lait. J'ai déjà mangé. Je veux dire: je n'ai plus faim. Je lui dis que je ne pourrai pas rester longtemps; je dois faire une relève de poste. Elle me donne rendez-vous le soir d'après dans une boîte, La Montagne Sainte-Geneviève, juste en face de l'École. Le lendemain soir, sans permission mais avec un pote au poste 5, je vais au rendez-vous. La piste n'est pas grande et totalement occupée par des couples de filles. Pas un mec. J'ignorais la particularité de l'endroit. Elle est assise, seule en bordure de piste. Je m'assieds près d'elle:

– Salut!

– Salut!

Sa civilité n'indique pas la reconnaissance. Elle a l'air étonnée. Je me dis: « Merde, les filles, quand elles s'y mettent, elles arrivent à être aussi abruties que les mecs. »

– Tu m'as bien dit de venir te retrouver ici ce soir?

– Je devais être bourrée...

Je suis prêt à me lever quand...

– Lève ton cul de là! C'est ma place.

Elle se tient au-dessus de moi, sapée comme certains mecs: costume trois pièces, chemise blanche, cravate. On pourrait croire... Elle me « griffe » l'épaule pour m'arracher de ma chaise. D'un revers de main, je « balaie » la sienne. Je suis debout:

– Il y a maldonne. Excusez-moi, je vais sortir.

Je la regarde bien en face, mais bien tranquille.

– Réveille-toi, c'est un cauchemar.

La piste entière s'est immobilisée. Elles nous regardent toutes. Attendant, friandes, gourmandes. Elles vont être déçues. Je ne me bats pas avec les filles même en costard. Moi pas, elle oui! Elle a balancé deux beignes à celle que je crois être sa copine, avec une enclume à l'aller-retour. Je n'interviens pas, la victime n'appelle pas au secours. Je me dirige vers la sortie, j'y arrive quand, d'une bourrade dans le dos, la hargne précipite le mouvement. Nous nous retrouvons sur le trottoir, accompagnés des « Vas-y, pète-lui la gueule à cet... ». Elles en connaissent plein, de formules incantatoires pour sublimer leur championne. Je me dis: « Et merde! »

La rue de la Montagne-Sainte-Geneviève se trouve en pente raide. Elle est sur le haut. J'essaie de discuter:

– Je t'ai demandé de m'excuser. Apparemment, tu ne veux pas. Je suis de Belleville. Je sais me la donner. La rue, c'est mon truc. Alors, je ne vais pas me débiner en courant. Je n'ai pas de permission pour être là. Alors, si on fait trop de bruit, qu'un garde de l'École ouvre sa fenêtre et me voit, tu sauras qu'il y a un mec qui a une grosse rancune pour toi, et...

Je n'ai pas le temps de finir, elle se rue sur moi, toutes griffes dehors. Elle se sape comme un mec, elle se bat comme une fille. Je m'efface. Il ne me manque que la cape. Elle est en dessous. Elle charge à nouveau. Même mouvement, elle balafre l'air. Elle est au-dessus. Elle fonce

à nouveau. Cette fois-ci, elle me rate de peu: j'ai dû me cogner la tête contre le mur pour l'éviter. Elle souffle fort. Je n'ai pas essayé de rendre, mais j'en ai marre et je la préviens à nouveau:

– T'as essayé deux fois, t'as montré à tes copines que t'étais pas une dégonflée. Mais si tu essaies une troisième fois, il n'y aura pas de quatrième!

Elle essaie, je ne bouge pas. De la droite, j'écarte les dents de scie; de la gauche, je touche son foie. Elle me tombe presque dans les bras. Ses copines s'empressent et la portent à l'intérieur.

– On ne peut pas gagner à tous les coups.

Et je me rentre.

Une dizaine de jours plus tard, on se croise place Descartes. Je m'arrête. Elle aussi.

– Ça va?

– Ouais. Mieux que l'autre soir. J'avais picolé. Cela rend bête parfois.

Elle enchaîne:

– Tu me pardonnes?

– J'ai pas à pardonner, y a pas offense.

On se promet d'aller boire un café ensemble un de ces jours. Au Bacchus.

Elle passe un après-midi. Christian et moi sommes toujours au même endroit. Elle écoute les chansons. Après, nous buvons les cafés promis et tout de go je lui dis:

– En tout cas, t'es bien nichonnée.

– Tu te fous de moi!

Elle est plate comme une hostie...

– Quand un mec assure, on dit qu'il « a des couilles ». Quelquefois, elles sont toutes petites et même, parfois, il n'en a qu'une. Quand c'est une fille, je dis qu'elle est bien « nichonnée », même si...

On se quitte sans rancune.

Je dis à Christian Sarrel que je vais aller voir des éditeurs avec mes chansons.

– Pour quoi faire?

– Pour qu'ils les proposent à des artistes.

– Tu ne devrais pas faire ça.

– Qu'est-ce que je dois faire alors?

– Tu dois les chanter.

– Arrête. Ici, ça passe parce que les gens s'emmerdent tellement qu'ils n'écoutent que les paroles, ils n'entendent pas ma voix.

Il n'insiste pas cette fois-ci. Mais il y reviendra toujours.

38

Fouteur de merde

À l'étage où je suis, il y a le casert du « major(40) ». Les majors ont presque autant de pouvoir que le général commandant l'École.

Un jour, je balaie, ils sont plusieurs dans la piaule, dont le major. C'est lui qui parle :

– Alors, personne ne connaît l'histoire du « coup de Jarnac » ?

Un silence.

– Personne ne peut me renseigner ?

Les mots m'échappent.

– Moi, je peux.

Il se tourne vers moi, souriant :

– Tu peux ? Vas-y, on t'écoute.

Il n'y a pas l'ironie du doute dans son invitation.

– C'est sous le règne d'Henri II. Diane de Poitiers fait courir le bruit que le comte de Jarnac serait l'amant de sa belle-mère. Le Dauphin va reprendre le ragot à son compte et, quand Jarnac en demande raison, un Dauphin ne pouvant se battre en duel, il désigne le comte de La Châtaigneraie comme le champion le représentant. C'est un assassinat prémédité. Le comte de La Châtaigneraie a la réputation, non usurpée, d'être la plus fine lame

du royaume. Certains convoitent déjà la veuve Jarnac. Ils seront déçus. Jarnac sait aussi qu'il n'a aucune chance. Alors, dès le premier engagement, il s'accroupit et, avec la « taille » de son épée, il tranche le tendon de son adversaire. Le comte de La Châtaigneraie est à terre, à la merci de Jarnac qui lui fera grâce. Autre définition : le « coup de Jarnac » a la réputation d'être un mauvais coup perpétré par quelqu'un qui ne respecte pas les règles en usage. Mais je ne suis pas d'accord.

Les autres, je ne sais pas, mais le major n'en a pas perdu une miette. Il s'ensuit un véritable questionnaire de culture générale, avec la question que je savais certaine :

– Qu'est-ce que tu as fait comme études ?

– J'ai un diplôme que je suis sûr être le seul à posséder dans cette pièce.

Les autres aussi dressent l'oreille. Le major avec un grand sourire :

– Ah ! oui... Lequel ?

– Le certificat d'études primaires.

– Le certificat d'études primaires ? Cela n'existe plus.

– Aujourd'hui, la scolarité est obligatoire jusqu'à seize ans. En mon temps, c'était quatorze ans. La fin de la scolarité était sanctifiée par un examen qui s'appelait le certificat d'études primaires et je l'ai eu.

– Tu t'es arrêté là ?

– Oui. Non, plus tard, j'ai passé le brevet, mais ça ne compte pas.

– Tu as fait des études alors ?

– Non, j'ai quitté l'école à quatorze ans.

– Tu n'as pas fait d'études, même jusqu'au bac ?

– Non.

– Tes parents n'avaient pas les moyens d'assurer tes études ?

– Ils n'en avaient pas les moyens, mais un inspecteur d'académie avait très fermement proposé à mes parents

de subvenir à mes besoins aussi loin que je pousserais mes études. Une chambre d'étudiant à Paris comprise, pour donner plus de poids à son offre.

– Et alors ?

– Je n'ai pas voulu.

– Cela ne t'embêterait pas que je te mette au tableau deux heures par semaine ?

– Je ne veux pas.

Il n'a pas insisté.

Mais une ou deux fois par semaine, il me retient dans le « casert » pour me donner des cours de mathématiques. Je lui ai dit qu'à l'école, c'était ce que j'aimais le moins : l'arithmétique.

– Rien à voir ! Je suis sûr que tu aurais pu faire un grand matheux.

Il me fait rigoler.

– Je vais te poser des petits problèmes qui n'ont rien à voir avec le savoir.

Il me raconte ce qu'il appelle le « paradoxe de Thèbes ». Un homme cherche le chemin pour se rendre à la cité de Thèbes. Sur sa route, il rencontre un vieil homme auprès de qui il se renseigne. « Vous savez que Thèbes est une cité interdite... Bien. Continuez votre chemin, vous allez arriver à une fourche. Votre route se divise en deux voies, l'une d'elles mène à Thèbes. À l'intersection des chemins, il y a deux hommes : l'un d'eux dit toujours la vérité, l'autre ment. Vous pourrez poser une seule question à l'un d'eux, sans savoir qui est le menteur et qui dit la vérité. Si vous vous trompez, ils vous mettront à mort. Vous pouvez encore rebrousser chemin. » Le soir venu, notre voyageur arrive à Thèbes. Quelle question a-t-il posée ? Ne réponds pas maintenant, tu me diras demain. C'est de la logique pure. Je suis sûr que tu peux trouver.

Le lendemain, je lui donne ma réponse... Il a l'air plus heureux que moi.

Il me concocte d'autres énigmes du même tonneau. Tout ça au tableau noir, sous le regard indifférent des autres élèves. Certains me haïssent, mais ils ne disent rien : il est le major, il a tous les droits ou presque.

Un soir, ils font la fête, ils sont tous dans la chambrée quand je viens faire le ménage. Au pied d'un des lits, une flaque de dégueulis. Je tourne autour sans y toucher et m'apprête à quitter les lieux. À la porte, un des élèves m'agrippe à l'épaule. Je me retourne, il me désigne la tache malodorante :

– Et ça ?

– Quand on a un peu de pudeur et de savoir-vivre, on le nettoie soi-même.

– Les tapins[41] sont là pour nettoyer !

Il ponctue son propos en me mettant une beigne. Je ne réfléchis pas. L'insulte plus la beigne, ça m'indispose. Je le gifle aussi, mais à poing fermé. Je lui fends les lèvres et l'arête du nez. Les autres n'interviennent pas pour nous séparer, il a déjà abandonné. Pour m'empêcher de le finir, le major me calme. L'autre couine comme un cochon qui voit ses frères se faire égorger. Il pisse le sang :

– Tu ne vas pas t'en sortir aussi facilement !

Le major me demande de quitter la chambre :

– Je m'en occupe !

En retournant au quartier, je sais que je vais au-devant des ennuis.

L'élève fait le rapport au capitaine qui me colle quinze jours de cellule. Moi, ça me va. C'est vite tiré quinze jours. Ce qui m'embêterait, c'est qu'on me retire de l'École. Je suis à Paris, à quelques stations du métro de Belleville. Mais la punition ne convient pas au major. Il demande le rapport du commandant qui lève la punition.

Je n'ai pas le temps de me réjouir. L'élève en réfère au colonel qui me colle deux mois de forteresse. Isolement

total. Motif: a frappé un officier après un refus d'obéissance. Le major non plus n'abandonne pas. Il réclame un rapport du général et, pour bien marquer sa détermination, il organise – du jamais vu! – un «sit-in» dans la cour de l'École, suivi par les deux tiers des élèves. Certains accompagnent le mouvement pour des motivations diverses. Ils brûlent un mannequin empaillé décoré des cinq barrettes dorées. Je suppose que ce colonel a dû s'attirer pas mal de rancœurs chez les élèves. Beaucoup profitent de l'occasion qui leur est offerte, d'autant que le major a initié la manifestation. Moi, par contre, je crève de trouille. Je n'ai pas été reçu premier au concours d'entrée à «Normal Sup», pas reçu premier au concours d'entrée à l'X. Je ne suis qu'un simple bidasse instrumentalisé par des êtres qui règlent leurs comptes avec un colonel. Je suis convaincu en revanche de la sincérité du major. Cela ne me rassure pas totalement quand même.

Au milieu de l'après-midi, on vient me prévenir: je suis convoqué chez le général. Je flotte dans mes godasses. Il est assis à son bureau. Le planton s'est retiré. Je salue, bien raide. Je reste au garde-à-vous. Il continue de lire un dossier, puis il pose ses deux mains à plat sur les feuillets semblant dire: «Voilà une affaire de réglée.» Cela ne doit pas me concerner, c'est trop épais. Il lève les yeux sur moi, avec un mouvement du menton qui me rappelle quelqu'un:

– Approchez. Alors, on frappe un officier?

– Mon général…

– Taisez-vous. Vous parlerez quand je vous le dirai.

C'est dur, mais je la ferme. Ses galons font de lui un poids lourd, je reste «welter[42]».

– Non seulement vous frappez un officier, mais en plus vous foutez la merde! Je n'ai jamais vu ça. Unique, impensable! C'est sûr, vous ne l'avez pas fomenté. Vous seriez un génie et, si c'était le cas, je rendrais mes étoiles.

Comme aurait dit Alphonse Allais: «Il a tort de déranger le pluriel. Il n'en a qu'une.»

– Mais vous n'êtes pas un génie, hein? Vous n'êtes pas un génie…

En appuyant bien sur chaque syllabe, comme si, ayant établi que je n'étais pas un génie, j'étais évidemment le dernier des demeurés, ou le premier.

Je garde le silence.

– Répondez…

– Non, mon général.

– Non quoi?

– Non, je ne suis pas un génie, mon général.

– En tout premier, vous allez présenter des excuses à l'élève officier que vous avez frappé. Ensuite, vous ferez trois mois, au poste 5 de nuit, sans aucune permission. Et pour terminer… Vous êtes sapeur de première classe?

– Oui, mon général.

– On décerne cette distinction aux soldats pour bonne conduite. Comme quoi! Mais je ne vois pas le galon sur votre manche. Dans une heure, vous vous présenterez devant le capitaine de permanence le galon cousu. À partir d'aujourd'hui, une seule ligne pour vous: la ligne droite!… Même pour traverser la cour. Un pas à gauche, un pas à droite, et le ciel vous tombe sur la tête. Compris?

Je pense sûrement mal, mais je ne le vois pas admirateur de Vercingétorix. En tous les cas, je raccourcis la distance qui me sépare de l'azur. Je flotte sur un nuage. Je m'en tire mieux que bien. Je m'en étais fait une angoisse à ne plus pouvoir pisser ni dormir: la forteresse, c'est comme le mitard, sans rien. Pas lire, pas écrire, pas voir, pas parler. Enfin, rien! Deux mois à être transformé en ectoplasme.

Un autre «première classe» du détachement a du galon en rab. Je m'acquitte en temps et en heure du troisième commandement. Pour le premier, je vais au deuxième étage, là où l'élève officier a emménagé à sa demande.

Je frappe avant d'entrer. Il est là, avec cinq autres. Je m'avance vers lui :

– Je vous présente mes excuses… j'ai tort.

Il ne bronche pas. Pourtant, je crois qu'il saisit l'allusion. Pourtant, rien… Aucune réaction. Il n'a sans doute pas envie d'en rajouter. Il porte un pansement qui lui couvre le nez et une partie des lèvres et de la joue. Décoré comme un arbre de Noël !

Je quitte la chambre. Je traverse la cour au cordeau et entame, le soir même, mes trois mois de garde au poste 5.

39

Batteur de tapis ou auteur-compositeur ?

Je suis à nouveau chez le général. Mais, cette fois-ci, c'est « madame la générale » qui m'a envoyé quérir. Le planton m'introduit dans un salon.

Je ne remarque pas le mobilier. Elles sont cinq. Toutes épouses d'officiers supérieurs, assises autour d'une table recouverte d'une nappe en dentelle qui frôle le sol. Je ne distingue pas les pieds de cette desserte. Les femmes déposent délicatement leur tasse de thé et me dévisagent. Je reste à l'entrée. Dans une attitude respectueuse. J'ai retiré mon calot. Je salue en baissant la tête.

– Je suis la générale.

Elle me désigne du doigt un immense tapis carré d'au moins cinq mètres de large :

– Vous êtes ici pour battre le tapis.

Son doigt m'indique la porte-fenêtre située au fond du salon qui dévoile une cour dallée et gazonnée.

– Vous le battez sur la terrasse !

Je le roule bien serré. Du coin de l'œil, je remarque que toutes ces dames ne me lâchent pas du regard.

Sur mon épaule, il est moins lourd qu'un sac de ciment, mais il ne se déplie pas du tout ! Peut-être qu'il a envie de changer d'air mais pas à n'importe quel prix.

La générale me tend le battoir et retourne à sa place. Je referme les battants de la porte.

– Non, non, laissez ouvert !

Je bats le tapis comme un damné. Un nuage de poussière s'élève. Silencieuses, les femmes ne me quittent pas des yeux, pendant un long moment.

Ce n'est peut-être pas du thé qu'elles boivent dans leur tasse ! Et puis peut-être que ça s'emmerde des femmes d'officiers, même supérieurs.

Dans la journée, quand j'ai un moment, je retourne chanter au Bacchus où m'attend Christian Sarrel. Il me dit encore :

– Tu vois, je vais enregistrer un autre disque chez Philips. Je pourrais inclure certaines de tes chansons... Mais il ne faut pas : dans le métier, tu serais considéré comme parolier. Tu es auteur-compositeur, même si tu ne connais pas la musique, et interprète, même si tu dis que tu chantes mal. Quand j'écris tes musiques, c'est toi qui me donnes les notes en chantant. Moi, je traduis. C'est toujours tes musiques.

Jour après jour, je sens que je commence à aimer ça.

40

Un drame

L'adjudant-chef Buisson m'enrôle pour une corvée chez lui. Il bénéficie d'un appartement de fonction. Il y vit avec sa femme. Après quinze ans de carrière, il n'est qu'adjudant. Et il sait qu'il n'ira pas plus loin dans le grade, mais il n'en conçoit aucune amertume. Il picole sec.

Un soir, dans la chambrée, il s'écroule raide. S'il ne respirait pas, il serait mort. Avec deux potes, on décide de se marrer un peu. On le transporte et on l'enfourne dans le placard à balais. C'est une armoire métallique avec serrure. On le tasse un petit peu et on ferme à clé. Le lendemain matin, il nous rappelle à son bon souvenir en ruant contre la porte. On ouvre, il s'extirpe difficilement, cabossé de partout.

– Putain ! Je sais que j'en tenais une bonne hier soir. Que j'aille dormir dans le placard à balais, c'est possible, mais, bordel ! comment j'ai fait pour la cadenasser ? Faut être complètement bourré pour faire un truc pareil !

Il évacue toujours ce genre de problème. Tant que ça ne sort pas de la chambrée, que ça ne lui porte pas préjudice auprès de son chef, il écrase...

Portrait de Buisson : rond de partout. À lui dire comme un bon tuyau : « Prénatal fait des soldes. » Dans ses yeux

noisette, niche comme un brouillard qui dissimulerait quelque chose au fond. Je ne sais pas quoi. Peut-être des évasions totales. Je le lui souhaite. Il est réglo. Il fait son boulot, et il n'invente pas tous les jours, comme le font certains, un nouveau verset inapplicable au grand testament des obligations militaires.

Chez lui, je fais connaissance de sa femme. Des joues rebondies, le reste aussi, l'œil malicieux pour qui prête attention. Je suis sûr que c'est une bonne cuisinière. Je ne serai jamais déçu.

J'ai frotté le parquet à la paille de fer, je termine avec la cire. Elle me bombarde de questions. Maintenant, elle sait que je suis marié, papa d'un petit garçon, que nous attendons un deuxième enfant, que je suis réfugié républicain espagnol et que je suis puni. Sans permission pendant trois mois. À sa demande, je lui raconte comment les événements se sont passés. Elle est franchement indignée. Je lui révèle aussi ce que signifie un « tapin » à Belleville, dans mon quartier, et ailleurs.

– C'est ça, l'armée, mon p'tit gars. On te dit que tu es digne de porter l'uniforme, d'être soldat, mais parfois, il faut que tu te conduises comme une « lopette » parce que c'est un gradé qui l'exige. Il t'insulte, il te frappe et tu ne devrais rien dire. T'as bien fait !

Elle poursuit :

– T'aimes le fricot de lapin ?

– J'adore.

– Tu manges avec nous ce soir.

Je n'ai rien à dire. Elle l'a dit ! J'entends la porte d'entrée s'ouvrir. Elle aussi :

– Buisson, tes patins !

Je l'entends glisser sur le parquet ; puis, il me voit. S'adressant à sa femme :

– Il a fini ?

– Oui, il a fini. Tu mettras trois couverts, il mange avec nous. De bonne heure, puisqu'il est puni.

Il ne pipe mot. Je termine de faire briller et vais me laver les mains. Je me régale. Je sauce sous le regard attendri de Mme Buisson. Je fais honneur à ses talents de cuisinière. Elle en rosit de plaisir. L'adjudant aussi a nettoyé son assiette. J'ai remarqué que c'était elle qui servait le vin à l'adjudant. Quand je lui dis que je ne bois pas du tout d'alcool, elle s'adresse brutalement à son mari :

– Tu vois...

Je ne la laisse pas poursuivre et enchaîne :

– Pas par goût, mais par crainte qu'il ne me rende malade. Mon corps rejette la moindre goutte d'alcool. Sinon, j'aimerais moi aussi.

L'adjudant me regarde, il sait que j'ai basculé dans son camp.

– C'est bien pour toi, mon petit. Bien mieux pour toi. Hein, Buisson que c'est mieux pour lui ?

Buisson acquiesce. Il s'en sort bien.

Il est dix-neuf heures trente, je m'en vais prendre ma garde au poste 5. Normalement c'est vingt heures, mais comme j'arrive en avance souvent, ceux que je relève me le rendent. On s'arrange.

Buisson et moi n'avons pas reparlé du dîner chez lui. Quelques jours après, il m'annonce :

– Ce soir, tu bouffes à la maison.

– Je refais les parquets ?

– Non. Tu te pointes à seize heures et tu mettras les pieds sous la table. Moi, je ne pourrai pas être à la maison. Je suis de permanence et j'ai des engagements justement ce soir.

– Je pourrai un autre soir mon adjudant !

– Non, elle a décidé : aujourd'hui ! On en a parlé, c'est même pas la peine.

– J'ai peut-être mon mot à dire.

– Sûrement pas, elle dirait que c'est de ma faute! Ne t'en fais pas. Je sais bien que ce n'est pas pour te mettre dans son lit. C'est pour causer. Pour causer avec toi.

J'ai l'impression que cette raison le blesse davantage. Et merde! Il m'émeut ce gros patapouf toujours sapé d'un uniforme impeccable le matin à l'appel, mais tout tirebouchonné à midi! Il boit, mais il n'est pas toujours bourré. Ce sont les mouvements de son corps. Il déplace le haut du corps, le bide en avant. Les pieds arrivent les derniers comme s'ils traînaient, chaussés d'enclumes. Ce mec n'a pas toujours bu. Il lui est arrivé un truc. Il s'est mis à boire pour oublier, mais il a tellement bu qu'il ne sait plus ce qu'il doit oublier. Maintenant, il doit boire pour faire revenir le souvenir!

J'arrive chez les Buisson. Comme annoncé, il n'est pas là. La table est déjà mise.

– Puisque tu ne bois pas d'alcool, on va boire une menthe à l'eau. Tu aimes ça la menthe?

– Oui, j'aime bien.

Elle s'affaire quelques minutes dans la cuisine puis revient avec nos deux verres. Elle trinque:

– À l'amour!

Je lui raconte que la tradition de trinquer vient du Moyen Âge. C'était un geste de défiance. Les seigneurs choquaient très fort leurs hanaps en étain afin que les liquides se mélangent. Chacun ayant peur d'être empoisonné par l'autre. Au fil des siècles, ce geste de défiance est devenu un geste de convivialité.

– Je ne savais pas.

– Moi non plus, jusqu'à ce que quelqu'un qui le savait me le dise.

– Tu lis beaucoup?

– Oui.

– Buisson, il n'ouvre jamais un livre.

– Depuis toujours?

– Lorsque l'on s'est mariés, j'avais dix-huit ans, il en avait vingt. Ah! oui, je peux dire que j'étais amoureuse de mon beau militaire! Tu sais depuis combien de temps il est adjudant? Quand il m'a passé la bague au doigt, j'étais enceinte. On a perdu notre petit garçon à l'âge de trois ans. Après un incendie dans la maison. Ce sont les pompiers qui nous ont réveillés. Des voisins ont vu les flammes et les ont prévenus. Buisson a essayé d'entrer dans la chambre, mais il n'est pas allé jusqu'au lit de Jérôme. Il en a gardé quelques brûlures aux mains, aux bras, aux cheveux, mais rien de grave. Il n'a pas sauvé le petit. Depuis, c'est plus pareil. Plus rien. Mais je ne veux pas t'embêter avec mes histoires tristes. Comment il se conduit Buisson avec « les petits gars »?

– C'est quelqu'un de sympa… honnête. Il ne cherche jamais la faille pour nous punir. D'ailleurs, je ne l'ai jamais vu humilier un soldat. Il pourrait. Il ne le fait pas. Il cherche toujours à arranger les choses qui pourraient sortir de la chambrée. Il n'est pas du genre à dire que la prison fait du bien, qu'elle forme un homme. J'en connais qui le disent. Des « bien plus gradés que lui ». Ceux qui ont des problèmes domestiques et qui vident leur hargne sur le dos des bidasses!

– Mais toi, c'est le général qui t'a puni.

– Oui, c'est lui… Parfois, je passe des marchés avec d'autres soldats. Je fais des heures supplémentaires au poste 5, ainsi je peux aller voir mon fils et ma femme qui attend notre deuxième enfant. Buisson s'en est aperçu, il n'a rien dit. Au contraire, il me protège. Il y a quelques jours, je comptais aller voir ma petite famille, Buisson le savait. Il m'a prévenu qu'il y aurait un appel général à minuit, en présence du colonel qui m'avait puni. « Celui-là, il t'en veut, qu'il a ajouté, celui qui voulait t'envoyer en forteresse! C'est bien la première fois que des élèves officiers défendent un soldat. Te rends-tu compte?

Brûler dans la cour un épouvantail avec les galons du colonel ! Du jamais vu ! » Eh bien ! si votre mari ne m'avait pas prévenu, j'y serais en ce moment en forteresse. Surtout, il ne faut en parler à personne. Si cela se savait, Buisson serait sévèrement puni, parce qu'il m'a protégé. Je m'en voudrais toute ma vie.

– Mais dis donc, tu l'aimes bien, mon mari !

– Oui, je l'aime bien. Il fait son travail et il le fait bien. J'ai discuté avec lui. Comparé aux officiers avec lesquels j'ai parlé, il n'aurait eu aucun mal à décrocher des barrettes. Mais il aurait très souvent été obligé de transmettre des ordres imbéciles, ça l'aurait emmerdé ! Certains disent que « le colonel est le père du régiment ». Pour tous les soldats de l'école, c'est l'adjudant Buisson. Peut-être qu'au tout début… votre mari… puisqu'il est soldat de carrière, peut-être… avait-il l'ambition de devenir officier…

– C'est ce qu'il me disait… au début.

– Oui, mais un malheur comme celui de perdre votre enfant ne l'a peut-être pas détruit de la même manière que vous.

– Ce n'est pas le chagrin qui l'a empêché de devenir officier. Ce n'est pas le chagrin. C'est l'alcool !

– Oui, mais le chagrin peut mener à l'alcool. Encore plus si on culpabilise. Ou si un proche vous culpabilise…

Elle garde le silence. Je voudrais aller au bout… Elle m'a dit que Jérôme aurait vingt-trois ans aujourd'hui. Cela doit faire vingt ans qu'ils ne se parlent plus. Je n'ai pas nécessairement l'âme du raccommodeur de faïence et de porcelaine mais là… c'est peut-être possible.

– Vous avez parlé avec les pompiers après ?

– Oh oui ! Ils m'ont dit que le petit n'avait pas souffert. Un court-circuit dans sa chambre. L'installation était pourtant en règle. Ils ont dit : « Peut-être une surchauffe… Le feu a dévoré les jouets en peluche qui ont produit

beaucoup de fumée, sans faire de flammes. Enfin, pas tout de suite. Quand le feu a pris vraiment, ils m'ont dit que pour le petit, c'était déjà fini… La fumée… En dormant…

– C'est tout ce qu'ils ont dit ?

Un long silence.

– Ils m'ont dit que personne ne pouvait le sauver…

– Ils avaient raison. S'il n'y avait pas de flammes, personne ne pouvait savoir ce qui se passait dans cette chambre. Quand les flammes sont apparues pour signaler le feu, il était déjà trop tard… même si votre mari avait pu aller jusqu'au lit… Je suis convaincu que s'il en avait eu la possibilité, il y serait allé jusqu'au lit de Jérôme. Mais les barrières de feu étaient infranchissables !

– Si tu ne veux pas être en retard et ne pas pouvoir manger ton dessert… Ce qui serait dommage ! Tu m'as bien dit que tu adorais la tarte aux fraises avec de la crème pâtissière ? Je ne me trompe pas ?

– Vous ne vous trompez pas. J'adore.

– Alors, à table ! Un navarin d'agneau pré salé, avec quelques haricots noirs pour forcer le goût. Et une petite salade de tomates pour commencer. Je me suis dit que tous les gens du Sud aimaient ça !

– J'aime, mais je ne suis pas du Sud. Je suis du Nord.

– Du Nord ?… Mais tu m'as bien dit que tu étais né en Espagne ?

– Oui… mais dans le nord de l'Espagne. En plein cœur des Pyrénées. Dans la montagne. Des hivers à – 25 °, c'est fréquent. Mais on aime bien les tomates aussi !

Je fais honneur à la cuisinière. Je suis sûr de mieux manger ici qu'à la table des officiers au mess. Sans paraître mesquin, je m'en réjouis encore plus les papilles !

– Bois deux gouttes de bordeaux avec ton agneau, ça raffermit le goût. Tu vas voir. Deux gouttes…

– Non merci, madame Buisson. Je me suis promis…

– Bon... Moi je te propose, mais si tu as promis... C'est bien de tenir tes promesses! Mais ça me fait tout drôle de te voir boire du lait en mangeant un navarin.

...

– C'est après le malheur que l'adjudant s'est mis à boire?

– Je ne sais plus. Maintenant, j'ai l'impression que je l'ai toujours vu boire... mais ça doit être à cette époque-là.

– Vous lui en avez voulu de ne pas avoir sauvé Jérôme?

– À la vérité, je lui en veux encore.

– Pourtant, les pompiers vous ont dit...

– Les pompiers, ce n'était pas leur gosse!

– Si vous pensez encore aujourd'hui qu'il était possible de sauver Jérôme, pourquoi vous, vous ne l'avez pas sauvé?

Elle garde le silence.

– Tout l'amour que vous donniez à Jérôme s'est transformé en haine contre Buisson... pour ne pas prendre votre part de responsabilité! Parce que, si l'adjudant est coupable, vous l'êtes aussi. La perte de Jérôme et une part de culpabilité étaient trop lourdes à porter... Alors, vous faites tout porter à l'adjudant! Je sais, c'est dur ce que je vous dis, alors que je vous aime bien tous les deux...

Face à son silence, je termine.

– Mais la vérité, si tout s'est passé comme vous me l'avez dit, c'est qu'aucun de vous deux n'est coupable. De rien! Sinon de trop d'amour.

Elle pleure tout doucement, sans un reniflement, sans un hoquet. Ses larmes coulent dedans pour ne pas que je la voie pleurer. Je me sens mal. J'aurais sans doute mieux fait de fermer ma gueule. Peut-être n'ai-je fait que verser de l'acide sur une plaie ouverte. Je me sens de plus en plus mal. Il faut qu'elle me parle. Je ne peux pas partir dans un tel silence:

– Vous m'en voulez?

– Je ne t'en veux pas. Mais c'est beaucoup d'un coup. Des choses qu'on refoule. Non, je ne t'en veux pas. J'avais

envie de parler avec toi. Tu as encore le temps de boire un petit café.

– Avec plaisir.

Je bois mon café et m'en vais. Elle m'accompagne à la porte, me prend aux épaules et me claque un bisou sur chaque joue:

– Tu aurais pu être un de mes enfants...

41

Trois jours de perm'

Je reprends ma garde au poste 5. Les nuits passent, toujours agrémentées de réveils intempestifs. À trois, quatre ou cinq heures du matin, pour ouvrir le portail à des officiers souvent très supérieurs. Parfois, à peine le temps de me rendormir, un autre sonne. Ils ne font pas dans le tir groupé! Évidemment, je dois être en tenue conforme. Je ne me déshabille pas. Je garde mes godasses. Cinq ou six fois, en pleine nuit, l'adjudant Buisson m'apporte du café au lait dans un thermos. Il ne me dit rien, mais je suis sûr qu'ils se sont parlé, lui et sa femme. Je ne sais pas pourquoi, mais ça me fait plaisir. Peut-être tout simplement parce que j'aime voir les gens heureux ou moins malheureux. Ce qui y ressemble.

Mes après-midi, quand je ne suis pas de corvée, je les passe au Bacchus. J'ai peur de faire un saut à Belleville qui ressemblerait à un aller-retour précipité. Une échappée qui pourrait me coûter deux mois de forteresse. Je téléphone tous les jours chez Mme Molitor. Je parle avec Jacqueline et j'entends Julian qui balbutie. Je traduis qu'il veut que je rentre à la maison. Je lui dis qu'il prenne soin de sa maman.

La patronne du Bacchus nous annonce, à Christian Sarrel et à moi:

– Premièrement, on va changer le nom du Bacchus. On va l'appeler La Méthode.

Christian et moi on se regarde. On pense à la même chose: elle n'a sûrement pas eu l'idée toute seule, mais on s'en fout. Elle pourrait aussi bien l'appeler Le Vent au cul, avec une ancre peinte sur la porte!

– Et deuxièmement?

– Je transforme la seconde salle, elle devient la première. On va la repeindre, bien aligner les tables, au fond, il y aura une petite estrade. Je dirigerai la clientèle et...

– Vous augmenterez le prix des consommations.

– Évidemment! J'engage de gros frais. C'est normal que je récupère!

– Et notre sandwich, il sera plus gros?

– Vous aurez même deux boissons.

Elle balance ça sans rire. Elle enchaîne:

– D'ailleurs, il y aura d'autres artistes qui vont venir chanter ici.

– Pour deux sandwichs et deux bières?

– Pour un sandwich et une bière. Vous deux, parce que vous étiez là au début!

– Si vous augmentez encore vos prix, vous devez nous payer. Si vous n'augmentez pas vos prix, vous n'aurez pas à nous payer et tout le monde en profitera. Sinon, il n'y aura que vous à en profiter.

Elle n'en démord pas:

– Les autres artistes, ce sont des professionnels. Ils passent dans plusieurs endroits. En plus, ça leur permet de se faire connaître. C'est important de se faire connaître pour un artiste. C'est le plus important. C'est moi qui leur offre cette opportunité. Une scène où ils peuvent se montrer!

Je me dis que la marchande de bières a vite appris. Nous n'avons pas besoin, Christian et moi, de nous concerter:

– Nous n'irons plus dans la deuxième salle.

– Comme vous voudrez, si vous préférez payer vos sandwichs, c'est votre problème!

On a un peu la rage, Christian et moi. Lui moins, il m'explique:

– Le métier est ainsi. Chez les comédiennes et les comédiens, c'est pareil! Pour pouvoir aller sur scène ou devant une caméra, à leurs débuts, souvent ils le font à l'œil! Elle a raison quand elle dit qu'il faut se faire connaître. Alors, les rapaces en profitent!

– Moi, je viens du bâtiment. Tout travail mérite salaire.

Je ne suis pas encore dans la chanson. J'apprendrai. En attendant, Christian et moi ne mettons plus les pieds dans l'arrière-salle.

Le disque de Christian est sorti. Je l'aime beaucoup. De belles mélodies, de beaux textes. Il joue merveilleusement bien de la guitare. Mais les programmateurs ont d'autres goûts. Il ne passe jamais sur les ondes. Christian me l'a dit plusieurs fois: «Sans radio, un disque ne peut pas marcher.» Les radios font la pluie et le beau temps. Pour lui, c'est la pluie. Il est déçu, mais pas trop inquiet. Son directeur artistique chez Philips lui a laissé entendre qu'il y aurait une autre chance.

Petit à petit, nous avons déserté l'ancien Bacchus devenu La Méthode. Pas totalement, puisque j'ai la chance d'y rencontrer Maurice Fanon. Le peu que nous parlons me donne envie de l'entendre. Je suis tout seul, Christian est parti en tournée pour plusieurs mois. J'adore les chansons de Maurice Fanon et qui il est. Je ne suis resté que pour son tour de chant. Aussitôt après, je cours relever le pote qui me remplace au poste 5. J'ai pris un risque, mais je ne le regrette pas.

Ma punition touche à sa fin... La semaine prochaine, j'aurai une permission de soixante-douze heures. Trois jours complets avec ma petite famille!

Je revois des potes de Belleville. Je rends visite à Stéphane, à l'Inspecteur, à Ginette, à Robert; et à Anatole, le garde champêtre de la «Commune libre» de la place du Tertre. Aucune nouvelle de la Chauffe...

Nous parlons de l'Algérie. Elle n'en finit plus, cette guerre d'une grande puissance contre un peuple qui se souvient de Sétif. Pourtant, le général Charles de Gaulle, qui a le sens de l'histoire, sait que l'indépendance de l'Algérie est inéluctable. Mais il sait aussi que la grande majorité de la population métropolitaine est «Algérie française». Les déçus aussi. De Gaulle ne passera pas en force, à coup d'oukases, comme un potentat. Respectueux de la Constitution, il attendra que les malheurs fassent changer d'avis les Français. Quand, sur les quais de Marseille, les piles de cercueils de nos soldats feront un mur qui empêchera de voir la Bonne Mère, alors, là, ils voudront la paix au prix de l'indépendance! Malheureusement, il y aura encore des morts et des mutilés des deux côtés. Il ne peut pas le faire maintenant.

Je suis sûr que le général de Gaulle entrera dans la légende, comme un Bayard, un Vercingétorix, un du Guesclin, un Saladin, une Jeanne d'Arc. Mais pas tout de suite.

– C'est long pour devenir une légende, hein, l'Inspecteur?

– Tu causes bien... En attendant, on se les coltine... sur le dos... partout...

– C'est pas si mal, les gens qui causent bien!

– Toi, ce n'est pas pareil, t'as pas envie d'y aller.

– T'aurais envie d'y aller toi, si tu avais l'âge?

– Sûrement pas! Mais ce que je veux dire, c'est qu'il faut que ça en finisse d'une manière ou d'une autre.

– Je suis bien d'accord, mais plutôt de la bonne manière.

...

– Alors, aucune nouvelle de la Chauffe ?
– Rien du tout. En tous les cas, il n'est pas au trou. On l'aurait su. À moins qu'il ne se soit fait « serrer » à l'étranger.
Stéphane intervient :
– Moi, je me demande encore ce qu'il foutait de ses journées !
– Il faisait peut-être un boulot dont il n'avait pas envie de parler.
– Quel genre de boulot aurait-il pu taire ? Je veux dire… honnête !
– Suppose qu'il creusait des tombes, lavait des morts, changeait des cadavres de place. Les conversations avec lui auraient toujours viré à la viande froide. J'ajoute, parce qu'il y a des filles et des mecs qui font ce métier : tu en parlerais toi ?
Tous en chœur :
– Sûrement pas. Mais tu prends pour exemple des extrêmes !
– Ça existe ! Pourquoi pas lui ?
Aucun d'eux n'imagine que La Chauffe puisse avoir eu une embellie et qu'en ce moment il se prélasse sur une île au soleil, les doigts de pied en éventail. Pour sûr, cet enfoiré se rase tous les jours !

Je vais rendre visite à René. Il est toujours avec elle, mais ils ne vivent pas ensemble. Nous n'en parlons pas. Le sujet est trop sensible. Il a décidé de se faire honnête et il s'y tient. Il travaille sur une grande grue dans le bâtiment et il aime bien :
– Du haut de mon engin, je fais du tourisme. Je me balade dans Paris toute la journée. Parfois, je vois des dingueries ! J'ai acheté des jumelles. Je me fais l'impression d'être un voyeur. Là-haut, je ne m'emmerde jamais.
On se promet de bouffer ensemble avant mon départ.

Je passe mes après-midi aux Buttes-Chaumont avec Julian. Il n'est pas pressé de marcher. À bras ou en poussette ? Il préfère à bras. Il a ce qu'il veut. C'est un sacré morceau de bonheur pour nous trois.
Pendant ce temps-là, sa maman tire l'aiguille. Elle est déchirée de ne pas pouvoir venir avec nous, mais sa maison de haute couture a fermé ses portes. Maintenant, elle travaille « aux pièces » pour différentes maisons de confection. Le travail n'est plus le même. Le salaire non plus. Alors, elle accumule des heures.
C'est elle, toute seule, qui subvient aux besoins de la famille. Et ça va durer encore un moment.

42

Le garrot pour Cristino

La République française de Léon Blum, à qui l'on doit, je crois, l'expression « euphémisante » de « non-intervention » n'a pas aidé la République espagnole à combattre des généraux félons...

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les républicains espagnols, eux, se sont battus pour défendre la République française : c'est une compagnie de blindés de la division Leclerc, La Nueve, entièrement composée de républicains espagnols, qui a pénétré en premier dans Paris en révolte mais encore occupé. J'ai vu deux photos représentant le général de Gaulle décorant le drapeau de la République espagnole – rouge, jaune, violet – devant deux compagnies entièrement composées de républicains espagnols et commandées par Cristino Garcia.

Quelques mois plus tard, ses compagnons et lui ont franchi la frontière espagnole, croyant naïvement avoir l'appui des Alliés pour abattre la dictature franquiste et restaurer la République. Ils ne savaient pas que la guerre froide était déjà commencée depuis longtemps et que Yalta avait distribué les cartes : le général de Gaulle avait les mains liées ; les États-Unis commandaient et avaient déjà négocié leur future base nucléaire en Espagne, avec « cette ordure de Franco » à qui l'Histoire offrait encore un gros coussin bien rembourré pour qu'il puisse à l'aise, quoiqu'en ait dit Clemenceau, continuer à s'asseoir sur ses baïonnettes. C'est vraisemblablement l'OSS (qui a « pondu » la CIA) qui a prévenu Franco qu'il allait avoir de la visite, donnant sans doute itinéraires, passages et points d'arrivée... Parce que, de l'autre côté de la frontière, Cristino Garcia et ses compagnons étaient attendus par une division blindée dite d'élite : la division Brunete.

Ils se sont battus contre une division blindée avec quelques grenades, quelques FM ! Ils ont presque tous été massacrés, mais le « dieu miséricordieux » des franquistes n'a pas voulu que Cristino Garcia meure l'arme à la main auprès de ses compagnons. Comme Vercingétorix, il a été fait prisonnier et conduit à Madrid, « la putain du Vatican ». Son assassinat devait ressembler à une exécution infamante : le garrot.

Franco n'a pas tourné lui-même la roue. Ce jour-là, il devait être à la chasse !

43

Passeport pour la quille

Bientôt quinze mois que je pousse la caillasse à l'École polytechnique. Plus trois de classe à Satory, ça pousse à dix-huit mois ! J'en ai ma claque. Rue Vincent, je retrouve un pote de Satory. Il est en permission lui aussi. Il travaille au bureau du colonel.

– Mais qu'est-ce que tu fous dans le staff du colonel ?

– De la paperasse. En ce moment, nous sommes vingt. Nous préparons les livrets militaires pour les veinards qui ont la quille.

– Mais comment vous faites ?

– Dans la pièce où nous travaillons, à côté du bureau du « colon », nous disposons des dossiers de tout le régiment. Là, nous avons trois cent douze livrets à préparer. Il veut tout signer la même matinée.

– Et comment ça se passe ?

– À deux, on porte une grande panière sur une table à côté du bureau du « colon ». Mes potes me passent les livrets, je les ouvre à la bonne page et il les signe.

– Vous préparez les livrets sans que l'on puisse identifier qui a préparé celui-ci ou celui-là ?

– Non. On pioche dans le tas. Mais je te vois venir ! Ça ne marchera pas.

– Si tu risquais, je ne te demanderais pas. Mais comme tu ne risques rien, mets le mien dans le tas. On verra bien.

– D'accord.

Il l'a fait.

44

Complicité

Buisson sait que je fais des petites escapades. Il ne m'en parle jamais. Il me protège le peu qu'il peut.

– C'est moi qui t'invite. Pour l'anniversaire de Clotilde !

À table, il sert le vin. Je suis arrivé sans cadeau et ma gêne est visible.

– Charles, dis-lui que son cadeau c'est… qu'il nous chante quelques-unes de ses chansons !

– Pas de problème !

J'ai remarqué qu'elle dit nous. Et c'est la première fois qu'elle appelle Buisson par son prénom devant moi. Pendant tout le repas, elle lui parle gentiment. J'ai le ventre qui grouille de plaisir.

Après le café, j'interprète cinq ou six chansons et il est l'heure de ma garde.

Une quinzaine de jours après la grande nouvelle, à l'appel, l'adjudant nous prévient, un autre sapeur et moi-même, que nous devons préparer notre paquetage. L'autre sapeur rejoint Rennes, l'unité de son incorporation. Pour moi, c'est Satory. Ce quartier basé à Versailles héberge les personnels de la Défense et leurs familles. Il n'y a aucune remarque. Seul l'adjudant peut savoir le temps que j'ai accompli. Rien. Je tremble et en même temps j'ai les pieds qui décollent du sol. Je plane. Le paquetage est vite fait. Je récupère la brosse à dents à cirage, le quart, enfin tout ce qui me manque. L'adjudant ajoute :

– Sapeur Escudero, vous avez quartier libre jusqu'à ce soir, qui sera votre dernier tour de garde. Vous prendrez un sac, avec de quoi vous habiller en civil. Ainsi, demain vous pourrez rendre aussi tout ce que vous avez sur le dos. Allez chercher votre livret chez le colonel, en uniforme. Ensuite, vous irez rendre tout votre paquetage. Vous ne serez pas obligé de revenir.

Je gamberge. Moi, je n'y avais pas pensé ! J'aurais été obligé d'y retourner. Buisson y a pensé… J'ai toujours été convaincu qu'il savait. Pas tout, mais qu'il y avait erreur…

S'il en a parlé à sa femme Clotilde, il est sûr que je peux avoir une grande part de reconnaissance pour elle aussi.

45

Libéré « par erreur »

Quand j'arrive à Belleville, Jacqueline s'étonne de me voir préparer un sac avec mes effets civils. Je lui dis que je n'ai que quelques heures et que je dois retourner à l'École pour vingt heures. Elle insiste :

– Alors, pourquoi tous ces vêtements ?

– Pour un pote qui en a besoin.

– Ah bon !

Déjà, le monde de la chanson l'angoisse. Déjà, j'en parle beaucoup avec enthousiasme et passion comme s'il m'attendait ! Je vais vite déchanter.

Je prends mon dernier tour de garde.

Le lendemain matin, je dis au revoir à tout le monde et, en aparté, je demande à l'adjudant si je peux aller saluer Mme Buisson.

– Si tu veux lui faire du chagrin, n'y va pas. Je t'accompagne.

Elle nous attend. Le café et les biscuits sont sur la table. Elle est heureuse pour moi, pour ma petite famille et un peu triste en même temps. Elle me le dit. Mais elle « sait », elle aussi, et presse mon départ. Elle me serre fort dans ses bras, me donne une grosse bise sur chaque joue :

– Fais bien attention à toi, à tous les tiens. C'est le plus important. Tu vas nous manquer.

À la porte, l'adjudant Buisson me tend la main :

– Je te dis bonne chance, Leny. Maintenant, tu n'es plus sapeur, je peux t'appeler par ton prénom. Toi aussi, tu peux.

– Au revoir, Charles. Merci pour tout. Tu m'as peut-être sauvé la vie.

Il baisse un peu la tête et accentue la pression sur ma main :

– Toi aussi tu nous as sauvés.

Je prends le métro à Saint-Lazare. À Versailles, un autobus me mène jusqu'au portail de Satory, ou presque. Peu de distance à marcher. Il y a la queue devant la porte du colonel. Je pose mon sac et fonce en tête :

– Tu laisses passer, ma femme est en train d'accoucher.

Le soldat n'hésite pas une seconde et s'écarte. La porte s'ouvre. J'entre. Je salue, au garde-à-vous. Il me tend déjà mon livret :

– Lisez-le bien et faites en bon usage.

Je suis dehors. Je rends tout. Il ne manque rien. Un sergent-chef vérifie sur la liste. Je me rhabille en civil. Je n'ose pas encore courir. C'est toujours suspect les gens qui courent… qu'on ne sait pas pourquoi ! La grille passée, je cours à m'en péter la rate. Je n'attends pas le bus, je cours jusqu'à la gare. Dans le train, je me sens encore en danger et je passe les trois quarts du voyage dans les toilettes. Si un gradé de Satory reconnaissait un sapeur en civil auquel il a fait faire ses classes, ça pourrait tourner à la catastrophe. Même si je montrais mon livret militaire, ça ne suffirait peut-être pas. Il connaîtrait ma date d'incorporation et saurait que je ne suis pas libérable. Qu'en aucun cas, je ne pourrais l'être. Il aurait l'obligation de me remettre à la patrouille de la police militaire : il en sévit une dans chaque gare.

Je ne suis pas parano, je minimise au maximum les risques réels. Le plus dur est fait, ça serait trop con... Mais tout se passe bien et... je suis à la maison!

Jacqueline s'étonne:

– Tu ne lui as pas donné à ton pote?

– Écoute bien ce que je vais te dire, sans poser de questions: quand je suis arrivé aujourd'hui, vers cinq heures, tu me croyais à l'École et je t'ai trouvée au lit avec un mec...

– Quoi?

– Ne parle pas! Je sais que ça t'angoisse, mais je te promets que c'est pour notre bien à tous les trois... Alors, je t'ai trouvée avec un mec.

À voir sa tête, elle me fait peur. Elle pourrait tout faire foirer.

– Je sais bien que ça n'est pas vrai. Toi aussi, tu le sais! Demain ou après-demain, enfin bientôt, la police militaire va venir me chercher.

– Qu'est-ce que tu as fait?

– Rien, je n'ai rien fait. Mais ils vont venir. Tu dois absolument leur dire ce que je t'ai dit. Puis que j'ai rempli un sac de fringues, que je suis parti en claquant la porte et que tu ne sais pas où je suis allé. S'ils te demandent pour mes copains, tu ne connais que ceux du quartier. Ils vont sûrement se rencarder auprès d'eux. Comme ils ne savent rien, ils ne pourront rien dire. Toi, tu n'en parles à personne... Même pas à Mme Molitor! On s'est disputés et je suis parti... Si tu fais comme je t'ai dit, tout se passera bien. Sinon, ce sera l'enfer. Ne t'inquiète pas, je te jure sur la tête de Julian que je n'ai rien fait de mal. Mais, moins tu en sais pour le moment, moins tu risques d'en dire trop... sans avoir à te forcer. Tu seras en larmes. Étonnée de les voir. Tu auras du mal à avouer que tu as un amant. Tu finiras par leur dire. Il faut qu'ils te croient!

– Mais qu'est-ce qui se passe?

Entre des hoquets barbouillés de larmes:

– N'aie pas peur! Tout se passera bien...

Mon silence n'est pas un manque de confiance, mais une parole maladroite pourrait tout foutre en l'air. Il faut que je m'arrache de ses bras pour réussir à partir. Je suis déchiré, mais je ne peux faire autrement. En caressant son petit ventre tout rond, je lui dis:

– C'est une fille que tu portes. Je serai là bien avant que tu me la donnes!

Et m'adressant à celle qui va venir:

– N'aie crainte, ton papa n'a commis aucun crime. Il n'a ni tué ni volé.

Julian dort. Je l'embrasse avec douceur et je pars. Je sais où je vais.

J'ai plein de potes qui m'auraient hébergé pour pire, mais je me planque chez Roland et Lucie. Eux aussi lisent *Le Libertaire*. Ils vivent à la Courtille. Quand je leur raconte, ils n'ont pas la gueule assez grande pour rire.

Ils sont antimilitaristes à mort. Ils ne comprennent pas bien que je ne le sois pas. Je redis la différence, pour moi, entre antimilitariste et anti-armée: plein de militaires de carrière sont des hommes de valeur qui tiennent leur parole, loyaux et fidèles en amitié. Eux aussi, ils se trouvent parfois en porte-à-faux, coincés par la machine à broyer, obligés de se renier devant des hommes qui ont cru en leur parole... Souvenez-vous: Bonaparte en Égypte. Il rembarque ses troupes abandonnant sur le rivage ses alliés: trente mille hommes sont massacrés! Je suis sûr que les Français qui ont combattu à leur côté, gradés compris, ont été écœurés. Ce genre de saloperie, c'est l'armée, pas tous les militaires!

Ils en conviennent du bout des dents:

– Quelques exceptions... Pas beaucoup.

Je passe un mois et demi bien au chaud. J'ai un pote « bavard[43] » qui m'a dit : « Attends un mois et un jour. » Pour être bien sûr, je rallonge un peu. Calfeutré, bichonné. Comme si j'étais le fils que Roland et Lucie n'ont pu avoir.

46

Merci, mon capitaine

Le mois et demi passé, je retourne à la maison. Le bonheur. Jacqueline ne cache pas son émotion. Mon petit bonhomme va avoir un an et demi. Il est venu à moi en trottinant. Je tombe à genoux, le barbouille de mes larmes. Je me redresse le portant d'un bras, de l'autre, serrant Jacqueline et la vie qui dort dedans son ventre. Nous sommes collés tous les quatre. Jacqueline retient ses sanglots, pour ne pas effrayer Julian. Moi, je n'y arrive pas et j'essaie de rire en même temps. Jacqueline, la voix humide, me glisse à l'oreille :

– C'est fini, ils ne reviendront plus ?

– Non, ils ne reviendront plus.

– Ceux de la police militaire sont venus plusieurs fois. Sans prévenir. À n'importe quelle heure. Ils ont interrogé les voisins, Mme Molitor, Stéphane, « les Lilas ». Personne ne pouvait rien dire puisque personne ne savait où tu étais. Tu peux me dire maintenant ?

Je lui explique tout ou presque. Lui montre mon livret militaire sur lequel il est inscrit que j'ai été libéré. Je n'ai pas déserté. Elle rajeunit de dix ans. C'est pour elle que l'épreuve a été la plus dure. Je viens de lui retirer l'enclume que j'avais posée sur son cœur. Je ne lui dis pas que j'ai

encore une formalité à accomplir. Elle ne peut y jouer aucun rôle. Inutile de l'inquiéter encore. Elle a déjà payé son tribut, lourd.

Le lendemain, je pars pour Satory avec mon pote le «bavard». Il n'entre pas et reste devant la grille d'entrée. Je vais directement chez le colonel. Il ne me fait pas attendre longtemps. Je suis en civil, je n'ai pas à saluer, mais garde une attitude respectueuse. Il a déjà les braises[44], je ne veux pas attiser.

– Vous voilà enfin. Plus d'un mois que l'on vous cherche. Vous m'avez rapporté votre livret ?

– Oui, mon colonel !

Je lui tends le livret. Il le vérifie soigneusement.

– Vous ne vous êtes pas rendu compte qu'il y avait une erreur ?

– Je n'ai commis aucune erreur, mon colonel.

– Je sais, je sais... Je me demande comment cette bévue a pu se produire. D'autre part, j'apprends qu'à l'École polytechnique, vous balayez la cour et les couloirs alors que vous êtes un professionnel du bâtiment... Je vais vous réintégrer et vous pourrez exercer votre métier au casernement. Vous serez maître de votre emploi du temps.

– Je ne crois pas, mon colonel.

Le ton monte...

– Comment, vous ne croyez pas !

Je sens qu'on va se dire des choses désagréables.

– Depuis un mois, j'ai pris des engagements pour des chantiers. Je suis artisan. De gros dédits à payer si je ne respectais pas mes contrats... sans compter le tort occasionné ! Ça va vite, vous savez, mon colonel, pour se forger une mauvaise réputation et vous m'obligeriez de faire appel au tribunal administratif qui, seul, peut statuer.

J'ai l'impression que son petit déjeuner devient rance. Il serre des deux mains le rebord de son bureau. S'il avait des doutes, maintenant, je suis sûr qu'il a compris. Tout au moins que l'erreur n'est pas innocente. Qu'elle a été provoquée d'une manière ou d'une autre. J'ai connu, pendant mes classes, tous les soldats chargés des livrets. Il ne peut pas savoir qui se cache derrière ce « miracle ». Je suis tranquille pour mon pote. Il a tellement de rage en lui, qu'un court instant je crois qu'il va m'aboyer : «Je pose mes galons, on va régler le problème entre hommes ! »

Je n'aurais pas été gêné. Je suis, comme on dit, dans la force de l'âge. Le bâtiment m'a donné du muscle et la rue m'a appris à me la donner.

Mais il se retient. Un long silence.

– Vous ne pouvez pas être démobilisé. Alors, je vais vous mettre en congé sans solde avec une permission de quinze jours. Vous viendrez tous les quinze jours pour que je la renouvelle jusqu'à votre démobilisation définitive.

– C'est impossible, mon colonel. Mon premier chantier est dans l'Est, une laiterie à cinq kilomètres de Charleville-Mézières. Je dois travailler tous les jours, les samedis et dimanches compris. La laiterie ne s'arrête pas pendant les travaux. Ils déplacent les machines au fur et à mesure que j'avance. Il faudra donc envoyer les renouvellements chez moi.

Il capitule, voyant que je ne vais rien céder.

– Bien, vous habitez toujours à la même adresse ?

– Oui, mon colonel.

Il me tend une permission de quinze jours, avec autorisation de revêtir une tenue civile. Il a rajouté du texte sur mon livret militaire. Il me le rend sur un « Vous pouvez disposer ! » qui n'a rien d'affectueux.

Je repasse la grille et retourne à Belleville dans la voiture de mon pote.

À intervalles réguliers, le facteur m'apportera ma permission jusqu'à ma démobilisation définitive, où je retournerai

à Satory une dernière fois pour faire ajouter les quelques lignes qui font de moi un civil.

C'est un capitaine qui me reçoit, avec le sourire :

– Alors, c'est toi, le libéré par erreur ?

Il me donne l'impression de la trouver bien bonne. Peut-être a-t-il un père militaire de carrière rêvant du bâton de maréchal pour son fils qui aurait aimé être artiste peintre. Il a vraiment les yeux qui rigolent.

– T'es plus un petit malin qu'un vernis, toi. Tu ne dois pas être con.

Il me rend mon livret de la main gauche et me tend la main droite, bien ouverte :

– Sans rancune et plein de bonnes choses !

Je la lui serre et m'en vais sur un « Merci, mon capitaine ».

En d'autres circonstances, j'aurais aimé discuter avec lui. En d'autres temps.

47

Rue Parmentier

Pour aller aux chantiers, les transports en commun ne sont pas toujours au rendez-vous ! Et parfois, c'est le terminus, avec les quelques kilomètres à pied à se taper... Je me suis donc motorisé. Jacqueline et moi avons acheté une Vespa d'occasion.

J'ai un chantier à Bobigny et, tous les matins, vers cinq heures trente, je passe par Pantin récupérer un pote d'enfance avec lequel je bosse. Quand j'arrive, deux bols sont régulièrement posés sur la table. Je prends mon petit déjeuner chez lui, pour éviter de faire du bruit à la maison. Aucun risque de réveiller Julian et par voie de conséquence Jacqueline... qui a besoin de se reposer ! Sa grossesse est bien avancée.

Un matin, j'entre comme d'habitude, mais sur la table, pas de bol en vue. La table est vide. Sur la gazinière, aucune trace de cafetière fumante. J'entends crier. Le bruit provient de la chambre. Il se dispute avec sa femme. Dur. Première punition : pas de café au lait. J'attends une accalmie et, de la cuisine, je dis à voix forte :

– Lapin... Je t'attends dehors.

Je sors. Je fais tourner le moteur de la Vespa, ça réchauffe un peu. Il se passe quelques minutes, quand un mec tout emmitouflé sur un spade[45] s'arrête à ma hauteur.

– Tu pourrais me dire pour la rue Parmentier ?

– Je ne connais pas. Mais, après le carrefour, t'as un troquet ouvert dès cinq heures pour ceux qui font les Halles !

– Merci.

Il fonce tête baissée, parvient au carrefour, feux éteints, et se fait étendre par une camionnette venant de sa gauche. Il n'a rien vu venir. L'heure est entre chien et loup. Tué sur le coup. Police secours ne pourra faire que le constat et emmener le corps.

J'ai longtemps été traumatisé. Des badauds, sortis du bistrot, parlaient d'un « putain de hasard ». Ce cycliste était seul à circuler dans la rue, la camionnette seule dans la sienne. Il a fallu qu'ils se rencontrent juste là, au carrefour ! Moi, je gambergeais que le hasard n'y était pour rien. Que le hasard y était quand ça n'arrivait pas. Parce que si j'avais su où était la rue Parmentier, le temps de lui expliquer, la camionnette aurait eu le temps de traverser le carrefour. Si mon pote et sa femme ne s'étaient pas fâchés, on aurait pris le petit déjeuner et le cycliste aurait traversé le carrefour.

J'y ai repensé souvent, me disant qu'après coup, quand on peut tout quantifier, le hasard n'a pas sa place. Quand une tuile se décroche d'un toit et vient fendre le crâne de quelqu'un, c'est que le couvreur l'a mal posée, laissant une prise au vent. Et si la malheureuse ou le malheureux se trouve au milieu de la rue, c'est que ses godasses prennent l'eau et que le magasin est en face. Je crois qu'on dit que c'est le hasard quand on n'a pas les éléments pour l'expliquer. Comme quand on dit « C'est vide »... parce qu'on ne voit pas tout ce qui reste. Je ne dis pas que je culpabilisais, mais cette garce qu'on appelle la mort s'était servie de moi pour qu'il soit pile au rendez-vous qu'elle avait donné !

Je n'ai pas parlé de toutes mes pensées à mon pote. Il m'aurait traité de dingue. Peut-être aurait-il eu raison.

Je ne l'écris pas pour me débarrasser d'un mauvais souvenir, pour « exorciser » comme disent certains ! Mais la réminiscence reste.

J'ai seulement demandé à mon pote où était la rue Parmentier. J'y suis allé. Je sais que je ne faisais pas un pèlerinage, mais je ne peux pas vraiment dire pourquoi je m'y suis rendu. Je n'avais rien à y faire.

Peut-être... parce que quelqu'un avait attendu le mec dans cette rue.

48

Leny, prends ta valise !

Une petite école d'artistes s'est ouverte à Belleville. Une estrade, un micro, deux projecteurs, des chaises et un professeur. Quatre soirs par semaine, je m'y rends. Du mardi au vendredi.

Au début, Jacqueline m'y accompagne. Après avoir chanté, si des filles s'approchent pour me faire des compliments, Jacqueline est persuadée qu'elles viennent m'énamourer[46]. Du coup, elle ne se déplace plus.

Une tension s'installe entre nous, mais nous nous retrouvons encore le samedi et le dimanche. Nous sortons avec les enfants. Il y a beaucoup de fêtes foraines dans Paris. Les mômes adorent, et nous aussi. Et puis, ça devient un week-end sur deux. Et puis un de temps à autre...

Et un jour, après minuit, ma valise siégera devant la porte. Je trouverai refuge chez Stéphane, à la chaufferie.

49

Les chagrins d'amour

Mon premier chagrin d'amour, lorsqu'un autre amour m'était advenu, devenait un rat qui allait se lover en hibernation dans mon ventre. Il avait montré le chemin. Il pouvait dormir.

Mais à chaque nouveau chagrin d'amour, chaque nouvel arrivant réveille les autres et c'est la sarabande. Une danse effrénée.

Avec le temps... ils tournent en rond. Ils ne dorment plus jamais.

50

La Marquise

Je commence à aller voir des éditeurs, avec mes chansons. Chez chaque éditeur, il existe une pièce dévolue au « pianiste maison » qui présente les nouveautés de l'édition aux artistes en quête de chansons nouvelles. Je ne suis jamais arrivé jusqu'à cette pièce. Les auteurs, les compositeurs qui avaient cet avantage étaient tous reconnus ou recommandés. Moi, je ne connais encore personne dans le métier, à part Christian Sarrel qui vient de sortir son deuxième disque et qui est toujours boudé par les radios.

Je fais la rencontre de deux musiciens. Un pianiste et un guitariste. Ils jouent tous les soirs dans un restaurant des Grands Boulevards. Après leur travail, nous nous retrouvons vers minuit dans un bistrot, Le Cambiste, qui propose le plat du jour. Toujours des pâtes. La patronne et son mari sont d'origine italienne. Nous, nous avons fui Franco ; eux, Mussolini. Mes deux potes musiciens m'offrent toujours le couvert. Ensuite, Angelo sort sa guitare et me demande de chanter. Ils n'ont pas non plus de relations avec les éditeurs et me serinent que je devrais chanter mes chansons. Je me répète :

– Je n'ai pas de voix pour être chanteur et je ne me vois pas sur une scène.

– Mais la voix, on s'en fout ! Ce qui compte et fera que les gens t'aimeront, c'est ta sincérité. Les gens sont sensibles à l'authenticité plus qu'à la voix. Tu ne prétends pas être chanteur d'opéra ! En échange, tu as de la présence, du charisme. Cela ne s'apprend pas. Tu l'as ou tu ne l'as pas. Toi, c'est un cadeau de tes parents. Tu peux nous croire, tu as l'essentiel !

Je n'en suis pas du tout convaincu. Même encore aujourd'hui…

Mes deux potes me présentent Armand Canfora. Il casse la baraque avec une de ses chansons, *Salade de fruits*, chantée par Bourvil. Ils me font chanter devant lui.

– Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Je lui raconte mes difficultés à rencontrer un éditeur.

– Je peux t'arranger ça. Avec « la Marquise » : Mme Breton. C'est une très grosse édition et elle connaît tout le métier et ses ficelles.

– C'est vrai que les éditeurs font des avances sur les droits à venir des auteurs-compositeurs ?

– Oui, c'est vrai, mais à ceux auxquels ils prêtent un avenir.

Je lui donne le téléphone de Mme Molitor.

Quelques jours après, j'ai mon rendez-vous avec la Marquise. Le courant ne passe pas bien. Primo, elle me reçoit avec une heure et demie de retard. Elle a dû me placer entre deux rencards et le dernier s'est prolongé. Lorsque je pénètre dans son bureau, elle ne m'invite pas à m'asseoir et me lâche d'une voix sèche :

– Montrez-moi votre production !

Je reste debout. Une jeune femme entre, après un coup discret à la porte, et débarrasse le bureau des deux tasses à café.

– Avant, je peux vous poser une question?
– Faites, mais vite...
– Si mes chansons vous plaisent, me ferez-vous une avance?
– Pardon?
Je ne répète pas, elle a parfaitement entendu!
– Une avance?... Je n'ai pas encore vu vos chansons.
– Mais si elles vous plaisent?
– Il faut que je les voie pour savoir si elles me plaisent.
– Mais si elles vous plaisent?
J'ai compris que j'étais dans le tunnel. Elle use de sa position de force et ne veut pas en perdre une miette. Je n'ai pas à me lever.
– Au revoir, madame.
Elle reste la bouche ouverte et en profite pour m'accompagner jusqu'à la sortie avec des «Non mais... Non mais...».
– Vous vous prenez pour qui? Faites-vous un nom, nous verrons...
Je me sens ennuyé pour Canfora. Quand je le revois, elle lui a raconté:
– Elle t'a parfaitement compris. Mais pour ses sous, tu la jettes au plafond, elle reste collée. Tu es un inconnu. Il aurait fallu que tu arrives avec une chanson déjà enregistrée. Comme moi. Bourvil avait déjà dit qu'il enregistrait ma chanson quand je suis allé la voir. Elle était demandeuse. Quand j'ai signé la cession, l'argent était sur la table. Le chemin sera dur, tu sais. Je pense que tu trouveras plus facilement une maison de disques si tu chantes tes chansons.

Des années après, je croise la Marquise à Orly. Nous sommes en hiver. Elle arrive du Canada, je pars à Beyrouth chanter durant un mois au Casino des Cèdres. Elle porte un manteau en vison sauvage. À cette époque, il n'y en a pas d'élevage. Un authentique signe de richesse extérieure. Elle m'aborde, exhibant sa parure:

– Vous voyez... il y a quelques années, si j'avais été moins conne, si j'avais eu plus de nez, des manteaux comme ça, j'en aurais dix!
– Je suis très heureux que vous ayez manqué de nez, que vous soyez conne et que vous ayez froid aux miches!
Je la plante là et vais prendre mon avion.

51

Place aux chansons ?

11 mars 1959. Le bonheur entre dans la maison : Christine est née. Je n'ai pas pu assister à l'accouchement : les pères sont interdits dans les salles d'accouchement. Je me révolte, mais c'est ainsi. J'aurai eu peur jusqu'au dernier moment. Faudra-t-il encore payer une vie pour une vie ?

Dès sa naissance, je contacte toute la famille. Moins pour annoncer la venue de Christine que pour me rassurer. Déjà, je l'appelle « Youte » (je la nomme encore ainsi aujourd'hui). Pourquoi Youte ? Ce n'est pas un diminutif de son prénom, mais elle aime bien

Jacqueline s'inquiète de plus en plus de me voir prendre du temps sur mes chantiers et nos soirées pour essayer d'aller montrer mes chansons. Pas pour l'argent, elle est prête à travailler le double, mais elle me veut là : sous ses yeux. L'atmosphère s'alourdit.

Par deux fois déjà, rentrant bien après minuit, j'ai trouvé ma valise à la porte. Je me suis assis dessus et j'ai attendu jusqu'au matin.

Elle essaie le passage en force. Il n'y a pas de cris. Elle instille en moi la peur de la perdre. Elle et mes enfants. Je répète toujours la même chose :

– J'irai jusqu'au bout, mais je ne veux pas vous perdre.
– Tu nous perdras.

Je vais encore au chantier et, le soir, j'essaie de placer mes chansons. Mais j'ai conscience que je ne ferai plus très longtemps les deux activités. Comme les Grecs à la bataille de Troie, je brûlerai mes vaisseaux !

Un jour, je plante ma truelle dans le tas de sable et je dis à mes potes :

– C'est fini. Je veux donner tout mon temps à mes chansons. Si je n'y crois pas assez fort, pourquoi les autres y croiraient ?

DEUXIÈME PARTIE

QUELQU'UN QUI CHANTE ?

1

Rue de la Gaîté

Je rencontre un éditeur. Barlatier. Malheureusement, il ne pèse pas lourd dans le métier, pour ne pas dire qu'il ne pèse pas du tout ! Avec un de ses amis, Poggi, il loue la salle de Bobino dans la journée. Ils y ont ouvert de concert une école de music-hall, ils y enseignent le maintien sur scène, la pose de la voix et l'art de s'habiller. C'est évidemment payant et on y entre sur audition.

Je chante deux chansons. Ils aiment. Les futurs artistes qui font déjà partie de l'école assistent aux auditions. Après mon passage, Barlatier et Poggi me prennent en aparté. Je leur déclare que je n'ai pas d'argent et tous deux, sans se concerter, me disent :

– Tu seras le pupille de l'école. Tu pourras venir tant que tu voudras et profiter de tous nos enseignements.

Je ne vais pas une seule fois au cours et ne monte jamais sur scène. Je m'assieds toujours au fond de la salle et regarde comment font les autres pour vaincre la pudeur et se mettre tout nu. Barlatier et Poggi aimeraient bien me voir aller sur scène, mais ils respectent mon attitude. J'y fais de belles rencontres : Zouc, Josyane Nitray, Gribouille. On devient vite complices.

Pendant au moins trois mois, je traite Gribouille comme un mec, croyant que c'en est un. C'est une fille qui, jalouse de notre relation, avec des mots très méchants pour Gribouille, étale la réalité. Gribouille est plus blessée que moi. Je la console en lui disant que, pour moi, cela ne change rien et que si elle le veut encore, on restera potes. C'est un pur joyau, Gribouille ! Un talent unique, inclassable. Je suis heureux qu'elle me garde son amitié.

Avec Zouc, c'est plus compliqué. C'est une fille un peu frustrée côté sexe et je ne lui déplais pas côté physique. Moi, j'aime son immense talent. Elle, c'est un diamant noir. Elle a choisi de « dire » aux bords des ténèbres.

Josyane Nitray n'écrit pas. Elle chante les autres. Avec humour et beaucoup de sensibilité. Sa maman tient un magasin de confection rue de la Gaîté. Elle ne parle jamais de son papa. Trop douloureux pour elle. Un jour, elle me dit :

– Si tu en as marre de manger des sandwichs, je peux te faire des pâtes à la maison. C'est à peu près tout ce que je sais faire, mais je les fais bien.

C'est comme si elle proposait une carcasse d'agneau à un loup. C'est « oui » tout de suite. Elle m'emmène à son appartement, m'installe dans le salon devant une table :

– Je reviens tout de suite.

Je n'attends pas très longtemps. La revoilà avec les pâtes fumantes, les couverts et un verre. Vêtue d'un jean qui s'est miraculeusement transformé en jupe. Elle n'a pas faim. Elle se pelotonne dans un grand fauteuil. J'ai faim. De tout. Entre deux coups de fourchette, je relève la tête : sa jupe aussi remonte presque jusqu'au haut des cuisses. Je vois sa petite culotte. Je sais que lorsque l'on voit la petite culotte d'une fille, c'est parce qu'elle veut nous la montrer. Cette humeur ne me laisse pas indifférent et je ne suis pas sûr de finir mes pâtes. Sa petite culotte la serre

et marque un mont de Vénus barré par une petite fente humidifiée par le désir.

J'hésite quand même, de peur qu'elle ne le regrette après. C'est elle qui dirige :

– Je suis vierge. Je veux que tu sois le premier.

En même temps, elle écarte un peu sa culotte et fait glisser un de ses doigts dans sa petite fente. Je n'en peux plus, me lève, me mets à genoux entre ses cuisses relevées, écarte un peu le bout de tissu. Ma bouche et ma langue s'insinuent dans les plis des grandes et petites lèvres de son sexe, jusqu'à son clitoris, répandant en moi les parfums uniques auprès desquels tous les parfums d'Arabie ne sont que des senteurs. Elle jouit très vite. Sans crier. Avec des gémissements qui ressemblent à des vagissements de nouveau-né. Je voudrais lui donner du plaisir. Encore et encore. Dans la fente de ses fesses, en effleurant son anus, sans la pénétrer. Elle voudrait, de ses deux mains, relever ma tête, mais l'orgasme arrive de nouveau, trop vite, trop fort. Elle ne contrôle plus ses mains et, au lieu de tirer ma tête vers le haut, elle la presse contre son sexe et cette nouvelle jouissance lui arrache un cri qu'elle ne peut pas retenir.

C'est à ce moment précis que sa maman entre dans la pièce. Je relève la tête, barbouillé des humidités de sa fille. Elle ne me regarde pas, s'adresse à sa fille et avec presque un sourire :

– Alors, tu as fini par l'avoir !

– Laisse-nous, maman, va faire un tour !

Sa mère quitte la pièce et j'entends claquer la porte d'entrée. Je suis un peu stupéfait, mais Josyane renchérit :

– Maman et moi, on se dit tout. Sois tranquille, elle ne reviendra pas tout de suite. Nous avons appris que nous pouvons mourir d'un moment à l'autre. Elle non plus ne voudrait pas que cela m'arrive sans avoir connu l'amour. Et cela aurait pu m'arriver.

– Viens, tu as toujours envie de moi ?... Moi, j'ai toujours envie de toi !

Elle me traîne dans sa chambre. Elle me déshabille et peut constater que le désir est protubérant. Nous faisons l'amour plusieurs fois, mais je n'ai pas envie d'être là quand sa maman sonnera à la porte...

Cette relation mère-fille est étonnante. Les horreurs de la guerre peuvent profondément changer les êtres humains. La mort de son papa a dû marquer à tout jamais leur mémoire et leur comportement. Balayant tradition, éducation, comblant le fossé entre ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. Tant que l'on ne touche pas à la dignité des autres, on ne fait pas mal.

Elle m'a choisi, je pouvais dire non. Je retournerai souvent manger des pâtes chez elle. Elle ne me culpabilise pas. Je ne suis pas sa chose, elle n'est pas la mienne. C'est quand on veut bien tous les deux.

2

Lutter contre ma nature...

Barlatier et Poggi m'annoncent que la société Antar-Gaz organise une grande tournée d'été sur les plages avec un immense car qui se transforme en podium. Le spectacle est gratuit. Antar-Gaz s'occupe de la promotion d'un nouveau produit : la bouteille camping-gaz. Chaque artiste sélectionné sera véhiculé par Renault qui lance un nouveau modèle. Les chauffeurs sont fournis par le sponsor. L'audition est fixée à l'automne, la tournée devant démarrer au printemps. Il n'y aura que quatre élus. Toute l'école auditionne. Je suis retenu avec trois autres. On nous fait signer le contrat sans perdre de temps. Trente francs par jour, logés et nos frais de bouche remboursés.

En ce temps-là, on trouve dans Paris des enregistreurs qui, en échange de deux pièces de 5 francs, délivrent un disque souple sur lequel vous pouvez enregistrer un message parlé que le destinataire peut écouter sur un Teppaz : un électrophone à la forme trapézoïdale, aux angles très arrondis et au couvercle bombé, symbole des surprises-parties. En plus des bruits de la rue, le son de l'enregistrement est infect. Cela passe pour une carte postale et encore, avec beaucoup de tolérance et d'imagination !

À l'école, j'ai un pote qui joue de la guitare. J'ai rencontré une fille dont la maman tient la loge d'un immeuble où habite un collaborateur de Jacques Canetti, directeur artistique chez Philips, mais surtout grand manitou des Trois Baudets, temple de la chanson française où se sont produits ou se produisent Brassens, Brel, Raymond Devos, Pia Colombo, Catherine Sauvage, Félix Leclerc, Anne Sylvestre, Mouloudji, Pierre Étaix, les Trois Ménestrels, les Frères Jacques, Juliette Gréco, Jean-Claude Darnal, Guy Béart, Isabelle Aubret, Roger Riffard. La crème... J'en oublie et des bons!

Accompagné par mon alter ego qui se tortille en tirant comme une bête sur ses cordes, et le vacarme de la rue en fond sonore, j'enregistre quatre chansons. Puis, je remets la rondelle à ma copine, avec mon nom d'emprunt Leny Varin, une adresse et le numéro de téléphone de Mme Molitor. Une bouteille à la mer! Une bouteille pour Canetti.

Barlatier et Poggi me préviennent qu'ils ont organisé une soirée de présentation de tous les élèves de l'école devant des professionnels de la chanson. Les éditeurs graphiques, les maisons de disques, la radio, la télé sont conviés en soirée à « Bobino » un lundi, jour habituel de relâche. Que des décideurs!

Tout le monde répète fébrilement. L'espoir, ça donne chaud! Je chanterai *Rue de Belleville*, mais je ne répète pas. Moi, je veux seulement pouvoir montrer mes chansons, pour que d'autres les chantent. Je ne veux pas devenir chanteur. Je ne suis pas fait pour ce métier. Une certitude.

Pas le trac. Pire! Je suis sûrement introverti: me mettre tout nu devant tout le monde me tétanise... Demandez à une fille qui se déshabille pour la première fois devant quelqu'un qui la désire... ce qu'elle ressent. Je suis déjà tout nu lorsque j'écris, mais je suis tout seul. J'aurais sûrement

fait le bonheur d'un psy... Je veux juste montrer mes chansons. Que d'autres leur donnent le supplément de vie que je ne peux leur insuffler. « C'est important, petit bonhomme? Pour moi, oui. »

Un grand philosophe israélien, Yeshayahou Leibowitz, a écrit: « L'Homme doit se battre chaque jour contre sa propre nature. » Il ne pensait pas à mon cas! Il réfléchissait à ses propres réminiscences, ou aux résurgences de l'homme des cavernes. Il évoquait toutes ces saloperies qui irriguent notre cerveau et que certains refoulent par crainte de la punition. C'est n'être plus humain.

Aujourd'hui, ce philosophe est mort. Je l'ai découvert tardivement, dans une émission de la chaîne de télévision Arte, à l'époque de son lancement. J'aurais dû prendre mon billet d'avion pour Tel-Aviv, capitale d'Israël, dès le lendemain de la diffusion de ce reportage! Quitte à m'inscrire comme auditeur libre à l'université où ce philosophe enseignait. Je me serais débrouillé pour le rencontrer, pour voir et entendre un bout de sa vie et un bout de la mienne « mêlés » ensemble.

Je n'y suis pas allé, c'est tout. Yeshayahou Leibowitz fait partie de mes regrets.

3

Dieu ?

Sachant que les humains n'accepteraient pas leur non-éternité, la Mort, miséricordieuse, leur a fait la charité de Dieu.

4

Un voyage sur la lune

Nous sommes samedi, deux jours avant mon audition à Bobino. Je passe chez Mme Molitor qui m'annonce :

– Un appel téléphonique pour toi ! Tu as rendez-vous chez Philips, ce lundi, avec M. Canetti. Je t'ai marqué l'adresse et le téléphone sur ce papier.

Je le prends, balaie du regard les habitués du café, à la recherche d'un sourire complice et reviens à Mme Molitor :

– Vous me charriez(47) !

– Mais non. Par contre, vérifie. J'ai cherché sur le bottin, des fois qu'un connard voudrait « t'berlurer ». C'est bien le bon numéro, l'adresse et tout. Appelle-les !

Je n'appelle pas. Jusqu'au lundi au moins.

C'est une nouvelle incroyable. Je voulais un week-end à Honfleur, pour les peintres et la mer… on m'offre un voyage sur la lune, avec un chœur de sirènes enchanteresses. Qui chantera mes chansons ?

C'est une sacrément bonne nouvelle. Pas pour Jacqueline. Elle n'y voit qu'une porte ouverte par laquelle je vais disparaître. Elle n'est pas plus rassurée quand je lui dis que je ne veux pas être chanteur. Elle n'aime mes chansons que quand je les lui dédie, à elle et à nos deux petits. Beaucoup

moins quand je les chante chez Mme Molitor où des présences féminines flamboient et dévoilent parfois, en cachette, leurs émotions.

– Moi, j'aime quand tu me les chantes. Chez Mme Molitor, tout le monde aime quand tu les chantes. J'ai vu des filles craquer une larme en douce. Il n'y a pas de raison pour que d'autres gens te boudent…

Je conviens avec Barlatier et Poggi de passer dans les derniers à la présentation officielle de Bobino. Au cas où mon rendez-vous serait réel et se prolongerait.

5

Et Félix Leclerc devient mon parrain…

Le lundi, à quinze heures cinquante-cinq sonnantes, je suis devant le standard de chez Philips. La jeune femme préposée appelle un numéro et me dit :

– M. Canetti vous attend. C'est au premier, à droite.

Je flotte.

Je frappe à la porte et j'entre après avoir entendu : « Entrez ! » La pièce est très grande. Le bureau, au fond, face à l'entrée, croule sous des piles de dossiers.

– Venez vous asseoir.

Il se lève pour me tendre la main. Je la lui donne et m'assieds. Posée devant lui, ma rondelle.

– C'est vous qui avez fait ça ? Vous avez tout écrit, paroles et musiques ?

– Oui monsieur. J'ai fait la musique, mais je ne sais pas l'écrire.

– C'est sans importance. Vous faites paroles et musiques.

Agitant le disque souple :

– Évidemment, ce n'est pas le meilleur support, ni les meilleures conditions d'enregistrement. Mais, pour moi, l'essentiel est là.

Il s'enquiert de quelques renseignements biographiques : d'où je viens, ce que je faisais avant. Que je sois un ancien compagnon du bâtiment lui plaît beaucoup. Il me demande si je connais Félix Leclerc.

– Lui, je ne le connais pas, mais je connais ses chansons que j'aime beaucoup.

– Ça tombe bien. Dès ce soir, vous passez aux Trois Baudets. J'attends Félix Leclerc, il arrive de Montréal. Il sera ici dans quelques minutes, je vais lui demander d'être votre parrain.

Je suis submergé par l'émotion. Tout se bouscule dans ma tête. C'est le mât de cocagne, mais j'ai un engagement avec Barlatier et Poggi. Je ne vais pas débuter en trahissant ma parole. Je le lui dis.

– Ce n'est pas un problème. Vous passerez en lever de rideau. Ensuite, Félix Leclerc et moi, nous vous accompagnerons à Bobino. Vous ne serez pas en retard. Ce genre de présentation dure toujours longtemps. Trop longtemps. C'est important que vous passiez d'abord aux Trois Baudets. Vous vous accompagnerez à la guitare ?

– Je ne joue de rien. Pas une note.

– Je préviens le pianiste pour qu'il vous fasse répéter à dix-neuf heures. Vous choisirez trois chansons.

À voir mon air, il n'attend pas de réponse et enchaîne :

– Ce n'est pas grave. Il va noter les accords et vous accompagnera à la feuille. C'est un bon. Un très bon !

Félix Leclerc arrive. Il est enchanté de découvrir son nouveau filleul. Du pain blanc, cet homme ! M. Canetti quitte le bureau pour quelques minutes.

– Vous envoyez...

– Tu peux me tutoyer, je suis ton parrain !

Avec un grand sourire déjà complice, je lui demande :

– Tu crois que je pourrai chanter derrière le rideau ?

– Comment... derrière le rideau ?

– Ben oui... le rideau fermé et moi derrière.

– Mais avec les projecteurs tu ne verras pas les gens...

– Mais eux, ils me verront.

– C'est pour ça que l'on fait ce métier. Pour qu'ils nous voient. T'es un drôle de p'tit gars, toi...

Je ne veux pas lui avouer que je ne désire pas être chanteur. Il me croirait complètement cinglé et il n'aurait pas tort.

Je ne suis plus sûr du tout d'avoir pris le bon chemin. J'ai juste envie de montrer mes chansons.

Aux Trois Baudets, je rencontre Jean Yanne, l'un des meilleurs organistes de Paris. Mais il est aussi pianiste accompagnateur. Il a du mal à admettre que je compose de la musique sans savoir l'écrire et sans jouer d'un instrument. Pour faire court, je suis un fainéant qui n'a pas eu le courage d'apprendre au moins un instrument. D'autres sont dans le même cas que moi, pour l'écriture, mais ils s'accompagnent à la guitare.

Je n'ai même pas de partitions. Jean Yanne n'est pas content et je le comprends, mais il est capable d'accompagner une brouette. Sa colère ne se ressent pas dans son travail. C'est un professionnel. Il a « conscience ».

Je chante mes trois chansons. De mon point de vue, c'est un désastre. Pour plein d'autres aussi : les artistes à l'affiche ce soir-là... sauf un !

Canetti, apparemment, investit sur l'avenir. Cela m'étonnerait qu'il ait vu pire !

Jacques Canetti et Félix Leclerc m'accompagnent en voiture à Bobino. J'apprendrai plus tard que mon meilleur pote, Nours, que je considère comme un frère, était dissimulé derrière une colonne Morris sur le trottoir d'en face. Il ne s'est pas manifesté, de peur que je ne laisse tomber les

personnes qui m'accompagnent, qu'il ne connaissait pas, mais qu'il pressentait être importantes pour moi. De peur que je ne traverse la rue pour partir avec lui.

Arrivés à Bobino, le tour de chant touche à sa fin. Le métier s'est dérangé, installé aux meilleurs rangs de l'orchestre. La salle est pleine à craquer, peuplée d'autres invités et surtout des familles et amis de toutes et tous les postulants. Je passe en dernier, comme prévu.

Après, nous nous retrouvons tous dans les coulisses. Tout le monde attend et « ils » arrivent. Je n'en reconnais que deux : la Marquise et une personne des éditions Paul Beuscher. Certains tiennent une feuille de papier à la main. Ils s'avancent vers nous... à ce moment-là, M. Canetti et Félix Leclerc les devancent et M. Canetti me lance à haute voix :

– On va dîner, maintenant !

Je ne saurai jamais si une ou un seul des autres m'aurait adressé la parole. Devant M. Canetti et Félix Leclerc, ils se sont tous effacés. Mais je sais que personne n'a remarqué l'immense talent de Zouc et de Gribouille, pour ne parler que d'elles.

J'informe M. Canetti de ma tournée avec Antar-Gaz. Il le regrette, mais j'ai signé. Il me demande plus de renseignements, s'enquiert de ma vie au quotidien. Je lui dis que Youte a les jambes arquées. Elle a marché trop tôt, à huit mois. Je lui conte notre désespoir. Un toubib nous a indiqué que l'air de la montagne redresserait ses jambes.

– Vous vivez dans un deux-pièces ? Bientôt, il sera trop petit, même si vous n'agrandissez pas la famille. Alors, je peux vous obtenir un appartement neuf. Trois chambres : une salle de séjour, une cuisine et une salle de bains. Vous me laissez, en échange, votre appartement à Belleville. Je vous fais une avance, vous pourrez envoyer votre famille à Saint-François-Longchamp dans une pension. Ce sont

des amis. Votre Youte a toutes les chances de guérir. C'est la bonne altitude. Si vous êtes d'accord, vous partez tranquille pour votre tournée Antar-Gaz qui m'embête beaucoup, mais vous honorez vos engagements et c'est tout à votre honneur !

Je crois rêver et ne pense pas une seconde à réunir le conseil de famille pour dire oui.

– Je m'occupe de tout. Du déménagement et du voyage à Saint-François !

6

Mon picotin

À la date prévue, je pars avec mes trois camarades, après avoir été invité dans un grand restaurant avec une partie de l'équipe d'Antar-Gaz. Je remarque que le PDG s'est nourri d'une feuille de salade et d'un demi-verre d'eau minérale. Il s'émerveille de mon appétit. Il ne sera pas émerveillé longtemps.

La tournée démarre et tout se passe bien. Au début.

Une dizaine de jours après, lors du repas du soir dans un restaurant choisi par le régisseur de la tournée, représentant Antar-Gaz, ce dernier nous annonce :

– Changement de programme ! J'ai devant moi un avenant au contrat que vous devez tous signer. À partir de maintenant, nous ne remboursons plus les notes de restaurant du midi. Vous aurez un forfait de 18 francs par jour.

Mes camarades de tournée signent. Je refuse. Le régisseur aboie :

– Je ne te rembourserai pas tes notes.

– Tu feras ce que tu voudras. Je m'en tiens au contrat initial. Notes de restaurant du midi remboursées, sans limite au contrat.

– Tes notes sont trop importantes. Des restaurants trop chers. Souvent deux entrées, deux plats, deux desserts. Encore heureux, tu ne bois ni vin, ni apéritif !

– Je mange à ma faim ! Et, si demain tu ne me rembourses pas ma note, Antar va faire des économies, parce que je me tirerai.

– Tu ne feras pas ça. Tu as un contrat.

– Toi aussi ! Et, en ne me remboursant pas, tu es le premier à le rompre.

– On verra bien. Tes camarades ont signé.

– Mes camarades font ce qu'ils veulent. Je ne juge pas de ce qu'ils font.

Le lendemain, nous sommes à Pau. Je choisis le meilleur restaurant de la ville. Une étoile au guide. Je bouffe à m'en faire péter les braies. Ma plus belle note. Je la présente au régisseur le soir même. Il refuse catégoriquement de s'en acquitter.

– Ne compte plus sur moi.

– Nous verrons, mon gars !

– C'est tout vu.

Le jour suivant, au matin, je demande au chauffeur de la voiture qui m'est dévolue de me conduire à la gare. Il m'aime bien et essaie de me dissuader.

Je prends le train pour Paris.

Je vais voir M. Canetti chez Philips. Je lui annonce que je suis libre, en lui contant ma mésaventure. Et j'ajoute que je pars à Saint-François-Longchamp voir ma petite famille.

Il ne fait pas de commentaires et m'informe que, dans un mois et demi, je pars en tournée et qu'au retour je suis programmé tous les soirs au cabaret Les Trois Baudets, 64 boulevard de Clichy.

Je dois prendre un taxi pour rejoindre la pension. Elle est isolée, en hauteur. J'ai prévenu par téléphone

de mon arrivée. Jacqueline et les enfants m'attendent sur le chemin. Le véhicule s'engage et je vois mes deux petits courir vers moi. Je n'ai d'yeux que pour Youte. Elle a grandi d'au moins quinze centimètres et ses gambettes sont toutes droites. Je tombe à genoux et les serre contre moi. Je chiale comme un môme.

– Pourquoi tu pleures, papa ?

– Parce que je suis tellement heureux que ça déborde.

– Tu as vu comme je suis belle maintenant...

– Tu as toujours été belle, et encore plus maintenant.

Julian veut sa part :

– Regarde, papa, moi aussi j'ai grandi.

– C'est sûr que tu as grandi, mon fils, c'est sûr !

Nous remontons ensemble à la pension où je fais la connaissance de Suzanne Gabriello, également pensionnaire aux Trois Baudets. Je passe trois jours merveilleux avec ma tribu et rentre à Paris, au grand désespoir de Jean Yanne qui connaît sur le bout de chaque doigt la musique et ses mystères !

Je ne rencontre pas tous les pensionnaires des Trois Baudets, mais ceux que je croise me traitent comme une imposture. Non pas parce que je ne chante pas bien, mais parce que M. Canetti a distribué une petite biographie me concernant : réfugié politique, certificat d'études, ancien du bâtiment... À leurs yeux, Canetti a menti pour fabriquer un personnage et j'en suis complice.

Un seul de ceux-là me tendra la main. Son numéro s'appelle « La tête des uns sur le corps des autres ». Des montages photographiques très drôles. Il mettra mon visage sur le corps d'El Cordobés face au taureau. C'est un hommage de sa part, bien que je n'aie jamais aimé la corrida. Il s'appelle Harold.

Une quinzaine de jours après, la troupe prend le train pour une représentation au casino de Knokke-le-Zoute, en Belgique. Nous voyageons tous dans le même compartiment. Une des jeunes femmes de la troupe est enceinte. Je lui dis :

– Ce sera une fille.

– Fille ou garçon, tu ne seras sûrement pas le parrain !

Je change de compartiment.

Au casino, on s'applique à la balance pour le son et les lumières. Il est midi, l'heure d'aller déjeuner. Je n'ai pas un sou en poche. Je les regarde partir et m'assieds sur les marches menant au casino. Peu de temps après, je vois arriver Harold. Il était déjà sur place.

– Où sont les autres ?

– Ils sont partis bouffer.

– Ils t'ont dit où ?

– Non.

– T'es pas allé avec eux ?

– Je n'ai pas un rond.

– Moi non plus. Mais j'ai faim quand même. Viens avec moi, on va aller gagner de quoi !

Il m'entraîne dans les rues de Knokke-le-Zoute, jusqu'à la boutique d'un marchand de journaux. C'est un vieil homme qui tient la librairie. Après les serrements de main presque fraternels...

– Tu as quelque chose pour moi ?

– Pas grand-chose. Le plus facile est parti.

– Donne toujours.

Il lui remet un paquet d'*Humanité*. J'ai pigé qu'il s'agit d'invendus. D'au moins la veille, si ce n'est plus ! Malaisé de gagner un repas... Il m'en confie la moitié et nous voilà arpentant la rue tout en essayant de les vendre à la criée. On les propose un peu moins chers que le prix indiqué. Malgré cela, je me dis que, si nous tombons sur

un irascible, il va falloir courir! En plus, mon acolyte dans l'adversité provoque. Il brandit un exemplaire en hurlant:

– Le Congo aux Congolais!

Des regards méchants nous fusillent, mais nous arrivons à vendre quelques exemplaires pour le prix d'un sandwich… que nous nous partageons. On traîne dans les rues jusqu'au soir.

M. Canetti a décidé que, pour apprendre le métier, je devais chanter sans micro.

Le lendemain de notre premier passage à Knokke-le-Zoute, un orchestre symphonique de deux cents musiciens doit se produire dans le même théâtre. Les dimensions de la scène donnent le vertige. Plus de trente mètres à parcourir pour arriver au devant, dans un silence glacial. Trois chansons à peine audibles pour le premier rang et un retour qui me semble interminable!

Il n'y aura pas de rappel.

J'ai de moins en moins envie d'être chanteur. Je vois bien que je ne sais pas faire. Mais je veux toujours montrer mes chansons. Je pense être bien placé pour rencontrer quelqu'un qui sera intéressé.

De retour à Massy, je trouve une lettre comminatoire d'Antar-Gaz me fixant un rendez-vous avec le président, au siège de la société. Entouré d'un de ses collaborateurs, et de deux balèzes en costumes bleus, chemises blanches et cravate – des gardes du corps qui se la jouent FBI et auxquels il ne manque que les Ray-Ban! –, le président va au cœur de son problème, sans détour:

– Vous avez un contrat. Si demain vous ne rejoignez pas la tournée, ma société vous assigne devant le tribunal. Je pèse 60 milliards (anciens). J'ai le bras long.

– Puisque vous l'avez si long, peut-être pourriez-vous récupérer ma montre tombée dans les chiottes!

– Je vous promets de faire ce qu'il faut pour que vous ne fassiez pas carrière.

– Je pèse soixante-six kilogrammes tout habillé et, si je vous en colle une, vous avez intérêt à avoir mis des chaussettes de toutes les couleurs!

– Et pourquoi de toutes les couleurs?

– Pour que votre maman puisse vous reconnaître.

– Vous me menacez?

– Je ne vous menace pas, je vous informe.

Les deux sbires font déjà mouvement. Ce ne sont pas leurs épaules qui me font craindre… non… plutôt leurs gueules de faux témoins!

Et je sors. Je l'entends vociférer:

– Nous nous reverrons au tribunal!

On ne s'est pas revus, parce qu'il ne s'est pas déplacé.

Je n'ai pas les moyens de prendre un avocat. J'irai seul.

Peu de temps après, la convocation au tribunal trône dans ma boîte aux lettres. Ce n'est pas le pénal, le commerce ou le civil, je ne sais plus. Je n'ai pas de chemise. Un tee-shirt, ma seule cravate attachée autour du cou car je ne sais pas la nouer.

La présidente me demande, souriante:

– Vous avez oublié de mettre une chemise?

Gentiment, sans reproches.

– La chemise est au lavage, madame la présidente.

Elle se tourne vers les deux magistrats, se retenant de rire. Même dans cet endroit incongru, les filles, quand tu les fais se marrer, elles ont toujours de la reconnaissance.

L'accusation avance ses arguments, puis c'est mon tour. J'ai apporté mon contrat:

– Madame la présidente, messieurs, j'ai eu l'occasion de voir le PDG d'Antar à table. Il se nourrit d'une feuille de salade et d'un verre d'eau, il n'est pas très coûteux, il aurait dû faire la tournée à ma place pour faire des économies.

Il m'a dit qu'il pesait 60 milliards et m'a assuré que je ne ferais pas carrière. Sur mon contrat il est écrit: « nourri à sa faim ». Comme pour le picotin des chevaux de poste! Ma note de restaurant devant m'être remboursée, j'ai refusé de signer l'avenant. Il m'est reproché de trop manger.

Antar a été débouté de toutes ses demandes et la présidente a ajouté à l'adresse des deux avocats:

– Si vous faites appel, je représenterai M. Escudero et je demanderai des dommages et intérêts pour procédure abusive.

Tout s'est arrêté là.

7

Légende ou vérité ?

Monsieur Canetti me révèle comment il m'a « découvert ».

Sur un coin de son bureau, il entasse les disques qu'il veut écouter le week-end dans sa maison de campagne. Mon disque souple a été mêlé aux autres par une main bienveillante: « J'ai enfourné, raconte-t-il, tout le tas dans ma serviette que j'ai déposée sur mon bureau à la campagne. Ma fille Françoise, âgée de huit ans, possède un tourne-disque dans sa chambre. Elle descend précipitamment l'escalier:

– Papa...

– Oui...

– Mercredi soir, je veux que tu m'emmènes aux Trois Baudets. Je veux écouter le nouveau.

– Quel nouveau?

– Leny Varin.

– Leny Varin? Je ne connais pas de Leny Varin.

– Mais si! Son disque était dans ta serviette. Un drôle de disque. Il est tout mou.

Je monte avec elle écouter ce disque que je ne connais pas. Techniquement il est parfaitement ignoble. Bruit de voitures, bribes de conversations des passants. Enfin

presque inaudible, mais si c'est lui qui a écrit les chansons il y a l'essentiel. Ma Françoise ne s'est pas trompée. Mais je ne sais pas comment ce disque est arrivé sur mon bureau… »

Comme quoi, parfois, une bouteille à la mer…

J'ai pensé qu'il avait inventé cette histoire comme un début de « légende » dont sa petite fille serait l'héroïne. Mais c'est peut-être vrai.

8

Devos et Gallifet

La tournée des Trois Baudets prend véritablement son envol. En tête d'affiche, Raymond Devos. Un des deux Pinsons est parti et Raymond Devos se produit seul. Pia Colombo, que je vais rencontrer pour la première fois, m'émerveille. Les Trois Ménestrels conjuguent talent et gentillesse. Le mime Pradel, qui n'imite personne, possède une vraie gueule. Pastel, une gentille fille, joue le rôle de présentatrice. Oswaldo d'Andréa, virtuose au piano, accompagne tout ce petit monde et Roger Comte détaille les secrets du moteur à escargots.

Je passe en « coup de torchon[48] », sur ordre de M. Canetti. Je n'ai toujours pas droit au micro… C'est après que je me suis produit au Théâtre de verdure de Perpignan et qu'un critique a écrit « C'est qui ce chanteur qu'on n'entend même pas au deuxième rang ? » que Raymond Devos passe outre l'oukase de M. Canetti et décide que j'aurai droit au micro comme le reste de la troupe. M. Canetti n'insistera pas. Raymond est tête d'affiche. Partout.

Je voyage dans la voiture de Roger Comte. Après quinze jours de tournée, Raymond Devos me demande

de l'accompagner durant deux trajets. Il veut me parler en tête à tête. Il est la gentillesse même, je ne suis donc pas inquiet. Pas trop. Je goûte au confort de sa DS dotée d'une suspension hydropneumatique spécifique à la marque. Il ne parle pas beaucoup durant le trajet. La radio est allumée dès les premiers tours de roue. C'est rare qu'il écoute plus d'une demi-heure la même station. Il change fébrilement comme s'il espérait quelque chose qui ne vient pas. Aux alentours de midi, il me dit :

– Dans dix minutes, nous arriverons à une petite auberge que j'ai fréquentée autrefois. Nous mangerons là, je t'invite.

Nous roulons depuis des heures et pas un seul mot de ce qu'il veut me dire. Je ne demande pas. J'attends.

Une fois attablés, je comprends mieux son silence pendant qu'il conduisait. Raymond Devos a besoin de ses mains pour parler. Parfois, c'est un geste qui paraphrase l'argument mieux que ne le feraient cent mots. Mais il a aussi besoin de ses mains pour conduire !

– Si on en croit Canetti, tu viens du bâtiment.

– Oui.

– Tu étais professionnel ?

– J'étais un compagnon.

– Tu as dû apprendre ton gagne-pain ?

– Oui.

– Ce que nous faisons, nous, les gens du spectacle, est aussi un métier. Un dur métier, qu'il faut apprendre. Je voudrais juste t'enseigner à entrer sur scène et à en sortir, en saluant. Tu veux bien ?

Je n'ose pas le décourager.

– Je veux bien essayer.

– Si tu veux bien, tu y arriveras. Actuellement, ta manière de bouger est un désastre. Même si tu cherchais un effet comique, pour faire rire, ça resterait une calamité. Les gens ne rient pas, ils se demandent… On commence ce soir. D'accord ?

Je n'étais pas inquiet en montant dans sa voiture, j'aurais dû l'être !

Après huit jours d'essais ridicules, Raymond Devos, devant toute la troupe, abdique :

– Arrête ! Oublie tout ce que je t'ai dit. Quand tu apprends, c'est pire. Continue comme avant. Après tout, comme disait « le Manchot », peut-être faut-il « laisser du temps au temps »…

N'empêche, pendant toute cette tournée, je recevrai beaucoup de tendresse de la part de tous.

Je suis celui qui ne sait pas et qui ne sait pas apprendre.

Mais je sais l'humilité et je ne l'ai jamais perdue.

Je discute souvent avec Pia Colombo : une voix magnifique et « engagée », qu'elle donne souvent à Brecht.

Je lui raconte :

« Cette histoire a été écrite, chacun de leur côté, par deux journalistes anglais qui ne se connaissaient pas et qui étaient postés à deux endroits différents pour voir passer l'interminable file des condamnés à la déportation : les vaincus de la Commune. Leurs écrits se corroborent parfaitement.

« Le général Gaston de Gallifet est sur son cheval. La “chaîne” passe devant lui. Il ne faut être ni trop gros, ni trop maigre, ni trop petit, ni trop grand, ni trop poilu, ni imberbe, ni trop pâle, ni rougeaud. Il faut être invisible. Ne pas être remarqué. Devenir ectoplasme. Ne pas être là !

« Régulièrement, mécaniquement, Gallifet désigne de sa cravache celles et ceux qui doivent sortir du rang. La “chiourme” se précipite, ouvre les fers, colle les désignés contre un mur et les fusille sur place.

« Je ne sais pas à quel rang a été élevé le général de Gallifet dans le panthéon des bons serviteurs de la patrie… Mais comme Louise Michel, militante anarchiste, ne maîtrisait pas “l'évolution”, ses “enfants” en Nouvelle-Calédonie deviendront les Caldoches : les bourreaux des Kanaks ! »

9

Sept spectateurs

Raymond Devos fait salle comble, partout ou presque. Mais au Gymnase, à Marseille, c'est l'accident. Un théâtre magnifique, « à l'italienne », dirigé par Tony Réno. Mille deux cents places et ils ne sont que sept spectateurs dans la salle ! Dispersés.

Est-ce que, ce soir-là, la ville tentaculaire accueille une sarabande étoilée ? Un match de foot décisif ? Comment expliquer l'inexplicable ? Ils sont sept, perdus au milieu du vide.

Même la cabale la mieux organisée n'aurait pas eu un tel triomphe ! Aucun des sept ne demande à être remboursé. Presque un miracle. Ils sont bien tassés dans leurs fauteuils confortables.

Raymond Devos rassemble la troupe. Elle s'est déjà réunie : tout le monde veut annuler. Sauf Raymond et moi. Il conclut :

– Je suis un professionnel, j'ai un contrat, je l'honore. S'ils avaient demandé à être remboursés… Mais ils restent, je reste !

S'adressant à moi :

– Et toi, pourquoi veux-tu passer ?

– Pour deux bonnes raisons. La première, j'ai besoin de mes 30 francs.

– Et la deuxième ?

– On peut penser que ces sept-là sont les meilleurs de la ville. Si nous les perdons…

Je finis ma phrase en rigolant. Raymond Devos se joint à mon hilarité croissante.

– Tu n'entres pas en premier. Je commence. Je vais dire deux ou trois histoires, je t'appelle, je te présente. D'accord ? Tu ne peux pas en rajouter ?

– Oswaldo connaît cinq chansons !

– Évidemment, on se dispense d'entracte.

Et Raymond Devos entre en scène sous les applaudissements chaleureux de nos spectateurs esseulés. Au bout d'une vingtaine de minutes, il m'appelle, me présente, mais ne sort pas de scène. Je termine mon tour de chant et Pia Colombo entre. Raymond Devos la présente, me retient sur scène. Chacun des artistes se fait avoir : Raymond présentera tout le monde, entrecoupant le spectacle de quelques histoires et de nos numéros.

Raymond Devos termine entouré de toute la troupe. Les sept nous applaudissent et nous applaudissons les sept. Les lumières dorées du théâtre Gymnase s'allument, Raymond Devos s'adresse à eux :

– Nous, maintenant, nous allons dîner. Si vous voulez être des nôtres, on vous invite !

Ils ont bien voulu.

Six mois après, M. Canetti, qui l'a toujours au travers de la gorge, nous fait repasser au Gymnase. Il a raison : la salle est pleine à craquer.

Nos sept spectateurs ont dû nous faire bénéficier d'un satané bouche à oreille !

10

Rencontre d'un soir

Nous avons deux jours de relâche. Roger Comte veut que nous allions à Saint-Tropez. Il a une « fiancée d'étape ». Il loue une chambre pour nous deux :

– Tu vas te promener sur le port. Il y a les bateaux, des belles filles, des bistrots… Enfin, tu me rends service si tu ne rentres pas avant deux heures du matin !

Je sais que je vais m'emmerder un bon moment, mais je suis débiteur sur le compte des services rendus… Alors, je vais voir les bateaux : ceux à moteur ne m'intéressent pas, mais les voiliers… Je reste planté devant… Je les écoute… en fermant les yeux. Ils n'ont rien à raconter ! Pour la grande majorité d'entre eux, il doit y avoir longtemps qu'ils ne rêvent plus de Vasco de Gama. Quand je reluque la tête des capitaines – ils doivent l'être parce qu'ils portent les signes distinctifs, uniforme, casquette –, je les vois plus ravagés par les lampes à bronzer que par les embruns. S'il y a de vrais marins à bord, ils doivent avoir la honte. Et attendre le changement de saison, de port, seuls à bord pour la traversée. Les propriétaires des voiliers prennent l'avion pour les rejoindre… Plus rapide !

J'entre dans un café sur le port. En terrasse, pas une place. Apparemment, on veut voir et être vu. Le bar est désert. Au fond de la salle un minibowling. Je n'en avais jamais vu. Des grands non plus, d'ailleurs.

Assis sur un haut tabouret devant le comptoir, je me laisse aller à la rêverie.

– Tu es toute seule ?

Je me tourne vers la gauche : personne. Puis vers la droite. Un jeune mec s'est assis sur le tabouret à mes côtés. Je me retourne à nouveau. Il n'y a que nous et le barman qui s'occupe au fond.

– À qui tu parles ?

– À toi.

Je me dis que je n'ai pas bien entendu.

– Qu'est-ce que tu as dit ?

Il répète, en chuchotant. Je fais une mise au point virulente :

– Les filles, les filles et rien que les filles ! Je ne vais pas te le répéter.

– Parce que tu n'as jamais essayé et…

Je suis maintenant dans la peau d'une fille harcelée par un « bâtard » à qui elle n'ose pas tirer la beigne de peur qu'il la lui rende. Moi, je ne crains pas :

– Tire-toi !

– Si tu essayais ?

C'est parti ! Un coup de boule. Il dégringole du tabouret et je le suis à coups de latte jusqu'au jeu de boules. Le garçon de café se précipite et me fait une clé au cou pour m'arrêter… Pas pour faire mal.

– Calme-toi… C'est fini… Je peux te relâcher ?

Nous retournons au bar. Moi aussi, je commence à penser que j'aurais pu en faire moins…

– C'est la première fois que tu viens à Saint-Tropez ?

– Oui, je suis de passage.

– Ici on ne se bat pas pour ça. On rigole, on balance une vanne. On n'est pas anti-homo ici. La tolérance est la règle du jeu.

– Moi non plus, je ne me suis jamais «frité» avec un mec parce qu'il était homo. À Belleville, j'ai des potes homosexuels. Mais eux, ils ne m'emmerdent pas. Jamais. On se respecte. Aucun malaise. Moi, une fille qui n'a pas envie de moi, je n'insiste pas. Je ne vais pas lui donner encore plus de raisons de ne pas avoir eu envie de monter à bord. Lui, il est pesant, lourd. Tu pourras le rassurer: demain, je serai parti.

Je poursuis:

– On a le droit d'être homo ou hétéro, mais, ni dans un cas ni dans l'autre, ça n'est un vaccin contre la connerie! Lui, s'il avait été hétéro, il se serait conduit comme un con avec les filles et aurait été du genre à dire: «Toutes des salopes!»

– Tu fais quoi comme boulot?

– Je travaille dans le bâtiment.

Pourquoi lui ai-je menti? Je n'en sais rien.

Il n'est plus loin de deux heures. Je rentre à l'hôtel. La demoiselle semble déjà partie. Roger dort, mais il n'a pas oublié de laisser la porte ouverte. Pour moi ou pour elle? Est-elle venue?

Roger a une philosophie très particulière en cas d'échec:

– Ce n'est pas grave. La nuit d'amour que je n'ai pas eue aujourd'hui, je pourrai l'avoir demain. Pour toi, Leny, c'est plus grave; parce que c'est une nuit de perdue; parce que tu peux l'avoir aujourd'hui et demain.

Roger a quarante-deux ans.

Il me fait peur ou il «m'embrouille[(49)]».

11

Une grande dame prénommée Juliette

Nous nous produisons à Royan. Après la soirée, Roger me présente deux de ses amies. L'une d'elles me donne sa carte de visite. Elle veut m'inviter à un dîner qu'elle organise chez elle tous les mois avec des amis. Je glisse la carte dans ma poche.

Quelque temps après cette tournée, un soir où j'ai très faim et pas un rond, où je me demande où je vais aller bouffer, en fouillant dans mon pantalon je retrouve la carte de visite et je me souviens… Je compose le numéro de téléphone. La chance: le dîner, c'est ce soir! Elle me donne toutes les indications pour la rejoindre.

Une banlieue riche. Une vingtaine de personnes sont déjà autour de la table. Une majorité de filles. Je suis accueilli par l'hôtesse qui me présente à tout le monde et m'amène devant mon couvert. Une farandole d'entrées. Charcutaille, saumon fumé… Par prudence, comme le plat du jour n'a pas été annoncé, je me gave déjà avec ces denrées.

J'ai à peine terminé – je suis le dernier – qu'elle prend la parole. Elle tient une longue feuille à la main et nous fait l'énumération de toutes les sommes dépensées pour ce dîner. Elle finit en faisant une division. Nous sommes vingt et un qui devons l'écot.

Je me tourne vers ma voisine pour lui demander si elle sait où sont les toilettes. Elle m'indique de la main le long couloir, en précisant : « Troisième porte à droite. » Je m'enferme à clé dans les toilettes, rabats le siège et monte dessus. J'ouvre la petite fenêtre. Je ne peux pas l'enjamber. Je me coule la tête la première et me laisse glisser. Je suis tombé sur un massif de rosiers barbelés au parfum déchirant. Je m'enfuis comme un voleur, arrachant les épines incrustées sur ma peau.

Il n'y a plus de bus. Alors, je marche, je marche, je marche… J'aime toujours les roses.

Une semaine plus tard, nous arrivons en Suisse alémanique. Au Théâtre Fauteuil de Bâle. Ce nom lui a été donné parce que, le soir de son ouverture, Roland Rasser, directeur astucieux, avait convié les spectateurs à apporter leurs chaises pour profiter du spectacle gratuitement… sans rester debout ! Fauteuils, chaises, tabourets, et banquettes, devenus légendaires, seront encore utilisés au moment de la rénovation du lieu en l'an 2002…

Mon hôtelière est une veuve d'un âge automnal. Je lui propose deux places pour la première. Elle accepte avec joie.

– J'irai seule.

Elle ne parle pas très bien le français mais elle me dit adorer la musique.

Le lendemain matin de la première, je me lève vers midi, découvre mon petit déjeuner : un festin ! Elle doit le servir à l'allemande, car il y a deux saucisses, du jambon, une tranche de pâté, du café au lait avec des « dosettes » de crème fraîche. Comme la cafetière est sur la table, c'est à volonté. Et les tartines grillées, le beurre, la marmelade d'orange, le fromage et les fruits de saison à foison. Là, c'est une pomme. Je dévore tout sauf…

M. Canetti est présent pour la première. Ici, où le français n'est pas très usité, c'est plus difficile que les cantons

suisses francophones. Surtout pour Raymond Devos. Les autres artistes chantent : pour eux, ça passe plus facilement. Pradel, le mime, fait un « malheur » tous les soirs.

Un après-midi, dans une rue de Bâle, une manifestation défile aux couleurs du « Parti gauche-gauche » suisse. Ils sont une trentaine à marcher sous les quolibets. Parfois, les injures des Bâlois, réunis en masse sur les trottoirs, fusent. Ils les regardent passer pour avoir une occasion de rire. Je me joins au défilé. Je rentre à l'hôtel. Trente minutes après, la police débarque et perquisitionne ma chambre à la recherche, sans doute, de brochures subversives. Évidemment, il n'y a rien à trouver. Néanmoins, les policiers me conduisent au commissariat. C'est grâce à l'intervention de M. Canetti, que je suis libéré. Et le soir, je peux assurer mon tour de chant.

M. Canetti m'annonce qu'après le spectacle, nous irons dîner, Raymond Devos et moi, avec Juliette Gréco et ses musiciens. Je me retrouve assis devant elle, et me fais tout petit, petit…

Canetti me présente :

– Leny Escudero, il a beaucoup de talent.

Gréco me soupèse de son regard noir ébène :

– La route sera difficile pour vous dans ce métier, parce que Belmondo est déjà là et que, physiquement, vous lui ressemblez trop !

– Vous avez bien réussi vous… alors que, lorsque je vous regarde, je me demande si vous avez un grand nez ou si vous bouffez une banane !

C'est méchant, déplacé et, qui plus est, un malentendu.

Juliette Gréco est une grande dame, pas seulement dans la chanson, mais aussi dans la vie. J'aurai plusieurs fois l'occasion de le constater.

Ce n'était pas la première fois qu'on me parlait d'une ressemblance avec Bébel… Mais, excepté le O final de

nos noms, je ne vois aucune autre similitude. J'avoue: ça m'énerve et ça peut m'entraîner à dire des méchancetés.

Juliette, je sais que tu ne m'en as pas voulu. Moi non plus. J'ai beaucoup de tendresse pour toi.

12

La femme à la Cadillac

Nous quittons la ville grise et partons pour Genève. Nous devons honorer douze représentations au Grand Théâtre de Genève et douze à Lausanne. Toute la troupe s'installe à Genève, la métropole qui offre la meilleure qualité de vie d'après les connaisseurs... sauf moi qui ai négocié ma chambre d'hôtel à Lausanne pour les vingt-quatre jours!

Mon hôtelière n'est pas veuve, elle refuse mon invitation pour le spectacle. Et le petit déjeuner est strict, pour ne pas dire carême... Avec un horaire inflexible. Pour aller à Genève, parfois, il me faudra lever le pouce. Je cache mes cheveux longs dans le col de mon blouson et, les deux premiers jours, le stop est efficace à l'aller comme au retour.

Dès treize heures, je suis sur le bord de la route. Crampes au ventre, car je ne peux pas manquer le lever du rideau. Dès la fin de ma troisième chanson, je me précipite pour trouver une voiture. Il fait encore jour. J'ai deux heures de clarté devant moi. La nuit, c'est toujours plus difficile... quand on ne porte pas de jupe. Pour l'instant, j'ai réussi à me faire transporter.

Le troisième soir, je suis stoppé dans mon élan par une ouvreuse.

– Vous partez tellement vite que ce soir je vous ai attendu. Il y a des spectatrices qui veulent un autographe et elles insistent pour vous féliciter. Elles sont venues à tous vos tours de chant !

Elle me débite tout d'une voix fébrile, me faisant descendre la rampe aux doubles volées de marches qui mènent dans le grand hall. Trois femmes sont déjà dans l'escalier. Deux de front, la troisième, placée légèrement en retrait. Sans être un croqueur de diamants, je ne peux pas ne pas les voir. À chaque doigt, à chaque poignet, aux oreilles, partout même où je ne vois pas, sans doute, des bijoux scintillent. Elles sont brunes à la peau dorée. Le Moyen-Orient ou l'occident de l'Afrique. Elles remercient l'ouvreuse qui repart vers la salle.

– Difficile de vous rencontrer. Nous aimons beaucoup vos chansons. Elles éveillent en nous des émotions inexplorées.

Je distingue mieux la plus discrète. Elle, elle ne porte aucun bijou et je sais déjà que c'est elle, qui ne dit rien, qui me parle.

– Nous avons fait des photos. Quand elles seront développées vous voudrez bien nous les dédicacer… Et puis nous aimerions vous inviter à dîner ce soir.

– C'est gentil mais, traditionnellement, sur la planète d'où je viens, ce sont les garçons qui invitent et je n'ai pas un sou pour le faire.

– Mais nous vous invitons… Ce n'est pas pareil.

– D'autre part, je ne suis pas hébergé à Genève. Je dors à Lausanne. J'y vais en stop. Ce sera trop tard s'il fait nuit.

– Nous vous raccompagnerons. Promis. Les problèmes sont réglés… C'est oui ?

– C'est oui !

Nous sommes encore en haut de l'escalier du Grand Théâtre dont les marches dégringolent jusqu'à la place

Neuve. Je distingue une Cadillac blanche qui vient se garer le long de la dernière marche. Un chauffeur en uniforme descend, casquette à la main, et tient les portières ouvertes.

Nous sortons de la ville et nous arrivons dans un petit village. Le véhicule se gare devant une auberge. On nous attend et on nous installe dans une salle à manger privée. Un maître d'hôtel nous apporte une carte avec des noms que je ne connais pas, mais dont quelques-uns ont une résonance familière ; et je passe une commande pour adultes. Les femmes s'étonnent que je ne boive ni vin ni breuvage alcoolisé. Elles invoquent la religion. Je démens en parlant simplement d'habitude.

– Peut-être la santé ?

Je confirme :

– Habitude ! Je n'ai jamais vu mon petit père boire de l'alcool. Mon frère aîné non plus. Alors, l'habitude m'est restée.

On ne parle pas trop. J'ai souvent la bouche pleine.

– Vous écrivez vous-même vos chansons ?

– Je débute encore. Et je crois que je vais débuter longtemps.

La troisième femme n'a toujours pas ouvert la bouche. Elle fait semblant de picorer. Je joue le jeu et ne m'adresse jamais à elle. Dès que j'ai savouré mes deux desserts, refusé le café et dit « J'ai bien mangé, je suis bien », pour la première fois, la « silencieuse » se manifeste. Elle se lève, suivie instantanément par les deux autres femmes.

Au retour, les deux « bavardes » montent à l'avant, au côté du chauffeur. Dès que la voiture démarre, la « réservée » se colle contre moi, prend ma bouche et nous nous caressons pendant tout le voyage. À l'avant, c'est le silence total.

Elle s'appelle L., un prénom du Maghreb. Elle s'invite dans ma chambre qui doit lui paraître beaucoup plus sûre que son palace. Je ne ferai plus de stop. Toujours

accompagnée de ses suivantes, nous nous retrouverons régulièrement.

La troupe m'a vu arriver avec la Cadillac. Pour mentir, il faut mentir gros! Je baratine que c'est une cousine. Mes partenaires savent que je ne dis pas la vérité, mais ils n'insistent pas. Roger Comte aimerait bien savoir mais, même à lui alors que nous sommes devenus proches, je ne dis rien. Le secret ne m'appartient pas.

La veille de la dernière à Genève, L. me dit:

– Pour le dernier soir, nous ne pourrons pas dîner ensemble. Tu me verras. J'ai retenu une table pour deux chez Maxim's, viens avec un copain de la tournée. Je dînerai à une table proche de la tienne, mais je serai accompagnée. Mal accompagnée. Surtout, ne fais rien qui laisserait penser que nous nous connaissons. Ils pourraient te faire du mal. Je veux te dire autre chose: je voudrais que tu disposes de la Cadillac pour ta tournée en Italie. Dans la boîte à gants, tu trouveras l'indispensable qui te permettra de loger ailleurs que dans une gargote.

– Comment expliqueras-tu la disparition de la Cadillac?

– Ce n'est pas un problème. J'en ai d'autres.

– Ce soir, j'y serai!

J'embobine Pradel, le mime:

– J'ai gagné à un concours: le premier prix! C'est un dîner chez Maxim's pour deux. Tu veux venir?

– Un concours?

– Oui, il fallait répondre à une énigme.

– Ils sont bizarres, ces Suisses. Mais tu es sûr? Tu as vraiment gagné? C'est dingue! La solution d'une charade contre deux dîners à la carte... Il n'y a que les Suisses pour imaginer çà. Mais ce qui me rend perplexe, c'est que je ne vois pas ce qu'ils y gagnent!

– Notre présence...

Pradel se marre.

À la table de L., ils se marrent quand ils se mordent. Ils ne se mordent pas de la soirée. Ils sont huit. Trois femmes et cinq hommes. Quatre autres les protègent. Costumes bleu foncé, chemises blanches, cravates assorties. Tous identiques et bien propres sur eux. Je distingue les droitiers des gauchers à la bosse sous la veste. Pour sûr, elle n'a rien à craindre!

Pradel ne remarque rien. Plus de mime! L'hédoniste bouffe déjà la carte avec des «Je vais me régaler... Je vais me régaler...».

J'ai à peine surpris trois des regards de L. Ses deux amies, elles, me dévisagent plus souvent, comme si elles transmettaient l'ombre du sourire à peine esquissé: c'est L. qui me sourit...

Je voudrais ne pas croire être au cœur d'un drame. Et pourtant, je suis sûr que cela doit y ressembler.

Le jour de notre départ pour l'Italie, L. tient absolument à me dire au revoir. Elle me propose à nouveau de garder la Cadillac, redisant qu'il y aura ce qu'il faudra dans la boîte à gants. Les petits plaisirs, d'accord. On est amoureux, elle a des sous, j'en ai pas, elle m'offre le restaurant: ce n'est pas l'argent de la fesse. En revanche, une Cadillac dont la boîte à gants est bourrée de dollars, ça y ressemble vraiment. Mais ce n'est pas seulement pour ça que je refuse. C'est aussi pour mes relations avec la «troupe». J'aurais pas été bien. Je n'avance pas ces arguments devant L. J'ai beaucoup plus pour la convaincre, sans la blesser:

– Je ne te pose pas de questions. Mais même si tu n'as de comptes à rendre à personne pour la disparition de ta voiture, il y en aura qui voudront savoir. Et rien qu'avec l'immatriculation, ils sauront vite et n'auront aucun mal à retrouver la voiture, moi au volant. Tu ne voudrais pas qu'ils me retrouvent?

– Non. Non, je ne veux pas qu'ils te connaissent. Ils te feraient du mal. Je ne veux pas que tu m'oublies, mais tu ne dois plus jamais me reconnaître.

Et nous nous quittons.

Je suis sûr que, malgré ses bijoux, elle est d'un pays où les femmes ne peuvent pas choisir.

13

La Betti et Arletty

Nous prenons la route et le train-autos pour l'Italie. Nous devons rester un mois complet au théâtre Gerolamo de Milan. Le troisième soir, une jeune femme à la chevelure blonde vient me voir dans la loge, après mon passage sur scène. Elle est accompagnée d'un couple. Elle parle bien français :

– Je m'appelle Laura Betti. Je suis comédienne chantante et je prépare un spectacle au Piccolo Teatro. Je cherchais un partenaire et, si tu es d'accord, je l'ai trouvé.

– Je ne suis pas comédien.

– Aucune importance. Peu de comédie pour toi. Surtout des chansons. Les tiennes, et d'autres que tu pourrais écrire spécialement pour le spectacle. Pour le jeu, reste nature. Tel que tu es. Tout se passera bien, crois-moi. La presse a écrit de toi que tu es *molto bravo*.

– Et pour les répétitions ?

– On répète dans la journée. Tu es à quel hôtel ?

– Le Duomo.

– Si cette proposition te séduit, une voiture viendra te chercher demain.

– Je veux bien tenter, mais je ne suis sûr de rien.

Je ne lui avoue pas que mon incertitude est double, car M. Canetti a son mot à dire.

– Moi, je n'ai aucun doute !

Elle quitte la loge.

Je vais voir le directeur du théâtre pour m'informer.

Elle est l'une des plus grandes actrices d'Italie. On dit « la Betti », comme on dit « la Magnani ». Elle ne joue que les grands auteurs, l'avant-garde et elle chante les poètes italiens. Fellini lui a offert sa première apparition dans *La Dolce Vita*, en 1960, et elle est l'égérie de Pier Paolo Pasolini.

– Vous avez une chance extraordinaire. Être introduit dans le monde du spectacle par une telle femme, c'est entrer par la grande porte !

Je n'en parle à personne. Pas encore, excepté à Oswaldo d'Andrea, le pianiste de la tournée, mon complice et ami. Il me rassure :

– Tu ne tomberas pas. Il faut que tu aies une confiance totale en toi. On a toujours démarré la chanson ensemble, avec souvent des points d'orgue interminables, mais nous sommes toujours arrivés ensemble à la fin.

Même si, pendant l'interprétation de la chanson, Oswaldo, souvent, doit prendre mes chemins de traverse, il les suit comme s'ils avaient été convenus.

Il me transcrit les partitions et huit autres, pour changer de temps en temps. Il me fait répéter et me rassure.

– Merci encore, Oswaldo. Tu m'as appris beaucoup plus que tu ne croies.

Le théâtre est un véritable bijou à l'italienne. Laura Betti est déjà sur place, avec ses musiciens et toute l'équipe technique. Elle me demande de répéter. Elle va boire un café pour donner le temps à son pianiste de se mettre au diapason. Après quarante-cinq minutes, elle revient accompagnée :

– Je te présente l'auteur de la pièce que nous allons jouer. Tout se passe bien avec les musiciens ?

Ils ont déjà compris qu'il faudra m'accompagner en me tenant la main. Ce sont des professionnels.

Sur scène, je suis seul. Les autres sont dans la salle. Je termine mes huit chansons. Ils sont plus enthousiastes que moi. L'auteur est convaincu que Laura Betti ne s'est pas trompée. Je pense plutôt qu'il n'ose pas la contredire.

Le lendemain, je reçois un télégramme de M. Canetti me demandant de rentrer à Paris le jour même, pour une très bonne nouvelle.

Je me rends directement à son bureau.

– J'attends Yves Montand. Allez vous asseoir au fond, vous verrez et vous entendrez sans être vu.

Yves Montand arrive peu après. Il s'agit d'un tournage de film musical aux États-Unis avec Marylin Monroe, star hollywoodienne et véritable sex-symbol. Le titre en est *Le Milliardaire* et la réalisation a été confiée à George Cukor, cinéaste spécialisé dans les comédies. Et Canetti de préciser :

– Si vous voulez obtenir votre visa, vous devez déclarer que vous n'êtes pas communiste et déchirer votre carte du parti, si toutefois vous en avez une.

J'ai entendu Yves Montand renier avec véhémence des idées… qu'il n'avait jamais eues ! Pourtant, je crois bien qu'il avait signé l'« Appel de Stockholm », une pétition contre l'armement nucléaire lancée par le Mouvement mondial des partisans de la paix. En ces temps de guerre froide, c'était largement suffisant pour ne pas avoir le sésame pour le pays de l'oncle Sam.

Pourquoi M. Canetti a-t-il souhaité que je sois témoin de cette scène ? Peut-être pour m'avertir que, si j'avais inclus les États-Unis dans mon « plan de carrière », il me faudrait être très discret sur mes opinions politiques.

L'acteur reparti, je m'assieds. M. Canetti m'explique que le metteur en scène André Barsacq monte aux Ambassadeurs une pièce tirée du livre de Roger Peyrefitte sorti en 1953, *Les Ambassades*. Arletty est dans la distribution.

– Vous l'aimez ?

– Beaucoup plus que ça.

– Bien. Voici le livret de la pièce et les quatre chansons que vous chanterez. C'est un bon projet qui élargira votre palette. Vous pourrez répéter aux Trois Baudets à partir de quatorze heures. Jean Yanne est prévenu et il sera sur place.

Juste le temps d'aller au bistrot dévorer un sandwich, découvrir le livret et les textes des chansons. Je suis catastrophé. Je dois jouer un pâtre grec, « à la grecque » : avec jupette et frisettes. Les textes vont avec. Jean Yanne n'arrête pas de se bidonner :

– Là, je peux bien te le dire, je préfère les tiennes. Mais bon, avec la jupette, tu feras couleur locale !

Je regrette Arletty. Je l'adore, mais je n'y arriverai jamais. Et je ne veux pas y arriver.

Comment m'en sortir auprès de M. Canetti ?

Je ne suis pas bon, mais je peux encore faire pire…

14

Une chance perdue

Je me rends au Théâtre des Ambassadeurs. Je n'aurai pas trop à me forcer pour être mauvais.

M. Barsacq, le metteur en scène, me demande d'interpréter les quatre chansons. Le pianiste me donne l'introduction. Je ne vais pas au bout, excédé :

– Je me demande quels sont les malfaisants qui ont écrit des conneries pareilles.

– C'est nous !

Ils sont tous les deux célèbres, mais je ne les connais pas. Le pianiste est aussi le compositeur. Je me tourne dépité vers Arletty qui, sans pitié, en rajoute en se tordant de rire.

– Je vous regretterai. Cela doit être un bonheur d'apprendre avec vous.

– Moi aussi, je le regrette. Tu me fais marrer, Leny. Tu es de Belleville, ça s'entend et j'aime cette musicalité. Il y aura sûrement une autre fois !

Il n'y en a pas eu.

Le compositeur et le parolier s'étonnent :

– Pourtant, vous chantez aux Trois Baudets et vous êtes en tournée ?

– Je chante mes chansons. Je ne suis pas vraiment un interprète. Impossible d'interpréter les vôtres.

Je retourne chez M. Canetti pour lui expliquer mon fiasco. Il est déjà au courant :

– Alors, vous n'avez pas aimé ! Vous ne devez pas être fait pour le théâtre… Aucun. Celui de Laura Betti, non plus. Vous avez un train qui part à treize heures pour Milan. Ce soir, vous êtes sur scène.

Je saisis le message ! Comment l'a-t-il appris ? Je ne l'ai jamais su.

Le soir même, je monte sur la scène du théâtre Gerolamo. Laura Betti est présente dans la salle, étonnée par mon absence à la répétition de la veille. Je lui annonce ma défection pour cause de contrat et de clause d'exclusivité.

– Il te veut pour lui tout seul. Je ne t'en veux pas, je suis persuadée, moi aussi, que l'on se reverra.

Effectivement, quelques années plus tard, on se reverra à Rome, à la fête de *L'Unita*, la fête historique des communistes. J'ai raté une chance avec cette autre grande dame.

15

Jacques Brel, génial et hostile

La tournée se poursuit en France, mais Raymond Devos, qui doit participer à un film, est remplacé pendant un mois par Jacques Brel.

La première représentation se déroule au théâtre de Melun. Lorsque Jacques Brel arrive, il serre la main de toute la troupe. Pas la mienne. Je ne me sens pas bien, je quitte la loge et vais sur scène, derrière le rideau.

Le début du spectacle commence toujours avec un peu de retard. Non pas parce que nous sommes à la bourre, mais parce que nous attendons toujours un peu le public retardataire. Mais, ce soir-là, la donne va changer.

Il est vingt heures trente, les lumières de la salle sont encore allumées et le public afflue. Roger Comte me dit :

– On en a pour dix minutes, au moins !

Jacques Brel, en peignoir, une grosse serviette éponge autour du cou, déboule :

– Il est vingt heures trente !

C'est lui la tête d'affiche et il prend possession de sa tournée. Roger Comte, qui comme les autres a remarqué la main non tendue, essaie quand même :

– Il est juste vingt heures trente. La salle doit rester allumée, les gens n'en finissent pas d'arriver…

– Le coup de torchon!

Brel me désigne sans me regarder:

– Il est là pour ça. Pour faire patienter... Tu ne lèves pas le rideau, tu annonces sans lever le rideau.

– Mais le micro est derrière le rideau...

– J'ai horreur de ne pas démarrer à l'heure!

Annoncé en coulisses, je passe devant le rideau et je me retrouve catapulté devant une salle illuminée, assourdi par le bruit des fauteuils que l'on rabat: des spectateurs cherchent leur place et croient peut-être que je cherche la mienne...

À la fin de mon tour de chant, c'est une délivrance pour tous. J'ai observé quand même qu'Oswaldo, pour m'aider, m'a joué très fort le guide-chant dans l'ombre du rideau. Les lumières s'éteignent enfin dans la salle... juste lorsque je sors de la scène!

Après l'entracte, je vais écouter Jacques Brel. J'en prends plein la gueule. Ce n'est plus le même homme. Il a laissé tomber la chasuble. Brassens l'appelle d'ailleurs « l'Abbé Brel ». Il ne « prêche » plus de la même manière et je suis témoin, ce soir-là, d'une découverte qu'il va faire sur scène.

Depuis son arrivée à Paris, il lutte contre son accent. Ce soir-là, quand il chante *Marieke* pour la première fois et qu'il aborde le passage en flamand, il ressent un public en apnée. Il n'a plus besoin de perdre son accent. Au contraire, il en rajoute!

Jacques Brel est parmi les plus grands comédiens que je connaisse, dans le sens noble du terme. Je le vois durant ce mois, jour après jour, répéter avec ses musiciens, répéter, répéter... les connivences, les gestes, les attitudes, les tics, les grimaces.

Soir après soir, tapi au fond de la salle, je vois naître devant moi « la Divine Comédie »! Et je comprends, soir après soir, que je ne serai jamais un grand comédien.

Autant pour Yves Montand le travail sent la sueur et la besogne, autant pour Brel il relève du génie. Toutes ses répétitions sont une première fois. Je suis admiratif au-delà de la raison.

Mais je reste convaincu que chez les grands comédiens doivent survivre quelques relents de bohémien... Et ces relents, je les porte en moi.

Jacques Brel, lui, m'a haï tout de suite. Longtemps. Je n'ai jamais su pourquoi.

La troupe reste proche de moi, moins lorsqu'il est présent, n'abordant jamais le malaise. Moi non plus.

Malgré le bonheur que, malgré lui, Jacques Brel m'offre tous les soirs, à chaque minute, je regrette Raymond Devos.

Ce que je ne sais pas encore, c'est que je vis les derniers jours de ma dernière tournée... d'avant longtemps!

16

Le conseil avisé de Boris Vian

La vague « yé-yé » débarque en France à la fin des années 1950. La jeunesse préfère les succès américains et anglais adaptés en français. Elle invente sa propre culture. Le verbe des poètes et des chansonniers est remisé partiellement dans les greniers. La mode est aux pantalons serrés et aux blazers cintrés. L'insouciance est de rigueur.

À la fin de son tournage, Raymond Devos enchaîne à l'Alhambra. Avec Johnny Hallyday en vedette « américaine[50] » : il est une des têtes de file de la génération montante, et déjà devenu une « idole » dans le cerveau de millions de jeunes.

Tous ces artistes en herbe ne viennent pas de ce qu'on appelle « le métier ». Ce sont tous de « nouveaux contrats ». Ils sont exploitables et corvéables à souhait.

J'en ai eu un, je sais de quoi je parle.

Car, à Eindhoven, ville hollandaise située dans le sud des Pays-Bas et siège de la maison Philips, « ils » ont des yeux et des oreilles qui furètent partout. Jusqu'alors, le disque leur avait surtout servi de panneau publicitaire ; sans qu'ils se préoccupent de rentabilité. Mais ils ont fini par réaliser qu'ils pouvaient gagner beaucoup d'argent avec l'industrie du disque…

La politique de M. Canetti, pour faire court, était autre.

Un artiste de son écurie enregistre ses deux premiers 45 tours qui ne se vendent pas… lesquels en fin d'année sont réunis dans un LP huit titres qui ne se vend pas non plus… Qu'importe ! La production discographique de l'artiste gardera le même rythme aussi longtemps qu'il sera nécessaire. Pourquoi ? Parce que M. Canetti est certain du talent de cet artiste. Comme il est sûr que, lorsqu'il accouchera d'une chanson qui deviendra populaire, le public voudra connaître les autres et achètera les premiers disques. Et il a raison ! Souvent. Longtemps.

Mais le « flux tendu » – zéro panne, zéro délai, zéro papier, zéro stock et zéro défaut ! – impose ses nouvelles règles du jeu. Alors, financièrement, M. Canetti devient obsolète… Il est viré ! Tous les contrats signés avec les artistes demeurent la propriété de Philips. M. Canetti n'évoque pas mon cas : j'étais le dernier engagé.

À ce moment-là, pour rester cohérents, les patrons de Philips auraient pu facilement me rendre mon contrat… Jacques Play étant le remplaçant déjà nommé de M. Canetti. Opération table rase, donc. Il eût été logique de me libérer…

Mais ce « désengagement » ne m'a pas été donné. C'est ce qui me fait dire que M. Canetti n'a parlé de rien. Par la suite, cette omission deviendra plus problématique.

Je reçois bientôt une lettre du nouveau directeur artistique, « m'invitant », par lettre recommandée à me rendre, sous huit jours et aux aurores, au studio Blanqui à Paris dans le XIIIe arrondissement pour un enregistrement avec un pianiste que je ne connais pas et qui ne me connaît pas.

Le jour d'avant, ce pianiste et le preneur de son ont travaillé… jusqu'à l'aube ! Je comprends qu'eux non plus ne soient pas très heureux de devoir se tenir éveillés dans un studio de plus de mille mètres carrés, tous mètres carrés plus glacés les uns que les autres.

J'ai occulté comment la séance d'enregistrement s'est déroulée, mais elle ne pouvait pas bien se passer. Les conditions étaient déjà contre nous. Nous devions avoir terminé avant dix heures trente. Une seule prise de trois heures pour enregistrer une maquette de dix chansons, faire les essais de voix et s'apprivoiser mutuellement! *Pour une amourette*, *Ballade à Sylvie*, *L'Arbre de vie*, *Parce que tu lui ressembles* et *À Malypense* figuraient parmi ces titres enregistrés.

Ils en ont tiré (je ne sais pas si je dois mettre le pluriel)... au moins un disque!

Je l'ai eu entre les mains! Il pesait une tonne, dépassait largement en diamètre et en épaisseur les disques conventionnels.

Sur la pochette grise, une verticale blanche avec les noms et les appréciations de l'équipe artistique de Philips. Ils sont unanimes: « Voix blanche, chante faux, chansons désuètes, musique dépassée. » Chacun signe. J'imagine qu'ils n'ont rien contre moi, qu'ils sont sincères. Persuadés que je ferai perdre de l'argent à la compagnie. « Pas dans cette voie. Pas avec ces chansons-là! » En revanche, ils s'accordent tous pour dire: « Il a le physique pour le rock and roll. »

C'est là qu'apparaît une des astuces du contrat. Il est rédigé de la façon suivante:

« Contrat entre Leny Escudero demeurant...
ci-dessous dénommé l'Artiste...
Et la société Philips siégeant...
ci-dessous dénommée...
la Compagnie »

Une des clauses: « La Compagnie s'engage à faire enregistrer deux 45 tours de quatre titres chacun, réunis en LP huit titres chaque année des trois ans de ce présent contrat. »

Dans une autre clause: « Les titres seront choisis d'un commun accord... »

Je m'en fous. Je me dis que « pour quatre titres, je leur présenterai huit chansons que j'aime toutes ». Mais je n'ai pas bien lu!

Quand ils me proposent – avec, à l'appui, un contrat plus avantageux et un additif d'un pour cent de plus sur le prix de gros – d'enregistrer des succès américains rock, je refuse. Ils n'en démordent pas. C'est cette condition ou rien! Ils sont tellement sûrs d'eux, malgré le contrat existant, que je me demande... si ce n'est pas « malgré le contrat » mais plutôt « grâce au contrat » qu'ils sont en position de force.

Je le lis à nouveau. Attentivement. Je vois le « loup »: nulle part, il n'est mentionné que Philips engage un auteur-compositeur. Légalement, il peut très bien n'y avoir jamais de « commun accord »!

Le statu quo me met au frigidaire.

Je venais d'arriver, je n'avais pas fait de disque. Donc, je n'avais pas été présenté à beaucoup de personnes dans la maison.

Je me souviens avoir croisé, dans l'escalier, Boris Vian qui s'en allait, viré lui aussi, et qui m'a dit:

– Tu es un nouveau? Vole-leur tout ce que tu peux! Les gommes, les crayons!

17

Ma grève chez Philips

Je me suis fait très pote avec Benito Berlino, qui chante avec beaucoup de sensibilité des ballades et des légendes siciliennes. Il va devenir l'un des meilleurs amis de Jacques Brel.

Il me rapportera avoir essayé de parler de moi à Brel, de crever l'abcès :

– Si tu penses, Jacques, que Leny n'a pas de talent, tu peux intercéder auprès de Jacques Play pour qu'il lui rende son contrat.

– Son talent, qu'il en ait ou pas, je m'en fous ! Mais si, encore une fois, tu me parles de lui, je ne t'adresse plus la parole.

Benito est très étonné, alors qu'il n'y a pas eu d'accrochage entre Brel et moi, que Brel cultive un tel degré de haine et sans raison apparente.

Je suis resté un ancien du bâtiment. Je décide de faire une grève. Pas facile quand on ne veut pas de votre travail. Alors, moi tout seul, je fais le « piquet de grève ». Je m'allonge, enveloppé dans une couverture, devant la porte du bureau de Jacques Play. Il faut m'enjamber pour entrer dans son bureau. Seuls Benito Berlino et Claude Dejacques, directeur

artistique qui n'a pas signé la « verticale », m'apportent des sandwichs, en toute discrétion. Toute la maison est au courant.

Le deuxième jour, au matin, Jacques Play envoie un de ses collaborateurs pour « nettoyer » devant sa porte. Il se penche sur moi, saisit un bout de ma couverture et tire pour l'enlever :

– Il faut que tu dégages !

– J'ai un rasoir sous ma couverture, si tu ne lâches pas, tu vas saigner.

Il la lâche.

Dans l'après-midi, arrive Jacques Brel. Il me regarde comme on jauge une marche que l'on ne veut pas rater. Il m'enjambe et pénètre dans le bureau. La porte du bureau de la jeune femme qui dirige les relations publiques est ouverte. Elle s'appelle Sylvie, elle est la « fiancée » de Jacques Brel. Il ressort du bureau sans un regard pour le « gisant ».

Le troisième jour, j'abandonne. Je m'apprête à quitter les lieux quand on m'appelle :

– Monsieur Escudero, j'aimerais vous parler.

Je rentre dans le bureau de Sylvie, referme la porte derrière moi. Elle m'invite à m'asseoir :

– Que s'est-il passé entre Jacques et vous ?

– Rien, ou alors je ne sais pas. Dans tous les cas, je ne suis pas en situation de lui faire du tort.

– Hier, je l'ai vu vous enjamber pour entrer et sortir du bureau du directeur. J'étais mal à l'aise. Impossible d'en parler avec lui. Il se fâche. Vous m'indiquez qu'il n'y a rien eu entre vous deux. Je vous crois, mais je ne comprends pas. Cette attitude ne lui ressemble pas. Le fait de ne pas avoir cru M. Canetti quand il a présenté votre enfance et votre vie – « Trop beau pour être vrai ! » – et de vous avoir cru complice d'un mensonge, cela n'explique pas son rejet. Si vous étiez une fille, il pourrait y avoir

beaucoup d'hypothèses. Mais là, je ne comprends pas. Je suis amoureuse, mais son comportement me gêne. Je sais parfaitement qu'il n'est pas jaloux de votre talent. Il est en haut de l'affiche et vous n'y êtes plus du tout sur l'affiche. Alors, de quoi pourrait-il être jaloux, si c'est là que réside le nœud du problème? Il lui suffirait de dire un mot pour que Jacques Play vous rende votre contrat. Un jour peut-être, je saurai.

La sœur de Sylvie est la fiancée de Benito...

– Vous pourrez me dire, alors!

Elle ne répond rien. Nous nous saluons.

Ma grève n'a eu aucun impact. Je n'habite plus à Belleville. Trouver des petits boulots à Paris pose les problèmes de transport... Je me fais engager aux Halles pour décharger des camions. Mais il faut presque se battre pour avoir « son » camion. Je ne suis pas organisé, les autres ont déjà pris leurs marques. C'est un travail de nuit et, quand je termine, c'est l'heure du premier métro et du premier train pour la gare de Massy-Palaiseau.

Je trouve un autre job à la Villette: saler les peaux des bêtes qui viennent d'être abattues. Dégoulinantes de sang et de graisse. Avec elles, nous nous partageons l'enfer. Même si elles ont un Dieu, elles ont dû le maudire. C'est vrai que je ne partage pas avec elles le coup de merlin sur la tronche. Parfois, plusieurs. Ce n'est pas par méchanceté, mais par maladresse. Être un professionnel hautement qualifié se gagne en un seul coup de merlin. Ce sont les tueurs de la Villette, la fierté du rang. Aucun d'eux ne fait souffrir par plaisir.

Le premier jour, on m'apprend d'abord à bien étaler la peau. Aucun pli n'est toléré. On me procure une paire de gants cuir et caoutchouc tellement raide que je n'arrive pas à plier les doigts. Ensuite, avec une pelle de « chauffeur » très large, imitant le geste du semeur, je dois saler

les peaux. Du gros sel. Il faut être généreux. Puis, il faut les plier. Pas n'importe comment. Un souvenir de l'armée. Lit au carré. Il faut les disposer en piles. Un certain roi était prêt à donner sa couronne pour un cheval... moi, dès la cinquième peau à soulever pour la placer au-dessus de la quatrième, sans défaire les plis, toute gluante, j'aurais donné mes baskets pour un « manitou[51] »! Dante, quand il a traversé la « damnation éternelle », n'a pas tout vu.

Je sais que je ne vais pas tenir longtemps, mais je n'envisage pas de reprendre la truelle. En même temps, je ne suis pas sûr que je la lâcherais à nouveau pour courir les auditions et les bides[52]. Christian Sarrel me presse de les reprendre. Il a un bon plan pour la saison estivale à Cassis. Elle commence en juin et se termine en septembre. En plus, il y a tous les cabarets de la rive gauche et de la place du Tertre...

Je tiens quatre-vingt-dix jours à la Villette et je reprends les chemins de la bohème.

18

Cabarets et voyous

Le cabaret L'Échelle de Jacob est tenu par Mme Lebrun. Boîte à chansons de la rive gauche. De nombreux grands sont passés ici : Brel, Barbara, Gréco, Gainsbourg, ou encore Aznavour... La salle intimiste et tamisée, avec son bar, sa minuscule estrade ornée d'un piano et micro, ses tables qui touchent les chaises de la table d'à côté, son balcon à l'abri des regards, accueille le public de Saint-Germain-des-Prés.

C'est là que trône Mme Lebrun avec, à ses côtés, le « garçon » dont elle écoute les avis et un superbe berger allemand. Chaque artiste présente deux chansons. De sa hauteur, elle décide qui aura la chance de se montrer en son lieu.

Ce jour-là, une troisième personne s'est immiscée, dont je ne distingue pas encore les traits. Je passe en dernier. Je chante *Parce que tu lui ressembles.*

Parce que tu lui ressembles

Parce que tu dis qu' tu veux,
Parce que tu dis qu' tu crois,
Parce que tu crois qu' tu m' veux,

Et puis qu' ça durera,
Parce que nos amours
Un jour seront lassées
De vivre au jour le jour
Chaque jour que Dieu fait,
Il fallait que tu saches
Que tu as pris la place
D'un amour qui se cache
Au creux d' mes souvenirs.
Son visage me hante,
Me poursuit nuit et jour.
J' sais pas ce qui te manque
Pour être cet amour.

Refrain
Voilà pourquoi tu peux
Faire ce que bon te semble (bis).
Tu m' rends quand même heureux,
Parce que tu lui ressembles,
Tu lui ressembles.

Pourtant si tu savais
Combien je l'ai aimée,
Souvent tu oublierais
De te faire pardonner.
Et lorsqu'au petit jour
Tu rentres au bras d'un autre,
Ne mens plus, cher amour,
Pour me cacher ta faute.
Sais-tu que ces matins
Il m'arrive parfois
De croire qu'elle revient !
Lorsque j'entends ton pas,
Je me colle à la porte.
Et puis ce n'est que toi.

Alors, mes amours mortes
Meurent encore une fois.

[Au refrain]

Il est trop tard maint'nant
Pour tout recommencer,
On n'a plus guère le temps
D'oublier le passé.
Demain, nous serons vieux.
Que va-t-il nous rester?
Tu m'aimes un tout p'tit peu
Et tu te crois aimée.

[Au refrain]

À peine la fin du premier couplet, le chien se met à aboyer à la mort. Je continue tant que je peux, mais les aboiements ne cesseront qu'avec la fin de ma chanson. Pour les autres, rien. Pas d'accompagnement canin. Chaque artiste passe sur la scène, puis attend le verdict avec fébrilité. Lorsque mon nom est prononcé, malgré le « serveur-secrétaire » qui aime beaucoup ma chanson et mon interprétation, la sentence sans appel, accentuée par les éclats de rire de la troisième personne non identifiée, me relègue vers la porte de sortie:

– Il ne charme pas mon chien, il ne peut pas me plaire. Lui, c'est un fin connaisseur, il ne se trompe jamais... Un flair infaillible!

Le garçon insiste. Elle aussi. Chacun campant sur sa position.

Elle clame les noms des heureux élus, prodigue à son clébard des câlins et des « Hein! tu ne tromperais pas ta maîtresse, bon chien! ». Puis, les trois « juges » redescendent dans la salle. Et, là, je reconnais l'homme hilare:

c'est Pierre Perret! Lui ne me reconnaît pas. Je l'ai à la caille[53]. Moins à cause de l'attitude de Mme Lebrun que de celle de Pierre Perret. Car il sait la fragilité de ceux qui passent une audition!

Je ne suis pas rancunier, je sais pardonner, mais j'ai de la mémoire!

Plus tard, j'aurai le haut de l'affiche à Bobino et j'inviterai Pierre Perret « en américaine ». C'est moi qui déciderai de ne pas me venger, mais je n'aurai pas oublié. Je n'oublie pas. Je n'y peux rien, c'est ma mémoire qui décide.

En attendant, je cours toutes les auditions. C'est le refus à chaque fois. Christian Sarrel m'accompagne souvent à la guitare. Un jour il me dit que nous devrions essayer Le Gavroche, rue Joseph-de-Maistre, près de la butte Montmartre.

À notre entrée, un silence épais nous enveloppe. Puis, les conversations reprennent sur un ton feutré, comme si nous avions pénétré la source des secrets. Je sais reconnaître les voyous et, parmi eux, les lames[54], les beaux mecs. Ce sont toujours les autres qui se cassent presque en deux, au-dessus de la table, pour leur parler à l'oreille.

Nous sommes au bar. La serveuse nous a à peine jeté un regard. Le garçon se plante devant nous.

– Messieurs... vous désirez?

Derrière lui, une femme à la chevelure flamboyante, très belle, nous observe. Je n'ai pas le moindre espoir... Ici moins qu'ailleurs.

– On vient pour une audition.

Elle intervient.

– Nous n'avons ni scène, ni micro, ni rien.

– Nous pouvons faire sans.

– Attendez une minute!

Elle se tourne vers une des tables et n'a pas besoin de crier pour couvrir la conversation.

– Jo, fais-moi plaisir. Demande à ces messieurs de faire une pause.

Elle s'assied près de lui. Je me suis adossé au bar et je chante *Ballade à Sylvie*.

C'est elle que je regarde après quelques applaudissements polis. Elle me fait signe de poursuivre. Je chante *Rue de Belleville*. Je redresse la tête, Jo écoute et d'autres aussi. De vraies beignes pour cette prestation !

Et c'est Jo qui me permet la dernière. Je leur chante *L'Arbre de vie*, après avoir raconté son histoire. L'émotion est palpable et ils me l'ont donnée. Jo vient à moi pour me dire :

– Ici, ce n'est pas un cabaret. Mais si tu veux faire plaisir à Carmen, viens de temps en temps ! Passe le chapeau.

– Non, jamais.

– Je vais le faire pour toi.

À la sortie, on est riches. Trois mois de loyer après partage ! « Moit-moit » ! Christian ne veut rien. Faut vraiment insister pour « un peu ». Il est l'un des rares qui croie en moi, très fort.

Nous savons tous les deux que nous venons de rencontrer Jo Attia, membre du « Gang des tractions avant », baptisé « l'homme aux dix-sept non-lieux ». Certains sont justifiés. Pour les autres... Il faut remonter à la Seconde Guerre mondiale. Au moment où Carbone et Spirito, le duo de gangsters le plus puissant de Marseille, roulent pour les nazis et la gestapo. Jo Attia, lui, rentre dans la Résistance. Déporté au camp de concentration Mauthausen en 1943, il a un comportement exemplaire et aide de nombreux déportés. Certains sont des magistrats, des avocats et n'hésitent pas à lui renvoyer l'ascenseur à la Libération. C'est ainsi qu'il devient « le roi du non-lieu ».

Parallèlement, durant ces années sombres, les truands corses, les frères Guérini, Pascal et Mémé, fortement

engagés dans la Résistance, organisent une filière pour faire fuir les clandestins et mettent en place un réseau de renseignements dans les maisons closes qu'ils gèrent en Afrique du Nord, Tanger, Lisbonne et ailleurs... Des amis, partout. Les marins qui partent des villes neutres ou occupées pour des zones à risques s'offrent ce qu'ils pensent être leur dernière nuit d'amour. Avant longtemps. Et quand, même après, les bras se font encore accueillants, presque maternels, alors ils racontent. Beaucoup. Parfois, ils pleurent. Alors, ils disent encore plus... l'heure de départ de leur sous-marin, par exemple.

Toutes ces femmes constituent une énorme source de renseignements. Presque aussi efficace que Leopold Trepper et son Orchestre rouge ; et peut-être autant que le comité Ultra qui traitait la machine électromécanique portable « Enigma ». Sans elles, le général Montgomery n'aurait pas vaincu aussi facilement Rommel. Il faut croire qu'« Enigma » ne lui a pas dit ce qui attendait la 8e armée britannique à Arnheim. Et je ne suis pas certain que les renseignements de ces filles de joie aient été traités comme il se devait... En tous les cas, certains renseignements ont été utilisés.

Pour le reste, je me suis dit : « Services rendus ! » Cela compte d'avoir été un actif dans la Résistance. Mémé Guérini aussi a été récompensé. Pas de scandale. La patrie reconnaissante. Pour certains, des médailles ; pour d'autres, un peu plus. Et ça dure dans le temps.

Tous les voyous que j'ai connus, de petite ou de grande envergure, n'ont pas changé depuis leur naissance. Ils sont, tous, politiquement de droite. Pour eux, les ouvriers qui se lèvent le matin pour aller au chagrin[55] sont des caves[56]. Avec le mépris en prime !

Pourtant, au Gavroche, lors d'une soirée ensommeillée, j'ai entendu l'un deux, Manu, tenir des propos différents :

– Je construis un mur d'enceinte à Marne. Pour avoir un peu plus de tranquillité. L'autre jour, je m'arrête auprès des ouvriers qui montent le mur. Les ouvriers m'ont salué. J'ai rendu leurs salutations, mais ils avaient déjà repris leur activité : pierre en main, pierre posée. Ça n'arrêtait pas !

Un de ses potes l'a interrompu :

– Putain ! tu les paies pour ça, non ?

– T'as rien compris. Les pierres ce ne sont pas des cubes que tu empiles : pas une ne ressemble à une autre ! Je les ai bien regardées… Toi, moi, on chercherait dans le tas, pour trouver celle qui ressemble au trou qu'on veut boucher… Pas eux ! Ils prennent celle qui est au-dessus, celle qui vient. Parfois, rarement, ils donnent un coup de marteau avec un tranchant… et la pierre est posée sur le lit de mortier ! Et c'est droit ! C'est dingue, leur rythme ! Dans leur boulot, ce sont des chefs !

Je ne me risque pas à m'ingérer dans leur conversation. Ce n'est pas leur monde. Je m'y casserais les dents.

– Bon, tu es content ? Nous aussi, on est contents… que ça s'arrête !

19

Fernand

Mon copain qui programme les galas de la RATP à la Mutualité me propose d'aller donner mon tour de chant dans un cabaret de Vichy qui s'appelle Le Pigalle. Il m'explique qu'il ne peut pas me donner plus de 50 francs. Cette misère ne paiera pas à la fois l'aller-retour par le train et la chambre d'hôtel. Je choisis la chambre d'hôtel et je fais du stop pour me rendre au rendez-vous. Je pars la veille. Je déniche un hôtel à 40 francs la nuit et j'attends.

Je me retrouve dans un cabaret-dancing. Une piste mouchoir et quatre musiciens qui ont pris place dans une espèce de coquille Saint-Jacques surplombant la piste. Ils rigolent déjà. L'endroit est plein à craquer. Le patron m'annonce. Mon tour de chant s'ouvre sur *Ballade à Sylvie*.

Un projecteur en pleine face m'éblouit, m'empêchant de distinguer les spectateurs, assis. Les musiciens, pensant sans doute que ma prestation n'est pas assez difficile, montent d'un demi-ton tous les quatre vers. Il m'est impossible de terminer la chanson.

Le public, en tapant sur les tables, me chante à tue-tête « Tiens, voilà du boudin ! » et me lance des pièces. Je les entends pleuvoir dans les rires gras. Je me cramponne, je veux terminer…

Une main se pose sur mon épaule. Je me retourne. C'est Fernand Raynaud :

– Arrête, petit !

Puis, se mettant à quatre pattes, il commence à ramasser les pièces. Une bonne poignée à la main, il les relance sur ceux qui les ont jetées.

– Vous lui balancez des pièces… Mais demain, quand il sera devenu une star, vous direz à qui veut l'entendre : « Je l'ai connu à ses débuts. » Alors, gardez votre pognon ! Vous en aurez besoin plus tard pour aller l'écouter ! Et j'espère bien qu'il sera hors de prix, bande d'enfoirés !

Il ne lâche pas mon épaule et me tire vers le comptoir. Il s'adresse au patron de l'établissement :

– Combien tu le paies ?

– 50 francs.

– Il a terminé. Tu le paies !

– Oui, oui.

Il me tend un billet froissé.

– Maintenant, tu me fais péter dix roteuses(57) ! Je les offre à toute la salle.

Le patron s'exclame bien fort :

– Fernand offre le champagne !

Dans les applaudissements et les « Viva Fernand ! », certains veulent trinquer avec lui.

– J'abreuve les porcs, mais je ne bois pas avec eux !

Il se retourne vers moi :

– Viens ! On s'en va.

Il me propose de me raccompagner à l'hôtel récupérer ma valise et de foncer à Paris.

Fernand sera longtemps l'un de mes meilleurs amis dans le métier. À sa mort, j'écrirai *La belle fille qui fait du stop sur la ligne blanche*.

20

Tour de chant à Belleville

Je me faufile, accroupi. J'arrive à la deuxième marche.

– Leny !

La porte de la loge s'ouvre. Je me redresse.

– Ce n'est pas la peine que tu passes à quatre pattes… parce que tu me dois trois mois de loyer. Je sais que je ne vais pas les perdre. Je t'ai entendu chez Mme Molitor. Cela va marcher pour toi. Faut être patient ! Et moi… je ne suis pas pressée.

Je n'ai pas dit merci à Mme Sieger, elle n'aurait pas aimé.

Je me suis borné à dire :

– Bonsoir, madame Sieger.

Et je suis monté dans ma piaule.

Aujourd'hui, je lui dis : « Merci ! »

Je suis retourné plusieurs fois à Belleville. J'ai revu toute la bande du quartier. À chaque fois, du pur bonheur !

Mon fils Julian est venu avec moi, avec sa guitare. Mme Molitor a dû laisser la porte du bistrot ouverte : trop de monde ! On a fait un « vrai » tour de chant avec Julian.

Je leur ai chanté ce qu'ils me demandaient.

21

Heureux comme un poisson rouge !

J'ai de moins en moins envie de chanter. Pas seulement parce que je déteste ma voix, mais également parce que l'on ne veut de moi nulle part.

Je me rends aux Éditions Métropolitaines. À l'entrée, une banquette et un comptoir qui barre le chemin des bureaux, dont celui du patron. Il a épousé la fille Underwood, il ne doit pas manquer de machines à écrire !

Une jeune femme s'adresse à moi :

– Que puis-je faire pour vous ?

– Je voudrais voir M. Bennett.

– Vous n'avez pas de rendez-vous et M. Bennett est très occupé.

– Je peux m'asseoir et attendre ?

– Si vous voulez, mais je ne vous promets rien.

J'attends environ deux heures et m'en vais en prévenant que je reviendrai.

J'envahis l'espace trois jours de suite…

La porte du bureau de M. Bennett, capitonnée, en cuir, est à double battant, dans un style saloon. De là où je me suis assis, lorsque la secrétaire ouvre la porte, le temps que les battants se referment, je peux voir M. Bennett devant son bureau. Lui aussi, d'ailleurs, peut me distinguer sur la banquette. Il me voit.

Sa secrétaire sort de son bureau et me dit qu'il va me recevoir. Je me présente et précise ma qualité d'auteur-compositeur. Il me demande si je peux lui donner une partition, je n'en ai pas. Il me demande alors si je peux lui chanter une de mes chansons *a capella*(58). Je lui chante *Ballade à Sylvie.* Il ne me quitte pas des yeux pendant toute la chanson. Il sait écouter :

– Vous avez écrit paroles et musique ?

– Oui.

– Et vous cherchez des interprètes ?

– Oui.

Il ouvre un tiroir, sort un bristol, écrit avec élégance : « Leny Varin ».

– Quel est le titre de cette jolie chanson ?

Il l'inscrit sur le papier, décroche son téléphone et demande à sa secrétaire de lui apporter 300 francs. Il me tend les billets. Je lui demande où je dois signer.

– Rien ne presse. Je pense que nous allons nous revoir ?

Je sors des Éditions heureux comme un poisson rouge qui s'est évadé de son bocal et rejoint sa « mer ».

22

Les amants d'Édith

Par un jour ensoleillé, j'arrive aux Éditions Métropolitaines. C'est le branle-bas de combat ! Même l'oncle Bennett fait les cent pas dans l'entrée. Ils attendent la venue de quelqu'un de très important. La porte du salon est ouverte, le pianiste sur son tabouret, la bouteille de champagne dans le seau à glace. Je me fais tout petit. Elle arrive !

Elle est accompagnée par sept personnes. Je les ai comptées. Six hommes et une femme. Et elle, c'est Édith Piaf. Je suis déjà assis et ne peux me recroqueviller davantage. Elle salue tout le monde, enfin presque. Elle fait la bise au pianiste, lance vers les secrétaires « Ça va, les filles ? » et, s'adressant à l'oncle Bennett :

– Alors, on peut l'entendre, la petite merveille ?

Elle ne sera pas déçue.

Elle n'a pas besoin d'entendre deux fois *Amor de mis amores*. À la première écoute, elle est accrochée. Elle se tourne vers l'un de ceux qui l'accompagnent :

– Alors, Michel ?

– Un petit bijou... Mais je pense qu'il faudra changer le rythme. C'est une rumba mexicaine.

Se tournant vers le pianiste :

– Tu peux nous la faire en valse ?

Il s'exécute. Édith Piaf, une main posée sur le piano, se balance, en trois temps. Elle s'adresse à nouveau à Michel Rivgauche – je le connais de nom, il est l'un des paroliers les plus talentueux de Paris :

– Tu as déjà une idée ?

– Oui.

– Raconte.

– Pas maintenant. J'aime bien faire d'abord.

– Heureusement que tu as du talent, parce que ce que tu peux être chiant parfois ! À quoi tu penses, là, maintenant... ?

– À *La Dame de Shanghai*. Bon. Les mômes vont sortir de l'école, il faut que j'y aille ! Je vous appelle avant la fin de la semaine.

– Tu ne peux pas avant ?

– Ça peut être demain... mais... je vous appelle.

Michel Rivgauche vient de me donner une leçon que je n'oublierai pas.

– Bon, on lui fait un sort à la roteuse !

Avant peut-être l'humiliation, je m'éclipse.

Peu de temps après, Édith Piaf faisait de *La Foule* un immense succès international. C'est pour toujours une merveille de chanson.

Je retourne aux Éditions. L'oncle Bennett me reçoit :

– Vous avez une autre chanson à me faire entendre ?

Je lui chante *Pour une amourette*.

Même cérémonial que la première fois. Le même carton, 300 francs et toujours rien à signer.

– Restez, Édith Piaf passe cet après-midi ! Je vais vous présenter.

La voilà. Toujours très entourée :

– Madame Piaf, je vous présente Leny Varin, un jeune auteur-compositeur.

Elle me regarde :

– Tu as des partitions, ici ?

Je bredouille :

– Non.

– Tu peux fredonner ?

Je fredonne… Je suis mal…

– Ah ! y a des trucs que j'aime bien… Ça peut se travailler !

Elle se tourne vers une jeune femme :

– Momone, file-lui une carte.

La légende ou les « on-dit » laissaient entendre qu'Édith Piaf choisissait ses amants parmi ses auteurs ou de jeunes artistes en mal de réussite. Elle payait cash en les épaulant beaucoup, se transformant en véritable pygmalion. Être un familier de la chanteuse n'était pas un handicap dans ce métier. Seule la fin était cruelle.

– Je n'écris pas sur l'oreiller…

Je ne sais toujours pas pourquoi j'ai dit une connerie pareille. Un silence s'installe. Épais… Et les deux femmes partent dans un fou rire qui n'en finit pas, imitées par leur entourage. La môme Piaf préfère les insolents aux courtisans :

– Il est trop marrant ! Viens… N'aie pas peur, on ne te violera pas. Momone, donne-lui quand même la carte !

À deux reprises, je me rends au domicile de Piaf, au 67 bis boulevard Lannes, dans le XVIe arrondissement.

La première fois, j'y vis une soirée de rêve. Son cercle d'intimes l'entoure. Les meilleurs de la place de Paris : Marguerite Monnot, sa compositrice attitrée, célèbre pour la musique de *Milord*, et Georges Moustaki qui en a écrit les paroles en 1959 ; Raymond Asso, parolier de la chanson qui a obtenu le Grand Prix du disque et le Prix Charles-Cros en 1953, *Comme un p'tit coquelicot*, écrite pour Mouloudji. Je suis à table avec les « grands ». Je parle très peu. J'écoute et j'apprends.

Le second dîner est beaucoup moins convivial. Édith et sa sœur Momone sont les seules femmes de la soirée. Sept ou huit messieurs sont assis sagement, tous habillés du même costume bleu, portant la même montre. L'amant en titre n'en porte pas au poignet. La sienne, il va la trouver sous sa serviette de table. Il saura alors qu'il vient de rejoindre le club des délaissés.

Même si le jeu peut paraître cruel, Édith avait de bonnes raisons de les traiter ainsi.

Sans crainte de beaucoup me tromper, je crois qu'elle n'a véritablement aimé dans sa vie que deux hommes : Marcel Cerdan, le boxeur de renom, dont l'amour flamboyant ne pouvait être que sincère ; et Théo Sarapo, qui la relèvera quand elle sera à terre et qui lui a donné ses derniers moments de tendresse vraie.

23

Une nouvelle Saint-Barthélemy

Ce soir, 17 octobre 1961, les Algériens de Paris manifestent par milliers en remontant le boulevard Saint-Germain. Toutes les rues, les ruelles sont occupées par des barrages de police. Personne ne peut passer. Le boulevard Saint-Germain est totalement cerné. Je m'y rends avec l'ID achetée d'occasion. Je suis coincé place Saint-Michel. Des vagues de policiers m'empêchent de rejoindre le cortège. Soudainement, surgissent du métro deux Algériens qui, sans doute, veulent rejoindre leurs compagnons. À la vue des flics, ils se sauvent en courant. Ils n'ont aucune chance. Je démarre sec, arrive à leur hauteur et, par la vitre baissée, leur hurle :

– Sautez dans la voiture !

Ils sont déjà dedans. Je m'arrache espérant traverser le pont pour décamper le plus vite possible de la place.

J'ai terminé mon virage autour de la fontaine, j'appuie sur l'accélérateur. Quatre motards me dépassent, couchent leur moto sur la chaussée et commencent à tripoter l'étui de leur arme de service, le bras gauche levé pour me dire « stop ! ». Je suis déjà debout sur le frein. Pas aimablement, ils nous sortent de la voiture. Puis, le plus nerveux s'adresse à moi :

– Va garer ta voiture là-bas ! Ici, elle gêne. Et n'essaie pas de fuir, on va plus vite que toi !

Je n'ai jamais su où ils avaient emmené ces deux Algériens.

On me conduit au commissariat et on m'assied face à une table. Je suis seul dans la pièce. Un homme entre :

– Je suis le commissaire de police. Tu soutiens les Algériens ?

– Je soutiens quelqu'un qui cavale parce qu'il va dérouiller.

– Tu ne te mouilles pas, hein ?... Je vais te dire : l'Algérie, elle est perdue. On a trop merdé.

Un passage des *Mémoires* de Lyautey me revient en mémoire : « Si nous ne les traitons pas comme des citoyens français à part entière, nous aurons une guerre éternelle. »

Le commissaire a peut-être été obligé, lui aussi, de lire ces *Mémoires*, comme moi.

– On n'a pas fait l'intégration assez tôt, maintenant c'est trop tard. Et il se passe des choses horribles. J'ai un fils étudiant sursitaire, alors il s'en fout un peu de la guerre d'Algérie. Je te garde pour la nuit. Ça vaut mieux pour toi. La nuit va être mauvaise.

Je n'ai rien vu de la nouvelle Saint-Barthélemy. Je l'ai appris le lendemain. Certains avaient vu des policiers étrangler des manifestants les pieds et les mains serrés avec du fil de fer. Tous à la Seine. Certains jetés vivants. Combien ? Peu de gens savent exactement. Ceux des grilles d'Issy-les-Moulineaux disaient plusieurs centaines.

Il n'y a pas eu d'enquête. Le silence. Assourdissant. Il ne s'était rien passé.

24

Le vautour

En 1961, à la demande de Bruno Coquatrix qui rencontre des problèmes financiers, pour sauver l'Olympia de la faillite, Édith Piaf, dont la santé s'est dégradée, donne une série de concerts. Sa polyarthrite invalidante l'affaiblit et c'est à l'aide d'une importante perfusion de morphine qu'elle peut monter sur scène. Théo Sarapo n'est jamais très loin et la couve du regard. La môme Piaf offre à son public des concerts mémorables et émouvants. Sa voix unique s'élève au-delà des frissons. Un véritable triomphe !

Je suis là et je vais la saluer dans sa loge. Lorsque j'y entre, elle est toute cassée dans son fauteuil. Je m'agenouille pour être à sa hauteur et nous nous embrassons avec tendresse. Je ne sais pas à ce moment-là que c'est la dernière fois que je la vois.

– Tu sais, Leny, je n'en ai plus pour très longtemps.

Elle prend de mes nouvelles et nous restons quelques minutes à parler.

– Édith, je vais m'en aller, car il y a plein de gens qui t'aiment et qui attendent pour te le dire.

– Ma vie a toujours été comme ça. Ceux que je voulais voir rester s'en sont allés. En revanche, le vautour que tu vois derrière moi, lui, restera jusqu'à mon dernier souffle, espérant encore pouvoir me placer une chanson qui le fera courir à la Sacem !

Charles Dumont ne bronche pas...

25

Momone et Superman

Le 10 octobre 1963, je suis au Mans dans un restaurant avec Jean-Louis Marquet lorsqu'on le demande au téléphone. Il revient tout pâle :

– Édith est morte.

Les rillettes restent dans l'assiette. Nous allons dans la voiture pour pleurer. Ce n'est pas vraiment une surprise, Jean-Louis était tenu informé quotidiennement de l'évolution du mal par Momone.

Le poète Jean Cocteau nous quitte le lendemain.

La faucheuse n'est pas sortie pour rien.

Quelque temps après, Simone Berteaut dite Momone, la sœur de cœur et la complice fidèle d'Édith, m'invite à dîner chez elle. Après le repas, elle se lève, va dans la pièce d'à côté et revient avec un gros cahier d'écolier sous le bras.

– Leny, j'ai commencé à rédiger un livre sur notre vie, à Édith et à moi. Tu veux bien lire ce que j'ai écrit jusqu'à maintenant. Dis-moi si je dois continuer.

Une quinzaine de pages lues très rapidement et… je la rassure.

Son livre sortira en 1972 en librairie sous le titre de *Momone*.

Je suis au Salon de l'enfance pour participer à une émission de radio en direct. Serge Lama est également invité. Il vient de sortir un disque sur lequel figure une chanson dont le titre est *Édith*. J'ai entendu une fois cette chanson. Je n'aime pas du tout ce qu'elle véhicule. Elle suggère que Momone « s'offre du Louis XIII sur la terre glaise du Père-Lachaise ».

Quelques minutes avant l'émission, je demande à Serge Lama s'il connaît Momone et s'il a connu personnellement Édith Piaf. C'est « non » pour les deux. Le producteur de l'émission, qui nous écoute, flaire le grain à moudre… Il nous demande si nous sommes d'accord pour en parler à l'antenne. Je me tourne vers Serge Lama. Il acquiesce. L'ouverture d'antenne se fait au rythme des notes de la chanson attentatoire.

– Tu es qui toi pour parler de Momone ?

– Je suis un auteur de chansons assez écœuré par tous ces gens qui se font de l'argent sur le dos des morts.

– D'abord, Momone est la sœur d'Édith, son livre s'appelle *Momone*. Elle raconte sa vie avec Édith. Elle, elle l'a vécue. Toi, puisque tu as écrit une chanson sur une morte, as-tu demandé à la Sacem de transformer les droits que va te rapporter la chanson *Édith* en immenses bouquets de fleurs, pour fleurir sa tombe ? Parce que, si je te suis bien, avec ta mentalité, tu ne voudras pas garder de l'argent que tu vas « gagner » sur le dos d'une trépassée !

Il ne pipe mot. La discussion s'arrête là.

Nous repartons ensemble et, chemin faisant, Serge Lama ne revient pas sur l'interview :

– Toi, je sais que tu ne veux pas être une star. Tout le monde le sait dans le métier. Moi, je veux être une star et

je le serai. Je n'ai pas encore mon « amourette », mais je l'aurai.

La face A de son disque suivant comportera le titre *Superman*.

Lui s'aime.

Moi, j'aime les filles !

26

Qui est ce nouveau chanteur ?

Mon contrat doit expirer dans trois mois. La maison Philips me propose, en échange des mois restants, de déposer douze de mes chansons aux Éditions Tutti dont elle est propriétaire. Si l'un de mes titres est enregistré par un autre artiste, je devrai lui signer la cession des droits. Je les dépose donc avec des brouillons de partition. Le pianiste maison me dit qu'il ne pourra pas présenter ces titres-là sans moi, qu'il me faudra les chanter.

Je passe une grande partie de mes journées dans un bistrot – il est situé au rez-de-chaussée de l'immeuble qui abrite la maison d'édition –, ne consommant qu'un café crème. Le patron, gentil, accepte ma présence. Lorsqu'un artiste se présente, le pianiste m'appelle pour que je chante…

Ce jour-là, il me téléphone : « Il y a une chanteuse qui est intéressée par tes chansons mais comme tu le sais, tes partitions ressemblent à des gribouillis. Monte ! »

Elle s'appelle Jacqueline Nero, elle a une voix magnifique. Je suis impressionné. Elle est très belle, brune avec des yeux d'un bleu presque marine. Elle me tend le texte de *Parce que tu lui ressembles* :

– Voulez-vous bien l'interpréter ?

Puis le tour de manège continue. Elle veut les entendre toutes. Elle passe au tutoiement avec une simplicité désarmante :

– Tu fais paroles et musique ?

Textes en main, qu'elle a lus, elle veut entendre à nouveau, puis elle me propose d'aller boire mon deuxième crème de la journée. À peine assis, elle me regarde bien dans les yeux :

– Tu ne dois pas donner tes chansons aux autres !

– Mais…

– Je ne suis pas un public facile, mais j'en suis toute « émeuillée ».

– Alors qu'est-ce que j'en fais ? Je viens de passer trois ans au placard chez Philips avec ces chansons-là. Et ils ne m'ont même pas produit un 45 tours.

– Tu dois les chanter !

– À qui ?

– Nous en parlerons plus tard. Tu veux bien que je m'occupe un peu de toi ?

J'ai bien voulu.

Elle me dit que son mari travaille chez Barclay : il n'est pas directeur artistique et n'a aucun pouvoir, mais les choses peuvent évoluer…

Pendant cinq mois, Jacqueline Nero va me faire travailler. Je me trompe de moins en moins dans la mesure et, fatalement, notre relation devient amoureuse. Je ne connais pas son mari, je n'ai donc aucun problème métaphysique. Elle finit par me le présenter et je découvre un homme fantastique. Mes problèmes d'éthique commencent ! Il s'appelle Léo Missir, il a été longtemps pianiste de bar. Après que je lui ai fait découvrir mes chansons, il me serre fort contre lui, répétant :

– Que je suis content ! On va faire un malheur !

Il consacre toutes ses heures de liberté à me faire répéter, rectifiant les problèmes de mesure et de départ. Il me trouve des petits galas, m'emmène dans sa voiture, m'accompagne sur scène au piano. Le cachet étant dérisoire et le lieu trop éloigné de la capitale, le plus souvent, il me paie la chambre d'hôtel et la bouffe. Comme un frère. Je suis de plus en plus mal. Le sentiment de le trahir me perturbe. Je suis déchiré, mais je suis très amoureux.

Il attend l'expiration légale de mon contrat Philips, avant de prendre une très grave décision :

– M. Barclay doit s'absenter pendant trois semaines. Il part aux États-Unis. Sans le lui dire, nous allons enregistrer le disque.

Il réserve le studio Hoche, qui appartient à Barclay, et les musiciens. Il contacte Paul Mauriat, l'un des plus grands arrangeurs du métier, la référence en matière musicale non seulement en France mais aux États-Unis : il orchestre les titres historiques de Charles Aznavour et écrit pour Mireille Mathieu, pour ne citer que ces deux-là !

Paul Mauriat aime mes chansons, lui aussi veut que je les chante.

– Je vais essayer d'apprendre le solfège.

– Surtout pas ! C'est trop tard… tu n'aurais pas le temps d'oublier les règles. Elles deviendraient pour toi un carcan. Sans avoir rien appris, tes chansons sont « carrées[59] ».

Paul est très chaleureux. Il me rassure :

– Pas besoin de savoir la musique pour que de jolies mélodies chantent dans ta tête. La preuve ! Ce qui est étonnant est que tu fasses cela vocalement, sans instrument.

Léo Missir me confie :

– Si nous faisons un bon disque, M. Barclay me pardonnera, sinon il me foutra à la porte. Tant pis ! Pour un talent comme le tien, je suis prêt à prendre tous les risques et Jacqueline ne se trompe jamais !

J'ai le cœur qui se serre. Une boule au ventre.

Le compte à rebours est lancé. Sur la quarantaine de titres à disposition, nous en sélectionnons quatre : *Pour une amourette, Ballade à Sylvie, Parce que tu lui ressembles, Vingt ans après*.

– Pour la mesure, ne te fais aucun souci : tu ne seras pas tout seul, je serai à tes côtés et je te dirigerai.

Au studio, devant le micro, je tremble comme un vieux sac d'os. Quarante-cinq musiciens m'attendent, dont les « plumiers[60] » de l'Opéra... En ce temps-là, les magnétophones n'ont qu'une piste. Il faut faire du direct et, malgré l'aide de Paul Mauriat, je me trompe souvent. Une part d'ignorance, mais surtout une émotion démultipliée. À chaque nouvelle erreur, les musiciens dissimulent à peine leurs ricanements et leur mépris.

L'enregistrement terminé, Paul Mauriat et Lehner, l'ingénieur du son, sont très contents. Pas moi. Je n'aimerai jamais m'entendre. Léo Missir fait graver des disques « souples » pour les distribuer aux radios. Europe n° 1 étant leur tête de file. Elle fait la pluie et le beau temps.

Léo Missir n'ose pas faire fabriquer le disque définitif. Il attend le retour de M. Barclay. Ce dernier ne tarde pas. Son chauffeur, Julien, le récupère à sa descente d'avion : il nous résumera la teneur de leur conversation.

Pendant que la voiture roule sur le boulevard périphérique, Eddie Barclay entend plusieurs fois mes chansons diffusées sur des ondes différentes :

– Julien, qui est ce nouveau ? Il est chez qui ?

– Je ne sais pas, monsieur. Mais il passe souvent... Je crois qu'il plaît beaucoup. Moi, j'adore !

– Je suis sûr qu'il va faire un carton ! En pleine vague « yé-yé », c'est étonnant.

27

J'entre chez Barclay

Le bureau d'Eddie Barclay se situe au premier étage. Celui de Léo Missir, à côté. J'apprendrai que lorsqu'il est seul dans son bureau, M. Barclay laisse la porte grande ouverte. C'est toujours un rendez-vous qui la fait se refermer.

Léo Missir, comme toute la maison, sait que le « bon Dieu » est de retour. Il ouvre grand la porte de son bureau, pose mon disque souple sur la platine et met le son à fond. Eddie Barclay reconnaît les chansons entendues dans sa voiture. Il se précipite :

– Qui c'est, ce chanteur ?

– C'est un auteur-compositeur, il s'appelle Leny Escudero.

– Il est chez qui ?

– Chez nous, si vous le souhaitez.

– Mais comment ?

Léo lui raconte tout.

– Mais le contrat ?

– Je n'en ai pas le pouvoir monsieur Barclay. J'ai attendu votre retour.

– Mais c'est déjà une star ! Il va nous coûter la peau des fesses ! Les autres « maisons » vont faire de la surenchère. Il débute... L'argent, ça compte.

– Pour lui aussi, ça compte… il a une famille. Mais aucune inquiétude à avoir. Avec Leny, ce n'est pas comme avec les autres. Il sera toujours plus un ancien du bâtiment qu'un nouveau venu dans le show-biz ! Pour lui, parole donnée vaut de l'or. Je lui ai dit que, si le disque se faisait, il devrait signer un contrat de trois ans. Il m'a répondu « D'accord » et m'a touché la main. Les concurrents peuvent lui offrir un pont d'or, il signera le contrat que je lui tendrai et il le signera sans rien y changer ou presque. Une des clauses qu'il exige, c'est d'être engagé comme auteur-compositeur-interprète et que les titres soient choisis d'un commun accord. Il faudra ajouter « parmi les chansons écrites par Leny Escudero ».

– Ce n'est pas grand-chose. Et l'autre ?

– Je ne sais pas, il ne m'en a pas parlé. Faites rectifier ce qu'il demande dès maintenant et, s'il a d'autres souhaits, il nous le dira. Je l'ai prévenu de votre retour. Il attend que je lui fasse signe pour vous présenter. Il est au bar-tabac, en bas.

– Je m'occupe tout de suite de la clause et je reviens avec le contrat. Donnez-moi le disque, je veux l'écouter dans son intégralité. Attendez une vingtaine de minutes avant de l'appeler.

J'entre chez Barclay, pour la première fois.

À l'entrée, la standardiste sait que je suis attendu par Léo Missir. Dès que je pénètre dans son bureau, Léo me prend dans ses bras :

– Il a adoré ! Tu signes tout à l'heure.

Je devais être heureux comme un ban de piranhas qui voit un bœuf rêvant de regagner l'autre rive du fleuve à la nage… sous ses yeux ! Je me sens plutôt bœuf. J'ai l'angoisse devant le mur. J'en ai escaladé trois mètres et j'ai l'impression de tricher en leur faisant croire que je peux escalader le reste.

M. Barclay revient. Léo Missir nous présente. J'ai déjà vu ce regard… logé dans la pupille de M. Barclay lorsqu'il me serre la main. Il ne compte pas mes dents, mais il évalue mon physique. « Est-ce qu'il va plaire aux filles ? » Ce sont elles qui font les vedettes, qui achètent les disques. Mais elles seules peuvent le dire.

Il m'invite à le suivre. Je me tourne alors vers Léo :

– Tu viens avec nous !

Je le vois interroger des yeux M. Barclay.

– Venez, Léo, évidemment.

Cela aurait été plus évident si… Eh merde !

Léo Missir referme la porte sur nous trois. M. Barclay s'assied dans son fauteuil. Nous deux, face à lui. Il me tend le contrat. Je le parcours rapidement et je remarque tout de suite que Léo lui a parlé de mes exigences. Je referme le contrat sans le lire en entier.

– Je veux juste qu'on rajoute une clause stipulant que Léo est mon directeur artistique pendant toute la durée de mon contrat. Cette clause est résolutoire. C'est tout.

– Lors de notre prochaine réunion avec toute l'équipe, c'est-à-dire, demain, j'avais prévu d'annoncer que Léo devenait directeur artistique à part entière, parce qu'il vous avait découvert.

– Tant mieux, mais je veux que cette condition soit écrite.

Cette clause que j'exige n'est pas pour me déculpabiliser. J'aime vraiment cet homme et si je l'avais rencontré avant Jacqueline, il ne se serait rien passé entre elle et moi. Du moins, je le crois, car je suis très amoureux. « Au-delà du bien et du mal » n'existe pas dans la langue de la passion.

Il se tourne vers Léo :

– Vous lancez la fabrication du disque immédiatement. J'ai signé le contrat.

Eddie Barclay me présente à toute la maison. De bureau en bureau, Léo donne également ses directives tout en distribuant tous les disques souples. Mais ses collaborateurs connaissent déjà mes chansons entendues à la radio. Ils découvrent juste l'homme qui se cache derrière la voix.

28

Chanter sur la Riviera

Quelques jours après, la responsable du service de promotion m'annonce qu'elle a un engagement pour moi dans le cabaret de Suzy Solidor, aux Hauts-de-Cagnes, sur la Côte d'Azur. Je dois commencer dans une semaine pour une durée de trente jours. Léo récupère les partitions piano du disque et m'en fait écrire quatre autres.

Dès mon arrivée, je vois que Suzy Solidor, femme au physique androgyne et à la voix grave masculine, ne m'apprécie guère. Ma dégaine, mes cheveux un peu trop longs la contrarient. L'animosité est réciproque. Nous n'aurons pas un chagrin d'amour ensemble. Quand elle me désigne ma chambre, dans une dépendance à l'écart de la grande maison, je retourne à la rue Pouchet:

– Vous ne faites monter aucune fille, ici... aucun feu.

Je ne vois pas de cheminée, mais elle a peut-être peur que je grille des châtaignes sur le sommier.

Il y a quand même une sacrée différence avec Pouchet. Là-bas, je subissais. Si elle m'a engagé, c'est qu'elle a besoin de moi. J'ai appris à évaluer les rapports de force.

C'est Suzy Solidor qui termine toujours le spectacle dans son cabaret décoré de 225 de ses portraits. Sa légendaire frange au carré tapisse les murs. Un soir, après mon tour de chant, je traverse la salle et me dirige vers l'escalier de pierres qui m'amène vers ma chambre. Elle est attablée avec plusieurs clients et clientes. Elle s'adresse à moi au passage:

– Venez prendre une coupe de champagne avec nous!

Sans m'arrêter:

– Je ne fais pas la salle et je ne bois pas d'alcool.

Je poursuis mon chemin. L'un de ses hôtes me saisit par la manche:

– Tu as insulté Suzy, tu vas lui présenter tes excuses

Je pose ma main à plat sur sa figure et l'envoie s'étaler un peu sur la banquette:

– Toi, va mourir!

Et je me tire.

J'entends courir derrière moi. Ils sont deux: apparemment, celui qui n'a pas voulu mourir et un autre dangereusement téméraire. Leur respiration saccadée est au diapason du chant des grillons. Je ne discute pas. Je prends appui sur les parois de l'escalier et un déluge de coups de latte, bien à plat, s'abat sur leurs figures. L'un d'eux roule, pas comme il l'aurait voulu. Son corps heurte plusieurs marches. Je crois qu'il s'est fait mal. Je termine mon ascension. Le second s'accroche et insiste. Je frappe, il tombe à terre, tout chiffonné.

Suzy Solidor et ses amis, agglutinés en bas, nous observent avec effroi. Elle hurle:

– Vous êtes viré. Dès demain matin. Je ne veux plus vous voir ici!

J'atteins ma piaule, me couche et m'endors comme un nouveau-né. Au réveil, trois coups discrets résonnent à ma porte. Une jolie fille entre avec un plateau de délices: croissants, café, confiture, enfin tout pour rendre un

ventre heureux aux aurores! C'est bien la première fois que l'on m'apporte mon petit déjeuner. Je suis étonné.

Elle s'assied sur mon lit et me passe mon bol. Sa minijupe laisse entrevoir une petite culotte... Intentionnellement, évidemment!

– Tu peux me dire pendant que je mange...

– Suzy Solidor regrette. Elle ne veut plus que tu partes... C'est impossible, tu ne peux pas t'en aller.

– Pourquoi impossible?

– Parce que jeudi, vendredi et samedi, en matinée, nous sortons les tables, rajoutons des chaises. Tout est vendu à l'avance, avec traiteur dans la cour. C'est une fille de Cannes, dont le papa est très riche, qui fête ses 16 ans. Elle s'appelle Sylvie et elle invite tous ses amis pour t'écouter. Donc, tu ne peux pas t'en aller!

J'ai fini mes trois croissants:

– Mais si, c'est possible... parce que je m'en vais.

– Suzy est prête à t'augmenter.

– Et même à t'envoyer pour m'amadouer avec de la dentelle entre les cuisses. Tu es très séduisante, mais je ne mange pas de ce pain-là! Tu peux dire merci à Suzy, mais je me barre!

Mon baluchon en main, je me coltine tout les Hauts-de-Cagnes jusqu'en bas, à pied.

Je piétine sur la grande nationale, direction Cannes.

La saison estivale a commencé. Un ballet incessant de voitures défile sous mes yeux. La mienne ne va pas tarder à s'arrêter. Un monsieur, d'une gentillesse solaire, me dépose à la promenade des Anglais, l'avenue qui longe la mer, car son trajet le conduit jusque-là. Moi, je veux à tout prix rejoindre Christian à Cassis. Les restos nous attendent.

Je continue mon périple. Une voiture américaine qui n'en finit pas roule à la même vitesse que je marche. De

la glace arrière baissée s'élève une voix dont le timbre ne m'est pas inconnu :

– Leny !... Leny !

C'est M. Barclay :

– Qu'est-ce que tu fous là ?

– Je me dirige vers la sortie de la ville, pour trouver une voiture à destination de Cassis.

Il a les yeux ronds d'étonnement :

– Mais que vas-tu faire là-bas ?

– Je vais retrouver mon pote pour la tournée des restos.

– Mais tu n'as plus besoin de faire les restos !

– Si ! Si ! J'ai promis !

– Écoute ! Tu peux passer huit jours dans cet endroit paradisiaque. Je te loue une chambre dans mon hôtel et tu vas rencontrer beaucoup de gens du métier.

– Je ne peux pas, mon pote compte sur moi !

– Bon... au moins, on déjeune ensemble ?

J'ai faim. Alors c'est oui.

Son chauffeur nous emmène au port. À quelques encablures de la Croisette, face à la baie de Cannes, un canot à moteur nous débarque sur les îles de Lérins. Apparemment, Eddie Barclay n'a pas réservé. Plus de place. Les patrons s'affairent pour nous dresser une table. Cet empressement s'adresse surtout à la personnalité d'Eddie, mais pas seulement... Je perçois les rumeurs, de table en table, qui prononcent mon nom. Je suis le premier étonné. Je ne réalise pas encore que quotidiennement mes titres passent à la radio. Je suis déjà très connu.

Une jeune femme, accompagnée d'un ami, fait signe à Eddie. Nous nous approchons. Elle nous invite à la rejoindre. Je viens de rencontrer celle qui deviendra ma seconde femme quelques années plus tard : Élisabeth Manet, comédienne. Eddie Barclay a des engagements et nous quitte avant le dessert. Elle a promis de m'amener à Cassis, mais elle tient à faire un détour avant, pour me

présenter sa belle-fille, Sylviane, grande admiratrice de mes chansons.

À Cassis, Christian Sarrel et moi remplissons les restaurants qui nous ont aidés. Après avoir rendu, je retourne à l'Paris.

29

L'émotion d'un éditeur

Quand vous signez un contrat avec un éditeur musical, il touche, via la Sacem, 33 % des droits généraux (radios, télés, tours de chant sur scène, boîtes de nuit) et 50 % sur les droits mécaniques (SDRM, ventes de disques). En échange, il doit trouver des interprètes pour les chansons. Et les proposer à des éditeurs étrangers pour de possibles adaptations.

Cinq mois après la sortie de mon premier disque, je retourne voir M. Bennett aux Éditions Métropolitaines. Il n'est pas en rendez-vous, me reçoit tout de suite et m'exprime chaleureusement le bonheur qu'il ressent devant ce qui m'arrive.

– Monsieur Bennett, dans le tiroir de votre bureau, il y a deux cartons qui portent mon prénom, mon nom d'emprunt et deux titres de chansons, *Pour une amourette* et *Ballade à Sylvie*...

Il me les tend. Je les prends :

– Je les garde en souvenir.

Il ne dit rien.

– En échange, vous pourrez garder les deux contrats de cession que je vais vous signer tout de suite.

– Vous ne les avez pas vendues ?

Il est très étonné... Il sait qu'il y a beaucoup d'argent à la Sacem pour l'auteur-compositeur et l'éventuel éditeur :

– Vous voulez combien ?

– Vous avez déjà payé.

– Trois cents francs par titre ! C'est une misère...

– Vous les avez donnés au bon moment. Contre rien.

Ça m'embarrasse un peu d'écrire qu'il avait le regard embrumé. Abasourdi... Pas pour l'argent. Il m'avait déjà montré qu'il était généreux. C'est le geste qui l'avait touché :

– Je fais ce métier depuis trente ans. C'est la première fois...

– Je ne suis pas quelqu'un du « métier ». Je fonctionne toujours comme quelqu'un du bâtiment. Les valeurs ne sont pas les mêmes, c'est tout.

J'ai signé les deux contrats sans les lire. Quand je suis parti, il m'a donné une forte accolade :

– Leny... Vous êtes ici chez vous. On ne sait pas ce qui peut arriver dans la vie. Moi aussi, j'ai de la mémoire. Jamais je n'aurais cru que ces deux petits cartons portant les titres de deux énormes succès deviendraient des contrats. Vous n'êtes pas seulement à contre-courant de la mode en musique, vous l'êtes aussi dans la vie. C'est pour moi un bonheur de vous avoir connu avant et de retrouver le même.

Mon geste me paraissait tellement normal que j'étais un peu gêné par cette avalanche de compliments.

30

Le courage de Sylvie

Je passe à l'Olympia pour la première fois, « en anglaise[61] ». Je chante quatre chansons. J'ai enregistré deux 45 tours, huit titres au total. La vedette est Sacha Distel.

Habituellement, les soirs de « première », après le spectacle, la scène se transforme en buffet campagnard. Le public est sorti. Seuls les journalistes peuvent discuter à chaud avec les artistes, et quelques privilégiés du métier qui sont invités à rester. Personne ne m'en a parlé pensant sans doute que je suis au courant de la tradition. Je ne le suis pas et, dès ma dernière chanson, je fonce retrouver des potes de Belleville qui ont repéré un gros ruisseau à truites, à une centaine de kilomètres de Paris.

Nous partons à cinq heures du matin et arrivons péniblement à six heures trente. La voiture est une véritable poubelle qui roule moins vite qu'une « S.I.T.A.[62] ». Au moment de repartir, elle ne roule plus du tout. Il pleut, à croire que la mousson s'est trompée de continent. Je suis prioritaire pour l'auto-stop, mais sous la pluie et sans jupe ! Pas une voiture ne s'arrête, sauf une « dodoche » autant accablée que la nôtre, mais celle-là est mobile. Au volant, une cornette :

– Vous allez à Paris ?

– Oui. Vous m'emmenez ?

– Je crois bien que je me suis arrêtée pour cela. Vous êtes trempé. Vous allez où dans Paris ?

– Je vais à l'Olympia, boulevard des Capucines.

– Je connais l'Olympia. Vous travaillez là-bas ?

– Pour quelque temps.

Nous arrivons à la capitale. Il n'est pas loin de vingt heures trente. Le spectacle commence à vingt heures quarante-cinq et je passe vers vingt et une heures. Je l'ai échappé belle !

Arrivés devant l'Olympia, la religieuse lit à voix haute les noms découpés au néon sur le fronton de la façade :

– Vous y êtes ?

Je le lui dis. Alors, elle ajoute avec un grand sourire :

– Je suppose que si je ne m'étais pas arrêtée, pour vous, c'était un désastre... Je suis très contente de vous avoir emmené à bon port, mais vous n'êtes pas sérieux !

– Je peux vous offrir une invitation ?

– Ce soir, c'est impossible, mais je viendrai...

– Je laisserai une invitation pour deux personnes au guichet au nom de... ?

– Sœur Rosima.

Elle est venue.

Quand j'arrive, Bruno Coquatrix fait les cent pas devant ma loge :

– Allez vous changer, nous parlerons ensuite.

Ensuite, je me fais engueuler :

– Pourquoi êtes-vous parti aussi vite, hier soir ? Des journalistes voulaient vous rencontrer, ainsi que d'autres personnes qui souhaitaient vous parler. Des gens importants. Bien plus importants pour votre carrière qu'une partie de pêche ! Roland Hubert, le tourneur le plus en vogue actuellement... Vous avez entendu parler du Gala des Étoiles ?

– Oui.

– Faire une tournée avec ce monsieur est déjà une consécration. Il revient ce soir pour vous. Les chances, il ne faut pas les trahir. Elles ne repassent pas deux fois. À partir de maintenant, votre métier passe avant tout !

Je ne suis pas d'accord sur le « tout », mais je ne dis rien. Je sais que j'ai fait une connerie.

Roland Hubert me donne rendez-vous dans son bureau. Le contrat est sur la table, prêt à être signé. Il m'a éclairé sur la composition de l'affiche. En vedette, Richard Anthony, « en américaine » Sylvie Vartan, et moi « en anglaise ». Pendant que je lis le contrat, Roland Hubert m'apprend qu'il avait pensé à Hugues Aufray pour tenir la place qu'il me propose. J'arrête de lire :

– Hugues Aufray est au courant qu'il était programmé pour cette tournée ?

– Évidemment. Mais, après vous avoir vu, j'ai changé d'avis.

– Hugues Aufray pense qu'il va faire cette tournée ?

– Euh... oui. Mais dans ce métier, comme au théâtre et au cinéma, tant que le contrat n'est pas signé, rien n'est sûr.

C'est ainsi que les règles fonctionnent.

– Je veux bien vous croire. Mais, moi, je ne fonctionne pas ainsi. Je viens du bâtiment où la parole donnée vaut contrat. Je ne peux pas signer. Je me sentirais moche. Je ne l'aurais pas fait ailleurs : pour les autres compagnons, je serais passé pour un beau salaud si j'avais piqué un chantier à l'un d'eux.

– Je crois que je ne vous convaincrai pas. Je suis étonné, parce que vous découvrirez vite que le métier d'artiste vous rend individualiste. Bien... Je vous veux dans cette aventure et vous donne ma parole d'officier d'engager Hugues Aufray dans une tournée qui est déjà prévue et qui débutera à la fin de la vôtre.

Je sais que Roland Hubert est un ancien commandant de parachutistes et que, n'ayant pas d'autorité supérieure qui l'obligerait à se renier, sa parole est d'or.

La tournée est parrainée par Daniel Filipacchi d'Europe n° 1 : son émission « Salut les copains » et son magazine éponyme servent de vitrine. Complet partout.

Mais tout ne se passe pas bien pour tout le monde. Peu de temps avant le début de la tournée, Sylvie Vartan a chanté en direct à Lyon, dans une émission de télévision réunissant une dizaine de têtes d'affiche et un chat dans sa gorge a transformé une note haute en gargouillis. À croire que toute la France n'a entendu que ça et le lui fait payer : tous les soirs, elle sort de scène en larmes... Je n'ai jamais vu d'artiste montrer autant de courage et d'acharnement dans son travail. Chaque jour, quand j'arrive au théâtre de la ville, elle est là, sur scène. Répétant, répétant, apprenant, apprenant... Sylvie Vartan s'est fixé un but et paie cash pour y parvenir. J'ai beaucoup d'admiration et de tendresse pour elle. Nos enfances se ressemblent un peu.

Un soir, elle entre dans ma loge :

– Je voudrais te demander quelque chose.

– Si j'en ai...

– Serais-tu d'accord pour passer à ma place ?

– « En américaine » ?

– Oui... Tu as signé un contrat « en anglaise », mais je te le demande... comme un service. On ne pourra pas changer les affiches, mais je sais que tu t'en fous !

Ce qu'elle n'imagine pas c'est que moi aussi ça me terrorise déjà de passer « en anglaise » ! Alors, « en américaine »...

Je vais lui rendre ce service et je tais ce qu'il m'en coûte.

– Tu devras rajouter des chansons, mais tu n'en manques pas ! Pour Roland Hubert et Daniel Filipacchi, ils sont déjà au parfum !

Nous pensons tous les deux que deux chansons supplémentaires feront l'affaire. J'ajoute *À Malypense* et *L'Arbre de vie.*

Les répétitions commencent avec les musiciens de Richard Anthony. Comme d'habitude, je n'ai pas de partition, mais ils savent jouer «à la feuille». Je répète plus pour eux que pour moi : j'ai conscience que je les chanterai comme quand je les chante tout seul, sans accompagnement. Je ne sais pas faire autrement. Ils vont être obligés de suivre des sentiers sinueux.

Après deux jours de répétition, Sylvie m'arrête :

– Richard aime beaucoup *À Malypense.* Je l'ai vu répéter cette chanson avec ses musiciens. Je crois qu'il veut la chanter avant toi.

– Je vais le voir. Aucune crainte, je ne baverai pas.

Richard est avec ses musiciens. Je l'entraîne un peu à l'écart et, pour faire court, j'emploie un subterfuge que tout le monde connaît : je lui fais une proposition qu'il ne peut pas refuser. J'ai toujours mon âme à Belleville qui se souvient de la Commune ! Et j'ajoute :

– En revanche, je n'enregistrerai jamais cette chanson en anglais. Si tu es tenté...

Il accepte et ma chanson deviendra *Walking Alone*, avec cette voix de ténor martin que je lui envie tous les soirs.

Bien avant la fin de la tournée, Sylvie reprendra sa place «en américaine». Elle s'est endurcie au fil des jours, sans rien perdre de son innocence et de son émotion.

31

Quand l'OAS assassine...

Nous avons deux jours de relâche. Je me retrouve à Marseille, seul, dînant à la terrasse d'un petit restaurant sur la Canebière. Il doit être vingt-deux heures trente et le dernier train pour Paris part à une heure du matin. Je ne prête pas attention à cette femme qui passe devant moi, ni aux deux hommes qui la suivent. La détonation me fait sursauter et lever la tête. Ils l'ont coincée sur le parapet. L'un des deux hommes tient un pistolet de gros calibre. Il a tiré à bout touchant. Au ventre. Elle chancelle. Je me précipite et j'arrive juste à temps pour l'empêcher de tomber. Entre les doigts de la main qu'elle a plaquée contre la blessure comme pour empêcher sa vie de s'en aller, sa vie s'en va assombrissant sa robe claire. C'est un Smith et Wesson semi-automatique qui est pointé sur moi. L'homme me regarde et crache :

– Pauvre con !

Tourné vers l'autre :

– On se tire !

Je la prends dans les bras et crie au patron du restaurant :

– Appelle le SAMU et les flics... Tout de suite !

Il ne bouge pas beaucoup. J'ai vu tout de suite que la jeune femme est algérienne. On subit l'OAS qui, par idéal,

par loyauté, pour honorer la parole donnée, commet des crimes abjects. Je sais qu'il ne s'agit pas d'un règlement de comptes. Alors, je dois le dire et ajouter :

– Tu sais que tu vis dans un pays où tu peux « tomber » pour non-assistance à personne en danger…

Il téléphone.

La police et le SAMU arrivent très rapidement. Les policiers se présentent comme étant la brigade anti-OAS. Ils me demandent de raconter.

– Vous pourriez les reconnaître ?

– Oui.

– Vous seriez d'accord pour venir avec nous faire le tour de quelques cafés ? Je dois vous prévenir qu'en plus du risque que vous avez déjà pris, vous allez en prendre d'autres. Pas tout de suite, mais vous êtes un homme public… Vous êtes une cible facile. Ils pourraient vous faire payer.

– Je vais avec vous à une condition. Dans chaque café, vous préciserez qu'il s'agit d'un attentat commis par l'OAS, qu'il ne s'agit pas d'une affaire de droit commun. Vous allez m'emmener à la Belle-de-mai et au Panier, j'y ai des amis : je ne veux pas qu'ils « croient ». D'autre part, je dois prendre le dernier train pour Paris à une heure. J'ai un contrat à honorer.

– Nous allons retarder le train.

Se tournant vers un de ses collaborateurs :

– Tu t'occupes de ça immédiatement. Qu'ils attendent Leny Escudero le temps qu'il faudra. Pour le reste, pas de problème : vous ne voulez pas passer pour une balance(63).

– Non !

Nous montons dans les voitures et investissons une dizaine de cafés. Quand tous les consommateurs sont alignés contre un des murs, le policier qui m'a entretenu fait l'annonce. Je passe devant et dévisage tout le monde. Je suis un peu gêné, mais ils ne sont pas là.

– Ils sont loin maintenant. Nous vous conduisons à la gare.

Dans la voiture, il me dit :

– Vous êtes d'accord pour témoigner si on arrête des suspects ? Nous viendrons vous montrer des photos.

– Oui.

– Ils ont laissé un témoin derrière eux. Ça ne leur ressemble pas. Ils le regrettent peut-être. Vous dire de faire attention ne voudrait pas dire grand-chose. En revanche, pour notre enquête, je vous demande une discrétion absolue. Vous ne parlez de ça à personne. Je dis bien : à personne ! Vos seuls interlocuteurs, c'est nous. J'ai votre adresse, votre téléphone, c'est nous qui reprendrons le contact. Nous sommes bien d'accord ?

– D'accord. Je n'en parlerai à personne.

Je ne comprends pas très bien pourquoi ce silence, mais lui doit savoir.

Dans les jours qui suivent j'achète *La Marseillaise* et *Le Provençal*. Rien… Je ne trouve rien sur le drame. Ils ont le pouvoir de faire partir un train en retard, alors un journal…

Si on me demandait ce qui s'est passé dans ma tête, me poussant à intervenir, je serais bien incapable de l'expliquer par autre chose qu'une poussée d'adrénaline… qui m'a consumé le cerveau. Je n'ai pas souvenir de ce moment précis. Pas souvenir que c'était moi jusqu'à ce que j'arrive à elle, la prenne dans mes bras pour l'empêcher de tomber et me retrouve devant l'arme dirigée sur moi : ils ont éteint le feu et m'ont réveillé ! Ils n'ont pas dû comprendre non plus et m'ont traité par le mépris.

Quand j'arrive à l'hôtel de Bourg-en-Bresse, où nous devons nous produire en soirée, la patronne m'annonce que je suis attendu au siège du *Dauphiné libéré*, qui organise une réception pour la tournée et une séance de

dédicaces. Elle me dit également que deux messieurs voulaient me voir. Non, ils ne lui ont pas dit pourquoi.

Je téléphone à Jacqueline. Elle me dit que deux policiers sont passés à la maison pour une affaire qui s'est passée à Marseille. Elle est affolée :

– Qu'est-ce qui s'est passé à Marseille ?

– J'ai été témoin d'un accident de voiture. Comme il y a eu un mort, ils font une enquête.

– Un accident de voiture ? Tu étais...

– Non, je n'étais pas dans l'accident, je suis seulement témoin.

– Ils t'ont montré leur carte ?

– Un des deux me l'a montrée.

Question idiote. L'OAS ne doit avoir aucune difficulté à exhiber des cartes de police. Des vraies.

– Je leur ai donné le nom de ton hôtel à Bourg-en-Bresse. Si j'ai bien compris, tu les verras ce soir.

– Les mômes vont bien ?

– Très bien. Ils pètent de santé.

– Embrasse-les fort.

– Rappelle-moi demain pour me dire.

– D'accord.

Quand j'arrive au journal, après avoir fendu la jeunesse de Bourg-en-Bresse rassemblée devant le journal et encadrée par la police de la ville, on me conduit dans la grande salle de réception. Présentation de toute l'affiche aux invités, édiles de la ville et autres. Puis on me présente monsieur D., commissaire, et, pour pimenter la chose, notre hôte ajoute : « En mission spéciale, il savait que vous seriez là. » Je n'ai pas saisi la plaisanterie et tombe dans le panneau. Je réussis à l'approcher seul et lui glisse presque à l'oreille :

– Vous êtes venu pour le meurtre dont j'ai été témoin ?

Une vipère l'aurait mordu, il n'aurait pas réagi plus brusquement. À voix haute :

– Vous avez été témoin d'un meurtre ? Où et quand ?

J'ai fait une connerie. C'est pas le bon et la brigade anti-OAS de Marseille m'a bien recommandé de n'en parler à personne... Et personne, c'est personne. Maintenant, je vais être obligé de m'accrocher à ça. Je n'ai pas dit l'essentiel et je ne le dirai pas.

– J'ai demandé : où et quand ?

Il a fait taire toutes les conversations. Tout le monde me regarde. Je suis décidément celui par qui le scandale arrive. J'ai toujours la réputation du « blouson noir » qui a seulement changé de blouson. Il répète encore :

– Où et quand ?

– Ça ne vous regarde pas, vous. Ceux qui ont à savoir le savent.

– Ah oui ! Eh bien ! pour commencer, vos papiers !

Je me tourne vers l'assemblée pour leur dire :

– Pour moi, cette soirée a perdu son côté amical.

Je sais que ça va mal se passer. Dégénérer. Je sais aussi qu'il me suffirait de dire tout ce qui est arrivé, pour passer du statut de petit voyou au rang du héros, que je ne suis pas non plus. Le commissaire a picolé. Il n'est pas très grand, mais il a les épaules qui lui remontent les oreilles. Il me rappelle « Tarzan », mon premier contact à Belleville.

– Vous les chanteurs, vous avez la vie belle. Moi, c'est les assassinats. Faut voir... vous avez assisté à un assassinat ?

– Au cinéma...

– C'était quand et où ? Je ne parle pas de cinéma. Où et quand ?

Il martèle et je perds un peu mon sang-froid. Son attitude a complètement changé. Il s'est levé de sa chaise :

– Je vous ai demandé vos papiers.

– Vous savez qui je suis.

– Vos papiers !

À part nous, il s'est installé un silence glacial. Je me tourne vers mon pianiste :

– Tu veux bien aller les chercher dans la voiture, ils sont dans la boîte à gants.

Dès son retour, je les tends au commissaire qui se rassied et prend des notes.

– Ça, c'est le début de la procédure. Demain, vous serez présenté au procureur. Il n'est pas exclu que vous passiez votre soirée et votre nuit au gnouf.

Richard Anthony intervient assez malencontreusement :

– Je plains les habitants de Bourg-en-Bresse d'avoir un commissaire aussi con !

À peine a-t-il terminé que le commissaire l'empoigne par les deux pointes du col de son blouson lainé, le soulève du sol et... serre. Le visage de Richard, après l'étape du rouge cramoisi, tourne au bleu violet. Le commissaire est à ma portée... les deux mains prises. Je frappe du droit. À la pointe du menton. Ça le ferait plutôt rire. Un mur en béton ! Il n'a pas moufté(64). Pas même un clignement d'yeux. La nuit va être dure. Un musicien de Richard intervient. Ça tourne à la bagarre presque générale. Le commissaire hurle :

– À moi la police !

Les deux plantons pénètrent dans la pièce. Le regard effaré.

– Appelez les autres. On embarque tout ça au commissariat.

Maintenus et guidés par les policiers, nous devons traverser la foule qui ne comprend pas. Je suis en colère et je crie :

– Ils nous emmènent au commissariat ! Ils veulent annuler le spectacle !

C'est l'émeute ! Des coups partent tous azimuts. Il veut me faire pousser le bouchon ? Je vais l'envoyer loin. Même trop loin pour moi.

Arrivé au commissariat, il fait fermer la porte et se déshabille entièrement devant nous et devant tous les agents

en uniforme, bouche bée. Ils savent qu'il a bu, mais ça doit être la première fois qu'il fait son numéro d'effeuilleuse(65) devant eux. Le malaise est épais. On dirait qu'il a été construit en kit. Couturé de partout. Il pose le doigt sur les balafres et énonce :

– Ça, c'est Lang-San. Ça, Bien-Hoa. Ça, Dien-Bien-Phu...

Toute l'Indochine cartographiée sur le corps. Un baroudeur. Un dur. Il enchaîne :

– Maintenant, je ne suis plus commissaire, on va voir si vous êtes des hommes !

Il empoigne d'abord le musicien de Richard, le traîne dans une autre pièce : aux cris, aux plaintes, on sait qu'ils ne font pas de la dentelle.

Quand ils reviennent, apparemment le commissaire n'a pas pris un coup. Le musicien en revanche aura des souvenirs. Les policiers sont de plus en plus gênés. L'un deux se hasarde :

– Monsieur le commissaire...

– La ferme ! Vous n'entendez rien, vous ne voyez rien !

Il empoigne l'administrateur de la tournée et se tourne vers moi :

– Toi, je te garde pour la fin. Pour la bonne bouche.

– Moi, si tu me touches, il faudra aller jusqu'au bout... Me finir.

– Sinon ?

– Sinon, demain – parce que demain je serai libre, que tu le veuilles ou non – j'irai acheter un fusil de chasse, des chevrotines... On ne pourra pas te recoudre parce que je te couperai en deux.

Tourné vers les agents :

– Vous avez entendu... Il m'a menacé...

– Ils ne voient rien, n'entendent rien.

Mon attitude l'étonne, l'inquiète. Pas pour la menace elle-même, mais que je puisse l'énoncer aussi tranquillement.

Quand il ramène l'administrateur, ce dernier n'est pas beau à voir. Il saigne du nez et de la bouche. Le commissaire s'est laissé aller. Le sang qui coule se mêle au rouge de la rosette de la Légion d'honneur. Et puis c'est le tour de Richard. Ça dure moins longtemps. Il ne l'a pas touché à la figure. L'alcool se dissipe :

– Bon. Vous avez un spectacle ce soir. Vous pouvez partir.

Je m'adresse à lui pendant qu'il se rhabille.

– Moi, je ne pars pas avant d'avoir enregistré ma plainte.

– Ta plainte ? Toi, je ne t'ai pas touché. Alors que toi, même si je n'ai pas bronché, tu m'en as mis une bonne. D'ailleurs, l'OPJ est rentré chez lui.

– Vous, vous pouvez. Je ne partirai pas avant.

La sonnerie du téléphone nous interrompt. Un policier décroche.

– Oui, monsieur le préfet, je vous le passe.

Sylvie elle aussi a décroché son téléphone. Appelé le producteur de la tournée, Roland Hubert, ancien commandant de parachutiste qui connaît les gens en place. Le commissaire prend le téléphone.

– Oui, monsieur le préfet. Ils partent maintenant, ils pourront assurer le spectacle.

Il raccroche.

– Je ne partirai pas avant l'enregistrement de ma plainte.

Il s'assied devant une machine à écrire et commence à frapper. Il n'a pas encore terminé que le téléphone sonne à nouveau. Il décroche :

– Oui, monsieur le procureur, ils partent immédiatement. Mes respects, monsieur le procureur.

Il finit de rédiger ma plainte et nous partons. Toute la troupe tombe d'accord : nous convenons d'aller ensemble, le lendemain, témoigner devant le procureur.

Le lendemain matin, je suis réveillé par le téléphone :

– Monsieur Escudero, une voiture vous attend pour vous conduire chez le procureur.

Je descends rapidement et j'apprends que toute la troupe est déjà partie. Je témoignerai seul devant le procureur.

Quand j'entre dans la pièce, il est assis devant son bureau, le commissaire en face de lui, et le préfet. Je sens une présence derrière moi, mais je ne me retourne pas. Le procureur prend la parole :

– Monsieur Escudero, vous êtes sûr de vouloir porter plainte ?

Le commissaire ne bouge pas… Je ne sais pourquoi j'ai un sentiment d'empathie envers lui.

– Oui, monsieur le procureur.

– Vous voulez bien venir avec moi dans la pièce à côté ?

Je le suis.

– Monsieur Escudero, vous avez évidemment remarqué que tous vos témoins sont partis. Quelqu'un a dû très sagement les conseiller. Vous n'en aurez aucun pour témoigner. Du journal non plus. Dans deux ans au mieux, si cette affaire passe devant le tribunal, vous serez tout seul. Je ne vous demande pas ce qui a provoqué tout ça. Si vous ne portez pas plainte, il y aura punition interne dans un endroit qui ne fait pas rêver.

– Monsieur le procureur, je retire ma plainte. Mais pas pour la punition que vous m'avez laissé entrevoir. Je la retire parce que le commissaire s'est retrouvé au mauvais endroit, au mauvais moment. Ensuite, parce qu'il a plus de courage que ceux qui m'ont laissé tomber. D'un coup, j'éprouve de la sympathie pour lui. En échange de ça, je vous demande de lever la punition.

– Vous êtes un sage, monsieur Escudero.

Nous retournons dans son bureau. Et là je vois une personne assise, tout au fond, qui n'a pas pris part à la

discussion… Ce doit être celui qui les a informés sur ce qui s'était passé à Marseille.

En partant, je tends la main au commissaire. Il la prend :

– Sans rancune. T'en as !

Je n'ai plus jamais entendu parler de cette histoire ni de ceux qui l'avaient provoquée.

En revanche, je me suis demandé avec un peu d'appréhension qui étaient ces deux hommes qui étaient passés à la maison, à l'hôtel, qui me cherchaient…

32

Inimaginable ?

Souvent quand on me dit : « C'est inimaginable ! », on parle de choses irréalisables. Pas inimaginables, puisqu'on les imagine.

Je crois que « l'inimaginable » est la barrière du génie humain. Et je crois que le génie humain est infini. Alors, « l'inimaginable » recule sans cesse depuis la venue de l'homo sapiens.

33

Un cadeau pas comme les autres

Le jour de mon trente-troisième anniversaire, le 5 novembre 1965, ma petite mère, accompagnée de son « fiancé », mon petit père, viennent rue Cortambert me faire fête.

J'ai plein de cadeaux, que je découvre fébrilement en les dénudant des jolis papiers qui les enveloppent et de leurs beaux rubans de toutes les couleurs. Comme un môme !

Mon petit père n'a pas posé le sien sur la table comme tous les membres de la famille. Il le tient sous le bras, bien serré contre lui. C'est une boîte d'une trentaine de centimètres sur quinze de large. Bien habillée. Lorsque j'ai ouvert le dernier paquet, mon petit père me dit :

– Allons dans la chambre.

Mais je suis sûr, déjà. Je sais ce qu'il y a dans la boîte. Arrivé dans la chambre, il me tend son cadeau : sous la jolie robe, une boîte en carton. Je relève la tête. Son regard est vrillé au mien, ses yeux déjà embrumés. Il ne sourit pas. Quand je sors la paire de chaussures de foot, même si je savais et si j'étais préparé, mes larmes coulent ; elles sont chaudes, pas amères. Nous nous serrons l'un contre l'autre. Sa bouche contre mon oreille comme pour un aveu lourd à exprimer, ses larmes se mêlant aux miennes,

d'une voix très douce comme pour sublimer la délivrance, il me dit :

– Il y a vingt ans, je t'ai fait une promesse que je savais ne pouvoir tenir, faute d'argent ; et quand tu as réclamé le dû de la parole donnée, je me suis réfugié derrière l'autorité paternelle au lieu de t'avouer que je n'avais pas l'argent pour tenir ma promesse. Il y a longtemps que je voulais te demander pardon.

– Tu n'as pas à me demander pardon, mon petit père. Je n'ai rien à te pardonner. J'ai toujours su que tu m'aimais fort. Je vous ai vus trop souvent, toi et petite mère, prêts à donner votre vie pour sauver celle de mon frère, de mes sœurs, de la mienne. Vous avez fait ma mémoire et celui que j'ai toujours été.

On a pris un petit moment à enfouir notre émotion. J'ai refermé la boîte, l'ai laissée dans la chambre et nous sommes retournés vers les autres. Ils nous attendaient :

– Alors c'était quoi, le cadeau ?

Nous n'avons rien dit, essayant de détourner le sujet par des « Vous devez avoir faim, aussi… ». Mais personne n'était dupe. Tous savaient qu'il s'était passé quelque chose.

Les traces ne s'effacent pas aussi vite. C'est difficile pour moi de raconter ces souvenirs en mêlant mes larmes à l'encre.

34

L'infirmière et la jeune fille

Nous sommes en 1963. J'ai un contrat avec le casino de Berck-Plage. Dès mon arrivée, le directeur de l'établissement m'annonce la mauvaise nouvelle: mon pianiste a téléphoné pour dire qu'il ne viendrait pas. Il est malade. J'ai déjà chanté *a capella* et vais m'y résoudre, mais le directeur poursuit:

– J'ai contacté une de mes amies, concertiste de grand talent. Quand vous aurez répété ensemble, je suis sûr que tout se passera bien.

Elle est là. Vêtue, comme pour ses concerts classiques, d'une jolie robe à frous-frous en organdi rose. Nous nous saluons et je vois qu'elle est aussi effrayée que moi. C'est une virtuose de Brahms et c'est faux de dire que « qui peut le plus peut le moins ». Néanmoins, après quelques répétitions, je pense que nous y arriverons... lorsqu'une dame s'approche:

– Je suis infirmière dans un des hôpitaux de Berck. Il y a beaucoup d'incurables. Vous ne savez pas le bonheur que vous leur feriez si vous acceptiez de venir les voir et de passer un petit moment avec eux! Ce sont tous des enfants. Le plus âgé a quatorze ans. Ça ne vous gêne pas si je prends des photos?

– Non, pas du tout.

Lorsque nous arrivons, elle me dirige vers une grande salle. Je découvre des gosses, filles et garçons; la plupart d'entre eux sont allongés sur des lits mobiles. Comme ils ne peuvent pas se redresser, ils ont au-dessus d'eux un miroir orientable. Ceux qui le peuvent m'applaudissent de leurs mains malhabiles, les autres m'applaudissent avec leur regard. Je chante deux ou trois chansons en me faufilant entre les lits.

Puis l'infirmière qui est venue me trouver au casino me parle à l'oreille:

– Je vais vous emmener près d'une jeune fille de treize ans. Elle est incurable mais, depuis qu'elle sait que vous allez venir à Berck, elle m'a supplié que j'aille vous chercher. Elle m'a dit avoir fait un souhait que vous seul pouvez exaucer.

Elle me conduit près du lit. Je me mets à genoux pour être à la hauteur de son visage. Elle agrippe ma veste pour mettre mon oreille contre sa bouche:

– Si tu chantes pour moi en me tenant la main, je guérirai.

Je suis bouleversé, mais comment lui dire qu'hélas! je n'ai pas ce pouvoir?

Je lui prends la main, c'est moi qui serre le plus fort et je chante deux chansons sans la quitter des yeux. Son regard me transperce. Je suis mal, ayant l'impression d'être un faux pasteur de la bonne nouvelle.

L'infirmière vient me chercher, me fait la bise que je lui rends mêlant mes larmes aux siennes. Elle me reconduit au casino:

– Depuis qu'elle a su que vous veniez à Berck elle n'a cessé de me dire que si vous chantiez en lui tenant la main, elle guérirait. Elle en est persuadée. Malheureusement, elle est incurable. Ne soyez pas mal à l'aise. Je sais que vous ne vous prenez pas pour un guérisseur... Et dites-vous qu'en accédant à son souhait vous l'avez rendue heureuse. Je vous en remercie de tout cœur.

Après ça, mon problème de pianiste m'avait paru bien mince.

En 1974 je chante au Théâtre de la Ville, à Paris. Dans la tradition, après le tour de chant, les artistes rencontraient le public, dans une salle attenante à la scène. Une chaise, une table, une bouteille d'eau, un verre et des feutres pour signer ce que l'on me tendait. Les gens se pressaient devant et sur les côtés de la table. Un jeune couple s'approche. C'est lui qui me parle. Me désignant la jeune femme à ses côtés :

– Tu la reconnais, non ?

Je la regarde bien...

– Non ?... C'est vrai qu'elle était presque une petite fille... Je vais t'aider.

Il me tend deux photos : je me reconnais, tenant la main d'une petite fille sur son lit de souffrances. Lorsque je relève la tête, elle est en larmes, secouée par ses sanglots :

– Tu vois, je t'avais dit que je guérirais ! C'est toi qui m'as guérie. Dès que tu as pris ma main, j'ai senti une chaleur, jusqu'alors inconnue, parcourir tout mon corps que je ne sentais plus depuis longtemps. Et puis...

Les hoquets la faisaient vaciller. Je me suis levé pour la soutenir et la serrer dans mes bras. Son mari l'a détachée de mes bras, la serrant contre lui :

– Nous sommes mariés, nous avons une petite fille et toute sa vie elle dira que c'est grâce à toi qu'elle a guéri. Nous allons rentrer, parce que tant d'émotion, ça la bouleverse. Je voudrais te donner l'accolade.

Ils sont partis, collés l'un à l'autre pour se soutenir. Je savais bien que je n'y étais pour rien. Elle s'était guérie toute seule.

J'ai écourté la séance d'autographes, fuyant les questions qui fusaient de toutes parts.

35

Une histoire corse

La Tête de l'Art, un cabaret parisien à la clientèle très aisée, dans l'avenue de l'Opéra, engage presque systématiquement les artistes qui viennent de passer à l'Olympia. Je viens d'y passer « en américaine » de Colette Deréal. Je partage l'affiche avec Amalia Rodrigues. Une merveilleuse rencontre avec une grande dame. Elle chante le fado ; autrement dit, elle chante le blues. J'adore l'écouter. Le frisson, tous les soirs ! J'ai de la chance, elle m'aime beaucoup aussi et me le dit, balayant d'un geste de la main mes réticences concernant ma voix :

– Ce qui est important, c'est la sincérité qui donne l'émotion. C'est l'essentiel et tu as ça.

Je ne suis pas convaincu. Je préférerais avoir la qualité de sa voix qui donne l'émotion aussi. C'est sans doute pour cela que j'ai toujours dit ne pas être un chanteur mais quelqu'un qui chante.

Un soir, dans ma loge, passe un diseur-présentateur que je connais :

– J'ai une proposition à te faire.

– Je t'écoute.

– Je suis envoyé par Mme Lebrun, de L'Échelle de Jacob. Elle te propose 500 francs et 50% de la recette pendant quinze jours.

– Dis à Mme Lebrun que je lui fais un mois à l'œil à une condition.

Il est tout ouïe.

– Le premier soir, c'est moi qui apporte la gamelle de son chien. Je veux qu'il la mange devant moi.

– Quoi?

– Tu as bien entendu.

– C'est quoi, ce truc? C'est sérieux?

– C'est sérieux, oui. Un mois à l'œil.

Il ne bouge pas. Dubitatif.

– Tu es venu me poser une question, je t'ai donné une réponse. Tu la portes à Mme Lebrun et tu reviens, demain, me donner la sienne, puisque j'ai mis une condition.

Le lendemain, il revient:

– Elle n'a jamais fait que des conneries. Hier, je ne pigeais pas du tout, ne connaissant pas l'histoire. Elle m'a raconté. Quelle conne!

– Alors?

– Alors quoi?

– Je lui ai fait une contre-proposition. C'est quoi, sa réponse?

– C'est non, évidemment. Elle tient à toi, mais encore plus à son chien. Tu dois le savoir.

– Eh bien, tu dis qu'elle est conne… bien plus que ça. Elle a cru que j'allais empoisonner son chien pour me venger d'elle? Elle me prend pour qui! Tu vois, si elle m'avait mieux jugé, hier comme aujourd'hui, elle aurait pu m'avoir un mois à l'œil. Mais, quand je t'ai fait la proposition, j'étais sûr de sa réaction. Tu n'y es pour rien. Salut! Sans rancune.

On s'est serré la main et il est parti.

Dans ce cabaret, La Tête de l'Art, j'ai vu défiler la crème des «voyous corses»: ils viennent écouter *Clovis est revenu.* J'ai écrit cette chanson dans une chambre de l'hôtel Napoléon, à L'Île-Rousse. Mon ami Antoine Allegrini m'a présenté un vieux berger qui était «parti aux Amériques» pour faire fortune: il est revenu vieilli, pauvre, mais accueilli. Voici ce qui s'est passé avec lui. Je raconte…

Un soir, à la table juste en dessous du micro, à un mètre de moi, deux «grossiums» épanouis, accompagnés par deux langoustes tarifées maximum, savourent leur quatrième bouteille de champagne. Ils sont là, mes amis corses: Antoine et le vieux berger, debout près de l'entrée. Je commence *Clovis est revenu*. Un des michtons(66) sort une boîte de Roméo et Juliette et, tous les deux, transforment vite mon espace en usine à gaz. Je ne peux pas terminer. Je suis pris d'un accès de toux. C'est alors que je vois une ombre traverser la salle entre les tables, arriver près des quatre clients, arracher les deux cigares qui font pschitt dans les verres, se pencher et dire à l'un deux:

– T'en allumes un autre, je te le fais bouffer, et les verres et les bouteilles avec. T'as compris, pinsut(67)?

Ils ont tous compris. Il relève la tête vers moi:

– Tu la recommences, petit. Fais-nous plaisir.

Je l'ai recommencée, difficilement. Comme si elle était à moitié morte sans avoir eu le temps de renaître. J'ai toujours eu ce sentiment après un tour de chant. Mes chansons sont mortes jusqu'au moment prévu de recommencer. J'ai toujours eu peur qu'elles ne retrouvent pas leur virginité.

Un autre soir, à une table, deux mecs: clients pour tout, jusqu'au lendemain accompagnés de deux superbes hétaïres qui jacassent comme des pies et se marrent bruyamment. Je m'arrête au milieu de *Parce que tu lui ressembles*. Je mets mes mains en visière pour ne pas me tromper de table:

– Eh ! les deux sardines[68] ! J'ai une heure pour gagner ma vie, vous avez toute la nuit pour gagner la vôtre. Alors, respect !

Un silence, et toute la salle m'applaudit. Elles n'emmerdaient pas que moi...

Après, dans ma loge, le patron vient me voir :

– Vous avez été très violent. Et vulgaire.

– Vous auriez préféré que je quitte la scène ?

– Non.

– Non... mais quand même.

– Il y avait huit bouteilles de Dom Pérignon sur la table. Il faut y penser... il faut y penser. C'est vrai que, de votre place, vous ne pouviez pas les voir.

Je le laisse croire que, dans le cas contraire, cela m'aurait empêché de réagir.

36

La pipe de Georges

J'ai très souvent « bouffé » avec Brassens. Mais jamais tous les deux seuls. Un soir, nous dînons chez Lucien Morisse, directeur artistique d'Europe n° 1. Georges me dit :

– Tu ne devrais pas fumer la cigarette. T'as une gueule à fumer la pipe.

– J'aime pas la pipe.

– Moi, je te dis que tu aimeras.

– Tu m'emmerdes. Je sais ce que j'aime.

Arrivé à la maison j'ai trouvé sa pipe dans une poche de mon blouson. Je l'ai toujours, mais ne l'ai jamais fumée.

Plusieurs fois, il m'a demandé d'aller passer quelque temps chez lui en Bretagne. Devant mes refus ou mes esquives répétés, un jour Püppchen, sa compagne, lui a dit :

– Georges, tu connais le proverbe africain qui assure qu'il ne faut jamais mettre deux caïmans dans le même marigot...

Il a rigolé. Mais il a bien compris ce qu'elle voulait dire à propos de son entourage... toujours trop enclin à lui faire plaisir.

37

Retour à l'envoyeur

Lors d'un entretien, un journaliste me demande :
– Et la postérité pour vous ?

– Moins d'une seconde après mon dernier envol, moi aussi, je vous aurai oublié. Vous voyez, nous sommes déjà quittes.

38

« L'honorable correspondant » et le vice-amiral

J'ai un engagement pour aller chanter à Djibouti, dans une soirée organisée par le Rotary Club. Une soirée très privée. Pour les membres et les invités.

Ils acceptent mes demandes. Durée du contrat : huit jours avant, huit jours après mon tour de chant. Nous ne voulons pas d'hôtel. Nous voulons être ensemble dans une maison. Le rêve. Il y a trois jeunes femmes somalis. D'une rare beauté. Des ports de déesses, sans être altières. D'une gentillesse naturelle qui nous touche beaucoup et nous met à l'aise. Il y a aussi un Afar, véritable colosse, affecté aux travaux les plus lourds, qui ne parle pas un mot de français, qui sourit quand il croise notre regard, sa façon à lui de nous dire qu'il nous aime bien aussi. Au nom de tous, je leur ai demandé de manger à la même table que nous. Il a presque fallu l'exiger. Au troisième jour, tout le monde se sent bien. Seul, Omar, l'Afar, dort dans la maison. Les trois Somalis sont mariées et rentrent tous les soirs chez elles. L'une d'elles est mariée avec un capitaine de la garde présidentielle.

Je rencontre Fred et Mauricette Hidalgo. Ils sont journalistes. Ils avaient fondé un journal au Gabon. Dire que

certains de leurs articles ne plaisaient pas au pouvoir serait un euphémisme. Ils avaient été « priés » de quitter le pays dans les plus brefs délais. Ils ont créé un autre journal à Djibouti, qui ne plaît pas davantage. Ils veulent rentrer en France. Leur rêve ?... Une revue sur la chanson française. *Paroles et Musique* verra le jour. Je les aiderai petitement, à la mesure de mes moyens, en vendant le magazine à la fin de mes tours de chant. Ce ne sera pas tant pour la recette que pour faire connaître la revue.

Je demande à Fred Hidalgo :

– Il y a une « maison de jeunes » ici ?

– Pas vraiment. Il y a deux « assos » qui logent chacune dans une seule pièce. Avec très peu de moyens. Pour ne pas dire aucun.

– Ils peuvent tirer des affichettes texte ?

– Oui, ça ils peuvent. Une par une. Mais pourquoi ?

– On va organiser un tour de chant au stade. Avant de chanter pour le Rotary Club.

– Ils ne vont pas être contents !

– Ils ne perdront rien. Ils auront le même tour de chant.

Nous allons à l'une des « maisons de jeunes ». Ils sont très contents et ajoutent :

– Dans deux jours, tout le monde le saura. Le bouche à oreille fonctionne bien.

– Alors, tu mets la date à dans trois jours. Gratuit évidemment. À vingt-trois heures. Il fera peut être moins chaud.

On appelle Djibouti « le chaudron ». Ce qu'il y a dedans n'arrête pas de rissoler. À deux heures du matin, impossible de prendre une douche : l'eau froide est bouillante. On l'a souvent prise chez Mauricette et Fred. Le soir du tour de chant, j'ai vidé deux bouteilles d'eau. Il ne faisait pas moins chaud. Évidemment que « j'y suis allé » ! Dans les rires des filles et les applaudissements des mecs.

Le lendemain soir, le capitaine vient chercher sa femme. Après que nous nous sommes salués, je lui demande :

– Vous avez quelques minutes ?

– Pas vraiment non... Nous sommes attendus... C'est pourquoi ?

– Je voudrais vous parler de l'excision et de l'infibulation.

– Je serai là demain, à dix heures.

Le lendemain matin, il est ponctuel. Nous sortons nous isoler à la terrasse d'un café. Il sait de quoi je veux parler :

– J'ai deux petites filles. Ma femme est dans la « tradition ». Je l'ai prévenue : si elle fait exciser mes deux filles, je la tue. Elle et toutes celles qui ont participé. Parce que mes deux filles ne sont pas excisées, ma femme vit dans le « péché ». Pourtant je lui ai tout expliqué. Au temps où Pharaon régnait sur nos terres, il exigeait qu'on lui livre des jeunes vierges excisées. C'est le vainqueur qui exigeait ce tribut au vaincu. Cette pratique n'est pas un rite religieux : il ne figure dans aucun Livre. C'est seulement un commandement du vainqueur. Pharaon n'est plus. Il n'y a plus aucune obligation, mais c'est devenu une tradition... Mais je pense que tu ne m'as pas demandé de venir pour te dire les origines ?

– Non. Pas seulement. Penses-tu pouvoir m'obtenir une audience du président ?

– Je crois que cela sera possible : il a beaucoup apprécié le geste que tu as fait pour la population de Djibouti. Alors, je crois qu'il te recevra.

Le lendemain, il repasse me voir et m'annonce que le président me recevra dans deux jours. Le jour de mon tour de chant au Rotary Club. Ce jour-là, il revient me voir :

– Je suis désolé. Le président ne te recevra pas : le chef de l'antenne du SDECE lui a dit que tu es un révolutionnaire anarchiste, communiste, que partout où tu passes c'est pour créer le désordre.

Lorsque j'arrive au club pour « faire la balance[69] », à l'entrée de la salle, je vois Mauricette et Fred Hidalgo. Je leur raconte. Ils ne sont pas surpris :

– Nous, il nous a fait interdire l'entrée de la salle par des membres du club.

– Il est là, ce représentant du SDECE ?

Ils me le désignent. Dès mon entrée dans la salle, le président du club se précipite vers moi :

– J'espère que la salle va vous convenir. Que la technique sera bonne pour vous.

À ce moment-là, l'homme que m'ont montré Mauricette et Fred s'approche de nous. Le président fait les présentations. L'autre restera la main tendue… Il est hypocrite, en plus ! Je lui jette :

– Vous ne vous sentiriez pas obligé de recompter vos doigts, après ? Chez vous, boulevard Mortier, vous êtes peut-être un tout petit patron. Ici, vous n'êtes rien. Dans cette salle, aujourd'hui, le patron, c'est moi… et je ne veux pas vous y voir ! Ni maintenant, ni ce soir.

Le président du Rotary, un peu interloqué :

– Mais…

– Ce monsieur me gêne dans mon travail. Même silencieux, même immobile. Mes conditions de travail passant avant tout, il me gêne ; alors, il sort !

Le président sait pourquoi Mauricette et Fred n'ont pas pu entrer, il suppose que c'est ce qui a provoqué ma réaction. Mais il plie. Il se tourne vers l'autre :

– Je suis désolé, mais cette soirée doit être une grande réussite… et M. Escudero en est le maître d'œuvre.

L'« honorable correspondant » quitte la salle. Mauricette et Fred, sourire aux lèvres, le regardent sortir et viennent me rejoindre.

La sono est bonne. La « balance » se passe bien. Après le tour de chant, il est prévu un dîner. Les tables sont

dressées : des jolies nappes et des cartons portant les noms de celles ou ceux qui viendront s'asseoir là. Néanmoins, pendant que je chante, certains ont soif : ils passent, à haute voix, des commandes aux Djiboutiens qui les servent. Dans mon tour il y a *Sacco et l'autre.* Au couplet :

Patrice Lumumba,
L'Afrique a immigré.
Paris paye ses bras
Pour se faire une beauté.
Tes frères de Soweto
Meurent en criant ton nom,
Que tu es mort trop tôt
Et que l'Afrique est en prison…

Les serveuses et serveurs posent leur plateau et m'applaudissent à tout rompre.

Lorsque j'ai terminé, après m'être trempé la tête dans l'eau, je vais regagner la place que m'avait désignée le président : le carton ne porte plus mon nom ! À une autre table, un homme s'est dressé :

– Elle est ici votre place.

Je le rejoins.

– J'ai changé le carton de siège. J'ai envie de discuter avec vous. Je suis le vice-amiral commandant la flotte de l'océan Indien.

– Il n'y a pas de sot métier.

Il se marre franchement. Je lui raconte ma mésaventure :

– Je ne vois pas en quoi essayer d'interdire l'infibulation et l'excision peut nuire aux intérêts de la France. On ne doit pas voir la même France, ou alors il s'est fait valoir en me remettant à ma place de bohémien.

– Je suis sûr que ça n'est pas sur ordre de ses supérieurs. Je crois plutôt qu'il a voulu se « pousser du col ». Je trouve ça navrant. Bien au contraire, cela serait valorisant pour

la France d'avoir aidé à cette interdiction. C'est un con. Seriez-vous d'accord pour venir à bord, demain, déjeuner au carré des officiers ?

– « Je » n'est pas tout seul. Il vous faudrait inviter toute mon équipe…

– Aucun problème !

Le lendemain, nous sommes en tee-shirt et en savates, il fait chaud. Nous nous présentons à la coupée. Le vice-amiral vient nous accueillir sur la passerelle. Tout l'équipage, en blanc immaculé, est aligné sur le pont. On se salue, relâchés. La veille, à table, nous nous étions tutoyés. Devant ses marins, il me vouvoie. Moi aussi. Avant le déjeuner, il tient absolument à me faire découvrir sa corvette, *Le Suffren*, un des bâtiments les mieux armés de La Royale. Les radars qui détectent, qui alignent, qui reconnaissent, et les affûts. Nous descendons sous le pont. Tout est en acier là-dedans. Je remarque une porte cadenassée :

– C'est quoi à l'intérieur ?

– L'armurerie. C'est là que nous rangeons les armes de poing.

L'espace sur lequel nous débouchons prend toute la largeur du navire et peut-être la moitié de sa longueur : il veut absolument me le montrer. Nous nous arrêtons devant un tableau avec plein de cadrans et de boutons de toutes les couleurs. Il y en a un gros. Rouge.

– Quand les radars sont opérationnels, il suffit d'appuyer sur ce bouton rouge. Écartez-vous un peu, n'ayez pas peur.

De l'énorme barillet coulisse très rapidement un énorme missile : un Exocet. Au moment où il gravite la pente qui l'amène sur le pont, une trappe s'ouvre. Ouf ! Faudrait pas que les gouttes d'huile se coincent… Nous remontons sur le pont. L'Exocet est sur son affût, qui pivote sans cesse « à la recherche ».

– Ça, c'est un missile « mer-mer et mer-sol ». Les autres affûts guident des missiles « sol-air ». Mais je pense que vous devez avoir faim.

Si le « Guide » avait envoyé un de ses inspecteurs au carré des officiers, les « trois étoiles » ne seraient pas loin. Ils nous ont régalés !

TROISIÈME PARTIE

INVENTER LE CIEL BLEU ?

1

La grenouille et le scorpion

J'ai une relation suivie, très amicale, avec Patricia Moraz, réalisatrice de grand talent. Un jour, nous parlons d'infidélité et pour la énième fois elle me répète:

– Leny, tu dois tout pardonner à une femme!

Je ne sais pas si elle fait référence à la grenouille abordée par un scorpion au bord d'une grande mare qui lui demande de le prendre sur son dos pour aller sur l'autre rive:

– Si je te prends sur mon dos, quand nous serons arrivés au milieu, tu vas me piquer et je vais mourir.

– Ça ne serait pas logique, parce que je mourrais aussi.

– C'est vrai, ça ne serait pas logique.

Elle le prend sur son dos.

Quand ils sont arrivés à mi-parcours, le scorpion la pique.

– C'est pas logique, toi aussi tu vas mourir!

– C'est pas logique, mais c'est ma nature.

2

Père du dimanche

Mes absences répétées… Mes nuits dehors, pas toujours pour la mauvaise cause… Le manque de moyens de transport, le dernier train étant programmé pour vingt-trois heures, et les kilomètres à faire à pied… Mais, surtout, la grande majorité des auditions passées après le dernier client, pendant que l'on vide les cendriers et que l'on balaie la salle… L'esprit en vrille…

Alors, Jacqueline n'en finit pas de mettre ma valise à la porte. Et ce n'est pas une invitation au voyage!

Le cœur n'y est plus, mais nous ne savons pas comment nous séparer. C'est à moi de trouver la solution.

C'est Jacqueline qui fait tourner la maison. Le peu d'argent que je rapporte ne suffit pas, même si je donne tout. Elle tire l'aiguille quatorze à quinze heures par jour tout en élevant les enfants. Le courage ne lui manque pas. Elle a aussi dépassé la résignation. Elle sait que je ne suis pas toujours seul. Je sais qu'elle non plus. Nous n'en parlons pas, les scènes de ménage sont remisées au bord de la rive. Je ne dors qu'exceptionnellement à la maison, pour voir les enfants et lui donner le peu de mes gains. Nous sommes déjà séparés depuis longtemps. Déjà, à Belleville…

Au début, elle était enthousiaste et puis, au fil des déconvenues…

Jacqueline ne supporte plus mes absences nocturnes dans un milieu qu'elle juge malsain… Elles contribuent à notre éloignement. Je ne lui parle plus de mes échecs. Elle ne me dit pas ses résolutions.

Nous divorcerons plus tard sans déchirures, sans être obligés de nous accuser mutuellement. Elle rejoint son nouveau compagnon avec nos deux enfants, à Perpignan. La maman de celui-ci vit en Espagne, il ne veut pas s'en éloigner.

En France, la distance est terrible. Onze heures de train. Je vais apprendre le rôle du «père du dimanche» durant de longues années. On a beau apprendre un week-end par mois, on n'arrive pas à savoir ce putain de rôle.

J'ai tout fait pour rapprocher mes enfants de Paris. Pour les récupérer, jusqu'à l'ignominie. Mais je n'y suis pas parvenu. Les mômes ont déjà leurs habitudes et leurs copains. Toutes leurs raisons sont aussi valables que les miennes, mais je n'arrive pas à les admettre sereinement. J'ai parlé d'ignominie, mais celle-ci ne se retourne jamais contre leur mère. En aucune circonstance, je ne leur ai dit un mot dur sur elle. Jamais je n'ai évoqué une situation qui les aurait obligés à choisir. À avoir plus mal encore. Cette déchirure-là, je n'ai pas à la partager avec mes enfants.

Nous nous rencontrons pour des promenades… Pour aller au restaurant, au cinéma, à la fête foraine. Un mois aux grandes vacances et le temps de Noël. L'hiver, nous allons au ski, souvent à Font-Romeu dans les Pyrénées-Orientales.

L'été, destination la Corse. Nous nous y faisons un ami, Antoine Allegrini, qui est connu à L'Île-Rousse et estimé dans toute la Balagne, située sur la côte nord-ouest de l'île.

Il vient de la Résistance, il deviendra mon meilleur ami en Corse.

Un dimanche, Antoine m'emmène voir jouer l'équipe de foot de L'Île-Rousse. Le terrain est un véritable champ labouré… qui doit avoir quelques vagues souvenirs de gazon. Les buts sont de guingois, il suffirait d'un bon coup de mistral pour les faire tomber. Les tenues des joueurs sont de la couleur du terrain. Ils ne portent pas tous le même maillot et certains jouent avec des baskets. Heureusement que l'autre équipe exhibe des maillots de la même couleur… pour la visibilité!

– Antoine, connais-tu assez de monde pour coller vingt mille affiches et affichettes sur les murs, les arbres, les devantures de magasins?

– Je connais toute la Corse… Et les Corses. Pourquoi?

– On va organiser un gala. Ici. Et je laisserai toute la recette pour le club. Pour qu'il puisse refaire le gazon et…

– Tu vas faire ça pour nous!

– Je vais faire venir du continent une sono et toute mon équipe. Toi, tu te débrouilles pour faire construire, devant les buts, une estrade d'une quinzaine de mètres de long sur une dizaine de profondeur. Tu feras aussi venir un camping-car qui me servira de loge, équipé d'un ballon d'eau. Comme je ferai mon tour de chant l'après-midi, pas besoin de lumière artificielle.

Les Corses sont venus à plus de cinquante mille.

Les joueurs vont pouvoir changer de maillot tous les jours!

À la suite de ce gala, le conseil municipal de L'Île-Rousse me décerne le titre de citoyen d'honneur. J'en suis très heureux, parce que je me sens très proche de l'âme corse.

3

Brel et les épicières

Je suis une «vedette», mais je ne m'habitue pas. J'ai déjà sorti mon deuxième disque. Eddie Barclay m'invite à dîner à La Tête de l'Art où Jacques Brel va interpréter quelques titres de son nouvel album. Malgré son comportement, je suis toujours aussi fan de l'artiste. Je découvre *La Fanette*. Je suis émerveillé. Lorsqu'il nous rejoint à la table, imprudemment, je lui dis l'émotion et le bonheur ressentis. J'ajoute:

– Cette chanson va être un grand succès!

Brel se tourne vers moi et, méchamment:

– Pas autant qu'*À Malypense*!

– Je ne vois pas pourquoi.

– Parce que *La Fanette*, ça n'est pas «dansant»!

Il appuie bien sur le dernier mot et… avec l'accent.

Eddie Barclay peut bien fumer le cigare, servir à boire à ses invités, et veiller sur sa «couvée», il écoute toujours de la bonne oreille:

– Regardez qui vient là…

C'est Juliette Gréco. Tout le monde se lève pour l'accueillir. Elle nous fait la bise. Nous savons qu'elle sort de scène et qu'elle rend hommage à Jacques Brel par sa présence.

Quelque temps après, je chante en tête d'affiche au Théâtre de verdure à Nice, situé au cœur du jardin Albert Ier, bordé de pins et de palmiers qui s'étirent vers un ciel transparent. Ce lieu étonnant offre des gradins en amphithéâtre : on y refuse un public venu trop nombreux...

J'apprends que Jacques Brel chante au casino d'Èze à quelques kilomètres, sur les hauteurs. Après mon tour de chant, je fonce. Lorsque je rentre dans la salle du casino, j'entends prononcer mon nom plusieurs fois et découvre Eddie Barclay attablé avec une vingtaine d'invités. Une majorité de filles minaudent autour de lui. Il me propose une chaise que je refuse :

– Je suis venu écouter Brel et seulement lui.

Chaque siège devant la scène dispose d'une table à rabat pour pouvoir poser une consommation. Son tour de chant commence. À ma droite, un spectateur n'arrête pas de faire signe au garçon tout en passant commande d'une voix trop forte :

– Un double Chivas, sans glace !

Il insiste lourdement. Nous sommes placés au quatrième rang et c'est sûr qu'il gêne :

– S'il te l'apporte, je te pète le verre dans la gueule !

Il n'a plus soif.

Pour la première fois, j'entends *Les Toros*.

Je regagne la table d'Eddie Barclay, bientôt rejoint par Jacques Brel. Une jeune femme très jolie, que je ne connais pas, s'approche de lui et, après tous les compliments admiratifs, lui expose sa vision :

– La scène pour un artiste, c'est vraiment la minute de vérité. Un peu comme devant la mort. C'est extraordinaire comme vous chantez ! On a l'impression que vous risquez votre vie !

– Si vous pensez au toréador, rien à voir ! J'ai été invité par El Cordobés à sa corrida personnelle et là... on peut parler de la vraie minute de vérité, de l'homme face à la mort. Je l'ai vu éblouissant. Lui risque sa vie, pas moi.

Je suis cloué sur ma chaise, mais j'interviens dans la conversation :

– Le jour où les épicières, les Carmencita, iront aux abattoirs de la Villette pour voir mourir le taureau, ce jour-là, *À Malypense*, ça ne sera plus « dansant » !

J'appuie bien sur le dernier mot et... avec l'accent.

Jacques Brel se place en esthète devant le torero et la fossoyeuse mais dénie ce droit aux Carmencita !

Je me lève et m'en vais, ne laissant pas à Jacques Brel la possibilité de me répondre. La flèche du Parthe !

4

Un moment douloureux

Mon contrat « Bel air et Barclay » arrive à expiration. Je signe chez Deutsche Grammophon. Le président et le directeur général, accompagnés d'un avocat bilingue, viennent à Paris pour finaliser le contrat. Ils ont eux-mêmes fixé le montant de la prime et des redevances. Au-delà de mes espérances...

J'exige une grosse partie en espèces, que je dépose dans une valise. Et je me rends chez Jacqueline, à Perpignan. Je lui remets la somme :

– On a connu le pain noir ensemble, on partage le pain blanc. Avec cet argent, tu peux t'acheter un grand appartement en ville, ton magasin de confection avec les retouches, petite fée. Et il t'en restera encore pour remplir plusieurs fois le magasin !

– Toi, ce que tu veux, c'est que je me rapproche de Paris pour voir les enfants ! L'homme qui partage ma vie veut qu'on reste ici ensemble. Alors, si tu me donnes cet argent pour qu'on aille à Paris...

– L'argent tu l'as dans les mains, il est à toi... J'ai fait une suggestion intéressée, c'est vrai, mais elle ne conditionne absolument pas le partage.

Nous décidons d'un rendez-vous à Paris pour finaliser notre séparation de corps.

Lorsque la juge nous divorce à torts respectifs, elle s'adresse à moi pour parler de la pension alimentaire des enfants. Elle est surprise à l'énoncé du montant :

– Vous êtes généreux, monsieur Escudero !

– C'est pour les enfants.

– J'entends bien, mais vous êtes très généreux. J'en connais qui le sont beaucoup moins que vous.

– Ils n'ont pas non plus les mêmes moyens, ni les mêmes espérances.

– Pas tous. J'en connais des bien plus riches... des pingres !

Jacqueline n'est plus ma femme, mais elle sera toujours la mère de mes enfants. Donc, elle fera toujours partie de ma famille :

– C'est un moment douloureux pour nous deux de concrétiser notre séparation sur le papier, devant vous, mais c'est inévitable. Votre métier est difficile, madame la juge, mais le métier de femme d'artiste est pire. Jacqueline a besoin de stabilité, de sérénité, de plein de choses qu'elle ne peut plus avoir avec un homme qui ne rentre pas tous les soirs à la maison. Elle ne me suivrait pas. C'est une mère poule. Elle couve nos enfants. Alors, voilà !

Nous avons signé, sommes sortis, avons bu un café sans un mot. Puis nos routes se sont séparées.

5

L'école des culs rouges

Je garde une reconnaissance infinie à la communale : la laïque, celle des culs rouges ; et à toutes ces institutrices et instituteurs qui m'ont appris et qui ont disparu en même temps que la communale.

Ce n'est pas de la nostalgie, ce sont les souvenirs auxquels je tiens… puisque je les ai gardés si longtemps.

6

Gabin et les connards

Ma voiture est garée en créneau dans une rue à sens unique. Pour repartir et m'engager sur la voie, je jette un coup d'œil sur le pare-brise arrière. Un grand coup sur mon capot. Je stoppe immédiatement. Un homme vêtu d'un pardessus en alpaga couleur camel, coiffé d'une casquette et de lunettes de soleil noires masquant ses yeux, est à plat ventre sur la tôle. Je me fais tout petit, me recroqueville, tête baissée dans ma caisse (70) ; mais l'homme a repris la position verticale et vient cogner contre ma vitre. Il n'est pas blessé, mais la frayeur provoquée, ce n'est pas gratuit ! Je m'attends à l'engueulade sévère et baisse la glace. Il retire ses lunettes. Je ne l'avais pas bien regardé, maintenant je le reconnais : c'est Jean Gabin ! « Wouah !… il va me faire bouffer sa casquette ! »

– Je sais qui tu es. Tu as une gueule à faire du cinoche ! Je tourne en ce moment aux studios Billancourt, viens me voir et en attendant, apprends à conduire !

Il remet ses lunettes, réajuste sa casquette et s'en va. « Ouf !… je m'en sors bien ! »

Je n'irai pas à Boulogne, persuadé qu'il m'a bluffé sous le coup de l'émotion… Et puis ça ressemble à ces invitations du genre « Il faut que vous veniez dîner un soir à la

maison », mais si vous vous pointez à la porte, vous avez toutes les chances de vous prendre un bide !

Les années passent, j'écris le scénario d'un polar d'une trentaine de pages, intitulé *Sésame*. Je l'ai imaginé en pensant à Michel Simon pour le rôle du personnage principal. Nous nous connaissons depuis un bail et sommes potes. Je fais un saut à Genève où il joue au théâtre *Du vent dans les branches de Sassafras* de René de Obaldia. Il lit le scénario et accepte sans hésiter. Je reste trois jours avec lui, me régale avec « l'entrecôte de Paris », fleuron de ce restaurant réputé ; lui se nourrit tel un ogre affamé… d'un grand bol de lait chaud avec des morceaux de pain qui trempent dedans ! Ce n'est pas au menu, mais c'est Michel Simon : il est toujours servi avec le sourire.

De retour à la capitale, je contacte Claude Sautet. Il est vivement intéressé. L'accord de Michel Simon est un stimulant efficace. Je suis également en amitié avec Eugène Lépicier, producteur. L'accord des frères Siritsky l'enthousiasme car leur société, Valoria films, est l'une des plus importantes sociétés de distribution. Il jubile. Claude Sautet et moi peaufinons le scénario et les dialogues. Mais catastrophe ! Michel Simon est considéré comme « trop vieux » par les assurances qui refusent de le « couvrir ». Aucune production ni distribution n'accepte de courir le risque. Je retourne à Genève annoncer la mauvaise nouvelle à Michel Simon.

– De vrais cons, je ne suis pas étonné !

– Peut-être que Jean Gabin…

– C'est une bonne idée, propose-lui, c'est un rôle pour lui !

Cette mésaventure n'altère pas notre amitié. Michel Simon est un être généreux.

De retour à Paris, je dis à Claude Sautet que j'ai peut-être une ouverture avec Gabin.

– Gabin ? Sans moi ! C'est le plus mauvais comédien que je connaisse.

Il ne me dit pas ce qui s'est passé entre eux, mais je ne cautionne pas ce qu'il m'a dit. J'ai une grande admiration pour Gabin que je range parmi les plus grands.

J'ai son téléphone personnel. Je l'appelle. Une voix inconnue me répond :

– Je vais voir si M. Gabin est là… De la part de qui ?

Quelques secondes après, je reconnais son timbre particulier :

– Tu as besoin de moi ?… Eh bien, je suis toujours à Boulogne ! Passe quand tu veux. À bientôt !

Il a déjà raccroché. Je n'ai pas pu placer un mot.

Le lendemain, je me présente à Boulogne. On me conduit au studio où il tourne *Le Tatoué* avec Louis de Funès. Il m'accueille comme si nous étions de vieux amis. Je lui dis que j'ai écrit un scénario et lui demande s'il veut bien le lire.

– Tu l'as sur toi ?

Je le lui donne.

– J'aime bien le titre. C'est un polar ?

Il ne me laisse pas répondre.

– On tourne une petite séquence tout de suite. Assieds-toi là.

Il me désigne le siège en toile marqué à son nom. C'est la première fois que j'assiste à un tournage. Avec la trouille au ventre en anticipant le jour où je serai devant la caméra. Cette peur qui ne me quittera jamais.

– Je n'en ai pas pour très long ! Après, nous aurons une pause. Tu me raconteras… Puis je lirai à la maison.

Les yeux écarquillés je ne perds pas une miette du rêve qui se déroule devant moi. La scène avec Louis de Funès « dans la boîte[71] », Gabin m'entraîne au bar-cantine des studios. Nous nous posons et je lui raconte…

– Ça me plaît beaucoup... Je suppose que « le Môme », c'est toi ?

– Euh... Oui, si ça vous convient.

– Évidemment que ça me convient. Je crois t'avoir déjà dit que tu avais une gueule pour le cinoche et je dois dire que tu t'es taillé un beau costard. C'est très bien. Rappelle-moi dans quarante-huit heures. On se reverra, je te dirai ce que tu dois faire et ce que je ferai. Maintenant, je retourne au chagrin. Fais attention en traversant la rue !

Il me donne l'accolade avec une infinie tendresse et je repars heureux comme un enfant à la veille des vacances.

Deux jours après, je le rappelle :

– Développe ton scénario en suite dialoguée... Pour le reste, tu bosseras avec le réalisateur que je t'enverrai. Pour la production et la distribution, ne t'occupe de rien !

Je tire à la ligne et... mai 68 arrive. Je suis tous les jours au Quartier latin. J'entre pour la première fois à la Sorbonne, le temple du savoir. Néanmoins, j'ai écrit les soixante pages et j'appelle Jean Gabin.

Après que je me suis présenté, le majordome qui a décroché me dit :

– Je vous communique le numéro de téléphone de Monsieur en Normandie. Il veut que vous l'appeliez.

Je m'exécute.

– Remplis une ou deux valises, prends ta petite famille et débarque immédiatement ! Ne reste pas à Paris avec tous ces connards qui pètent les vitrines et foutent le feu aux bagnoles !

– C'est que je ne...

Il m'interrompt.

– Si un jour tu es dans la merde, ce ne sont pas ces abrutis qui t'en sortiront ! Si tu n'es pas là demain, oublie mon numéro de téléphone !

Et il raccroche.

Je n'y suis pas allé, mais quand je vois ce que sont devenus les « connards », il avait raison ! Nous ne nous sommes jamais revus. Je le regrette et j'ai eu beaucoup de peine lorsqu'il est parti.

C'est sûr, il avait de bonnes raisons d'avoir quelque amertume, mais moi, en mai 68, je ne faisais pas la révolution : je faisais la fête. Je n'ai jamais été motivé par des envies de pouvoir.

7

Garde-toi bien, Michel

Mon meilleur souvenir de 1968, c'est ma rencontre avec Michel Drucker. À l'époque, il était journaliste sportif à l'ORTF et était en grève comme pas mal de ses confrères de la première chaîne de télévision.

J'avais alors une grosse voiture qui pouvait contenir pas mal de monde et je les ai souvent transportés, lui et ses collègues, sur les lieux où ils voulaient prendre la parole pour dénoncer la mainmise de l'État sur l'information. C'étaient six ou sept lieux par jour; avant que les journalistes prennent la parole, on faisait installer une petite sono – je m'en occupais – et je faisais un petit tour de chant. Depuis, on ne s'est jamais perdus.

Je ne dis pas que Michel Drucker m'a rendu le service que je lui avais rendu à l'époque; il n'avait pas à me rendre quoi que ce soit et ça n'avait pas été fait dans cet esprit-là. Je crois qu'il m'aime bien, comme moi je l'aime bien aussi. Le « bien » pour qu'il n'y ait pas de confusion. Aujourd'hui, Michel, je te dis: « Garde-toi bien, garde-toi bien. » Tu te rends compte le chagrin que tu ferais à des tas de gens…

Autre chose, que je veux dire: je sais que tu as toujours été aussi étonné, presque autant effaré que moi de ce qui t'arrivait. Tu ne t'étais pas préparé, tu n'avais pas

programmé celui que tu es aujourd'hui pour tant de gens. Je sais que tu es le premier étonné. Je pense que c'est le signe de l'humilité. Michel, garde-toi bien, longtemps, longtemps, longtemps.

8

Rendez-vous à Saint-Paul-de-Vence

Lors d'un passage à l'Olympia, après mon tour de chant, Yves Boisset, que j'ai déjà rencontré au café La Méthode, vient me voir dans ma loge. Il est le premier assistant de Jean-Pierre Melville, considéré comme étant l'un des plus grands réalisateurs français. Il m'apporte un livre de la série noire: *Le Deuxième Souffle*. Il m'indique le personnage que Jean-Pierre Melville aimerait me voir incarner. Malgré la peur qui me serre le bide, je dis « oui » sur le principe, mais je veux lire d'abord. Je ne suis pas sûr de pouvoir le faire. Je sais que je ne suis pas un comédien. Trop introverti pour la scène... devant une caméra, je crains le pire! Dans la conversation, Yves Boisset me glisse qu'il s'agit plus d'un personnage que d'un rôle. Je serai « le gitan » du film.

– Tu as déjà le physique!... Je n'ai aucun doute pour toi et Melville ne se trompe jamais quand il choisit. Lis le bouquin. Tu me rappelles à l'un de ces numéros.

Il m'en communique deux.

Le lendemain, vers onze heures, lecture achevée, je lui téléphone. On se fixe un rendez-vous pour déjeuner ensemble.

– Tu as aimé le bouquin?

– Beaucoup. C'est un bon polar, mais je te préviens: si je merde dès le premier jour, je me tire. Je me connais. Si, à cause de moi, on doit se taper plusieurs prises, je vais avoir la honte. Et si je ne suis pas bon à la première prise, pour les suivantes je serai encore plus mauvais. Pourquoi il ne me fait pas faire des essais? C'est l'usage dans le cinéma, comme les auditions dans la chanson!

– Il le pratique pour certains, mais pour toi... il est sûr! Il t'a vu sur scène, cela lui suffit. Pas la peine de lui dire que tu es fragile, que la pudeur te dévore. Il le sait déjà et je crois que c'est ce qui l'intéresse. Il est actuellement à Saint-Paul-de-Vence, à La Colombe. Pour chacun de ses films, il reçoit toujours les têtes d'affiche, en l'occurrence Simone Signoret et Serge Reggiani, qu'il garde en général deux ou trois jours. Les seconds et les troisièmes « couteaux » débarquent par l'avion du matin, déjeunent avec lui et repartent le jour même, en fin d'après-midi. Toi, il souhaite te voir tout seul. Ne prends pas ton pyjama, tu n'en auras pas besoin, tu repartiras le jour même. Je t'appellerai deux ou trois jours avant et te ferai porter ton billet d'avion.

9

Dialoguiste ?

Jean-Gabriel Albicocco vient de terminer *Le Rat d'Amérique*, un film relatant les désillusions d'un jeune peintre français parti pour faire fortune en Amérique du Sud. Librement adapté du roman picaresque de Jacques Lanzmann, avec, pour interprètes principaux, Marie Laforêt et Charles Aznavour, ce long métrage est sélectionné pour le Festival de Cannes en 1963. Bien que je ne figure pas au générique, Jean-Gabriel Albicocco souhaite que je monte les marches avec lui. Il tient à m'accompagner au fauteuil qui m'a été attribué. J'y retrouve avec bonheur Jean-Louis Marquet, l'agent de Charles Aznavour. Le mien, également. Après la projection, nous allons dîner en ville, accompagnés des premiers rôles du film. Jean-Louis Marquet hésite à se joindre à nous et finit par se laisser convaincre. Charles Aznavour ne montre pas qu'il apprécie ma présence.

Avant le dessert, Albicocco se lève de table et du doigt me fait signe de le suivre dans le petit salon attenant :

– Je prépare un long métrage, j'aimerais que tu en sois le personnage principal. Le film s'intitulera *L'Or des fous*.

Il sort de sa poche intérieure quelques feuillets pliés.

– C'est le synopsis [72]. Si ce texte te plaît, et je suis convaincu qu'il te plaira, le rôle principal est pour toi.

J'ai noté mon téléphone personnel et celui de l'hôtel. Appelle-moi avant la fin du Festival. Mais... nous nous reverrons à Paris !

Nous retournons à nos agapes, mais avant de retrouver nos places, il se tourne vers moi et à voix basse me murmure :

– Pas un mot à table !

Je vois bien que Jean-Louis Marquet n'est pas à l'aise. Il me confiera par la suite que Charles Aznavour lui a reproché ma présence, le culpabilisant à tort. Malgré les dénégations de Jean-Louis, Aznavour n'a pas voulu entendre que l'invitation émanait du réalisateur.

Après le Festival, c'est Albicocco qui me téléphone. Nous nous retrouvons chez lui, avenue Mozart. Il me confie le scénario, en me précisant que « ce n'est pas du marbre ».

– J'aimerais que nous travaillions ensemble pour fignoler ton personnage. Installe-toi ici, dans mon appartement. Pour éviter les allers-retours. Je dois m'envoler pour le Mexique, procéder aux repérages et discuter avec mes coproducteurs. Je serai absent un mois et demi, peut-être deux. Je souhaiterais aussi que tu écrives ton dialogue.

– Je n'ai jamais fait ça. Tu ne me donnes aucune indication ?

– Tu as le scénario !

– Dis-moi au moins si mon personnage vient de Belleville, parce que, sinon, il te faudra mettre des sous-titres.

– Exactement ! Comme tu parles dans la vie ! Je te comprends bien moi... Je te fais confiance.

Putain ! Ils me font tous confiance ! J'ai trop le respect pour le vrai professionnalisme, inculqué lorsque j'étais dans le bâtiment... Dans la chanson aussi, j'aurais préféré que l'on me dise « Essaie ! » plutôt que « Tu peux... Vas-y ! ».

J'essaie cinq semaines et j'attends son retour.

10

Melville et Bubu de Montparnasse

Boisset m'appelle…

La Colombe, à Saint-Paul-de-Vence, c'est mieux que bien. Pour tout. Les propriétaires de ce lieu idyllique, les Roux, ont l'habitude de voir défiler des têtes d'affiche. Moi, je ne suis qu'un lever de rideau. Ils me reçoivent pourtant comme un vieux pote qu'ils connaîtraient depuis toujours et comme… un fils de prince. Sans doute, à cause de mes cheveux longs. Peut-être savent-ils qu'à une certaine époque, les fils de princes avaient seuls ce privilège. Les fils de gitans, aussi. Leur vraie gentillesse me touche beaucoup et devrait me conforter. C'est le contraire qui se passe. Je me dis « Ils te font confiance, ils veulent que cela marche pour toi, aussi fort que justice », mais je crève de peur de les décevoir, eux et tous ceux qui ont de la tendresse pour moi. Presque de les trahir.

Yves Boisset vient à ma rencontre :

– Jean-Pierre Melville t'attend.

Il est douze heures. Le réalisateur est attablé devant trois couverts. Il se lève, me tend la main :

– Bon voyage ?

– Parfait.

– Je suis très heureux que vous soyez là.

Devant mon silence :

– Et vous ?

– Moi aussi, mais…

– Le « mais » n'est pas un problème. Vous avez dit l'essentiel. Prenez place à ma droite. Je suppose que vous n'avez pas déjeuné.

– Oh si ! Souvent !

Il éclate de rire. Je saurai par la suite qu'il ne rit pas souvent.

Pendant le repas, il me fait me raconter un peu, puis il parle du livre, me demande si j'ai aimé l'histoire, le personnage…

– C'est un gitan ! Comme vous, je crois ?

– Pas vraiment. C'est mon père qui est gitan. Pas ma mère. Chez les gitans c'est un peu comme chez les juifs, c'est la mère qui compte. Il faut être sûr.

Peu à peu, je me débloque et me recentre sur le bouquin :

– J'aime beaucoup le personnage et je connais bien le monde des gitans. Dans la scène où je tiens un fusil à lunettes, lorsque le premier motard se retrouve dans la mire, un vrai gitan pourrait avoir l'idée de retirer vivement la lunette, faire son signe de croix, réajuster et tirer. Une manière de lui donner sa chance en s'adressant à Dieu pour qu'il en tienne compte.

– Cette idée me séduit beaucoup !

Yves Boisset, qui n'a pas dit un mot, s'agite sur sa chaise. Je perçois vaguement un malaise teinté de crainte. Mais j'enchaîne… J'imagine où cacher mon arme lorsque j'attends les malfaisants… Et j'en rajoute, encore et encore… Jean-Pierre Melville, s'il ne s'enthousiasme pas toujours, ne rejette rien. *A priori*. À la fin du déjeuner, il me demande si je peux rester deux jours supplémentaires et je réponds par l'affirmative. Se tournant vers Yves Boisset :

– Pouvez-vous accompagner Leny au village. Qu'il s'achète un rasoir, une brosse à dents et ce dont il a besoin…

À peine dehors, Yves Boisset m'apostrophe presque.

– Je suis sur le cul ! J'avais une trouille terrible que Melville se lève de table et te dise : « Terminez sans moi, j'ai à faire… Vous reprenez votre avion à dix-sept heures. Je vous souhaite plein de bonnes choses, mais je crois que cela ne collera pas pour le rôle ! » Un bout de temps que je travaille avec Melville et je n'ai jamais vécu ça ! Même avec les stars ! Elles se contentent de lire le scénario. Elles disent « oui » ou « non ». En général, elles disent « oui »… et amen ! Elles ne changent pas une virgule. Évidemment, si le dialoguiste, pour s'amuser, a écrit : « Nécessairement, c'était une nécessité et la guerre de Sécession a cessé, ça, c'est sûr », elles demandent à dire : « La guerre entre le nord et le sud des États-Unis est terminée. » Cette modification leur est accordée sans problème, mais elles n'étoffent pas leur personnage et surtout ne rallongent pas leur rôle… Toi, tu as presque doublé le tien ! Cela s'appelle « tirer la couverture ». Ce n'est pas une manière d'agir ! C'est comme si tu étais engagé à l'Olympia et qu'au lever de rideau, au lieu des quatre chansons programmées, tu en chantais huit ! Tu étires, tu étires… De troisième couteau au départ, tu te retrouves maintenant aussi souvent à l'image que Serge Reggiani !

Durant mon séjour, Jean-Pierre Melville ne me reparle plus du *Deuxième Souffle*. Il me parle d'un autre film qu'il rêve de réaliser depuis longtemps. Il en parle comme de l'œuvre qui comptera le plus pour lui. Ce rêve, il le couve depuis longtemps : *Bubu de Montparnasse*. C'est le titre, d'après un roman de Charles-Louis Philippe intitulé de même. Il me dit que je suis « le » Bubu de Montparnasse ! J'en pisserais dans mon froc. Il me raconte tout. C'est certain que c'est un rôle extraordinaire. Je pense à

M le Maudit que j'ai adoré, même si Bubu ne tue pas des petites filles.

Jean-Pierre Melville ajoute pour finir :

– Vous allez bientôt faire vos débuts. Cette première expérience vous aidera un peu pour oublier la caméra. Et si cela n'enlève pas vos doutes et vos incertitudes sur vos capacités de comédien, tant mieux !

Le jour de mon départ, il m'annonce que Simone Signoret déjeunera avec nous. Pendant tout le repas, elle ne m'adresse pas la parole. J'ai beaucoup d'admiration pour la comédienne, mais tant pis.

Elle pense peut-être que je grimpe trop vite. Commencer au cinéma avec Jean-Pierre Melville relève d'un privilège, sans doute injuste aux yeux de certains qui, eux, sont de vrais comédiens.

11

Sans moi…

Je reprends le même avion avec le même équipage et retourne à Paris, avenue Mozart, chez Albicocco, poursuivre l'écriture du dialogue. Il rentre une semaine après la date prévue. Les Mexicains sont coproducteurs, mais il faut convaincre beaucoup de monde pour monter financièrement un film. Il me dit que tout va bien. Le film va se faire.

– Je dois retourner au Mexique !

– Dans combien de temps penses-tu commencer le film ?

– Dans deux mois, deux mois et demi… Nous serons au Mexique. Tu peux déjà bloquer ton calendrier. Tu as terminé ton dialogue ?

– Je ne sais pas. Lis-le et tu me diras… Deux mois, ça me convient… J'aurai fini le film de Melville…

– Quoi ? Quel film avec Melville ?

– *Le Deuxième Souffle*. J'ai un petit rôle. J'aurai terminé bien avant notre départ au Mexique et…

– Pas question ! Je suis le premier et je veux réaliser ta première apparition au cinéma !

Il se répète :

– Il n'est pas question que tu tournes avec Melville avant de tourner avec moi.

Il tente l'épreuve de force.

– Tu me dis qu'avec Melville tu as un troisième ou quatrième rôle alors qu'avec moi tu as le premier rôle. Tu choisis !

Je ne comprends pas son attitude. Si je tourne avec lui, je n'exigerai pas d'être dans tous ses autres films. Je n'ai plus envie de passer mon temps avec une personne qui veut m'imposer un tel diktat…

– Réfléchis bien !… Tu n'as pas signé de contrat avec Melville… tu es libre.

– J'ai dit oui, c'est suffisant pour moi !

– Je te demande de réfléchir encore… C'est ta carrière ! Seuls les imbéciles ne changent jamais d'avis.

Je pense le contraire : ce sont les imbéciles qui changent le plus souvent d'avis !

Je garde le silence. Je vais dans la chambre où j'ai dormi, ramasse mes affaires. Arrivé à hauteur de la porte, je lui dis :

– Si le dialogue que j'ai pondu te plaît, libre à toi de t'en servir, je t'en fais cadeau !

– Si je l'utilise, tu seras rémunéré.

– Comme tu veux !

Et je m'en vais.

J'imagine l'architecte qui m'aurait choisi pour un chantier (quand j'étais artisan dans le bâtiment) et qui m'aurait dit : « Vous commencez dans quelques mois, mais, entretemps, je vous interdis de faire un autre chantier ! »

Ça ne va pas, non !

Quelques jours passent. Le téléphone sonne. Un homme se présente :

– Je suis M. Loiseau, l'attaché de presse du film de M. Melville. J'ai obtenu la première de *France-Soir*. Deux photos paraîtront : l'une de vous avec les cheveux longs à l'Olympia et l'autre avec les cheveux plus courts pour les

besoins du film. J'ai donc pris rendez-vous avec Antoine, l'un des plus grands coiffeurs de Paris. Il vous coupera les cheveux et vous posera des postiches pour vos prestations personnelles sur scène en attendant qu'ils repoussent.

– Quand M. Melville m'a engagé, mes cheveux étaient longs. Il a trouvé que cette coiffure convenait pour le rôle du gitan.

– Oui, sans doute, mais pour la promotion du film, la une de *France-Soir*, c'est « importantissime ». La une ! Vous ne vous rendez pas compte ! C'est d'autant plus rare que vous n'êtes pas un premier rôle !

Pour l'instant, je trouve que les journalistes ont donné trop d'importance négative à mes cheveux et à ma tenue vestimentaire. Ils n'ont rien ou très peu écrit sur mes chansons. Sur le contenu. Je n'ai pas envie de leur faire ce plaisir…

Un jour, ma petite mère m'avait dit :

– Mon fils, tu veux me faire un grand bonheur ?

– Oui, petite mère, je vivrai mille ans. Promis !

– Je veux que tu te coupes les cheveux, que tu t'achètes un beau costume et une jolie cravate.

Là, je l'avais fait sans effort : une veste col châle, presque un smoking, un nœud papillon… et la pochette de mon 30 centimètres avait vu le jour. Elle l'avait posée sur le dessus de la cheminée et c'est ce disque-là qu'elle montre avec orgueil à ses amis qui lui rendent visite :

– Il est beau mon fils, hein ?

Toutes ces images se bousculent dans ma tête… Je dis :

– Je comprends, M. Loiseau. Vous faites votre travail, mais je ne suis pas certain que M. Melville soit d'accord.

– M. Melville est au courant. Il m'a félicité d'avoir obtenu la une de *France-Soir* ! Il sait à quel point c'est important.

J'ai mal de penser que c'est le même homme qui m'a reçu à La Colombe… La rage m'envahit telle une tendresse bafouée :

– Puisque M. Melville pense que c'est plus important que presque toute cette première page, dites-lui de ma part que, s'il descend les Champs-Élysées avec une plume au cul, je lui ferai avoir quatre pages en couleurs dans *Paris-Match* !

Et je raccroche le combiné.

Je suis glacé. J'en chialerais. J'appréhende de tourner, c'est vrai… Mais je voulais le faire ce film !

Je ne crois pas que M. Loiseau ait rapporté mes paroles à Melville.

Le lendemain matin, Yves Boisset sonne à la porte des amis chez lesquels je perche[73] en coucou. Rue Clément-Marot. La maison du docteur Bronstein, qui n'exerce plus guère et qu'il partage avec sa femme et sa fille. Boisset :

– Il faut croire que Melville tient beaucoup à toi. Je viens te chercher. Tu repars avec moi à Marseille. Lorsque nous arriverons, Melville va dire à Loiseau : « C'est quoi, cette connerie de vouloir faire couper les cheveux de Leny Escudero ? »

Yves Boisset me jette un coup d'œil entendu :

– Ça te va ?

– Non ! Il veut faire porter le chapeau[74] à Loiseau, ça ne me convient pas ! Je ne veux pas obliger Melville à bouffer le sien de chapeau, à s'humilier ! J'aimerais simplement qu'il me prenne à part et qu'il me dise : « C'est une connerie cette histoire de coiffeur, on n'en parle plus. » Tu le lui diras ?

Boisset ne me répond pas.

Le film se fera sans moi, avec du retard et quelques changements dans la distribution. Il sera évidemment magnifique.

Par la suite, je me suis demandé si mon refus ne ressemblait pas aux coliques violentes qui vous dispensent de la rentrée des classes. J'avais tellement peur de me retrouver

comme tout nu, devant toute une équipe, techniciens, comédiennes, comédiens et réalisateur réunis. Melville avait supprimé le coiffeur. Alors ?

La presse n'a pas dévoilé toute l'histoire. Elle s'est contentée de dire que j'avais abandonné le film en plein tournage. En gros, que j'étais un « sauteur » à qui on ne pouvait pas accorder sa confiance !

Albicocco me joint au téléphone :

– J'ai appris par les journaux que tu ne faisais plus le film de Melville. Plus rien ne s'oppose à ce que tu fasses le mien. Moi, je te veux toujours. Je n'ai pas changé d'avis !

– Tu n'as rien compris. Ça ne change rien. Moi non plus, je n'ai pas changé d'avis. Je n'ai plus envie de passer deux mois avec toi après ce que tu m'as dit. Restons-en là.

Et je raccroche.

L'Or des fous ne sera jamais tourné. Je ne sais pas pourquoi. Mais, vraisemblablement, comme beaucoup d'autres projets cinématographiques, il a capoté en route à cause de difficultés de financement.

12

Je ne suis pas de ce troupeau

Nous nous sommes revus, Yves Boisset et moi. Nous sommes devenus potes et avons passé ensemble des vacances en Corse. Il m'a relaté des anecdotes du tournage. Je lui en laisse la primeur.

Je tournerai avec lui pour *La Femme flic*, à la fin des années 1970. J'y rencontrerai Miou-Miou, merveilleuse comédienne et fabuleux être humain !

Un soir, pendant le tournage, Yves Boisset me dit :

– Demain, tu ne dînes pas avec l'équipe... mais dans le petit salon avec Artmédia. Si tu veux faire du cinéma, tu dois y être. Je te connais bien : tu devras sans doute courber un peu l'échine, mais il est indispensable pour ta carrière que tu sois dans cette agence !

Le lendemain soir, je me retrouve face à mon assiette et à une jeune femme, agent artistique chez Artmédia. C'est elle qui ouvre la discussion :

– Nous sommes disposés à vous compter parmi nos artistes.

Je ne dis rien et ne saute pas au plafond. Elle poursuit, déjà un peu agacée que je ne batte pas des mains. Ce n'est pas de la désinvolture de ma part, j'attends simplement de savoir à quel prix... Elle m'affranchit :

– D'abord, si nous vous prenons chez nous, c'est pour tout.

Devant mon silence appuyé, elle enchaîne :

– Tout. Cela signifie que nous signerons tous vos contrats. Nous retiendrons un pourcentage sur tous vos galas. Vous êtes auteur-compositeur, nous voulons l'édition de toutes vos chansons, l'édition de tout ce que vous écrirez : romans, biographie, scénarii, pièces de théâtre… enfin, TOUT ! Les passages télé seront sous notre contrôle et nous percevrons notre commission sur vos cachets. Quelle que soit la prestation de l'artiste, même si la proposition émane de vous sans passer par l'agence, vous serez redevable. Pour faire plus court, c'est un vrai mariage !

– C'est tout ?

– Je crois n'avoir rien oublié.

– À propos de mariage, je suis né dans un tout petit village des Pyrénées-Orientales, au Pays basque, en Espagne. Lorsqu'il y avait mariage, l'époux devait trouver la maison et les meubles nécessaires à l'installation des futurs époux. La future mariée devait apporter son trousseau, linge de maison, couverts, etc. Et vous ?

– Je vous fais entrer chez Artmédia !

– Pour moi, dans votre corbeille de mariée, à part votre jolie robe et des promesses, vous n'apportez rien !

– Artmédia, vous trouvez que ce n'est rien ! Des centaines d'artistes voudraient être à votre place et signeraient immédiatement ! Si vous voulez faire carrière dans le cinéma, je vous conseille de signer.

– Je ne dois pas faire partie de ce troupeau d'artistes. J'ai déjà mon nom qui brille sur une affiche. Suffisant pour mon ego. J'ai obtenu ces résultats tout seul. À force de travail et par mon obstination. Alors c'est non !

Elle n'a pas terminé son assiette et file sans dire un mot. J'ai mangé sa part de dessert.

Pour le cinoche, elle a eu raison parce que, à part quelques téléfilms et le long métrage d'Yves Boisset, Artmédia a bloqué toutes les propositions qui m'ont été faites par des réalisateurs sous contrat chez eux.

Pierre Kast, le premier, voulait me transformer en Brutus dans *La Guérillera* qui sera hélas ! son dernier film. Devant l'opposition sans appel d'Artmédia, il capitulera mais ne perdra pas au change en offrant le rôle à Maurice Ronet, magnifique comédien pour qui ce sera, hélas également, l'ultime film.

Ensuite, ce sera Tony Gatlif qui me proposera le rôle principal dans son film *Les Princes*. Après un mois de travail passé ensemble sur le personnage et le scénario, un matin, Tony Gatlif débarque à la maison en larmes :

– Leny, Artmédia refuse que tu sois dans mon film. Ils disent que tu es un orgueilleux qui a la grosse tête. Tu as refusé de signer chez eux !

Je lui raconte…

– Leny, je sais que ta parole vaut contrat. La mienne également… mais c'est mon premier film et, si tu ne me rends pas ma parole, le film ne verra pas le jour.

– Évidemment que je te rends ta parole. Nous sommes frères. J'espère pour toi qu'Artmédia t'obligera à prendre un comédien qui me ressemble. Ils lui ont refilé Gérard Darmon. Néanmoins, Tony a fait un film magnifique. Sans le « *Duende* » sans doute, mais avec toute la dignité du peuple rom. Merci Tony, garde-toi bien !

La dernière proposition de cinéma dont j'ai été l'objet fut le film *Élisa*, réalisé par Jean Becker, un homme très chaleureux, avec Vanessa Paradis et Gérard Depardieu en têtes d'affiche. J'ai accepté avec plaisir. Plus une participation qu'un rôle. C'est-à-dire un court instant dans un film. Après mon acceptation, très heureux, Jean Becker me dit :

– Je t'appelle pour te donner tes dates de tournage.

Le temps file. Sans nouvelles de lui. Je dois faire peu de temps après une rentrée à Paris, au Trianon. À la jeune attachée de presse qui s'occupe de la promotion pour me faire inviter par les radios et obtenir des entretiens, je fais part de l'éventualité de cette participation... tout en lui demandant d'attendre la confirmation de la production avant d'en faire état.

Je téléphone à Jean Becker... Et je m'entends dire que je ne ferai pas le film !

Artmédia est la plus grande agence d'Europe, elle est presque toujours coproductrice des films, s'occupe du casting avec ses artistes et parfois participe à la distribution. Un quasi-monopole ! Je n'ai pas les épaules assez larges pour lutter contre ce mastodonte. Tant pis !

Jean Becker, à l'instar de Pierre Kast, ne perdra pas non plus au change. Il aura, lui aussi, pour me remplacer, un merveilleux et rare comédien : Philippe Léotard.

13

Pour voir...

Je vis depuis quelque temps rue Saint-Lazare. J'ai rencontré Anita Tullio. De la terre qu'elle pétrit en forme ronde elle fait jaillir le feu et des émotions croissantes. C'est une amie sculptrice de grand talent. Nous avons eu un petit béguin sans suite, mais nous nous estimons beaucoup et notre complicité est chaleureuse.

Elle m'a invité à l'un de ses vernissages, chez Artcurial, en précisant qu'elle me présentera à une amie, très belle, qui tient à faire ma connaissance. Je fais le tour des lunes mauves en soleils mourants, aux ultimes lueurs. Anita me prend par le bras :

– Viens, elle s'appelle G.D.P.

Je me retrouve devant deux hommes bien propres sur eux, costume, cravate et chaussures cirées impeccablement. Elle, papillonnant au milieu. Elle me dépasse de cinq, six centimètres. Elle est magnifique. Sa longue chevelure d'un blond vénitien – le vrai, celui de la lagune – lui tombe sur les hanches. Elle me regarde à peine, me tend la main façon gant de toilette. Je la secoue, la lâche. Comme elle ne parle pas, je lui tourne le dos et recommence ma ronde.

Il est l'heure de la fermeture. Anita me rattrape :

– On a prévu un grand dîner chez Ginou. Nous serons une quinzaine. C'est l'anniversaire de G.D.P. Fais-moi plaisir, viens.

Nous sommes assis autour des tables. Une heure que le repas a commencé, G.D.P. ne m'a toujours pas adressé la parole. J'ai remarqué que l'un des deux hommes qui l'accompagnaient était son mec. J'apprends également qu'il s'intéresse de près aux médias. Nous sommes au tout début des radios qui se veulent libres. Avant le dessert et le champagne, il s'adresse à G.D.P. :

– Ton cadeau est devant la porte.

Tout le monde ou presque se lève pour aller voir la merveille. De ma place, je l'ai aperçue se garer le long du trottoir et pour le peu que je m'y connaisse, c'est une Rolls-Royce « Silver Shadow ». J'en ai déjà vu. Ils s'extasient tous. G.D.P. ne s'assied pas, elle se tourne vers moi :

– Déchire un morceau de la nappe en papier. Écris ce que tu voudras, ton vœu se réalisera.

Elle me fait le coup de la caraque blonde qui se souvient des Indes et des sorcières.

J'écris, je plie en quatre le papier et le lui tends... Toujours debout, elle l'ouvre, le lit, le replie en quatre, le met dans son sac... Et elle dépose sur la table les clés, et le maroquin contenant la carte grise et la vignette de la Rolls-Royce. Elle me regarde fixement :

– On s'en va !

Nous partons dans un silence épais comme la purée de Ginou.

J'avais écrit : « Fais-moi un chagrin d'amour, pour voir. »

La première nuit, elle a voulu me rendre heureux tout seul. Je n'ai pas accepté. L'échange, oui. L'un qui prend l'autre, non. Nous n'avons donc pas fait l'amour la première nuit.

– D'où viens-tu ?

Je le lui dis. Et quand j'ajoute que mon petit village fait partie de la commune de Pampelune...

– Ce n'est pas vrai !

– Je ne vois pas pourquoi... Il faut bien venir au monde quelque part. Moi, je viens de là-bas.

Elle me raconte :

– J'ai pratiquement été élevée par ma grand-mère qui était un peu sorcière. Toute mon enfance et mon adolescence elle m'a dit que l'homme de ma vie viendrait de Pampelune.

– D'autres que moi y sont nés !

– Oui, mais tu es le premier que je rencontre.

Nous avons vécu ensemble, pendant deux ans, des amours tumultueuses. Le message de la nappe, j'aurais pu l'écrire au pluriel, parce que, à l'en croire, par la suite...

Elle était top model – top... top ! – et possédait un diplôme d'ingénieur en agronomie. Elle ne se contentait pas d'être très belle. Elle avait l'insolence d'être supérieurement intelligente, mais quelque chose lui manquait : le don d'ubiquité.

Lorsque nous partagions la même vie, j'avais l'impression qu'elle voulait être à mes côtés mais, en même temps, qu'elle regrettait de ne pas être dans l'une de ses nombreuses fêtes d'avant. Là où tous les mâles envieux déroulaient le tapis rouge devant sa beauté.

Moi, je trempais mes tartines dans mon café au lait.

14

Chatteries

Elle a dit en minaudant: « C'est mon territoire, mon domaine, mon pays. » Il a dit: « Oui... », caressant.

D'où je suis, ils ne me voient pas. Je ne les vois pas non plus, mais je les entends. Des soupirs, des câlins, des mots d'amour.

Je devrais me boucher les oreilles, m'en aller... Mais je ne fais rien et je reste à écouter ce qui me fait mal.

Elle a voulu traverser la cour en se donnant des airs de ballerine. Elle a failli se tordre la cheville mais à peine a-t-elle trébuché qu'il était là... caressant, consolant. Je la déteste.

Et lui, quand j'essaie de croiser son regard, il me voit, étonné de voir que je suis encore là.

Mais je n'ai pas l'intention de m'en aller. J'ai eu trop de mal à trouver où je puisse enfin me sentir chez moi. Vivre bien et dormir tranquille. Malgré mon handicap, je suis bien plus belle qu'elle. Je me dis qu'il est trop beau pour être à elle toute seule et que je sais faire pour « l'énamourer ».

Qu'il me regarde au lieu de seulement me voir! Rien qu'une fois. Je connais des tours de magie, des sortilèges... Une fois. Rien qu'une fois et l'autre sera vite oubliée! Rien qu'une fois, je veux qu'il m'aime... qu'il m'aime.

J'ai droit à l'amour moi aussi, même si je ne suis qu'une bâtarde d'angora maudite, parce que ma mère a péché avec un chat de gouttière vagabond qui se disait marin.

15

Les mines du roi Salomon

En 1966, après avoir enregistré vingt-quatre titres chez Polydor, et croyant laisser une présence indélébile, je pars en Afrique construire une école. J'ai une telle reconnaissance pour la communale qu'il me faut rendre! En France, des écoles fleurissent partout.

Au Bénin, qui s'appelle encore Dahomey, une colonie française, je m'installe dans un petit village au milieu de la brousse. Un autre jeune Français, un Breton, y est déjà installé. Il donne aussi de son temps de vie pour des causes qui lui tiennent à cœur. Je reprends ma caisse à outils. Nous construirons l'école ensemble. Ne vous illusionnez pas, ce sont seulement « cinq pièces, en dur ». Il y a la terre pour faire les briques, le cadre et du soleil: c'est suffisant! Le gouvernement nous a fourni un camion brinquebalant, de la ferraille et du ciment.

Le bâtiment terminé, il nous reste du ciment. Les pierres sont extirpées de la brousse. Je propose au chef du village d'utiliser le ciment et la ferraille pour construire deux grands réservoirs d'eau. La saison des pluies est violente, elle sévit à période régulière ou presque, mais parfois, elle se manifeste hors saison avec des orages d'une force extrême. Beaucoup d'eau perdue. Le chef me répond:

– Je dois en parler d'abord au conseil des Anciens.

Le lendemain, avec eux, il me conduit aux emplacements choisis. Ils ont opté pour des points hauts. Ils ont réfléchi à la distribution de l'eau à partir de rigoles : des réservoirs aux cultures. Ils n'ont pas pensé à la collecte de l'eau. Je ne dis rien. Nous retournons au village. Quand le chef est seul :

– Si nous construisons les réservoirs en hauteur, nous n'aurons que la surface du réservoir pour recueillir l'eau lors des orages. Si nous les bâtissons sur les deux points les plus bas, nous pourrons faire des rigoles qui amèneront l'eau de ruissellement jusqu'au réservoir.

– Tu as raison. Il faut que je m'arrange pour que les Anciens changent d'avis, en les persuadant que ce sont eux qui y ont pensé.

Je comprends parfaitement cette délicatesse.

Les travaux terminés, le ciment est toujours là. Je propose au chef de forer un puits au milieu du village. Les femmes et les enfants vont chercher l'eau potable dans le marigot habité par un caïman, symbole religieux avec le python.

Le puits terminé, bien gravillonné, est plein au tiers avec de l'eau bien claire. Nous bricolons un treuil et je bois sans crainte cette eau. Au bout de quelque temps, je remarque que la noria des récipients vers le marigot n'a pas diminué :

– Pourquoi ne prennent-elles pas l'eau du puits ?

– Elles y ont goûté, à ton eau. Elle n'a pas de goût !

Le chef m'informe :

– Une vingtaine de Nigérians ont été arrêtés dans la brousse. Ils portaient des sacs en jute contenant vingt-trois têtes de tous âges et des deux sexes.

Devant mon air horrifié :

– Toi, tu ne risques rien.

– Pourquoi ? Je ne suis pas beau ?

– Parce que les Blancs sont comptés.

C'est dit pour me rassurer. J'ai honte d'être un Blanc.

Il précise :

– Ce sont des sacrifices rituels. Ce sont des animistes. Nous aussi, nous sommes animistes. Nous vénérons le caïman et le python, mais nous ne pratiquons pas les sacrifices. Ce sont les arriérés qui font ça ! Pas tous les animistes. Ce sont de très anciennes coutumes. Cette religion qui pratique les sacrifices humains te révolte ?

– Oui, mais pas plus, pas moins que les bûchers chrétiens.

Il ne poursuit pas la controverse.

Quelque temps après, un dominicain passe par le village. Il est accueilli avec beaucoup de gentillesse et d'égards. Nous déjeunons ensemble et il ne tarde pas à savoir que je suis un sans-Dieu, que je ne suis pas venu sauver l'âme des villageois ! Cela n'altère en rien nos relations. Il est la gentillesse incarnée, mais porteur d'une mauvaise nouvelle :

– Tu sais, l'esclavagisme existe toujours, mais sous une autre forme. On pourrait dire sous une forme moderne. On enlève des femmes et des adolescents pour les vendre aux Émirats. Les frais de voyage et de nourriture, qu'ils ne pourront jamais acquitter à leurs nouveaux maîtres, deviennent une dette. Tiens, lis !

Il me tend un document qu'il sort de sa musette. C'est une charte des esclaves. Il m'a déjà expliqué l'engrenage infernal d'une dette, mais ce que j'apprends donne des envies de meurtre : si une esclave tombe enceinte, elle doit aller accoucher dans le désert et revenir seule ! C'est souligné. Un enfant, jusqu'à ce qu'il devienne productif, coûte trop cher…

Le dominicain est venu avertir le village : hors de celui-ci, les enfants doivent toujours être accompagnés.

– On vient de découvrir, dans la brousse, un camion abandonné pour cause de panne. À l'intérieur, sur plusieurs

niveaux constitués de planches, étaient enchaînés quarante corps de femmes et d'adolescents, morts de faim et de soif, qui n'ont pu se délivrer de leurs chaînes. Les ravisseurs ont dû avoir peur d'être dénoncés par leurs victimes. Constatant qu'ils ne pouvaient pas réparer, ils les ont abandonnés, souhaitant sans doute qu'ils soient morts lorsqu'on les retrouverait.

C'est difficile à accepter. Encore une fois, je me sens impuissant.

Les Touaregs, eux, avaient des esclaves, mais ils étaient entièrement intégrés dans les familles. Ils devenaient membres de la famille.

Au bout de quelques mois, l'école, les réservoirs et le puits terminés, je pars en Israël. À Eilat. J'ai des potes qui vivent dans un kibboutz, des anciens de la Tour d'Ezra. Ils manquent de tout. Les religieux fanatiques ont le pouvoir. Ce sont eux qui reçoivent l'argent et le matériel envoyés par la Diaspora. Ce sont eux aussi qui distribuent.

Mes potes sont juifs aussi, mais pas de la bonne couleur ! Ils ne sont pas de « bons juifs ». Le massacre de Deir Yassin les a horrifiés. Tous ont perdu des leurs dans les camps nazis. Ils savent reconnaître l'horreur.

Un jour, je loue une voiture et je décide d'aller visiter les mines du roi Salomon dans le Néguev. C'est un massif un peu montagneux, avec un défilé très étroit, interdisant le passage à tout véhicule. Une seule personne à la fois peut passer et déboucher sur une vaste esplanade remplie de trous bordés de parois abruptes. De l'autre côté, c'est encore le défilé. Complètement similaire.

Lorsque j'atteins enfin l'esplanade, un groupe de touristes écoute les informations du guide. Dans les récits d'aventure, les mines du roi Salomon recèlent de l'or et des diamants. En réalité, ce sont des mines de cuivre. En ce

temps-là, on échangeait deux kilos d'or contre un kilo de cuivre, c'était beaucoup plus utile ! L'or et les diamants ne servaient que pour les bijoux.

L'accompagnatrice débite son speech :

– Les esclaves qui travaillaient ici étaient envoyés au roi Salomon par la reine de Saba. Ils formaient une colonne discontinue dans le désert. Lorsqu'ils arrivaient, par les trous que vous distinguez, à l'aide d'une corde, on les descendait jusqu'au fond de la mine ; on les remontait quand ils étaient morts pour les porter dans le désert, par l'autre défilé. Ils ne croisaient pas les vivants... Et maintenant, pour ceux qui veulent prendre des photos, nous avons dix minutes !

Je reste près d'elle :

– Pendant combien de temps a-t-on exploité les mines ?

– Longtemps. Des dizaines et des dizaines d'années.

– On remontait combien de morts par jour ?

– Je ne sais pas.

– À peu près ? On a dû retrouver pas mal d'ossements.

– Peut-être deux cents par jour.

– Si la mine a été exploitée aussi longtemps, c'est un véritable génocide !

– Mais cela s'est passé il y a près de trois mille ans.

– Alors, dans trois mille ans, la Shoah, on n'en parlera plus ?

Elle me tourne le dos, se dirige derrière un gros rocher et en ressort accompagné de quatre soldats israéliens. Ils discutent entre eux, en hébreu, puis se plantent devant moi :

– Passeport, visa, coordonnées en Israël ! Vous auriez dû demander une autorisation pour venir ici.

– Pourquoi, c'est interdit ?

– Non, mais ça peut être dangereux si vous êtes seul et désarmé. C'est pour cette raison que nous sommes ici.

Je remonte dans ma voiture et suis l'autocar jusqu'à Eilat. La voiture de la patrouille me suit... Les soldats abandonnent l'autocar à son arrêt, puis m'accompagnent jusqu'à mon hôtel. Ils discutent avec le directeur...

Et puis, c'est tout.

16

Requête à la mer

J'ai peur de l'eau. Ce sentiment me vient de tout petit, quand j'ai failli me noyer plusieurs fois.

Alors quand, sur une plage, j'ai l'impression que le soleil va finir par faire bouillir ma cervelle, je m'avance doucement dans la mer et je lui parle. Je la préviens :

– Je ne suis pas méchant, je ne viens pas déchirer ton ventre, je te respecte. Je ne vais même pas faire pipi. Je sais que tu es puissante, que tu peux me prendre et m'emporter jusqu'à un lointain rivage sans sirènes.

J'avance toujours. Une main se pose sur mon épaule. Je me retourne. Un colosse me regarde en souriant :

– Vous parlez toujours à la mer comme ça ?

– Oui. Toujours.

17

Voler les voleurs

Je quitte la Terre promise, sans regrets, pour continuer mon périple vers l'Amérique latine...

Je reviens de temps en temps en France voir mes enfants...

Au Mexique, j'ai rencontré M.N., un marin suisse. Il doit aller chercher un voilier à Rotterdam pour le convoyer jusqu'aux Caraïbes. Nous partons ensemble. La première escale se fait en Angleterre pour l'achat de l'accastillage et la seconde, au Portugal. Il me confie que les Portugais sont parmi les meilleurs pour l'agencement intérieur. Ils sont les moins coûteux.

Puis, nous remontons l'Atlantique vers les Caraïbes. M.N. est un ancien boxeur poids lourd. Il n'a pas eu le temps de faire de combats professionnels, à la suite d'une visite médicale fatidique, qui a mis le point final de sa carrière. Il a appris qu'il souffrait d'un rhumatisme au palpitant. En cas de crise, il doit recevoir immédiatement une injection. Les crises peuvent durer plusieurs jours.

Durant le voyage, l'océan nous honore de deux tempêtes force 8. Des creux dont je ne vois pas le fond. Pour remonter en haut de la lame, il faut d'abord aller tout au fond du creux. Je suis terrorisé!

Mon pote a eu une crise au tout début de la tourmente. Comme il craignait que la tempête aille en s'aggravant, j'ai dû l'attacher au lit et lui scotcher l'aiguille enfoncée dans la veine. Quand ça va taper fort, on ne pourra plus viser la veine!

Il me recommande fortement, pour ne pas dire m'ordonne, de m'attacher à la barre solidement. Je suis quand même obligé de me détacher, de descendre dans la cabine pour lui injecter sa dose.

Le voilier, un treize mètres gréé en ketch, à la coque en fer, s'enquille rond comme un tonneau, sans ancre flottante, sans radio, sans rien d'autre... que la miséricorde océanienne! M.N. me dit de laisser la trinquette hissée, le petit foc qui se trouve le plus près du mât, pour garder le cap au mieux.

Parfois, on s'enfonce dans un creux trop vite, le voilier se retrouve totalement submergé non pas avec de la blanche, mais de la verte. Et les dents serrées, j'entrechoque. « Remonte, remonte, remonte ! » Et ce satané voilier remonte à chaque fois, même au plus fort des deux tempêtes. Un vrai tonneau... ou une balle de ping-pong! Comme vous voudrez.

Enfin, nous arrivons à bon port.

À Marie-Galante, un télégramme nous attend : « Mari décédé. Viendrai dans quelques semaines. Madame Blanchard. »

– Merde! Mon client est mort! En attendant, on va faire le tour des îles et même plus loin!

Puis, un deuxième télégramme nous annonce qu'elle est toujours retenue par ses affaires de famille. Sa venue est programmée pour dans quatre mois...

Notre envie est de remonter le Maroni jusqu'à Cayenne. Cette mission relève de l'impossible avec ce voilier qui possède un moteur très défaillant. Éviter à la voile les

troncs d'arbre, qui descendent le long de l'eau, est un pari fou. Nous jetons l'ancre au milieu du fleuve. Nous prenons le quart chacun notre tour. Quatre heures chacun.

Nous avons entendu beaucoup d'histoires à propos des anciens *garempeiros*, ces explorateurs d'émeraude, enfin cette horde misérable de « chercheurs d'Eldorado » qui tuaient, paraît-il, pour une boîte de sardines! C'est mon quart. J'entends un bruit venant du bastingage. Je me retourne pour voir une main se poser dessus, puis deux, trois, quatre... Je porte un 11-43 sur moi. Dans le bateau, il y a un 11-43 et deux carabines. Je tire quelques coups en l'air. M.N. surgit sur le pont avec une 30/30 à la main. Il tire en l'air aussi. Nous repérons sept ou huit hommes, nageant vers la rive. Nous levons l'ancre et les voiles et décampons.

Nous naviguons de pays en pays, de ville en ville, puis nous rentrons car la cliente arrive.

Elle est accompagnée d'un nouveau mari et demande à M.N. d'approvisionner le voilier. Il doit mener le « couple récent » aux Bahamas. M.N. me fait ses adieux. Mais nous savons tous deux que nous nous reverrons. Nos projets d'utopie marine et d'Eldorado sont ancrés en nos têtes.

Aux trois quarts de la traversée, quand il est plus facile d'aller jusqu'au port prévu plutôt que de faire marche arrière, le nouveau mari meurt d'une crise cardiaque à bord du voilier. La veuve pique une crise d'hystérie lorsque M.N. souhaite jeter le corps à la mer, comme le veut l'usage. Il reste plus de dix jours de navigation et il n'y a pas de chambre froide à bord! M.N. consigne tous ces événements sur le livre de bord.

Au moment de l'immersion, la « re-veuve » sombre dans la folie et veut frapper M.N. avec un couteau en hurlant « qu'il est un assassin, qu'il a tué son mari et qu'elle le dira à la police en arrivant aux Bahamas! ». Comme ses cris ne

l'apaisent pas, elle tente encore de le frapper et lui entaille la main. Cette « blessure de protection » l'oblige à l'attacher dans la cabine.

À leur arrivée à destination, elle file au commissariat de police pour déclarer le décès et elle renouvelle ses accusations. Mais ses délires n'arrivent pas à convaincre les inspecteurs. Le livre de bord, tenu minutieusement à jour, aide M.N. dans ses explications. Il est totalement innocenté.

M.N. cherche un voilier qui le ramènerait aux Caraïbes pour me rejoindre. Au cours de ses recherches il aperçoit, attablés à une terrasse, sa « re-veuve » accompagnée d'un homme. Ils roucoulent comme deux pigeons, s'embrassant à bouche que veux-tu! M.N. s'approche, s'arrête devant leur table, prend le verre de la re-veuve, le lui verse sur la tête, le repose et s'en va. Son nouveau compagnon ne sait pas que mon pote souffre d'un rhumatisme au cœur, mais sa largeur d'épaules suffit pour le convaincre de rester assis.

M.N. trouve un voilier qui va à Marie-Galante. Il paie son voyage en tirant sur les cordes.

On se retrouve à Marie-Galante. Nous reparlons de nos projets. Des nuits entières sur le pont, sous les étoiles...

Nous parlons surtout du *Silver Bank*, de l'enfer que cette zone maritime, en pleine mer des Caraïbes, a été pour les galions espagnols. À cause des amers, ces récifs qui affleurent à soixante ou quatre-vingt centimètres au-dessus de la surface... Pour certains, ce n'est là que le sommet d'une montagne qui prend racine dans la mer. Mais les vents mauvais ont « drossé » les galions vers ce piège mortel: coulés! Résultat: au fond, gisent des milliers et des millions de doublons en argent volés par les Espagnols aux peuples des Amériques... Nous, on veut voler les voleurs!

En raison des typhons, des tornades, des tsunamis, des colères maritimes qui se forment assez rapidement

dans ces régions, nous avons besoin d'un bateau rapide et de « Bombard » pour explorer au travers des récifs. Nous sommes à l'écoute permanente des *coastguards*, cherchant à savoir si l'une de ces calamités naturelles ne va pas s'abattre sur nous.

La marine militaire allemande met en vente deux vedettes lance-torpilles en acier, désarmées, avec des moteurs pouvant les faire atteindre les cinquante nœuds à l'heure. La vitesse nous permettrait de rejoindre le Costa Rica en cas de coup dur. En fait, nous avons besoin d'une seule vedette, mais elles sont vraiment vendues au rabais. Je veux avancer les capitaux pour monter l'expédition. M.N. refuse. Il tient à apporter sa part :

– Je vais me trouver un boulot qui va me rapporter ma part. J'en ai pour quatre ou cinq mois maximum !

Je rentre en France. Je reçois bientôt une lettre de mon pote, postée de la prison de Rimini en Italie : il en a pour trois ans, moins les trois mois qu'il vient déjà d'effectuer. Il me demande de ne lui envoyer ni argent, ni rien d'autre : il a tout ce qu'il lui faut. Je corresponds avec lui et, un jour, dans un courrier, il m'annonce la date de sa sortie de taule.

J'ai une Citroën SM, une merveille de technologie qu'une autre marque, jalouse sans doute, massacre après l'avoir rachetée !

Dès qu'il monte dans la voiture, M.N. m'annonce qu'il n'a que douze heures pour quitter l'Italie. À peine sommes-nous sortis de Rimini, ville natale du réalisateur Federico Fellini, qu'un orage d'une violence inouïe éclate et nous accompagne jusqu'au poste frontière. L'eau fait une nappe d'une quinzaine de centimètres sur l'autoroute. Nous ne croisons ni ne doublons aucune voiture. Je fonce, l'œil rivé sur l'horloge de bord. Nous arrivons tellement pile à l'heure que le fonctionnaire qui vérifie les papiers d'identité de M.N. vérifie l'heure à son poignet !

M.N. m'explique qu'il a convoyé un cargo bourré de cigarettes américaines pour la mafia italienne : ce seul voyage devait lui rapporter son investissement pour notre projet *Silver Bank*. Peine très lourde, parce qu'il a refusé de collaborer.

Il a été soutenu en prison, du premier au dernier jour, par ses commanditaires. Je comprends qu'il n'est pas loin de les considérer comme sa nouvelle famille et qu'il est inutile d'insister sur notre expédition. Il n'est plus intéressé !

Silver Bank, dors tranquille !

18

Ingratitude

Je reçois un courrier de la SACEM m'informant qu'elle a bloqué les droits de *Mourir d'aimer*, chanson et musique du film éponyme, signées Charles Aznavour, au motif que cette musique est un plagiat d'une de mes chansons, *Marylène*. Je m'en suis aperçu, mais je n'ai rien demandé. Je mets ça sur le compte d'un accident qui pourrait m'advenir. Je pense que Charles Aznavour a suffisamment de talent pour ne copier personne. Il a reçu, lui aussi, une lettre de la SACEM l'informant de la mauvaise nouvelle. Les droits d'auteur bloqués représentent énormément d'argent.

En ce temps-là, nous avons, Charles Aznavour et moi, le même imprésario, Jean-Louis Marquet. Charles Aznavour sait l'amitié qui nous unit, Jean-Louis et moi. Il va s'en servir et assigne à Jean-Louis la tâche de me convaincre de renoncer à mes droits. Jean-Louis est affolé :

– Leny si tu refuses, ce sera de ma faute. Il m'a menacé de me virer. Comme tu le sais, cela fait plus de vingt ans que nous sommes ensemble, Charles et moi. Nous avons connu le temps du pain noir. Aujourd'hui, c'est le pain blanc et plus il devient star, plus je me rends compte qu'il veut tout pour lui.

– Jean-Louis, tu pourras lui dire que c'est grâce à toi. Je vais écrire à la SACEM et à l'éditeur pour leur dire que je renonce à tous mes droits. Dis-lui que je ne voulais rien savoir. Que tu m'as supplié au nom de notre amitié et que j'ai fini par craquer.

– Tu le sais, Leny, qu'il me menace sans cesse. Une pression terrible ! Tu en as été témoin. Souviens-toi du gala de l'UNICEF au Théâtre des Champs-Élysées. Ce soir-là, comme tu avais déjà fait une tournée gratuite pour eux, alors que les autres têtes d'affiche ne chantaient que deux chansons en première partie, toi, tu en as chanté huit ; et Charles devait en chanter dix après l'entracte. Tu es sorti de scène en nage, tu es passé devant nous qui attendions ta sortie et, devant toi, Charles s'est lâché : « Jean-Louis, la prochaine fois que je passe avec Leny, t'es viré ! » Tu te le rappelles ?

– Oui. Je sais qu'il ne m'aime pas. Je sais qu'il te force la main pour que je mette mes chansons dans son édition. Qu'il te menace parce que je refuse.

Charles Aznavour a récupéré ses droits d'auteur. Je n'ai reçu aucun remerciement. Rien. Pas même une bonne bouteille de bordeaux, lui qui exige par contrat, en plus de son cachet, plusieurs crus millésimés.

Un mois plus tard, Jean-Louis en larmes m'a annoncé que nous n'allions plus travailler ensemble. Charles Aznavour l'avait obligé à choisir. Ça ou la porte !

– Tu as plus d'avenir avec lui. Moi, tu sais que j'ai pas envie d'être une star. On reste amis, Jean-Louis. Je ne t'en veux pas.

Trois mois après, Charles Aznavour virait salement Jean-Louis Marquet au prétexte qu'il n'avait pas les épaules assez larges pour driver(75) sa carrière qu'il voulait internationale.

Quatre mois après, Jean-Louis Marquet se faisait bouffer la vie par un cancer foudroyant. Le stress a sûrement ouvert la porte.

19

Un grand Chevallier

Quand je reviens à la chanson, en 1971, cela fait cinq ans que je n'ai fait ni scène ni disque. Je trouve toutes les portes fermées. Je suis devenu « Un-qui-a-été ». Eddie Barclay me téléphone pour que j'aille le voir au siège, à Neuilly-sur-Seine.

– Leny, ici, tu es chez toi. Si tu veux faire un disque, comme Paul ne fait plus d'orchestration pour personne, je te conseille Christian Chevallier. C'est un grand ! Si tu ne veux pas aller à « Hoche », choisis ton studio !

C'est à « Hoche » que j'avais fait mon premier disque avec Paul Mauriat, justement, et avec Lehner comme ingénieur du son. Le studio me convient.

– Les musiciens ne seront pas comptés. Je vais appeler Christian pour que vous preniez rendez-vous et lui dire qu'il a carte blanche ! Je suis très heureux que tu fasses à nouveau partie de la maison.

Je sais qu'il est sincère. J'en ai bien besoin. Nous avons failli nous perdre.

Mon premier contact avec Christian Chevallier n'est pas des plus chaleureux. Le courant ne passe pas très bien. Je lui chante mes chansons, pour qu'il écrive la musique. Je n'ai pas de partition. Il trouve ça insupportable : j'ai un nom connu et je ne suis pas capable d'avoir des partitions ! Il me tient un discours qui est aux antipodes des enseignements de Paul Mauriat, de son « N'apprends jamais la musique, petit ! ».

Christian en ajoute une couche :

– Quand on a la chance d'écrire de belles chansons comme les tiennes, qu'on les chante aussi salement que tu les chantes, on les donne à des interprètes qui savent chanter juste et en mesure !

Sa femme, une voix magnifique, une merveilleuse interprète, intervient souvent. Je l'entends une fois lui dire à l'oreille : « Tu es jaloux, ou quoi ? »

Pourtant, Christian Chevallier n'a rien à envier à personne, parce que c'est un immense talent. Le disque « Escudero 71 » lui doit beaucoup.

Il me considère peut-être comme un fainéant qui n'a pas voulu apprendre, mais... pendant qu'il était au Conservatoire, moi, je creusais des tranchées avec une pelle et une pioche !

Mais je tiens à lui rendre hommage, parce qu'au Conservatoire il n'y est pas allé pour rien !

Merci encore Christian !

20

La chanson de Juliette

Pour mon retour, je loue pour cinq soirées le Théâtre de la Gaîté-Montparnasse, faisant de la dernière une première, avec invitations pour les gens du métier.

Pour cette soirée particulière, Juliette Gréco me propose de venir sur scène interpréter en duo avec moi la chanson *Je t'attends à Charonne*, qu'elle a enregistrée.

Elle n'aurait pas aimé que je la remercie… mais elle aurait pu écrire chaque mot de cette chanson. Elle était sienne aussi.

Même si je ne te l'ai jamais dit avant, je te le dis aujourd'hui : « Juliette, je t'aime d'amour fraternel. »

Je t'attends à Charonne

L'automne va mourir
Et l'on entend déjà
Le printemps refleurir
Aux branches des lilas.
C'est une éternité,
Quand on est amoureux.
Tu verras mille étés
Éclabousser ses yeux.

C'est aujourd'hui l'hiver
Et c'est encor' printemps ;
La nature est au vert,
Lorsque l'on a vingt ans

Marie, ô Marie, je t'aime !
Tu es mon premier baptême.
Marie, que l'amour me pardonne,
On m'appelle à Charonne !

On l'appelle à Charonne,
Et moi je reste là.
Ni Dieu ni la Madone
N'ont plus d'amour que moi.
Ça me brûle le cœur
D'une douleur si tendre
Que c'est encor' bonheur
Pour moi que de t'attendre.
Je t'attends, je t'attends,
Comm' l'oiseau qui mourut
D'attendre le printemps
Où il l'avait connu.

Marie, ô Marie, je t'aime !
Tu restes mon seul baptême.
Marie, que l'amour me pardonne,
J'ai si peur à Charonne !

Il a peur à Charonne.
Mon Dieu, prends-lui la main ;
Pour venir de Charonne,
Il est long le chemin.
Quelle est cette rumeur
Venue du fond des temps ?
J'ai si froid, j'ai si peur.

Daniel, oh! reviens-t'en!
Y a notre vie à nous
Qui dort dedans mon ventre.
Les fleurs s'mettent à genoux,
Les fleurs te disent: Rentre!

Marie, ô Marie, je t'aime!
Tu es mon dernier baptême.
Marie, que l'amour me pardonne,
Je t'attends à Charonne!

J'ai écrit *Je t'attends à Charonne* trois années après les événements, pour que la peur et la colère ne dictent pas mes paroles. Pour qu'elle ne soit pas une chanson anti-flics, mais une chanson d'amour dédiée aux assassinés.

J'étais à la manifestation le 8 février 1962, défilant sur le boulevard de Charonne alors que les flics de la section n° 4 de la préfecture de police de Paris nous pourchassaient. Le préfet Maurice Papon, l'organisateur de la rafle du Vel' d'Hiv', avait donné l'ordre de réprimer. Pourtant, c'était une manifestation pacifiste contre les agissements de l'OAS qui refusait les accords d'Évian. Les assassins n'étaient pas des CRS ni des gardes mobiles, mais les flics de cette section n° 4. Sans doute les mêmes qui avaient conduit les juifs au Vel' d'Hiv' et arrêté des résistants pour les livrer aux nazis. Sans doute portaient-ils la fourragère!

Je me suis retrouvé adossé à un grand portail fermé en compagnie d'autres personnes qui, comme moi, ne savaient où aller se cacher. Une femme est descendue de son appartement et nous a ouvert. Nous nous sommes précipités et nous avons barricadé le portail avec tout ce qu'il comportait de verrous et de barres d'acier. Malgré les coups de crosse assenés, personne n'a déverrouillé. Certains locataires nous ont même laissés entrer dans leur

maison. Nous avons pu assister des fenêtres à la chasse à courre qui ressemblait à une Grande Rafle.

Ils se sont « contentés » d'assassiner à la bouche du métro de la station Charonne. Ils avaient fermé, vicieusement, les grilles du métro en bas de l'escalier où les gens s'entassaient sans pouvoir respirer. J'ai vu les flics retirer les plaques de fonte qui entouraient les troncs des quelques arbres et les jeter sur des visages terrorisés.

Neuf. Ils en ont tué neuf!

21

Ma fausse entrée dans le Larousse

J'aurais dû être dans l'édition 1972 du Petit Larousse. Je reçois un joli carton m'invitant à me rendre, jour et heure, au Palais des Congrès pour sacraliser cet événement « mémorable ». Je ne serai pas tout seul, la liste comporte une vingtaine d'heureux élus. Je n'ai pas l'intention d'y aller, ça gratouille un peu mon humilité. Je mets le carton dans un coin.

Le jour de la réception, René Goscinny me téléphone :

– Leny, j'ai vu que tu étais sur la liste. Je passe te prendre, nous irons ensemble.

Je lui réponds :

– Il faut que je retrouve le carton… d'accord.

Nous suivons la foule dans un des grands salons du Palais des Congrès. Larousse a bien fait les choses. Buffet campagnard à gogo, boissons de même. Et trois cinéastes qui doivent immortaliser l'événement. La même première question est posée à chacun de nous, devant la caméra :

– Qu'est-ce que ça vous fait de savoir que vous allez être dans le Larousse ?

– Si, à vous, ça fait plaisir…

Ne me cherchez pas dans le Larousse… Ils ont dû être vexés par ma réponse !

22

Le Maître et sa poudre

Pour la deuxième fois, on me propose le rôle de Mackie : Giorgio Strehler va monter *L'Opéra de quat' sous* au Théâtre de l'Odéon.

Lorsque j'arrive, une longue file de « postulantes et postulants » s'étire jusque hors du théâtre. Je me mets dans la file et attends. Un adolescent remonte la queue. Un carnet à la main, il inscrit les noms des derniers arrivés. Il est à ma hauteur :

– Leny Escudero ? Vous ne faites pas la queue. « Le Maître » vous attend. Venez.

Je le suis, un peu honteux en passant devant toute la file à qui je prends « son tour ».

Une fille très jeune est sur scène. En larmes. J'entends « le Maître » :

– Ma pauvre fille… tu réussirais bien mieux en vendant ton cul… Il y en a qui aime les grosses !

Dans les gloussements serviles des jeunes éphèbes qui l'entourent.

Un clin d'œil à l'un d'eux : il se précipite, comme les zélotes rampaient ; il ouvre une jolie boîte, en argent au moins, la présente au « Maître » qui y puise quatre pincées de la divine poudre. Deux pour chaque narine. Ça le

redresse d'au moins cinq centimètres. Il me voit et se précipite, les bras ouverts, avec des « Oh Leny ! Oh Leny ! ».

Je reste à l'écart de ses bras, un des miens tendu vers lui pour arrêter le mouvement :

– Si j'acceptais le rôle et que tu me dises le dixième de ce que tu viens de dire à cette jeune fille, je te ferais bouffer d'un coup tout ce qu'il y a dans ta jolie boîte ! Et si ça ne suffit pas, je t'explose !

Le cercle des fidèles se resserre un peu. Pas trop. Je m'adresse à l'un d'eux :

– Je me tire, parce que je vais vous faire des bosses. Mais s'il y en a un qui n'est pas sûr, il suffira de me toucher.

Ils n'étaient pas curieux. J'ai remonté la file en criant :

– Ne restez pas ! Il ne vous mérite pas. Il n'aura aucun respect pour vous. C'est un connard !

Certains partent. Pas tous. Il est vrai que c'est plus facile pour moi. J'ai déjà mon nom sur une affiche. Dans ce métier certains sont obligés de subir.

Les comédiennes et comédiens débutants n'ont souvent droit à la dignité qu'avec leur ascension au box-office.

Quelques années auparavant… Guy Rétoré, fondateur du Théâtre de l'Est parisien, vient me voir :

– Je monte *L'Opéra de quat' sous.* Tu es Mackie.

– Je veux bien répéter pendant deux jours et je te dirai si j'en suis capable. Je ne suis pas comédien.

– Je suis metteur en scène depuis plus de dix ans. Si je t'ai choisi, c'est parce que je sais que tu peux.

Encore une fois : « Tu peux », impératif. Jamais : « Essaie. »

Il est en colère, je mets en doute ses capacités. Il sera fâché plus de vingt ans.

Il a fini par me pardonner : «Je n'étais pas habitué à l'humilité dans mon métier. »

23

Le mystère Gary

Une très bonne amie, L., est partie séjourner quelque temps aux Baléares en compagnie de Romain Gary. À son retour, elle me raconte que le romancier lui a fait lire un manuscrit et qu'il lui a même demandé son avis sur le titre : *Gros câlin.* Elle ajoute : « C'est un chef-d'œuvre ! » Il lui a fait jurer de ne pas en parler. Je suppose que c'est une affaire de date de sortie de bouquin. *Gros câlin* paraît en 1974, mais il est signé Émile Ajar !

Je revois L. qui n'y comprend rien, mais qui m'assure encore que c'est bien Romain Gary qui l'a écrit. Elle me demande de re-promettre. J'ai déjà promis.

Aujourd'hui, je peux raconter, tout le monde le sait. Ce que je ne sais toujours pas, c'est pourquoi il a fait ça. Ce que j'aimerais croire, c'est que c'était pour aller au bord de la mystification et non pas pour obtenir deux fois le Goncourt.

J'ai tellement de tendresse pour lui !

Mais je ne comprends pas pourquoi il a pris le risque de crucifier son neveu en révélant la supercherie.

24

Diane ou l'indélicatesse

Je suis à la maison, le téléphone sonne :

– Je m'appelle Diane Kurys. Je termine mon premier film et, dans une séquence, j'aimerais beaucoup inclure votre chanson *Ballade à Sylvie*. J'ai dépensé tout l'argent et la production ne veut pas mettre un centime de plus.

Elle me donne rendez-vous au studio de montage pour que je voie ladite séquence. J'y vais et vois. Il y a là, présents, plusieurs de ceux qui ont travaillé sur le film. Quand on rallume, je demande à Diane Kurys si la scripte est présente. Elle me désigne une jeune femme assise près de nous.

– Vous avez votre cahier ?

– Oui.

– Vous pouvez me le prêter et m'autorisez à emprunter une page ?

– Heu... Oui.

Je prends le cahier et j'écris : « Je soussigné Leny Escudero autorise Diane Kurys à utiliser ma chanson *Ballade à Sylvie* dans son film *Diabolo menthe*, à titre gracieux. » Je date et je signe.

Je tends le cahier à Diane Kurys et j'ajoute :

– Je vous fais cadeau de mes droits. Mais les droits éditoriaux ne m'appartiennent pas.

Elle me remercie chaleureusement et je m'en vais.

Le jour de la première je ne suis pas invité. Je me dis que c'est un oubli.

Le film « fait un gros carton ». Je ne reçois pas une bonne bouteille. Encore un oubli ?

Je ne vais pas voir le film.

Le savoir-vivre et les bonnes manières se sont perdus.

25

Un regard qui se souvient du printemps

Quelques mois après la sortie de *La Femme flic*, Yves Boisset me dit que je dois aller avec lui présenter le film au Festival de Karlovy Vary, en Tchécoslovaquie.

Arrivés au festival, on nous remet un carton sous plastique qui donne accès aux festivités : buffet, salle de projection, etc.

Le soir de la présentation de *La Femme flic*, je suis côté public. Pour accéder à la salle de projection, il faut d'abord passer par la salle « des buffets ». Premier contrôle. Puis un deuxième pour aller s'asseoir devant l'écran.

Premier contrôle : aucun problème. Je me balade devant tous les mets offerts, je craque souvent. Et je la vois, derrière les barrières, côté public, au moment où nos regards se croisent... Elle est à l'automne de la vie, presque l'hiver, mais son regard se souvient du printemps. Je me rapproche de la barrière, elle aussi. Sans se dire un mot, je lui tends discrètement mon laissez-passer. Elle a un geste d'hésitation, comme si elle savait que je vais en avoir besoin. Je la rassure du regard et insiste. Elle prend le carton, le glisse dans son sac et reste immobile, son regard rivé au mien. Je lui souris et rejoins l'autre foule qui se presse devant l'entrée de la salle de projection.

Là, souci : les deux cerbères qui filtrent l'entrée des invités me refusent l'accès, réclamant le sésame magique. Dire que je l'ai perdu ne suffit pas. Il y a aussi ma tenue – je suis en jean, tous les autres sont endimanchés – qui ne leur inspire aucune confiance. Je suis refoulé, côté « infortunés sans laissez-passer ». Je retourne à mon hôtel.

La projection va commencer. Yves Boisset me cherche et finit par apprendre qu'un homme sans laissez-passer, aux cheveux longs, en jean, a été refoulé. Il sait que c'est moi, il fonce à l'hôtel et me ramène. Je ne la joue pas triomphante quand je passe devant ceux qui m'ont interdit l'entrée : ils font leur travail. C'est plus ma tenue que l'absence de carton qui a motivé leur refus.

Quand nous sommes installés dans nos fauteuils, Yves Boisset me demande :

– Qu'est-ce que tu as fait du carton ?

– Je l'ai donné.

– Tu n'en feras jamais d'autres. Elle est belle, au moins ?

– Elle a été et elle sera toujours belle !

La projection démarre.

26

Le mauvais coup de *L'Instit*

Un jour de 1981, Mme Moreno, directrice de FR3 Normandie me contacte:

– Leny, les stations régionales ont maintenant un petit budget pour produire et un décrochage plus long. Et nous tenons une réunion mensuelle qui rassemble les vingt et une régions et Serge Moati, notre directeur général. Nous exposons nos projets et, si l'un d'eux a l'approbation de six autres régions, le sujet est adopté. Pourrais-tu écrire un projet d'émission qui ne dépasserait pas la demi-heure et qui ne sortirait pas du studio pour alléger le budget au maximum?

– Je n'ai jamais fait ce genre d'exercice, mais je peux essayer.

– Évidemment, c'est assez pressé.

– Tu me donnes une semaine?

– Formidable, la réunion est dans quinze jours.

Cela ne m'a pas demandé une semaine. J'avais déjà une idée en tête: cela se passe en l'an 3000... Dans une pièce bourrée d'électronique, des enfants interrogent des ordinateurs. Ils fouillent les débuts du XXe siècle. Apparaît un titre: *La Mémoire retrouvée*. Un clic et surgit un fer à

cheval. Personne ne sait ce qu'est cet objet. Ils veulent tous savoir. Un autre clic et c'est le début d'un film: un instituteur emmène ses élèves dans l'atelier d'un des derniers maréchaux-ferrants...

Les autres émissions montreront le même instituteur emmenant ses élèves dans l'atelier d'un souffleur de verre, voir et commenter les «chefs-d'œuvre» des compagnons du tour de France, les mains magiques des doreurs sur feuilles d'or, enfin maints métiers manuels qui sont déjà en voie de disparition...

Après la réunion, Mme Moreno vient me voir à Giverny:

– Dix-huit régions étaient preneuses de ton émission. Dix-huit sur vingt et une, ce qui aurait augmenté sensiblement le budget et permis de sortir du studio pour tourner en extérieur. Mais, à la stupéfaction générale, Serge Moati s'y est opposé, en déclarant que cette émission avait des relents de poujadisme.

J'ai la colère:

– Est-ce que je peux faire état de ce que tu viens de me dire?

– Absolument. C'est mon patron, mais je m'en fous, parce que ce que je t'ai rapporté est l'exacte vérité.

Quelque temps après, surgissait une «nouvelle» émission sur le petit écran: une série télé qui s'intitulait *L'Instit*.

Je n'avais pas déposé mon idée, ayant une confiance totale en Mme Moreno. J'espérais rencontrer à nouveau Serge Moati: je l'avais croisé quelques mois avant, lors de la campagne présidentielle de François Mitterrand à laquelle j'avais participé activement... Mais je ne l'ai plus revu.

Dire que mon projet avait des relents de poujadisme, ça, je ne l'ai toujours pas avalé! Je parlais seulement des métiers manuels, sans faire de corporatisme.

27

Le fil-de-fériste

Debout sur sa minuscule plate-forme, sous le chapiteau du cirque, moulé de la tête aux pieds dans son costume de scène, à douze mètres de hauteur, il regarde fixement le câble tendu devant lui, seul chemin pour atteindre l'autre passerelle. Il assure bien ses prises sur le balancier déterminant son centre de gravité. Un regard circulaire et plongeant sur « les Assis » : le public. Tout dépend de lui : le public. C'est lui qui décide. S'il ne veut pas, c'est la catastrophe.

Il s'engage sur le fil, semblant perdre l'équilibre plusieurs fois pour faire croire qu'il peut tomber. Il n'a pas entendu les « Oh ! » d'effroi de la foule. Il salue. Quelques maigres applaudissements. Il les regarde : « Ils doivent se dire qu'avec un balancier, c'est facile pour tout le monde : quelques heures d'entraînement et hop ! c'est dans la poche ! » Il pose son balancier sur deux patères fixées au mât, ouvre une ombrelle et dès qu'il s'engage, il accentue encore les balancements, les déséquilibres à l'aller et au retour. Venue du public, il entend, avec tout le monde, une voix méprisante :

– Prends un parasol, au moins tu feras un peu d'ombre !

Tout le chapiteau éclate de rire.

Le coup de poignard ! Entendre rire le public quand toi, tu risques ta vie. Même si ce n'est pas beaucoup, c'est quand même un peu... Il raccroche l'ombrelle et s'élance tout nu sur le fil, les bras s'agitant comme les ailes d'un oiseau désarticulé. Il leur fait tout : glissades sur le fil, califourchon, retournement total pour se retrouver debout. Certains le font sur une barre, lui le fait sur un fil.

Quand il rejoint la plate-forme, il n'a pas besoin de tendre l'oreille pour s'apercevoir qu'il a perdu. On ne lui a pas pardonné. Ils sont venus pour autre chose. Lui, aussi. Il sait qu'avec un peu d'obstination, nombreux sont « les Assis » qui pourraient en faire autant. Mais lui rêve de vaincre l'impossible. Il se baisse, tourne la manille qui tend le fil, le laisse pendre un peu, puis il libère totalement le câble qui tombe sur la piste... Et, sans un regard pour ceux d'en bas, il s'engage...

28

Le revers de la médaille

Nous sommes dans les années 1980. Sous le règne de François Mitterrand. Jack Lang est ministre de la Culture. Je reçois une lettre de son ministère m'informant qu'il m'a décerné la médaille de chevalier des Arts et des Lettres. Au bas de la lettre, deux lignes pour me dire que je serai prévenu de la date et du lieu où Jack Lang viendra accrocher le « polichinelle » au revers du veston des heureux récipiendaires. Dans la liste, j'ai vu Serge Gainsbourg. Il y a un numéro de téléphone.

J'appelle. Un homme décroche.

– Je viens de recevoir votre courrier m'annonçant...

– Monsieur Escudero, nous vous écrirons pour vous donner le lieu et la date.

– Je vous débarrasse de la corvée. Je viens vous dire que je refuse la médaille. Retirez-moi de la liste.

– Mais... Je ne comprends pas...

– Mais si, mais si ! Votre temps doit être précieux, le mien aussi. Au revoir, monsieur.

Deux minutes plus tard le téléphone sonne.

– Je suis le directeur de cabinet de M. Lang. Je ne comprends pas, il doit y avoir une erreur...

– Non, non, il n'y a pas erreur. Je refuse la médaille. Retirez-moi de la liste. Au revoir, monsieur.

Je raccroche.

Deux minutes après, le téléphone sonne à nouveau.

– Ici, Jack Lang. Je ne comprends pas, Leny. Vous méritez amplement cette médaille. Vous faites partie du patrimoine.

– Les Pieds nickelés aussi. Ils n'ont pas eu la médaille. Monsieur Lang, ne m'obligez pas à rendre mon refus public. Je ne cherche pas la publicité.

Il insiste encore lourdement. Je finis par lui dire où il peut s'accrocher la médaille ! C'est lui qui raccroche rageusement.

Quelque temps avant, au cours d'une campagne électorale j'avais chanté plusieurs fois bénévolement pour soutenir le candidat socialiste de Vernon, Freddy Déchaubeaume. Un des responsables de la section du parti socialiste de Vernon m'appelle pour me dire :

– Leny, Jack Lang fait une tournée des sections du parti. Il demande un bel artiste en première partie, avant sa prise de parole. Tu as suffisamment chanté gratuitement pour nous ; cette fois-ci, tu auras un cachet, nous avons un budget.

Il me donne la date. Je lui dis : « D'accord. »

Quelques jours avant ma prestation, un autre militant, qui ne me dit pas son nom, m'appelle :

– Leny, je suis catastrophé. Un collaborateur de Jack Lang nous a appelés pour nous demander quel était l'artiste qui passerait avant la prise de parole de son « patron ». Lorsque je lui ai annoncé ton nom, il m'a dit : « Ne quitte pas, je crois qu'il y a un problème... » Et c'est Jack Lang en personne qui m'a parlé au téléphone : « Escudero, je ne veux le voir ni de près ni de loin ! » Et il a raccroché.

Je raconte au militant l'histoire de la médaille.

– Je trouve ça dégueulasse, mais nous ne pouvons rien faire.

J'avais plusieurs dates pour les fêtes de la Rose, elles ont toutes été annulées.
Il ne faut pas déplaire au souverain.

29

Une émission qui chancelle…

Je n'ai jamais chanté au « Grand Échiquier ». Je devais.
On me le propose. J'accepte immédiatement. Et, comme je viens d'enregistrer un album qui porte en titre « La Grande Farce », comme je sais que tout est minuté, je les préviens que cette chanson dépasse les huit minutes. Jacques Chancel me dit que sa principale collaboratrice, Liliane Bordoni, demeure à quelques pas de chez moi :
– Nous avons une réunion de travail demain. Peux-tu lui porter ton disque, chez elle, ce soir même ? Je ne te cache pas que le minutage est très important, mais nous déciderons à l'écoute. Après tout, il y a les « standards » et l'exception à la règle.
Le soir même, je me rends chez Liliane Bordoni et nous écoutons la chanson ensemble. Elle aime fort, très fort et me le dit :
– Je n'ai pas vu passer les huit minutes. C'est une très grande chanson. Demain, après la réunion, je vous appelle. Parce que c'est Jacques qui décide.
Le lendemain, elle m'annonce que tous ont aimé autant qu'elle et que c'est d'accord.

L'émission a lieu dans quatre jours. Liliane Bordoni doit me rappeler pour me donner le jour et l'heure pour la répétition avec les musiciens. C'est une émission en direct avec orchestre. Pas de play-back. Le vrai bonheur. Les plus grands de la chanson française sont passés dans cette émission. Le lendemain, on m'appelle:

– Je suis un assistant de Jacques Chancel. Nous avons un problème.

– Je peux faire quelque chose?

– C'est à propos de votre chanson *La grande farce.*

– Depuis hier, elle est devenue trop longue?

– Non, non, c'est pas ça... Mais, après réflexion, Jacques Chancel a pensé que cette chanson pouvait heurter les croyants et il ne veut aucune polémique avec l'Église... En échange, vous pourrez faire deux titres en plus.

Je me tais. Je sens monter la colère...

– Je vous donne le jour, l'heure pour votre répétition et...

– Ce n'est pas Jacques Chancel qui a écrit cette chanson, ce n'est pas lui qui va la chanter!

– Vous n'allez pas renoncer à cette émission qui est «importantissime»?

J'oublie qu'il n'est qu'un messager:

– Elle est surtout «importantissime» pour vous. Ne la perdez pas!

Et je raccroche.

C'est sûr que lui n'y était pour rien. Le *deus ex machina* lui avait refilé la «patate chaude».

J'ai horreur de la censure.

J'avais très envie de faire cette émission, mais je ne l'ai pas faite.

30

Solidarité, fraternité...

À la fin d'un spectacle, lors d'une des séances de dédicaces que je donne régulièrement, assis sur le bord de la scène, une femme me tire par le bras pour me faire descendre et me serrer très fort dans ses bras. Quand elle me relâche, je vois ses larmes couler:

– Leny, tu ne sais pas que le jour où tu as sorti ton premier disque, tu as sauvé notre usine qui allait fermer: trois cent cinquante salariés, dont trois cents femmes. C'est nous qui avons eu la commande pour le fabriquer. Et durant des années nous n'avons pressé que du Leny... Tu vois, ça me fait encore pleurer!

Je n'y étais pour rien.

Je sais par expérience que mes interventions chantées dans les usines occupées n'ont malheureusement jamais rien changé aux décisions des patrons ou de l'État.

J'avais la conscience aiguë de mon impuissance.

J'apportais juste un peu de solidarité et de fraternité.

31

Florence et le Florentin

J'ai des amis au téléphone :

– Leny, nous avons eu à dîner à la maison une de tes très anciennes connaissances. Elle grimpait à l'échelle jusqu'au faîte du mur qui séparait ta cour de son jardin. Toi, tu faisais de la varappe. Vous deviez avoir entre treize et quatorze ans. Vous aviez de grandes discussions, tous les deux. Elle, elle avait déjà beaucoup d'ambition ; toi, pas du tout, alors qu'elle pensait que tu avais tout pour aller très loin. Tu t'en souviens ?

– Très bien. Elle s'appelle Florence. Elle était en vacances chez son oncle avec sa maman. Un jour, elle m'a dit que sa maman avait appris que j'avais la réputation d'être un voyou et que ma fréquentation était très négative pour son avenir : « Ma maman, c'est mon mentor. Je suis toujours ses conseils. Je ne monterai plus à l'échelle. On ne se connaît plus. » Elle est descendue et n'est plus jamais remontée. Alors ?

– Pendant le dîner, ton nom est venu dans la conversation. Elle ne nous a pas tout raconté, mais elle a dit qu'elle aimerait beaucoup te revoir. Elle n'ose pas t'appeler. Je te donne tous ses numéros de téléphone. Si tu en as envie. Elle est une des femmes les plus capées de France, elle a été

conseillère à l'Élysée et elle est aujourd'hui présidente de la bibliothèque François-Mitterrand. Tu vas l'appeler ?

– Je pense que oui.

Je l'appelle. Après les « Je serais très heureuse de te revoir », elle m'invite à déjeuner à La Tour d'Argent de la Bastille.

J'arrive le premier, n'entre pas et l'attends assis sur le bord du trottoir. Je n'attends pas longtemps. Arrive une Mercedes longue comme l'ennui, avec chauffeur avec casquette à la main qui lui ouvre la portière. Elle se précipite, me serre dans ses bras :

– Je suis vraiment heureuse de te revoir. De mon adolescence, tu es l'un des plus beaux souvenirs…

À table, elle me raconte son parcours. Les plus grandes écoles, les diplômes les plus prestigieux. L'étape la plus glorieuse : son bureau à l'Élysée, près de celui de François Mitterrand dont elle est conseillère. Et puis le bâton de maréchal : présidente de la Grande Bibliothèque.

– Je suis très heureuse de ta réussite. Je savais déjà que tu étais un surdoué mais je n'imaginais pas que cela t'aurait conduit à cette gloire.

Je ne parle pas beaucoup. Le maître d'hôtel, très attentionné, n'est jamais très loin de notre table. La limite de la discrétion. Je vois qu'elle est une habituée. Ici, c'est sa cantine. Elle doit y avoir son ardoise(76).

Elle me fait aussi des confidences que je ne rapporterai pas. Elles ne m'appartiennent pas.

Elle me dit aussi qu'elle sait que j'ai chanté quinze jours bénévolement pendant la campagne présidentielle de François Mitterrand en 1981.

Nous commandons les desserts. Et… la touche finale :

– Dis-moi franchement ce que tu penses de François.

Je n'ai pas à réfléchir :

– C'est un Florentin qui a lu Machiavel, mais qui n'aime pas l'huile d'olive.

Elle se lève d'un coup, me toise du haut de sa pile de diplômes :

– Tu vas retirer ça !

– T'es descendue de l'échelle déjà une fois et moi je ne fais plus de varappe… S'il laisse son nom dans l'histoire, cela ne sera pas pour sa grande bibliothèque mais parce qu'une certaine Danièle Gouze a bien voulu l'épouser.

Elle demande son manteau au maître d'hôtel, éberlué, qui vient de nous apporter les desserts. Et elle s'en va d'un pas presque militaire.

Elle n'est pas la première qui me fasse cadeau de son dessert.

32

Lorsque ce sont les Palestiniens qui le disent…

En 2008, je chante au Festival d'Avignon. Sûrement, la plus belle salle du « off » : Le Petit Louvre. Un vrai bijou. Je vais y rencontrer Rozanna… et André Lagier, son « fiancé ». Ils vont désormais compter parmi mes meilleurs amis.

Un soir, après mon tour de chant, je revois Michel Algay, avec qui j'ai déjà travaillé. Il me propose la tournée « Âge tendre et têtes de bois ». J'accepte sans hésiter.

Il m'est difficile de dire à ma « régie lumière », qui est d'abord ma compagne, que je suis le seul à ne pas voir le résultat de son talent. Seulement, lorsqu'il est trahi par une casserole(77) qui claque ou par un faux mouvement – souvent dû à la fatigue – qui balance la « poursuite » au plafond, là encore, je ne vois pas, mais je sais !

Yves Simon s'étonnera, dans la revue *Chorus* (que j'adore !), qu'un mec comme moi, avec un tel talent, puisse vendre son nom à une telle bouffonnerie. Eh bien ! je vais te le dire, « comment » !

D'abord, tous les jours, il y a devant nous douze mille personnes qui viennent au rendez-vous de leur jeunesse, sûres d'avoir des petits bouts de bonheur, parce que, avec tous ces artistes, il y a eu des histoires d'amour ! La limite d'âge ? Tu renonces trop vite. Je peux dire avoir vu des

centaines de milliers de personnes heureuses quelques instants. Mais peut-être différencies-tu parmi les « bonheurs » : les sublimes, à Honfleur ou sur les bords du lac de Côme ; et les « niaiseux » chez les ploucs de l'âme. Moi, je ne crache pas sur les « petits bonheurs ».

Ensuite, sache que, lorsque j'ai eu la chance d'avoir du succès, c'était à la même époque que mes camarades de la tournée « Âge tendre », du temps des « yé-yé ». Les mêmes aimaient leur « idole » et m'aimaient moi. On disait que j'étais à contre-courant. Je le suis toujours, ne chantant, sur quatre chansons, que deux succès des années 1960. Les deux autres sont totalement inédites, ou presque, pour tous les gens qui ne t'ont pas entendu et j'ai autant de retour tendresses que tous mes autres camarades artistes qui ne t'ont pas entendu non plus.

C'est vrai que le succès de cette tournée étonne et agace. Toute la presse se dérange pour s'entretenir avec le producteur et les artistes. Même *Le Nouvel Observateur* : l'été, on vend dans ses pages comment draguer à la plage, comment être infidèle sans se faire prendre… Alors, « ringard pour ringard », pourquoi pas cette tournée qui fait se déranger tant de monde ? Qu'est-ce qu'il faut qu'ils soient « cons » pour que cela les rende heureux !

Le soi-disant journaliste chargé de la corvée, je parle toujours de celui du *Nouvel Observateur*, s'appelle Fabrice Pliskin. L'entretien avec lui a lieu assis devant une table, à la cantine de la tournée. Est également présent Michel Orso, le chanteur du succès de 1966 *Angélique*. Dans la discussion, nous arrivons au « problème » israélo-palestinien.

– Quand même, du ghetto de Varsovie à Sabra et Chatila, ça fait une sacrée balade !

– Ce n'est pas Israël qui a fait ça.

– C'est vrai, ce ne sont pas les Israéliens qui ont fait ça, mais ils ont ouvert la porte aux phalangistes libanais, trahissant la parole qu'ils avaient donnée, notamment à la France, de protéger les camps de réfugiés palestiniens en échange de l'évacuation des combattants palestiniens prêts à mourir pour défendre leurs enfants, leurs femmes et leurs anciens. Quand on sait que la mort d'un israélien est une tragédie et que la mort de cent palestiniens n'est qu'une statistique, on comprend pourquoi le gouvernement israélien avait accepté cet accord avec la France. Pas par humanité ! Car, ils auraient gagné contre les Palestiniens, ils auraient fini par les tuer tous… Mais en plus d'une nouvelle condamnation du bout des lèvres de l'ONU – sans aucun effet réel –, ils auraient eux aussi eu des pertes humaines intolérables !… Alors, pour moi, Sabra et Chatila, c'est Israël.

J'ajoute :

– Et l'enfant palestinien assassiné dans les bras de son père ?

– Encore faudrait-il prouver que ce n'est pas un montage… Dites-moi, vous êtes de ceux qui soutiennent ceux qui traitent les Israéliens de nazis ?

– Lorsque ce sont les Palestiniens qui le disent, oui.

À la parution de l'article, tout le début de ma phrase – « Lorsque ce sont les Palestiniens qui le disent » – avait disparu. Il n'y avait plus que le « oui ».

J'étais abonné au *Nouvel Observateur*, donc j'ai lu le mensonge. J'ai écrit au journal. J'avais lu leur « charte ». J'ai adressé ma lettre au rédacteur en chef. Je n'ai pas eu de réponse. Comme on m'avait dit que nul n'est censé ignorer la loi, j'ai pensé qu'au *Nouvel Observateur* nul n'est censé ignorer les « usages ». Mais on m'a dit que j'aurais dû adresser ma demande au directeur de la publication et non au rédacteur en chef, qui n'a pas fait suivre…

Je ne suis pas procédurier. J'ai laissé tomber. Malgré l'indignation de Michel Orso, qui avait tout entendu et qui me disait être prêt à témoigner au tribunal.

33

Irrespect n'est pas méchanceté

Qui, bien avant Reiser, Gébé, Siné et Choron, ne respectait rien ? Qui avait installé l'irrespect au rang de la vertu ? Sur scène, pas dans la vie !

Au quotidien, Pierre Doris était une miche de pain au cœur tendre, un mari et un père attentionné, selon la formule qui ne va pas à tout le monde.

La première fois que je l'ai vu sur scène, c'était au Théâtre de Belleville. Des potes à moi voulaient l'attendre à la sortie, pour rien moins que le dérouiller. Ils ne comprenaient pas du tout l'humour de Doris. Il m'a fallu toute notre amitié pour les en dissuader. Les faire partager, c'était impossible.

La Grosse Bertha, *Charlie Hebdo*, *Hara Kiri* n'existaient pas encore. On ne riait pas de tout.

« Pierre, tu serais malheureux aujourd'hui ! »

Quand je suis allé le voir dans sa loge, au début, il a cru que c'était pour des récriminations. Mais, quand je lui ai dit que c'était moi le seul qui se marrait, il m'en a raconté d'autres pour que je me marre encore plus. On est devenus potes.

J'ai su par la suite qu'il avait réuni la plus belle collection de cochons en toutes matières. Vous serez d'accord avec moi : quelqu'un qui collectionne des petits cochons ne peut être méchant !

34

La question qui tue

Je suis invité, au petit matin, dans une émission de LCI. L'autre invité est M. Tibéri, ancien maire de Paris.

C'est M. Tibéri qui est interrogé en premier par les deux journalistes, une jeune femme et un homme jeune.

Lorsque c'est terminé, les deux journalistes se tournent vers moi. Je les interromps :

– Est-ce que je pourrais poser à M. Tibéri une question que vous ne lui avez pas posée ?

Les deux journalistes sont un peu étonnés, mais avec un grand sourire :

– Mais certainement.

M. Tibéri se tourne vers moi :

– Monsieur Escudero, vous êtes un homme sincère et, contre vents et marées, vous êtes resté fidèle à vos idées. Nous ne sommes pas du même bord, mais je vous respecte.

– Monsieur Tibéri, la question que je vais vous poser, je pourrais la poser à un député de gauche. Je suis obligé de raconter d'abord. Vous n'êtes pas sans savoir que, pendant l'Occupation, nous avions des tickets pour tout. Et il n'y avait pas grand-chose. Pour toute l'alimentation, évidemment, et même pour les gros clous qu'on mettait sous nos galoches. Après la guerre, ces cartes de tickets

de rationnement ont perduré encore plus de deux ans. Le gouvernement de l'époque nous a dit qu'avant de distribuer les richesses il fallait les produire. Reconstruire les usines, etc. Et qu'il était très difficile de gérer la disette. Aujourd'hui, la mondialisation interdit de donner et vous videz régulièrement les silos de l'Europe, détruisant des tonnes de nourriture et de produits manufacturés. Aujourd'hui, nous serions plutôt en surproduction et en France huit millions de personnes vivent en dessous du seuil de pauvreté. Donc, avant, vous ne saviez pas gérer la disette. Aujourd'hui, vous ne savez pas gérer l'abondance. Alors, à part votre carrière politique, vous savez gérer quoi ?

Les techniciens présents sur le plateau m'ont applaudi.

35

Heureusement, il y a Siné !

Le 2 novembre 2011, les locaux de *Charlie Hebdo* ont été incendiés, vraisemblablement par des islamistes exacerbés. Je n'ai pas fourni les allumettes, mais ça ne m'a pas fait pleurer. Le même « journal » a viré salement, du jour au lendemain, Siné pour un dessin satirique – lèse-majesté ! – qui avait « chiffonné » l'Élysée. Pour justifier cette censure, la direction de l'hebdo, appuyée par le « philosophe bazar de l'hôtel de ville », avait cité Pierre Desproges : « On peut rire de tout mais pas avec n'importe qui ! »

Ou Desproges était le roi de « l'embrouille » (genre « On ne m'emmerdera pas parce que je bouffe du juif dans tous mes spectacles ! »), ou il ne s'est pas rendu compte qu'il disait une connerie. Parce que cette phrase, si elle peut être vraie en tête à tête, ne tient pas pour un spectacle : Desproges, comme n'importe quel autre artiste, ne pouvait pas vérifier si une partie de son public n'avait pas *Mein Kampf* dans la poche.

Pour la même raison, la direction de *Charlie Hebdo* ne peut pas savoir qui rigole de ses satires sur l'islam. Quand au « philosophe » qui dénonce l'antisémitisme des cités, ou il manque d'informations, ou il nous la joue hypocrite,

voulant faire croire que le soutien à la Palestine est de l'antisémitisme. Sachez que l'antisémitisme n'est pas dans les banlieues abandonnées. Il est toujours chez les habitants des beaux quartiers qui se taisent pour le moment: d'autres paient à leur place leur complicité dans l'assassinat des juifs par les nazis.

Et apprenez, « monsieur le philosophe », vous qui devez être beaucoup plus instruit que moi, que les Arabes sont aussi des Sémites.

Pour en revenir à la destruction de *Charlie Hebdo*, j'ai vu toute la presse, ou presque, monter au créneau pour dénoncer cet acte infâme. J'ai vu, aussi, le rédacteur en chef de *Charlie Hebdo* parler à la télé du droit imprescriptible à la liberté d'expression. Et pour Siné? Non, pas pour Siné!

Ils n'ont honte de rien. Peut-être doivent-ils se bourrer de somnifères pour pouvoir dormir... Comme ça, quand ils dégueulent sur leur oreiller, ça ne les réveille pas!

36

Un visage d'enfant

Cet article a été publié dans *Le Monde libertaire* à l'occasion d'un gala de soutien à Radio libertaire.

Ils m'ont dit: « Toi qui t'occupes de la chanson française, tu peux nous faire un article sur Leny Escudero? » Ça se passait à la librairie du Monde libertaire.

J'ai fait « oui » de la tête. Mais ensuite, j'ai dit: « Leny Escudero, je ne le connais pas. » J'ai dit: « Ou presque pas. Juste quelques titres: Ballade à Sylvie, Vivre pour des idées *ou* Pour une amourette. » *(Et j'ai fredonné: « Et lorsque l'amour s'est noyé dans ses yeux / J'ai cru que j'venais d'inventer le ciel bleu. »)*

*« Écoute, Laurent, je préfère dire "non". Escudero, je ne le connais pas assez. Trouve quelqu'un d'autre pour cet article. » Et je pensais en mon for intérieur: « C'est un ringard, un "*has been[78]*" qui a presque été viré par la mode yé-yé, il y a de cela un bail... »*

J'avais un peu honte. J'ai juste promis de réécouter un disque ou deux, « pour voir ».

Passant rue de Belleville, « vieux faubourg qui savait planquer ses ruelles loin des étrangers qui crèchent à Courcelles, aux

Champs-Élysees », je me suis laissé tenter par une terrasse de café. J'ai regardé les gens. J'ai vu un gosse, le nez plongé dans un manuel d'histoire, révisant les guerres de la Renaissance, la date de la bataille de Marignan. Tout ça, au lieu de penser à Margot, « Margot qui est si belle, et qui ne connaît rien ni d'Iéna ni d'Arcole, mais qui a la peau douce et douce la parole ». Un « vrai intelligent » quoi !

J'ai été apostrophé par un type éméché qui m'expliquait que – je cite – « les gens qui n'aiment pas les bêtes, ils n'aiment pas les gens... ». Ce à quoi un vigile à l'insigne brun lui a répondu que lui, il aimait bien les bêtes, à commencer par son chien policier à lui.

Plus loin, attablés devant leurs demis, leur journal du soir et de la France, deux gars devisaient: « Untel est fils d'assassin, il sera assassin comme son père, mauvais sang ne saurait mentir... » Je leur ai cherché des excuses, peut-être étaient-ils saouls, peut-être s'étaient-ils « saoulés pour pouvoir oublier ce que l'on n'oublie pas ». J'ai payé mon café, et je suis rentré chez moi.

Sur le pas de la porte, ma concierge m'a appris que mon voisin était mort. Ça m'a fait un choc. Lui qui vivait seul. D'autant plus seul qu'il « vivait seul au milieu de la foule ». Peut-être aussi un peu comme le vieux Jonathan qui « de sa chienne de vie n'a eu de gratuit que le rire des enfants ».

Enfin installé chez moi, j'ai pris un disque. Un disque sous label À Malypense (vous vous souvenez: « À Malypense un jour, / Si revient mon amour, / Je lui dirai tout bas: / Rappelle-toi... »). Et j'ai mis une chanson au hasard.

Van Gogh, Van Gogh mon frère, « Quand sur tes bras et sur ton dos / Viendront s'abattre les corbeaux... ». Et je me suis souvenu: Van Gogh, des verts, des bleus, des corbeaux, des couleurs jetées sur une toile comme des feuilles mortes à l'automne, comme un cri de jazz ou de tango. Van Gogh, Goya, les peintres préférés de Leny Escudero.

Et j'ai regardé la pochette. Un visage comme taillé dans le bois, franc, sec. Comme un grand frère, ou un p'tit frère. Et j'ai décelé, comme caché derrière, le visage d'un enfant. Un enfant qui s'appelait aussi Leny Escudero, immigré, réfugié, qui voulait prendre une revanche sur la vie. Un enfant qui voulait y arriver et s'était promis de faire plus tard le tour du monde. Un enfant à qui Leny adulte avait tenu promesse, délaissant pour un temps la chanson au profit du « voyage » et de l'artisanat.

Un regard fixe derrière des cheveux en bataille; pour nous observer, nous lire, tenter de débusquer l'hypocrisie partout où elle est, et peut-être est-elle partout... « On dit non, on pensait oui / On fait cocu ses sentiments / On est aussi cons aujourd'hui / Qu'on sera morts dans dix mille ans. »

Et, pendant ce temps-là, ça gueulait sur le disque, une voix rauque, pleine de sautes d'humeur, clamant une révolte amoureuse de la vie, soliloquant sur la grande farce du catholicisme: « Tu m'as fait fils de Dieu / Sur l'épaule une croix / J'aurais voulu vieillir / Et avoir des enfants [...] / Ce n'est pas Judas qui m'a trahi le plus / Judas criait famine et il marchait pieds nus »; ou affirmant calmement qu'« on ne peut vivre sans donner son amour ».

C'était comme une bonne odeur de foin, comme une maison à la campagne. Et pourtant, j'ai ressenti comme une absence. Bon sang! la batterie! Il n'y avait pas de trace de batterie dans les orchestrations de Leny; des guitares, des cuivres, des flûtes, des accordéons, des percussions légères; comme l'envie de faire passer une émotion simple, sans artifice. Comme un grand frère quoi...

J'ai continué à écouter d'autres disques, d'autres titres. Parce que tu lui ressembles, Tu te reconnaîtras, L'Arbre de vie, La Moitié de ton âme: *vraiment l'odeur du foin coupé, le pas d'un grand frère dans l'allée.*

Je me suis précipité sur mon téléphone pour appeler Laurent à la librairie du Monde libertaire: *« Leny Escudero, je ne*

connais que lui, il fait partie des meubles, de la famille. Oui, bien sûr, je veux bien faire un article sur lui. »

J'ai raccroché et j'ai réécouté Vingt ans après : « *Nous avions rendez-vous avec notre mémoire / Espérant que le temps nous avait épargnés / Le temps qui me criait c'est une vieille histoire...* »

Nicolas C.

37

Et après ?

Depuis plus de vingt ans, je vis avec Céleste, ma compagne.

Elle n'aimerait pas que je dévoile nos secrets, nos mystères.

J'ai le mal de l'Afrique et j'entends les oiseaux.

Les mots de Leny Escudero

(Mots d'argot ou autres)

1. **Gamberger:** imaginer, mettre au point.
2. **Gocter:** jeter du ciment sur un mur avec une truelle.
3. **Retapissage:** procédé de police consistant à mêler un «suspect» à un groupe et à vérifier si un témoin le retrouve et le reconnaît «dans le tas».
4. **Casting:** distribution des rôles.
5. **Boulée:** mélange de ciment, de sable et d'eau.
6. **Se la donner:** se battre.
7. **Affranchir:** mettre au courant, informer.
8. **Condé:** policier qui, en échange d'informations, ferme les yeux sur les délits d'un voyou.
9. **Se faire serrer:** se faire arrêter.
10. **Tataouine:** mine de phosphate en Tunisie; en argot, mot employé pour désigner le bagne.
11. **Être tricard:** être interdit de séjour.
12. **Grand-mère:** contrebasse.
13. **Poireau:** joint, pétard.
14. **Winche:** pièce métallique sur laquelle on enroule un cordage qui sert à hisser ou abattre la voile d'un bateau.
15. **Engourdir:** voler sans user de la violence.
16. **Branque:** un peu fou.
17. **Se faire la belle:** s'évader.
18. **Chablé:** étourdi.
19. **Être une épée:** être le meilleur.
20. **Plume:** pied de biche.
21. **Grolle:** chaussure.
22. **Sapin:** taxi.

23. **Langouste**: fille.
24. **Clandé**: lieu clandestin utilisé pour toutes sortes d'activités illégales.
25. **Latte**: chaussure.
26. **Résiné**: sang.
27. **Meule**: moto.
28. **Lourée**: qui détache chaque note.
29. **Chtarbé**: ivre.
30. **Casert**: chambre d'un X, c'est-à-dire d'un élève polytechnicien.
31. **Larib'**: hôpital Lariboisière.
32. ***Yo tambien, soy hijo de la Republica española***: Moi aussi, je suis un fils de la République espagnole.
33. **Gails**: chevaux.
34. **Être au parfum**: être au courant.
35. **Balancer**: dénoncer.
36. **Beau mec**: caïd.
37. **Fourgue**: receleur.
38. **Berlurer**: raconter des histoires.
39. **Accompagner à la feuille**: accompagner à l'oreille, sans lire une partition.
40. **Major**: élève ayant été reçu le premier au concours d'entrée de l'École polytechnique.
41. **Tapin**: prostituée.
42. **Welter**: poids léger (terme de boxe).
43. **Bavard**: avocat.
44. **Avoir les braises**: être en colère.
45. **Spade**: vélo.
46. **Énamourer**: séduire.
47. **Charrier (quelqu'un)**: se moquer de lui.
48. **Coup de torchon**: lever de rideau.
49. **Embrouiller**: raconter des histoires.
50. **En américaine**: expression désignant les artistes qui terminent la première partie d'un spectacle de chansons.
51. **Manitou**: élévateur.
52. **Bide**: insuccès.
53. **L'avoir à la caille**: être en colère, être furieux.
54. **Lame (une)**: vrai dur (un).
55. **Aller au chagrin**: aller au boulot, au travail.
56. **Cave**: personne qu'on peut duper, idiot, sot.
57. **Roteuse**: bouteille de champagne.

58. **Chanter *a capella***: chanter à voix nue, sans accompagnement musical.
59. **Carrées**: de 64 mesures.
60. **Plumiers**: violonistes.
61. **En anglaise**: en lever de rideau.
62. **S.I.T.A.**: sigle des véhicules utilisés à l'époque pour ramasser les poubelles de Paris.
63. **Balance (une)**: mouchard (un).
64. **Il n'a pas moufté**: il n'a pas réagi, il n'a pas bougé.
65. **Effeuilleuse**: stripteaseuse.
66. **Michton**: client des prostituées.
67. **Pinsut**: mot par lequel les Corses désignent tout continental.
68. **Sardine**: fille.
69. **Faire la balance**: trouver le juste équilibre entre le son des instruments et celui de la voix, régler les «retours» (qui renvoient le son synchronisé au chanteur).
70. **Caisse**: voiture.
71. **Scène dans la boîte**: scène tournée, scène enregistrée.
72. **Synopsis**: résumé (d'un scénario, d'une histoire).
73. **Percher**: loger, habiter.
74. **Faire porter le chapeau**: faire porter la responsabilité.
75. **Driver**: conduire.
76. **Ardoise**: crédit.
77. **Casserole**: projecteur.
78. ***Has been***: personnage connu qui «a été», qu'on a oublié.

La discographie de Leny Escudero

(Enregistrements disponibles en CD)

1994

«**Leny Escudero – Les grands succès**». CD 1: *Petite mère / Pour une amourette / Clovis est revenu / La fille de famille / À Malypense / L'arbre de vie / Le tour du monde / Tout ce qu'il a fallu / Rupture à cinq temps / Demain.* CD 2: *Je t'attends à Charonne / P'tit frère / Ballade à Sylvie / Rue de Belleville / Tu te reconnaîtras / Parce que tu lui ressembles / Merci tout p'tit / La malvenue / Le passé / Il faut vivre.*

«**Leny Escudero – Comme un voyageur**»: *Comme un voyageur secret / Mado / Mientras pasa el rio / Ante natale / Hé... président / Pour une amourette / Ballade à Sylvie / Barrio Chino / Comme un somnambule / Ville morte / Les fourmis.*

1995

«**Leny Escudero**» (*in* French 60's EP Collection): *Ballade à Sylvie / Pour une amourette / Parce que tu lui ressembles / Vingt ans après / L'arbre de vie / On avait fait / Viens, je t'emmène faire un tour / Parce que j'aurais pu*

t'aimer / À Malypense / Rupture à cinq temps / Quand on cesse d'aimer / Il faut vivre / Tu te reconnaîtras / Nous n'aurons pas le temps / Il n'en restera rien / Rue de Belleville / La malvenue / Clovis est revenu / Le désamour / Parce qu'elle m'a dit.

1996

«Leny Escudero – Une vie»: *Pour une amourette / Le bohémien / Ballade à Sylvie / Le vieux Jonathan / Vivre pour des idées / T'en souviens-tu Sarah? / Parce que tu lui ressembles / L'arbre de vie / Le siècle des réfugiés / Tu te reconnaîtras / Mon voisin est mort / À Malypense / Fils d'assassin / Je veux toujours rester petite / La grande farce / La moitié de ton âme / Si j'en ai vu / Van Gogh / La planète des fous / Le cancre / Pour une amourette* (deuxième version).

1997

«Leny Escudero chante la Liberté»: *El gallo negro el gallo rojo / Le déserteur / Bella ciao / Le chant de la libération / A la huelga / La complainte du partisan / El paso del ebro / Le chant des marais / La butte rouge / L'affiche rouge / Le temps des cerises / Le chant des partisans soviétiques / Lily Marlene / Les canuts.*

1998

«Leny Escudero»: *Ballade à Sylvie / À Malypense / Quand on cesse d'aimer / Tu te reconnaîtras / Il faut vivre / Vingt ans après / Pour une amourette / Parce que tu lui ressembles / On avait fait / Viens, je t'emmène faire un tour / L'arbre de vie / Rue de Belleville.* Bonus: *Rupture à cinq temps / Nous n'aurons pas le temps / Il n'en restera rien / Parce que j'aurais pu t'aimer.*

1999

«Leny Escudero – Le tiers amour»: *Comme un voyageur secret / Mado / Le temps de la communale / Depuis mille hivers / D'amour et d'eau fraîche / Le tiers amour / Barrio Chino / Ville morte / Antenatale / Comme un somnambule / Les fourmis.*

2002

«Leny Escudero – Les plus grands succès» (Vol. 1): *Pour une amourette / À Malypense / Ballade à Sylvie / Parce que tu lui ressembles / Vivre pour des idées / Le Bohémien / Mon voisin est mort / Je veux toujours rester petite / Petite mère / Je t'attends à Charonne / Rue de Belleville / La malvenue / Rupture à cinq temps / La planète des fous / Si j'en ai vu / Le vieux Jonathan* (live) / *Van Gogh* (live) */ Le siècle des réfugiés / A la primavera / Le cancre.*

«Leny Escudero – Les plus grands succès» (Vol. 2): *La grande farce / Sacco et l'autre / Clovis est revenu / L'arbre de vie / Le tour du monde / Tout ce qu'il a fallu / Demain / P'tit frère / Merci tout p'tit / Le passé / Il faut vivre / Les bons apôtres / La moitié de ton âme / Fils d'assassin / Grand-père / Rachel / Le suspect / Les amours d'hiver / Pauvre diable.*

«Leny Escudero – Vivre pour des idées» (Réédition en CD de l'album 33 tours enregistré en 1973): *Vivre pour des idées / Le silence / Pauvre diable / L'an 3000 / À contre amour / Si j'en ai vu / Mon voisin est mort / Mademoiselle voulez-vous / Le prix d'un amour / Terre morte.*

«Escudero en scène» (Réédition en CD de l'album 33 tours enregistré en 1979): *La Simone / Mon voisin est mort / Les gens qui n'aiment pas les bêtes / Van Gogh / Si j'en ai vu / Fils d'assassin / Depuis ta mort / Si tu étais reine / Le vieux Jonathan / La grande farce.*

2003

«**Leny Escudero – L'essentiel**»: *Pour une amourette / Vivre pour des idées / Ballade à Sylvie / Petite mère / Sacco et l'autre / Mon voisin est mort / Le vieux Jonathan* (live) */ Rue de Belleville / Tout ce qu'il a fallu / À Malypense / La moitié de ton âme / Si j'en ai vu.*

2004

«**Leny Escudero**» (Réédition en CD de son premier disque 33 tours, sorti en 1962): *Pour une amourette / Quand on cesse d'aimer / Parce que tu lui ressembles / L'arbre de vie / On avait fait / Ballade à Sylvie / Viens, je t'emmène faire un tour / Rupture à cinq temps / Vingt ans après / Il faut vivre.*

«**Leny Escudero – Ses plus grands succès**»: *Pour une amourette / Parce que tu lui ressembles / La malvenue / Il n'en restera rien / Quand – P'tit frère / Rue de Belleville / Merci tout petit / Ballade à Sylvie / À Malypense / Quand on cesse d'aimer / Tu te reconnaîtras / Il faut vivre / Vingt ans après / Rupture à cinq temps / Le désamour / Parce qu'elle m'a dit / Toi fais comme si / Tout ce qu'il m'a fallu / Stéphanie.*

2010

«**Leny Escudero – Original Album classics**» (Coffret de 5 CD): Réédition regroupant 5 albums («**Vivre pour des idées**», «**La Planète des fous**», «**La Grande Farce**», «**Escudero sur scène**» et «**Je veux toujours rester petite**»).

2012

«**Leny Escudero – Itinéraire**» (2 CD + 1 DVD / Enregistrements live de la tournée 1991). CD 1: *Pour une amourette / À Malypense / Ballade à Sylvie / Tu te reconnaîtras / Parce que tu lui ressembles / Vivre pour des idées / Le bohémien / Mon voisin est mort / Je veux toujours rester petite / Petite mère / Je t'attends à Charonne / Rue de Belleville / La malvenue / Rupture à cinq temps / La planète des fous / Si j'en ai vu / Le vieux Jonathan* (live) */ Van Gogh* (live) */ Le siècle des réfugiés / A la primavera / Le cancre.* CD 2: *La grande farce / Sacco et l'autre / Clovis est revenu / L'arbre de vie / Le tour du monde / Tout ce qu'il a fallu / Demain / P'tit frère / Merci tout p'tit / Le passé / Il faut vivre / Les bons apôtres / La moitié de ton âme / Fils d'assassin / Grand-père / Rachel / Le suspect / Les amours de l'hiver / Pauvre diable.* DVD: *Pauvre diable / À Malypense / Rachel / L'an 3000 / Tu te reconnaîtras / Vivre pour des idées / Le suspect / La planète des fous / Pour une amourette / Je veux toujours rester petite / La grande farce / Ballade au fond d'une bouteille / Les gens qui n'aiment pas les bêtes / Mon voisin est mort / La Simone / La moitié de ton âme / Fils d'assassin / Le vieux Jonathan / Si j'en ai vu / Van Gogh / Le cancre.*

Table